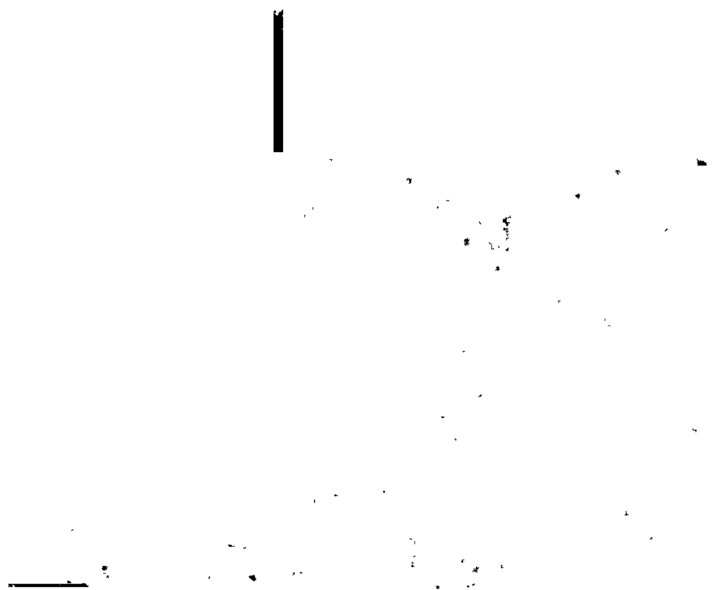








BULLETIN

DE L'INSTITUT FRANÇAIS D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

DU CAIRE.

MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES BEAUX-ARTS

BULLETIN

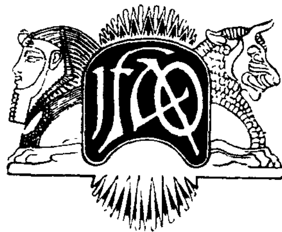
DE L'INSTITUT FRANÇAIS D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION DE

M. E. CHASSINAT

DIRECTEUR DE L'INSTITUT FRANÇAIS DU CAIRE

TOME PREMIER



LE CAIRE

IMPRIMERIE DE L'INSTITUT FRANÇAIS

D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

1901

UN TEXTE ARABE

TRANSCRIT EN CARACTÈRES COPTES

PAR

M. P. CASANOVA.

La Bibliothèque de l'Université de Cambridge possède un curieux fragment écrit en caractères coptes que Lepage Renouf a signalé en 1889 [1]. Ce savant avait parfaitement reconnu que le texte en était de langue arabe, et il en publiait deux lignes comme spécimen, et donnait la transcription arabe de quelques mots. Il en avait communiqué une copie à M. Amélineau qui, en 1891 [2], la publia en entier et en donna une transcription arabe et une traduction mais avec d'importantes lacunes. Cette copie m'ayant paru défectueuse en quelques points, j'écrivis à M. le Chancelier de l'Université de Cambridge pour demander une photographie de ce document. Avec une bonne grâce et une libéralité dont je suis heureux de le remercier très vivement, M. le Chancelier me fit parvenir par l'aimable intermédiaire de M. Jenkinson, Bibliothécaire de l'Université, la photographie qui est ici reproduite (pl. I-II).

L'indication fournie par Lepage Renouf étant assez vague, M. Jenkinson dut faire d'assez longues recherches pour retrouver le document, et je dois lui être spécialement reconnaissant pour la peine qu'il a voulu prendre. D'après ce qu'il m'écrit, le fragment est catalogué Add. 1886 (17), il mesure environ 0 m. 16 c. sur 0 m. 095 mill. Il se compose, comme on peut le voir, de deux folios. L'écriture en est très nette, les mots soigneusement séparés par des points, et il n'y a qu'un très petit nombre de lacunes provenant de la destruction du coin inférieur droit du papier. Dès lors, la transcription arabe est facile à établir.

Pour contrôler l'exactitude de cette transcription, et permettre de rétablir presque à coup sûr les parties détruites, en même temps que pour corriger une ou deux fautes du texte copte, nous possédons la version latine du même récit.

[1] *Proceedings of the Society of biblical archæology*, vol. XI, p. 112.

[2] *Recueil de travaux publiés sous la direction de M. Maspero*, vol. XII, p. 43 et sqq.

L'honneur de cette découverte revient à M. Amélineau [1] qui a reconnu dans la *Patrologie* de Migne un texte presque entièrement semblable, que je reproduirai à côté de la version arabe. Grâce à cette dernière indication j'ai réussi à reconstituer d'une façon certaine le texte arabe, et je crois rendre service aux études coptes en le publiant. La correspondance des caractères coptes et arabes sera établie avec la plus rigoureuse exactitude.

Laissant à de plus compétents le soin d'en tirer les conséquences au point de vue copte, je terminerai par l'étude du texte arabe et des indications qu'il peut fournir.

§ I. TEXTE COPTE.

Premier folio, recto (pl. I).

ⲂⲈⲬⲈⲚⲈⲐ : ϨⲀⲆⲈⲐ : ⲈϢ
ϢⲈⲒϮ : ⲠⲈⲖϨⲀϢⲈ : ⲬⲞⲖ
ⲒⲀⲨⲘ : ⲒⲈϨⲀⲖⲖⲈⲘⲞϨ :
ⲘⲈ : ⲒⲈⲚϤⲀϨ : ⲚⲈϤⲤⲞϨ ⁝
ⲂⲈⲘⲈⲚ : ⲠⲀϨⲆ : ⲈⲐⲐⲀϨ
ⲖⲒⲘ : ⲬⲈⲚ : ⲒⲀϨⲘⲈⲖ : ⲤⲀ
ⲖⲈϨ : ⲂⲈⲒⲈⲐⲖⲀⲔⲞϨ : ⲖⲈ
ⲒⲈⲢⲔⲞⲆ : ⲂⲈϤⲒ : ⲀϨⲀⲆ :
ⲈⲖⲈⲚⲈⲘ : ϨⲒⲚ : ⲈⲬⲈⲖⲞⲨ
ⲈⲬⲖⲈϨⲞⲘ : ⲈⲖⲔⲀⲖⲒⲖ :
ⲠⲈⲖϨⲒϢⲈ : ϪⲈⲖⲈϢ
ϢⲈⲒϮ : ⲠⲀϨⲆ : ⲈⲤⲤⲀⲖⲈⲞ
ⲈⲖϪⲈⲘⲈϨⲀ ⲬⲈⲖ : ⲀⲆⲈϨ
ⲖⲒⲈϨⲀⲖⲖⲈⲘ : ⲈⲖⲖϮ
ⲂⲈϤⲒⲘⲈ : ϨⲞⲨ : ⲒⲈ[...]
ⲖⲈⲘⲞϨ : ϪⲀ[...]

Premier folio, verso (pl. I).

ⲈⲚⲚⲀⲨⲘ : ϤⲈ : ⲢⲀⲔⲀⲆ
ⲈϢϢⲈⲒϮ : ⲂⲈⲬⲈⲚ : ⲈⲖⲖϮ :
ⲤⲀⲠⲈⲢ : ϨⲀⲐⲐⲈ : ⲒⲈⲔⲞⲨⲘ
ⲈϢϢⲈⲒϮ : ⲒⲈⲠⲈⲢⲈⲔ : ϨⲀ
ⲖⲎⲒϨ : ⲬⲈϨⲀⲆⲈⲐⲞϨ :
ϤⲈⲖⲈⲘⲘⲈ : ⲠⲈⲔⲒ : ⲈϢϢⲈⲒϮ :
ⲚⲈⲒⲈⲘ : ⲂⲀⲔⲐ : ϨⲀⲌⲒⲘ :
ⲌⲀⲒⲈⲔⲞⲨ : ⲈⲖⲈϤ : ⲬⲀⲢ :
ⲈⲖ : ⲀϮ : ⲔⲀⲒⲈⲖⲈ : ⲖⲞϨ :
ⲔⲞⲨⲘ : ⲈⲚⲦ : ⲈⲒⲌⲀ : ⲈⲢ
ⲔⲞⲆ : ⲂⲈⲬⲈⲚϨⲞⲨ : ⲒⲈ
ⲔⲀⲐⲈⲖ : ϤⲈⲬⲢⲞϨ : ⲔⲀ
ⲒⲈⲖ : ⲘⲈⲒⲈⲘⲬⲈⲚⲚⲒ : ⲈⲘ
[...] : ⲈⲆⲖⲈⲘ : ⲒⲈⲔⲞⲨⲘ
[...] ⲂⲈⲒⲈⲐⲖⲀⲔⲚⲒ : ⲬⲈⲖ
[...]Ⲉ : ⲌⲀⲒⲈⲔⲀⲐⲞϨ

[1] *Recueil*... (vol. XII, p. 135, note). Il y a une petite faute d'impression dans la citation de Migne : LXIII au lieu de LXXIII.

Deuxième folio, recto (pl. II).

ⲉⲗ : ⲉϥⲭⲁⲣ : ⲉⲓⲍⲁ : ⲃⲉⲗⲉⲙ
ⲓⲉⲙⲍⲓ : ϩⲉⲭⲓⲗⲁⲉ : ⲕⲁⲟⲥ
ⲗⲟⲩϩ : ⲥⲉⲡⲁϩⲁⲉϥⲟϩ :
ⲃⲉⲭⲉⲛ : ⲥⲁⲡⲉⲣ : ⲙⲉⲕⲗⲟⲉⲗ
ⲗⲉϩⲉ : ⲃⲉⲙⲉⲛ : ⲡⲁϩⲁ :
ϩⲉⲁⲉ : ⲗⲉⲙⲙⲉ : ⲟⲉⲕⲁⲁ
ⲁⲉⲙ : ⲉⲗⲗⲏⲓⲗ : ϫⲉⲁⲁⲉ :
ϥⲉⲗⲉⲙⲙⲉ : ⲉⲥⲟⲏⲓⲕⲁⲍ :
ⲉϣϣⲉⲓϭ : ϥⲉⲃⲉϫⲉⲁⲟϩ :
ϫⲉⲗⲉⲥ : ϩⲁⲛⲁⲟϩ : ϥⲉ
ⲕⲗⲗ : ⲗⲟϩ : ⲓⲗⲉ : ⲉⲗⲉⲛ
ⲗⲉⲙ : ⲟⲉⲙⲍⲓ : ⲕⲗⲗⲗⲟϩ
ⲓⲉⲉⲡⲓ : ⲉⲛⲛⲁⲕ : ⲗⲉⲙ
ⲑⲉⲑⲗⲗⲕⲏⲓ : ϥⲉⲕⲗⲗ
ⲉϣϣⲉⲓϭ : ⲗⲉⲙ[illegible]
ⲗⲉⲙ : ⲟⲓⲕⲁⲍ[illegible]

Deuxième folio, verso (pl. II).

ⲗⲟϩ : ⲙⲉϫⲉⲥⲁⲣⲧ : ⲉⲓⲕⲗ
ⲍⲁⲕ : ⲗⲓⲉⲗⲗⲉ : ⲉⲟϩⲉⲛⲁⲕ :
ϥⲉⲡⲉⲣⲓⲕ : ϩⲗⲗⲓϩ : ⲉϣ
ϣⲉⲓϭ : ⲃⲉⲗⲉⲙⲙⲉ : ⲕⲗ
ⲙⲟⲩ : ϩⲁⲙⲉⲗⲟⲩ : ⲉⲥⲥⲗ
ⲗⲉϩ : ⲉⲗϫⲉⲙⲉϩⲗ : ⲉⲑ
ⲗⲗⲕ : ⲉⲗ : ⲗϭ : ⲗⲉⲓⲉⲥⲟⲉ
ⲣⲓϩ : ⲃⲉⲓⲉⲛⲉⲙ : ⲕⲗⲗⲓⲗ
ⲃⲉⲭⲉⲛ : ⲉⲓⲍⲗ : ⲉϣϣⲉⲓϭ
ϫⲉⲗⲉⲥ : ϥⲓ : ⲙⲉⲥⲛⲉⲁⲟϩ
ⲓⲉⲧϩⲉⲛ : ⲛⲉϥⲥⲟϩ : ⲓⲗⲉ
ⲡⲟⲕⲣⲗ : ⲃⲉϥⲓⲙⲉϩⲟⲩ :
ϫⲉⲗⲉⲥ : ⲥⲗⲣ : ϥⲓ : ⲥⲉϩⲟⲩ
[illegible] : ⲓⲁⲉ ⲃⲉϩⲓⲁ : ⲓⲉⲣⲓϩ :
[illegible]ⲍⲗϩ : ⲙⲉⲙⲟⲉⲗⲓ :
[illegible]ⲃⲉ ϥⲓϩ : ⲭⲟⲣ

On remarquera : 1° que le copte emploie deux formes assez différentes du ϭ ; 2° que les lettres coptes sont tracées avec fermeté et netteté [1] ; 3° qu'au-dessus d'un grand nombre de caractères coptes des lettres arabes sont écrites d'une encre plus pâle et d'une main assez peu exercée. Le ک y présente une forme assez insolite. Cette lettre est composée d'un demi-cercle et d'un trait oblique qui part de l'extrémité supérieure de ce demi-cercle; or, sur notre fragment, ce trait oblique part *du milieu* du demi-cercle. Je ne me souviens pas d'avoir vu ailleurs cette particularité. Le ج est rarement complètement tracé et se réduit presque toujours à sa partie supérieure, en sorte qu'il simule plutôt le ء. Il est impossible de dire si ces lettres arabes sont de la même main que les lettres coptes; de toute façon elles ont été écrites après coup.

[1] Sauf cependant la deuxième lettre de la deuxième ligne, folio I, recto, qui est un ⲉ incomplet. Le copiste a oublié les deux petits traits horizontaux supérieur et médian.

§ II. TEXTE ARABE PRIMITIF ET TRADUCTION FRANÇAISE.

وكانت عادة الشيخ بالعشا كل يوم يعلمه ما ينفع نفسه فمن بعد التعليم كان يعمل صلاة ويطلقه
ليرقد وفي احد الايام حين اكلوا اكلهم القليل بالعشا جل[س] الشيخ بعد الصلاة الجامعة كالعادة
ليعلم الاخ وفيما هو يكل[مه] جا[ر عليه] النوم فرقد الشيخ وكان الاخ صابرا حتى يقوم الشيخ يبارك عليه
كعادته فلما بقي الشيخ نايما وقت عظيم ضايقوا الافكار الاخ قايلا له قُم انت ايضا ارقد وكان هو يقاتل فكره
قايلا ما يمكنّى ام[ضى] اذ لم يقُم [هو] ويطلقنى كال[عادة] فضايقته الافكار ايضا ولم يمضِ وكذا قاتلوه
سبع دفوع وكان صابرا مقاتلاً لها ومن بعد هذا لما تقدم الليل جدا فلما استيقظ الشيخ فوجده
جالسا عنده فقال له الى الان لم تمض قال له يا ابى انك لم تطلقنى فقال الشيخ لم ذا لم تيقظنى
قال له ما جسرت ايقظك لئلا اتعبك وبارك عليه الشيخ ولما قاموا عملوا الصلاة الجامعة اطلق
الاخ ليستريح وينام قليلا وكان ايضا الشيخ جلس فى مسنده يتعب نفسه الى بكرة وفيماهو جالس
صار فى سهو [و] اذا واحد يريه موضعا ممتليًا [بمجد] وفيه كر[سيا]

La traduction ne présente aucune difficulté.

« Et c'était la coutume du vieillard, le soir, chaque jour, de lui enseigner ce qui profitait à son âme et après l'enseignement, il faisait une prière et il le congédiait pour dormir. Or, un certain jour, comme ils avaient mangé leur petite nourriture, le vieillard s'assit après la prière commune, suivant la coutume, pour enseigner le frère et, comme il était à [lui parler] le sommeil [l'oppressa]. Alors le vieillard dormit tandis que le frère attendait patiemment que le vieillard se levât pour le bénir suivant sa coutume. Or, comme le vieillard restait endormi un temps considérable, les pensées tourmentèrent le frère lui disant: « lève-toi, toi aussi dors » et lui, combattait sa pensée disant: « il m'est impossible de partir du moment que [lui] ne se lève pas pour me congédier suivant la [coutume.] » Et les pensées le tourmentèrent encore et il ne partit pas. Ainsi elles le combattirent à sept reprises et il restait patiemment, les combattant et, après cela lorsque la nuit fut très avancée, alors, lorsque le vieillard s'éveilla, il le vit assis auprès de lui et il lui dit: « jusqu'à maintenant tu n'es point parti! » Il lui dit: « ô mon père, tu ne m'avais pas congédié ». Le vieillard dit: « pourquoi ne m'as-tu pas réveillé? » Il lui dit: « je n'ai pas osé te réveiller de peur de te fatiguer » Et le vieillard le bénit et lorsqu'ils se levèrent, il firent la prière commune, il congédia le frère pour qu'il se reposât et dormît un peu.

Et le vieillard était également assis sur son coussin à fatiguer son âme jusqu'au matin et pendant qu'il était assis il entra en extase; et voici que quelqu'un lui montrait un endroit plein [de gloire] et dans cet endroit un trône...»

Voici maintenant la version latine telle que je la transcris d'après le texte des *Verba seniorum* [1].

(J'indique par des crochets les parties qui manquent dans le fragment arabe et par des parenthèses celles qui diffèrent ou qui manquent dans la version latine).

[Senex quidam erat in Thebaïda sedens in spelunca et habuit quemdam discipulum probatum:] consuetudo autem erat ut senex vespere [doceret discipulum et] commoneret eum quae erant animae profutura; et post admonitionem, faciebat orationem et dimittebat eum dormire. (Contigit autem laicos quosdam religiosos scientes multam abstinentiam senis venire ad eum; et cum consolatus eos fuisset, discesserunt. Post quorum discessum) sedit [iterum] senex vespere post missas secundum consuetudinem, admonens illum fratrem [et instituens eum]. Et cum loqueretur gravatus est somno; frater autem sustinebat, donec excitaretur senex, et faceret ei juxta consuetudinem orationem. Cum ergo, non evigilante sene, diu (sederet discipulus) compulsus est cogitationum [suarum] molestia (recedere et dormire; qui extorquens sibi, restitit cogitationi et resedit.) Iterum autem (compellebatur somno) et non abiit. Similiter (factum est) usque septies et restitit animo suo. Posthæc jam (media) nocte transacta evigilavit senex et invenit eum assidentem sibi et dicit: Usque modo non discessisti? Et ille dixit: Non, quia me non dimiseras, Pater. Et senex dixit: quare me non excitasti? Et ille respondit: Non te præsumpsi pulsare, ne te contribularem. Surgentes autem cœperunt facere matutinos, [et post matutinorum finem] dimisit senex discipulum (légère lacune) qui cum sederet (solus) (autre légère lacune) factus est in excessu mentis: et ecce quidam ostendebat ei locum gloriosum et sedem in eo, [et super sedem septem coronas etc.].

Le récit est interrompu ici dans le fragment arabe. La suite du texte latin nous apprend que ces sept couronnes apparues dans la vision du vieillard symbolisent les sept assauts subis par le disciple contre ses *pensées* et les sept victoires remportées contre elles.

[1] MIGNE, *Patrologia latina*, LXXIII, p. 903, § 43, *Vita eremitarum*, première partie.

On voit que les deux traductions ont un grand nombre de points communs; mais diffèrent en deux passages principaux. Le fragment arabe ne mentionne pas cette visite de gens pieux qui s'entretiennent avec le vieillard, fort avant dans la soirée, et qui explique que celui-ci, fatigué, se laisse aller au sommeil, avant d'avoir terminé l'instruction de son disciple. En revanche la lutte entre le frère et les suggestions qui l'assaillent, décrites dans l'arabe avec une énergie et un pittoresque curieux, ce dialogue qui s'engage entre elles et lui, sont remplacés dans le latin par une phrase assez plate. Et pourtant c'est la partie la plus caractéristique du récit, celle qui rappelle le plus les vies des saints coptes, tout particulièrement celle de Saint Pakhôme que M. Amélineau a publiée [1].

Quoi qu'il en soit, le latin nous permet, comme je l'ai dit, d'éclaircir quelques points obscurs de notre document qui sont les suivants:

Folio 1 recto, l. 11 et 12. Le copte écrit ϫⲉⲗⲉϣ ϣⲉⲓϧ. Comme le latin dit: «sedit senex», il faut évidemment supposer un oubli du copiste et lire ϫⲉⲗⲉⲥ ⲉϣϣⲉⲓϧ et transcrire en arabe جلس الشيخ. Car la transcription arabe de ⲉϣϣⲉⲓϧ n'étant pas douteuse, il faudrait pour ϫⲉⲗ un mot arabe جل ou جال qui ne donnerait aucun sens. Il est visible que la ressemblance des sons ⲉⲥ et ⲉϣ a entraîné cette incorrection.

Ibid., l. 15. La déchirure a fait disparaître un groupe de lettres dont la première est ϫ̆ puisqu'on voit très nettement le ک arabe écrit au-dessus et le commencement de la première branche du ϫ copte. D'autre part le groupe qui commence la l. 14 ⲗⲉⲙⲟϩ est la fin d'un verbe suivi d'un suffixe; cf. ⲓⲉϩⲗⲗⲗⲉⲙⲟϩ, يعلمه (f° 1 r°, l. 3). Le latin dit: «loqueretur». Le verbe arabe à rétablir est donc يكلمه; et la fin de la ligne 15 devait contenir les lettres coptes ϫⲗⲗ.

Ibid., l. 16. Le copte a un mot commençant par ϫⲗ et un débris d'une lettre paraissant être ⲣ, ⲉ, ⲓ, ⲡ ou ⲛ. Le latin donne ici «gravatus est somno»; «somno» répond à ⲉⲛⲛⲁⲩⲙ, النوم, du folio 1 verso, ligne 1. Il faut donc trouver un terme arabe équivalent à «gravatus est» et commençant par جا. On pourrait penser à la forme arabe جاه النوم, mais la troisième lettre ne peut être ϩ qui répond au ه arabe, et d'ailleurs, à elle seule, ne pourrait remplir la lacune

[1] *Annales du Musée Guimet*, XVII, a., 1889.

qui comporte de six à sept lettres. Je propose de lire: [ر عليه] جا ϫⲁ[ⲣ ϩⲁⲗⲏⲓϩ ou ϩⲁⲗⲓϩ][1], littéralement: «l'oppressa».

Folio 1 verso, l. 14. La déchirure a enlevé la fin d'un mot commençant par ⲉⲙ de la ligne précédente. Il est évident, je crois, qu'il faut lire ⲉⲙⲍⲓ, امضى; le même verbe à la deuxième personne est employé plus loin, folio 2 recto, l. 12. ⲑⲉⲙⲍⲓ, تمضى (ou plutôt à cause de la particule لم qui précède: تمض).

Ibid., l. 15. Il manque un mot de trois lettres environ. Comme il faut que ce mot soit le sujet des verbes ⲓⲉⲕⲟⲩⲙ et ⲃⲉⲓⲉⲟⲗⲗⲕⲓⲓ entre lesquels il est placé, et que le mot ⲉϣϣⲉⲓϧ qui conviendrait le mieux est trop long, je propose de lire ϩⲟⲩ, هو, qui remplit toutes les conditions.

Folio 2 recto, l. 15. Le mot commençant par ⲗⲉⲙ et interrompu par la déchirure répond au latin: «quare» par conséquent à l'arabe لما, ou لماذا. Je préfère le second terme comme contenant plus de lettres et je propose de restituer dans le copte ⲗⲉⲙ[ⲉ ⲇⲉ]. L'équivalence du suffixe ذا et ⲇⲉ est justifiée par les mots ϩⲉϫⲓⲇⲉ = هكذا, (folio 2 recto, l. 2) et ⲓⲇⲉ = اذا (folio 2 verso, l. 14).

Ibid., l. 16. ⲟⲓⲕⲁϩ, تيقظ répond à «me excitasti» il faut donc ajouter le suffixe ⲛⲓ, نى. Le latin «et ille responsit» suppose dans le copte ϥⲉⲕⲁⲗ, فقال, comme à la ligne 14; ou mieux ⲕⲁⲗ seulement, car la déchirure ne paraît pas comporter plus de cinq lettres. Je lis donc à la fin de la 16e ligne: ⲛⲓ : ⲕⲁⲗ.

Folio 2 verso, l. 14. Il manque un mot très court ⲃⲉ, و ou ϥⲉ, ف.

Ibid., l. 15. Il manque le commencement d'un mot finissant en ⲍⲁϩ = ضع; le latin disant ici «locum», je n'hésite pas à y voir l'arabe موضع et à restituer le copte ⲙⲁⲩ. A vrai dire, sur la photographie, le débris de lettre qui précède le groupe ⲍⲁϩ ne paraît pas se rapporter à un ⲩ, mais il faut tenir compte de ce fait que sur la ligne de déchirure il y a un léger froissement du papier[2]. Tel qu'il apparaît, ce débris ne paraît convenir à aucune lettre copte, et il faut admettre que la forme primitive en a été altérée par ce froissement du papier.

Ibid., ligne 16. Là où le latin dit «gloriosum», l'arabe dit «rempli.......», il faut évidemment suppléer «de gloire» je propose بمجد en copte ⲡⲉⲙⲉϫⲇ qui répond exactement à la lacune.

Le dernier mot ϫⲟⲣ dont le ⲣ, quoique incomplet, n'est pas douteux répond au latin «sedem». Donc on ne peut hésiter à y voir le mot arabe كرسى.

[1] ϩⲁⲗⲏⲓϩ se retrouve dans notre document: folio 1 verso, l. 2-3, et ϩⲁⲗⲓϩ folio 2 verso, l. 3.

[2] Dans ce froissement la partie inférieure du ⲍ, qui aurait dû rester apparente a disparu.

§ III. CONCORDANCE DES ALPHABETS COPTE ET ARABE.

COPTE.	ARABE.	ARABE.	COPTE.
ⲁ	ا, ـَا, ـًا, ة.	ا	ⲁ, ⲉ.
ⲃ	و.	ب	ⲡ.
ⲅ	Manque.	ت	ⲧ, ⲑ.
ⲇ	د, ذ.	ث	Manque.
ⲉ	ا, ـَ, ـِ, ـًا, ـُ.	ج	ϫ.
ⲍ	ظ, ض.	ح	ϩ.
ⲏ isolé	Manque.	خ	ϧ.
ⲏⲓ	ـَيْ.	د	ⲇ.
ⲑ	ت, ة, ط.	ذ	ⲇ.
ⲓ	ي, ـَيْ (fautif).	ر	ⲣ.
ⲕ	ك, ق.	ز	Manque.
ⲗ	ل.	س	ⲥ.
ⲙ	م.	ش	ϣ.
ⲛ	ن.	ص	ⲥ.
ⲝ	Manque.	ض	ⲍ.
ⲟ	و ـُ (fautif).	ط	ⲧ, ⲑ.
ⲡ	ب.	ظ	ⲍ.
ⲣ	ر.	ع	ϩ.
ⲥ	س, ص.	غ	Manque.
ⲧ	ت. ط.	ف	ϥ.
ⲩ isolé	Manque.	ق	ⲕ.
ⲁⲩ	ـَوْ.	ك	ⲭ, ⲕ.
ⲟⲩ	و, وا pluriel des verbes.	ل	ⲗ.
ⲫ	Manque.	م	ⲙ.
ⲭ	ك.	ن	ⲛ.
ⲯ	Manque.	ه	ϩ.
ⲱ	Manque.	ة	ⲉϩ, ⲉⲧ, ⲉⲑ, ⲁ.
ϣ	ش.	و, — ـَوْ	ⲃ, ⲟⲩ, ⲟ, — ⲁⲩ.
ϥ	ف.	ى, — ـَيْ	ⲓ, — ⲉⲓ, ⲏⲓ, ⲓ (fautif).
ϧ	خ.	ـَ	ⲁ, ⲉ, non rendu à la fin des mots.
ϩ	ه, ة. ح. ع.	ـً	ⲁ, ⲉ ou non rendu.
ϫ	ج.	ـِ	ⲉ, non rendu à la fin des mots.
ϭ	Manque.	ـٍ	Non rendu.
ϯ	Manque.	ـُ	ⲟ, ⲉ, non rendu à la fin des mots.
		ـْ	Non rendu.

§ IV. ÉTUDE DU TEXTE ARABE.

La première constatation qui s'impose est que la transcription copte s'est faite sous la dictée. Tout indique une prononciation orale. D'abord la coupe irrégulière de quelques mots: ⲉⲗⲉϥ : ⲭⲁⲣ الافكار, etc., inexplicable si le transcripteur avait sous les yeux un texte arabe, puis les variantes des voyelles faibles, leur disparition à la fin des mots qui est une caractéristique de la langue parlée, l'absence du *tanouïn* du nominatif et du génitif et l'usage restreint à quelques locutions adverbiales usuelles (*eidan*, ايضا, ⲉⲓⲍⲁ; *kaïlan*, قايلا, ⲕⲁⲓⲉⲗⲉ; *djiddan*, جدا, ϫⲉⲗⲗⲉ) de celui de l'accusatif. La prononciation du suffixe ه par exemple dans ⲕⲁⲗⲗⲟϩ, ϩⲁⲛⲗⲟϩ est rigoureusement la même que la prononciation vulgaire: *qal-loh*, *'andoh* [1], au lieu de *kâla lahou*, *'indahou* que demanderait la prononciation littéraire. Ailleurs il y a des différences sensibles avec la prononciation des Egyptiens modernes que je crois intéressant de mettre en évidence.

Il convient d'abord de remarquer que le *tanouïn* est représenté par la voyelle simple sans le son nasal qui le caractérise: ⲉⲓⲍⲁ, ايضًا, au lieu de ⲉⲓⲍⲁⲛ que demande la prononciation vraie, ϫⲉⲗⲗⲉ, جدًّا, au lieu de ϫⲉⲗⲗⲉⲛ, ⲕⲁⲓⲉⲗⲉ, قايلا au lieu de ⲕⲁⲓⲉⲗⲉⲛ (écrit aussi ⲕⲁⲓⲉⲗ probablement par oubli). Ce phénomène doit s'expliquer par la loi de la pause الوقف [2].

L'*âlif* ou *a* long est tantôt prononcé ⲁ, qui est la prononciation régulière, tantôt ⲉ, qui est la prononciation dite de l'*imâleh* [3]. On peut comparer sous ce rapport l'*a* arabe avec l'*a* anglais.

Le *fatha* ou *a* bref est soumis à la même loi; il est rendu par ⲁ et par ⲉ suivant les cas.

Il est intéressant de voir si les règles de l'*imâleh* sont bien suivies.

D'après Ibn Malek [4], subissent l'*imâleh:*

1° Le ا ou le ى final avec valeur de ا. En effet بالعشا donne ⲡⲉⲗϩⲁϣⲉ et ⲡⲉⲗϩⲓϣⲉ [5], حتى donne ϩⲁⲑⲑⲉ [6], الا donne ⲓⲗⲉ [7].

---

(1) Cf. Spitta-bey, *Contes arabes modernes*, I, 22 et *passim*.

(2) Silvestre de Sacy, *Grammaire arabe*, 2ᵉ éd., I, p. 74.

(3) *Ibid.*, p. 41.

(4) Silvestre de Sacy, *Anthologie arabe*, p. 322.

(5) La substitution de ⲓ à ⲁ dans le second est probablement fautive.

(6) Il est vrai que Harîrî s'y oppose, mais c'est, semble-t-il, par purisme exagéré (S. de Sacy, *Anthologie arabe*, p. 103).

(7) Même observation.

2° Le ا après un ـَ, même s'il en est séparé par une lettre ou deux (la seconde étant un ة). En effet, الايام donne ϵⲗϵⲓⲉⲙ, ايضا ϵⲓⲍⲗ, يبارك ⲓϵⲡϵⲣϵⲕ, وينام ⲃϵⲓϵⲛϵⲙ. Les exceptions seront justifiées par la règle 5 ci-après.

3° Le ا avant un *kesra*. En effet: نايم ⲛϵⲓϵⲙ, جالسًا ϫϵⲗϵⲥ. الجامعة ϵⲗϫϵⲙϵⲍⲗ avec les mêmes exceptions.

4° Le ا après un *kesra*, même avec un intervalle si la seconde est *djezmée* ou si c'est un ة. Le texte n'en fournit pas d'exemple.

5° Les exceptions aux règles précédentes sont produites par la présence des lettres emphatiques ح, ص, ض, ط, ظ, غ et ق. En effet nous trouvons, par exception à la règle 2: ⲓϵⲕⲗⲑϵⲗ et non ⲓϵⲕϵⲑϵⲗ pour يقاتل; par exception à la règle 3: ⲕⲗⲓϵⲗϵ et non ⲕϵⲓϵⲗϵ pour قايلا, ⲥⲗⲡϵⲣ et non ⲥϵⲡϵⲣ pour صابرا, etc...

Peut-être, en examinant de près notre transcription ne trouverait-on pas appliquées dans toute leur rigueur les règles exposées par Ibn Malek et que j'ai présentées sous la forme la plus simple. Mais d'une façon générale, on peut remarquer que l'*á* long comme le *fatḥa* se prononce ϵ toutes les fois qu'il n'est pas sous l'action d'une lettre emphatique. La prononciation moderne pratique très rarement l'*imaleh*. Il n'est donc pas indifférent d'en trouver des traces certaines dans notre texte.

Outre les exceptions conformes aux règles d'Ibn Malek, il importe de remarquer que le son ⲗ se maintient en présence du ر; ainsi الافكار est transcrit ϵⲗϵϥⲭⲗⲣ et non ϵⲗϵϥⲭϵⲣ; جسرت est transcrit ϫϵⲥⲗⲣⲧ et non ϫϵⲥϵⲣⲧ. De même au lieu de ϫⲗⲣ [1] on s'attendrait à ϫϵⲣ, puisque جار est une forme verbale de même type que كان transcrit par ⲭϵⲛ. Cette influence de l'*r* sur le son *a* cède devant l'*imaleh* cf. ⲓϵⲡϵⲣϵⲕ pour ⲓϵⲡⲗⲣϵⲕ; ⲓϵⲣⲕⲟⲗ au lieu de ⲓⲗⲣⲕⲟⲗ, ϥϵⲡϵⲣⲓⲕ pour ϥϵⲡⲗⲣⲓⲕ [2].

Le suffixe de la seconde personne se transcrit ⲗⲕ; ϵⲛⲛⲗⲕ, انك; ϵⲑⲍϵⲡⲗⲕ, اتعبك. Cela est conforme à la prononciation moderne égyptienne [3]. Tandis que la langue littérale dit *ka* pour le masculin, *ki* pour le féminin, la langue vulgaire d'Égypte dit *ak* pour le premier et *ik* pour le second. En Algérie on dit *ek* sans

(1) Il est vrai que ma lecture ϫⲗⲣ = جار est conjecturale.

(2) L'ⲓ dans ce mot est assez singulier. L'arabe بارك se prononce *bârak* ou *bârek*. Il ne devrait donc pas y avoir d'*imâleh* et le copte aurait dû écrire ϥϵⲡⲗⲣϵⲕ ou ϥϵⲡϵⲣϵⲕ, suivant qu'on admet ou non l'influence de l'*r* sur le son *a*, cf. ⲓϵⲡϵⲣϵⲕ = يبارك.

(3) Autre preuve de l'origine orale de notre texte.

distinction. La forme féminine manque dans notre texte, mais il est fort probable qu'elle serait rendue par ιк ou єк. C'est probablement à cette distinction nécessaire des deux genres qu'est dû le maintien du son *a*, alors que dans notre texte le son prédominant est є.

Le ب est toujours rendu par п.

Le ت indifféremment par т et ѳ. Peut-être cependant y a-t-il une raison qui détermine le choix de l'une ou l'autre lettre. Le ѳ est de beaucoup le plus fréquent. Les exemples du т sont: єнт, انت; ϫєсапт, جسرت. Je ne vois rien qui explique cette transcription de préférence à celle du ѳ.

Le ث manque.

Le ج est toujours représenté par ϫ. Se prononçait-il *g* comme en Égypte aujourd'hui ou *dj*, comme partout ailleurs qu'en Égypte? C'est là un problème assez délicat, puisque l'on n'est pas d'accord sur la prononciation du ϫ. Il me semble cependant peu probable que les Coptes ayant à leur disposition le г ne s'en soient pas servis pour rendre le son *g*. Je ne voudrais pas m'aventurer sur le terrain de la phonologie copte, toutefois je ne puis m'empêcher de remarquer que dans le curieux document publié par M. Maspero[1], la transcription du français «chez nous» est une fois тϣиоүс et une autre fois ϫєноүс, ce qui semblerait donner au ϫ et par suite au ج le son *tch* qu'il a, en effet, dans le persan et le turc. On comprend, dès lors, que pour rendre le *dj* arabe, les Coptes aient employé le ϫ dont la prononciation, quelle qu'elle soit, devait se rapprocher de *tch* et par conséquent être la plus semblable à *dj*, de même que les Persans et les Turcs ont employé le ج arabe, comme représentant le son le plus voisin de leur *tch*. On ne comprendrait plus qu'ils aient trouvé au son *g* du ج égyptien moderne une parenté plus étroite avec leur ϫ qu'avec leur г. Je crois donc pouvoir affirmer, sans préjuger la question de la véritable prononciation du ϫ, que le Copte qui a transcrit le texte arabe, a entendu chaque fois *dj* et non *g*.

Il est certain que les premiers Arabes qui sont venus en Égypte devaient prononcer le ج *dj* et non *g* et que c'est beaucoup plus tard, pour des raisons qui, je crois, sont encore inconnues, que le ج est retourné au son *g* qu'il a conservé en hébreu ג et en grec γ. Cette transformation n'a eu lieu qu'en Égypte,

[1] *Romania*, XVII, Octobre 1888, *Le vocabulaire français d'un Copte*, p. 481 et seqq.

semble-t-il, bien qu'il y ait des traces dans la langue arabe d'une permutation du ج avec le ک arabe et le گ persan[1]. Il est vraisemblable que cette transformation doit être postérieure ou, du moins, de bien peu antérieure à l'époque de notre texte. Je tâcherai plus loin de fixer à peu près cette époque.

Le ح est transcrit par ϩ, lequel sert également à transcrire le ع et le ه. L'oreille copte ne distinguait pas ces trois sons, dont les nuances n'existent guère que dans les langues sémitiques. La confusion du ح et du ع est très fréquente dans l'égyptien moderne comme on peut le voir par la grammaire de Spitta-bey. Il est donc tout naturel que les Coptes aient adopté, pour rendre le ع, leur aspirée ϩ. Quant à la nuance entre le ه et le ح, elle leur échappait sans doute, ou, du moins, ils n'avaient à leur disposition qu'un moyen, qui était d'écrire l'arabe ح au-dessus du ϩ; c'est le procédé employé pour ⲁϩⲁⲁ, احد; ϩⲓⲛ, حين; il n'est pas indipensable, puisqu'il n'est pas appliqué dans ⲃⲉϩⲓⲁ, واحد.

Le خ est rendu par ϧ.

Le د et le ذ sont rendus par ⲇ. La nuance du ذ qui est rendue quelque fois dans l'égyptien moderne par *z* fait ici défaut, même dans le mot arabe اذا qu'on prononce couramment aujourd'hui *izá* et que nous trouvons transcrit ⲓⲇⲉ. M. Amélineau s'est trompé en assignant au ⲍ la transcription du ذ. La phrase qu'il donne: وكان اذا الشيخ جالس فى مسنده n'a rien d'arabe et ne peut répondre en aucune façon à sa traduction «et si le vieillard était assis sur son coussin»; plus haut il avait lu قوم انت اذا ارقد et il avait eu le sentiment de son erreur car il s'est contenté de traduire les deux premiers mots par «lève-toi», ne laissant pour le reste que des points. Dans l'un et l'autre cas il faut transcrire ايضا et non اذا; il ne peut y avoir de doute sur ce point. Il y en a encore moins sur la transcription des mots ⲓⲉⲙⲍⲓ et ⲧⲉⲙⲍⲓ que M. Amélineau transcrit par يحكى et تحكى, dont le sens ne peut convenir à la version latine «abiit» et «discessisti», tandis que la racine مضى y répond parfaitement. Quant à ⲍⲁⲓⲉⲕⲟⲩ et ⲍⲁⲓⲉⲕⲁⲑⲟϩ, M. Amélineau ne les a pas transcrits; ils ne peuvent répondre qu'à l'arabe ضا يقوا et ضا يقته.

Le ر est normalement transcrit par ⲣ et le ز manque. J'ignore pourquoi M. Amélineau dit que le ⲍ pourrait répondre au ز, aucun mot de notre texte ne comportant de ز.

[1] Sur cette question, encore très obscure, du ج, cf. Spitta-bey, *Grammatik der arab. vulgär-dial. von Aegypten*, p. 5.

Le س et le ش sont normalement transcrits par c et ϣ et ne donnent lieu à aucune observation.

Le ص est transcrit par c et par conséquent ne diffère pas du س. Les Arabes font, d'ailleurs, assez rarement, cette différence. Pour ma part, je crois que le son particuler du ص n'est appréciable que quand il est accompagné du son *o, au;* la sifflante se prononce différemment dans toutes les langues suivant la voyelle qui l'accompagne. Il est certain que dans le vers si souvent cité:

Pour qui sont ces serpents qui sifflent sur vos têtes?

le premier *s* n'a pas le même caractère que les autres et surtout que celui de «sifflent». Le س arabe doit se prononcer en serrant les dents, le ص en laissant la bouche plus ou moins ouverte. L'*s* ordinaire adoptée par toutes les langues qui n'ont pas noté ces nuances[1], est intermédiaire entre les deux et suivant la voyelle qui l'accompagne, il peut s'identifier avec le س ou avec le ص.

Le ض est transcrit par ⲍ, ce qui est conforme à la prononciation moderne dans beaucoup de cas. Nous ne pouvons savoir si le copte notait aussi pour ض le son *ḍ* qui lui est donné dans quelques mots de la langue égyptienne moderne et qui est très fréquent en Algérie. C'est le *ḍ* qui prévaut parmi les Européens pour transcrire le ض arabe. Mais rien ne prouve que le ض ait été plus voisin, au moins à l'origine, du *ḍ* que du *z*. Il me semble que sa parenté avec la sifflante est attestée par la valeur du צ hébreu correspondant et sa propre ressemblance avec le ص, dont il ne diffère que par un point.

Le texte de notre document contient trois exemples distincts du ض: pour ايضا deux fois, pour le verbe ضايق deux fois, pour le verbe مضى deux fois. Ce n'est pas suffisant, à mon avis, pour décider si le copte ne transcrivait jamais le ض par un ϫ.

Le ط est rendu par ⲑ surmonté d'un ط arabe qui peut faire défaut. A ce sujet M. Amélineau fait une observation que j'avoue n'avoir pas comprise: « ⲃ répond à و, ⲡ à ب, ϥ à ف, ⲑ à ⲧ et à ط, non à ت, ce qui montre bien que le ⲑ n'était

[1] On les retrouve dans l'hébreu qui a trois *s*, ס très sifflante dont l'équivalent grec ξ *ksi* marque bien la valeur, צ qui équivaut au ض arabe, mais aussi au ص, et שׁ, *s* intermédiaire accepté par les Grecs qui avaient rejeté le correspondant phénicien du צ. L'arabe n'a pas conservé d'équivalent du ס. L'himyarite est riche en sifflantes, dont l'équivalent rigoureusement exact ne peut être donné; mais il y a tout lieu de penser qu'il notait toutes ces nuances dont les langues se débarrassent peu à peu à travers les âges.

qu'une prononciation plus forte du ⲧ et non une aspiration accentuée [1] ». L'expression « ⲑ à ⲧ et à ط » provient évidemment d'un *lapsus calami*, et la phrase qui suit « non à ت », est en contradiction avec les exemples que j'ai relevés, qu'elle vise ⲑ ou ⲧ. L'une et l'autre lettre rendent le ت. M. Amélineau voulait probablement écrire « ⲑ à ت et à ط, ⲧ à ت, non à ط ». Quant à la conclusion tirée par M. Amélineau, elle me paraît douteuse. Le copte rend indifféremment par ⲑ et ⲧ le ت arabe, comme nous l'avons vu; cela prouve, je crois, qu'il ne voyait aucune nuance dans les deux sons et qu'à cette époque au moins un Copte ne faisait pas plus de différence entre le ⲑ et le ⲧ qu'un Français entre le *th* et le *t*. Le ⲑ, tout seul, ne suffisant pas à représenter le ط arabe, il fallait lui adjoindre le signe arabe lui-même, ce qui a été fait deux fois sur trois dans notre texte. On peut donc affirmer, contrairement à ce que dit M. Amélineau, que le ⲑ ne représentait nullement une prononciation plus forte du ⲧ. Tout au plus, pourrait-on dire qu'il a été choisi de préférence au ⲧ pour représenter le ط, encore ne serait-ce pas une conséquence rigoureuse, car notre texte ne nous présente que trois exemples du ط qui en réalité n'en valent qu'un puisqu'ils portent sur la même racine arabe طلق. Rien ne prouve que dans un texte plus long il n'y aurait pas d'exemples du ⲧ employé pour transcrire le ط tout aussi bien que le ت.

Le ظ est transcrit, comme le ض par ⲍ. Il y en a trois exemples, pour la racine arabe يقظ et un pour عظيم. On ne peut donc que constater son identification avec le ض, qui est courante dans le langage moderne. Comme le ض il prend aujourd'hui assez souvent le son *d*. Nous ne pouvons savoir si le copte connaissait cette prononciation.

Le ع est représenté par ⲍ généralement surmonté d'un ع.

Le غ manque. Il eût été particulièrement intéressant de connaître la transcription copte de cette lettre, une des caractéristiques de l'alphabet arabe.

Le ف est rendu par ϥ.

Le ق est rendu par ⲕ surmonté ou non d'un ق.

Le ك est rendu par ϫ surmonté ou non d'un ك, et par le ⲕ. Il se présente le même phénomène que pour ⲑ et ⲧ. Le ⲕ et le ϫ sont employés indifféremment pour le ك. Il est assez curieux de remarquer que le ϫ est surmonté du ك qui paraît être inutile puisqu'il n'est jamais employé pour représenter une autre lettre. Peut-être était-il aussi employé pour le ق et portait-il alors le signe

[1] *Loc. cit.*, p. 45.

distinctif du ق; peut-être aussi était-il la transcription adoptée pour le غ. Mais cette dernière hypothèse est peu vraisemblable.

Les quatre lettres ل, م, ن, ه, transcrites respectivement par ⲗ, ⲙ, ⲛ, ϩ, ne peuvent donner lieu à aucune observation.

Le ة, conformément à la prononciation vulgaire, est rendu par ⲉϩ quand le mot qui suit commence par une consonne, par ⲉⲑ ou ⲉⲧ quand il commence par une voyelle. ⲥⲁⲗⲉϩ=الصلاة, ⲉⲥⲥⲁⲗⲉⲑ ⲉⲗϫⲉⲙⲉϩⲁ=الصلاة الجامعة. Le second groupe s'écrit cependant une seconde fois ⲉⲥⲥⲁⲗⲉϩ ⲉⲗϫⲉⲙⲉϩⲁ. C'est apparemment que le lecteur a fait une pause et le son *t* qui porte en réalité sur le second mot n'a pas été prononcé. On sait que le ة joue exactement le même rôle que le *t* final dans un grand nombre de mots français; muet à la pause ou devant une consonne il se fait sentir sur le mot qui suit s'il commence par une voyelle. Dans bien des cas la liaison du *t* est laissée au caprice, et le même interlocuteur la fera ou ne la fera pas pour les mêmes mots dans le cours d'une conversation ou d'une lecture. Nous voyons que cette particularité (qui confirme une fois de plus ce que j'ai déjà dit sur l'origne *orale* de notre transcription) se retrouve dans l'échange des équivalents ϩ et ⲑ du ة.

Le ة est rendu par ⲁ dans ⲉⲗϫⲉⲙⲉϩⲁ écrit deux fois pour الجامعة Le son plein du ع a absorbé en quelque sorte la prononciation *eh*, qui est la prononciation la plus usuelle du ة, adoptée par notre transcripteur. Celui-ci devait probablement ignorer les lois de l'orthographe arabe; je ne serais pas éloigné de croire qu'il ignorait même la langue et que le document que j'étudie n'était pas autre chose qu'une dictée pour exercer les Coptes à la langue arabe. Dans ce cas, il faudrait admettre que le document date de l'époque déjà ancienne où l'arabe n'était pas la langue usuelle de tous les Coptes.

Le ة est également rendu par ⲁ dans ⲡⲟⲕⲣⲁ, بكرة conformément à la prononciation actuelle *boukra*.

Le و est rendu par ⲃ quand il a sa valeur de consonne; c'est l'équivalent du *w* adopté par Spitta-bey dans ses transcriptions. Il est rendu par ⲟⲩ à la fin des mots ⲍⲁⲓⲉⲕⲟⲩ, ضيّقوا, ⲥⲉϩⲟⲩ=سهو, etc., et par ⲟ dans l'intérieur des mots ⲇⲉϥⲟϩ, دفوع [1]. Précédé d'un *fatḥa* il est transcrit par ⲁⲩ: ⲓⲁⲩⲙ, يوم; ⲉⲛⲛⲁⲩⲙ

[1] Il se peut cependant qu'il y ait un oubli, car l'*o* semble devoir être réservé à la voyelle brève (*ḍamma*). Comme il n'y a pas d'autre exemple du و voyelle longue dans l'intérieur d'un mot, je ne puis me prononcer.

النّوم. Dans ce cas, en effet, il se produit une véritable dipthongue que nous transcrivons d'ordinaire en français par *au* ou *ô*.

Le ي est normalement transcrit ι.

La diphtongue *aï*, ـَيْ est rendue par ει ou ηι : εϣϣειϧ, الشّيخ; ειⲕⲁⲍⲁⲕ. ايقظك εⲥⲑηιⲕⲁⲍ. استيقظ; εⲗⲗηιⲗ, الليل; ϩⲁⲗηιϩ, عليه; le dernier mot est aussi écrit ϩⲁⲗιϩ mais ce doit être un oubli. Il en est de même de ⲑιⲕⲁⲍ qui devrait être ⲑηιⲕⲁⲍ comme dans εⲥⲑηιⲕⲁⲍ.

Le ـَ suit les lois de l'ا dont il a le son bref; transcrit par ϵ le plus souvent. il prend le son ⲁ sous l'influence des lettres emphatiques, du ر et du ع.

Le ـِ est toujours transcrit ϵ, sauf dans ⲑϵⲙϩι qui doit s'écrire en arabe تمض à cause de la particule لم qui précède; mais c'est là une nuance orthographique de l'écriture littéraire et en réalité ce ـِ équivaut à un ي.

Le ـُ est rendu de deux façons différentes. D'abord, comme on devait s'y attendre, par ⲟ; ϫⲟⲗ, كُل; ⲗιϵⲣⲕⲟⲗ, ليرقد; etc. Comme je l'ai déjà remarqué. il se déplace, conformément aux lois de la prononciation vulgaire, dans les mots terminés par le suffixe ه qui devrait se transcrire ϩⲟ mais se transcrit ⲟϩ. Dans le قُم qui est pour قوم, le Copte, qui ignorait l'orthographe arabe, a entendu le son *ou*, et il a écrit ⲕⲟⲩⲙ au lieu de ⲕⲟⲙ qui eût été plus régulier. C'est une exception du même genre que celle que j'ai signalée au sujet du ـِ qui est transcrit comme ى dans تمض (orthographe grammaticale pour تمض).

Il est rendu également par ϵ dans quelques cas: ιϵϩⲁⲗⲗϵⲙⲟϩ pour ιⲟϩⲁⲗⲗϵⲙⲟϩ, يُعلمه; ιϵⲡϵⲣϵⲕ, pour ιⲟⲡϵⲣϵⲕ, يُبارك; ⲗϵϥⲟϩ pour ⲗⲟϥⲟϩ (ou plutôt ⲗⲟϥⲟⲩϩ, voir plus haut), دُفوع; etc.

Des observations qui précèdent il résulte que les trois voyelles faibles *a* (*fatḥa*), *i* (*kesra*), *ou* (*ḍamma*), subissent ici la dégénérescence *é*, si fréquente dans les dialectes sémitiques et représentée par le *ségol* hébreu. En Algérie. elles se prononcent toutes trois indifféremment par un *eu* sourd analogue à notre *e* muet ou plutôt au *shewa* hébreu, sauf, bien entendu, sous l'action des lettres emphatiques. En sorte qu'on peut se demander si l'ϵ copte représente bien ici exactement l'*imaleh*, avec le son *é* ou *ai* ou s'il n'est pas plutôt l'équivalent de notre *e* muet. Le vocabulaire français-copte publié par M. Maspero. auquel j'ai déjà fait allusion, donne en effet cette valeur: père = ⲫⲟⲩⲣϵ et ⲫϵⲣϵ. (p. 489 et 491); l'évangile = ⲗιⲡⲁⲛϭιⲗϵ (p. 491); etc.

J'ai déjà parlé du *tanouïn* du *fatḥa* ـًا, et remarqué l'absence des deux autres ـٍ, ـٌ, qui ont disparu totalement de la langue parlée.

L'assimilation du ل de l'article avec les lettres solaires est régulièrement observée: ⲉϣϣⲉⲓϧ, الشيخ; ⲉⲥⲥⲁⲗⲁϩ, الصلاة; ⲉⲧⲧⲁⲗⲓⲙ, التعليم; etc.

Les lettres doubles sont notées: ⲉⲗⲉⲓⲓⲉⲙ, الايّام; ⲓⲉⲁⲗⲗⲉⲙⲟϩ, يعلّمه; etc.

Toutes les voyelles faibles sont soigneusement transcrites et on ne trouve jamais dans un même mot deux consonnes de suite sans voyelle, sauf à la fin d'un mot qui a perdu ses voyelle de déclinaison ou conjugaison, ce qui est une caractéristique bien connue de la langue arabe. Il y a cependant quelques erreurs qui peuvent s'expliquer soit par une mauvaise audition, soit par une distraction de copie. Je les ai signalées au fur et à mesure. Je les rappelle ici: ϫⲉⲗⲉϣ pour ϫⲉⲗⲉⲥ ⲉϣ; ⲉⲗϩⲓϣⲉ pour ⲉⲗϩⲁϣⲉ; ⲗⲁⲉϩ pour ϩⲗⲁⲉϩ; ⲕⲁⲓⲉⲗ pour ⲕⲁⲓⲉⲗⲉ; ϩⲁⲗⲓϩ pour ϩⲁⲗⲏⲓϩ; ⲑⲓⲕⲁϩ pour ⲑⲏⲓⲕⲁϩ; ⲡⲉⲣⲓⲕ pour ⲡⲉⲣⲉⲕ ou ⲡⲁⲣⲉⲕ; ⲁⲉϥⲟϩ pour ⲁⲉϥⲟⲩϩ.

En dehors de ces particularités de prononciation qui peuvent offrir aux savants qui étudient spécialement ces sujets, l'occasion de plus amples développements, le texte peut donner lieu à des remarques philologiques de quelque intérêt.

J'ai déjà fait observer incidemment qu'il rappelait par son style la traduction arabe de la *Vie de Pakhôme* [1]. En voici quelques exemples frappants.

L'expression «un certain jour» se rendrait en arabe par فى يوم, ou فى بعض الايام. Notre texte dit فى احد الايام, qui est une tournure certainement correcte, mais peu usitée et peu élégante. Je la retrouve dans la *Vie de Pakhôme*, p. 434, 506, etc.

La phrase اكلوا اكلهم القليل «ils mangèrent leur petite nourriture» est presque identique à اكلوا خبزهم القليل «ils mangèrent leur petit (morceau de) pain» (*ibid.*, p. 350). C'est également une tournure peu élégante en arabe.

الصلاة الجامعة est une expression particulière, semble-t-il. On la rencontre assez fréquemment dans la *Vie de Pakhôme* (pages 350, 359, 362, 576) où elle traduit le copte ϯⲥⲩⲛⲁⲝⲓⲥ (pages 15, 80, etc.). La version latine de notre texte donne une première fois «missas» et une seconde fois «matutinos», tandis que الصلاة seul est rendu par «orationem». M. Amélineau traduit par «prière commune,

[1] Publiée par M. Amélineau, *Annales du Musée Guimet*, XVII, a. 1889.

prière de la synaxe, synaxe ». Je ne crois pas que le mot « prière commune, prière de la synaxe, c'est-à-dire de l'assemblée », puisse s'entendre d'une prière faite par deux personnes. Il faut, je crois, entendre par là une prière spéciale, soit que ce soit une véritable messe, comme l'indique la version latine, soit que ce soit une cérémonie liturgique plus complète que la simple oraison ϣⲗⲏⲗ, *orationem*.

الافكار, et son singulier فكرة, rappellent le même terme qui, isolé ou suivi de l'épithète الردية, « mauvaises » désigne les pensées de la chair, les suggestions du corps qui sont les perpétuels ennemis que doit vaincre le moine : on le trouve presque à chaque page dans la *Vie de Pakhôme*. Là, comme dans notre texte, il a un caractère quasi-mystique qui le rend véritablement intraduisible dans notre langue.

L'entrée en scène de ces pensées parlant à l'homme directement قائلا rappelle également de très près un passage où Pakhôme fait parler la conscience: لا ن النية الرب تركها فى جميع الناس تنخز الرجل من اجل الشر وتقول له ان هذا الذى فعلته ردى « car la conscience, Dieu l'a laissée dans le cœur de tous les hommes pour stimuler l'homme au sujet du mal et lui *dire :* ce que tu as fait est mauvais » (p. 403).

La réponse du frère rappelle un passage qui précéde immédiatement le premier افكوفى تلك الساعة قائلا اذا انا طيبت قلبى مع واحدة من هولاى الا فكار لا ارى الله « pense en cette heure, *disant :* si je complais mon cœur avec une seule de ces *pensées*, je ne verrai pas Dieu » (p. 402).

L'expression تعب نفسه, « se mortifier (surtout par les veilles) » est assez caractéristique. Notre texte dit: « Le vieillard était assis sur son coussin à fatiguer son âme, (c'est-à dire à se mortifier par la veille) ». La *Vie de Pakhôme* dit: « Il faut que l'homme croyant se mortifie sur sa couche » يجب على الرجل المومن ان يتعب نفسة فى مرقده (p. 483).

Il entra en extase, صار فى السهو, est l'expression consacrée dans la *Vie de Pakhôme*[1]. Le mot arabe signifie proprement: distraction, oubli. Le sens mystique qu'il a ici ne se retrouve pas, semble-t-il, dans les textes arabes, car aucun dictionnaire ne le signale.

M. Amélineau, dans sa préface, insiste tout particulièrement sur le caractère

[1] *Op. cit.*, p. 469. Les copistes arabes ajoutent souvent aux noms terminés par un و l'ا que l'on ajoute régulièrement au و final du pluriel des verbes. C'est une incorrection que M. Amélineau a cru devoir laisser dans le texte.

pakhômien des visions, telles que celle de notre récit (p. xcic et sqq.). Si l'on s'en rapporte aux considérations qu'il développe longuement, on est en droit de voir dans notre récit une œuvre de l'école de Pakhôme.

Le pluriel دفوع de دفعة, «fois», est assez rarement employé dans la littérature arabe. Il est répété à satiété dans la *Vie de Pakhôme.*

Une autre expression وفيما هو, «et pendant qu'il..», se retrouve assez souvent dans la *Vie de Pakhôme.* L'expression arabe convenable serait plutôt وبينما هو.

La *Vie de Pakhôme* abonde en ces expressions explétives des récits familiers: ايضا, فاكلا, etc; on les retrouve dans notre texte.

En un mot, il y a une telle parenté dans l'allure et le style des deux récits qu'ils paraissent être l'œuvre du même traducteur. Du moins telle est mon impression personnelle.

En tous cas, il n'est pas niable que le texte arabe ne soit la traduction d'un ancien texte copte. Les *Verba Seniorum* édités par Migne ont été, pense-t-on avec les plus grandes chances de certitude, traduits du grec. Cette version grecque elle-même aura été faite sur un texte copte; même conclusion que celle à laquelle arrive M. Amélineau pour la *Vie de Pakhôme.*

Les *Verba Seniorum* et la *Vie de Pakhôme* sont certainement de la même école. C'est de l'une et de l'autre qu'on peut dire, avec M. Amélineau: «ce sont de simples exhortations, de simples moralités basées sur un récit précédent et de cette sorte de régal oratoire les Orientaux sont fort friands [1]».

Il serait fort intéressant, à ce point de vue, de comparer l'un et l'autre ouvrage. Mais cela nous entraînerait bien au-delà de notre sujet. Je dois m'en tenir au point spécial de cette étude: à la parenté, la quasi-identité du style de la vie arabe de Pakhôme et de la version arabe des *Verba Seniorum.*

Il en résulte que les deux textes sont certainement contemporains. J'ajoute que je les considère comme d'une seule et même main. Mais cette opinion est toute personnelle, je le répète, et je ne puis lui donner d'autre caractère.

La date du texte arabe qui a été plus tard transcrit en copte est donc celle de la traduction arabe de la *Vie de Pakhôme.* Mais la date de cette dernière n'est nullement déterminée.

M. Amélineau estime que cette traduction fut faite dans la Haute-Égypte

[1] *Op. cit.*, préface, p. XCVIII.

vers le XIIIe ou XIVe siècle [1]. J'admets volontiers la première partie de son opinion, mais je crois à une plus grande ancienneté du texte. Les traductions arabes des œuvres coptes ont dû commencer vers le Xe siècle, puisque Sevère d'Achmouneïn déclare avoir eu recours à quelques-uns de ses coreligionnaires pour obtenir la traduction en arabe de certaines notices biographiques écrites originairement en grec ou en copte, langues ignorées alors (Xe siècle) par la grande majorité des chrétiens de l'Égypte [2]. Pour des raisons trop longues à exposer ici, j'estime que les traductions arabes des œuvres coptes se sont faites à l'époque où les Fatimides, qui étaient très favorables aux Coptes [3], régnaient sur l'Égypte, et où il y eut une sorte de renaissance de la littérature chrétienne, renaissance qui se manifesta par des œuvres nombreuses écrites en arabe et même par des tentatives de retour à la langue copte [4].

Je me propose d'examiner à fond cette question dans un mémoire spécial, où je développerai tous les arguments nécessaires. Je ne puis ici qu'exposer mon opinion; c'est que la version arabe, contemporaine de la traduction de la *Vie de Pakhôme*, a été faite, comme elle, en Haute-Égypte, vers le Xe siècle. La transcription que j'ai étudiée aura par suite été faite vers cette même époque, sous la dictée d'un professeur qui lisait un texte arabe choisi parmi les œuvres édifiantes les plus connues. L'élève devait peu connaître l'arabe et mieux le copte. Il était donc vraisemblablement de quelque région de la Haute-Égypte non encore envahie par l'influence exclusive de l'arabe.

Je m'arrête sur cette hypothèse qui m'a paru la plus propre à expliquer les diverses particularités que j'ai relevées dans ce document.

P. CASANOVA.

(1) Préface, p. LXII.

(2) DE SLANE, *Catalogue des manuscrits arabes de la Bibliothèque nationale*, p. 82.

(3) Les persécutions de al Ḥâkim ne furent qu'un épisode tout à fait passager.

(4) Cette période se prolongea jusque sous les Ayyoubites et les premiers Mamlouks et me paraît avoir été close par les persécutions inaugurées sous le règne de Mouḥammad Ibn Kalâoûn. Le seul document copte qui nous soit parvenu de cette période est le martyre de Jean de Phanidjoït que je me propose d'étudier dans un autre article.

Recto

Verso

Manuscrit de la Bibliothèque de l'Université de Cambridge

Recto

Verso

Manuscrit de la Bibliothèque de l'Université de Cambridge

Phototypie Berthaud, Paris

NOTES
SUR QUELQUES FIGURES ÉGYPTIENNES

PAR

M. JEAN CLÉDAT.

Parmi les tombes de l'ancienne Cusœ, en face du village de Meïr, il y en a trois d'un caractère tout particulier et unique, je crois, jusqu'à ce jour. Elles appartiennent aux nommés *Senba* et *Saf(?)-Hotep.* Ces tombes, ainsi que les voisines, sont creusées dans la montagne, et ont perdu leurs toitures. L'éboulement a entraîné une partie des parois supérieures, de telle façon que la cas-

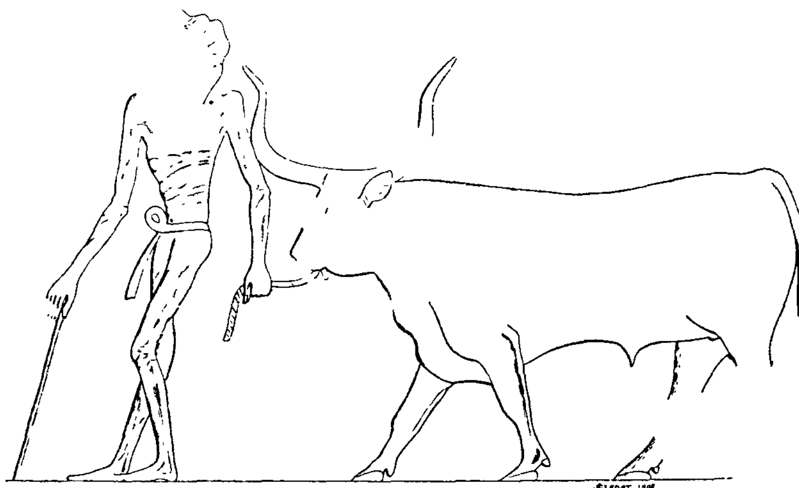


Fig. 1.

sure, s'accentuant davantage vers la porte d'entrée, augmente considérablement la lacune des scènes figurées.

L'aspect général est celui de toutes les autres tombes de la même époque, sculptures faites en un relief très léger et établies par zônes. Le maître de la tombe est assis, sa femme debout à ses côtés. Ils assistent, impassibles, à la récolte et aux travaux de tous genres qui s'exécutent devant eux. Quelquefois, ils sont figurés au milieu des fellahs, faisant une partie de pêche ou de chasse. Ce n'est donc pas la forme de l'ensemble qui change. La nouveauté réside dans

la structure des personnages, dans la pose, l'exécution, le costume et la coiffure. La figure humaine était généralement représentée dans la force de l'âge, les difformités ne semblant réservées qu'aux nains, dont la tête trop grosse repose sur un torse trop long que ne peuvent supporter des jambes trop courtes.

Les tombeaux de Saqqarah nous ont fourni pourtant quelques exemples de sculptures plus réalistes. Le personnage principal est représenté quelquefois avec les traits épais, les chairs grasses et flasques, la figure donnant bien l'impression d'un portrait. L'artiste a, de plus, essayé de figurer son personnage de trois quarts, en raccourcissant l'une des épaules, et en plaçant le bras devant le corps, qu'il coupe en deux.

Dans les tombes de Meïr, au contraire, ce n'est pas le propriétaire qui est le sujet intéressant de l'artiste. Celui-ci semble s'être préoccupé davantage de la vie du fellah. C'est là qu'est toute la nouveauté du sujet. Le sculpteur a essayé de rendre la vie telle qu'il la voyait se dérouler à ses yeux. Il ne s'est pas tenu, comme ses collègues, à une représentation idéale. Au contraire, il a essayé de rendre sur la pierre la vie telle qu'il la voyait. La recherche du détail allait devenir sa principale préoccupation. La situation des ouvriers entr'eux a attiré vivement son attention; le paysan, pour lui, est un homme dont il a cherché à rendre par la sculpture la position sociale, par rapport à ses chefs. La plastique égyptienne, principalement sous l'Ancien-Empire et le début du Nouveau, a reproduit la nature, mais celle-ci, a été rendue généralement avec les mêmes mouvements, poses et figures. Tous les personnages, qui se meuvent le long des parois des murailles, semblent sortir du même monde. A Meïr, l'artiste a critiqué ce qu'il avait devant les yeux. S'il n'a pas touché à la figure du maître, il a vu et distingué des degrés dans la vie des serviteurs. Et c'est cette vision qu'il essaie de rendre. Cette audace pourrait nous étonner si la littérature ne nous venait en aide. Il semblait, en effet, que ce côté de la vie fut réservé aux scribes seuls. Les sculpteurs anonymes de Meïr nous permettent d'espérer dans les futures découvertes d'autres spécimens d'art aussi élevé, sinon plus.



Fig. 2.

Dans cette note, je ne donne que trois spécimens de ces figures appartenant à la tombe de Senba, l'ensemble du tombeau qui fera l'objet d'un mémoire spécial, sera publié ultérieurement avec toute la nécropole. Deux de ces figures nous montrent un personnage maigre, la troisième un personnage obèse. Les maigres, pouvant être comparé aux fâkirs de l'Inde, conduisent à la main un ou plusieurs bœufs, tandis que derrière est un personnage, gras, joufflu, à la poitrine large, aux membres épais menaçant du bâton les animaux que le personnage maigre conduit (fig. 1). Les bœufs eux-mêmes sont très gras. L'opposition est tellement forte que la pensée de l'artiste saute aux yeux. Et, ainsi que me le disait M. Maspero, la situation de l'animal est préférable à celle du bouvier. La tête manque malheureusement à l'un des personnages. Mais le second, admirablement bien conservé, nous montre une tête forte, osseuse, au nez pointu, les lèvres, minces et serrées, sont coupées anguleusement, et, pour accentuer le caractère, l'artiste a ajouté au menton une barbiche en pointe (fig. 2). A la tête trop forte, le sculpteur a joint une chevelure énorme, hirsute. Le cou maigre montre avec une très grande netteté les muscles et surtout le sterno-cleido-mastoïdien. Aux épaules larges et osseuses sont attachés deux longs bras secs et maigres, dont la peau laisse percevoir les os; les jambes, trop longues, terminées par des pieds démesurés, dignes pendants des membres supérieurs, supportent un torse non moins maigre où l'on compte les côtes, que l'artiste, peu habitué avec l'anatomie intérieure, n'a rendu que fort mal. Le poids de la tête et ce large torse semblent entraîner le haut du corps. Pour soutenir ce squelette en marche, l'artiste n'a pas craint de le faire s'appuyer sur un bâton aussi noueux que l'est l'individu. Pour l'artiste, cet ensemble ne semblait pas suffire à la beauté de son œuvre. Aussi il n'a pas craint de l'affubler d'un vêtement déchiré et usé par le temps, fait avec une peau de bête, qu'il s'est attaché à la ceinture, et qui suffit à peine à voiler son sexe.

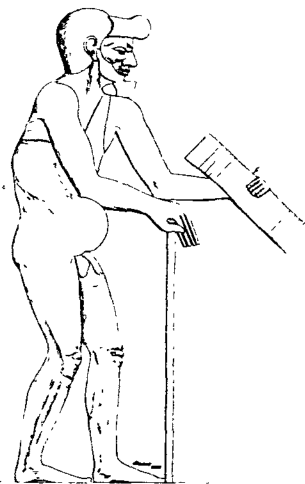


Fig. 3.

Le dessin que je donne de ces figures ne montre qu'un des caractères de la pensée du sculpteur. Ce que je n'ai pu rendre c'est l'exécution matérielle de ces figures qui peuvent faire supposer, à priori, qu'elles ne sont pas achevées.

Elles semblent à peine ébauchées, tous les coups de ciseau marquent, aucun modelé n'atténue les formes anguleuses et la marque de l'outil. Tout est en concordance pour augmenter et accentuer le caractère. Le sculpteur évidemment connaissait son métier, il avait les audaces de notre école réaliste.

Le troisième personnage, au contraire, figure un chef ouvrier, surveillant la construction d'une barque, dont il tient l'extrémité dans l'une de ses mains (fig. 3). C'est un vieillard certainement, que l'âge et une nourriture abondante ont rendu obèse. L'ossature de la cage thoracique disparaît sous l'épaisseur de la graisse, les os n'apparaissent plus sous la peau; les épaules, les genoux sont bien remplis, la tête, affublée d'une coiffure étrange, est bien proportionnée à l'ensemble général, les bras et les jambes ne choquent pas. L'artiste n'a pas ménagé le côté pittoresque de son personnage, il n'est certainement pas plus beau que ses compagnons maigres, mais sa situation dans la vie nous inspire moins d'inquiétudes, et surtout moins de pitié.

Jean Clédat.

NOTE
SUR LA FLORE DU FAYYOÛM
D'APRÈS AN-NÂBOULSÎ

PAR

M. GEORGES SALMON.

Abou 'Othmân An-Nâboulsî, au cours de sa *Description du Fayyoûm*, a noté soigneusement les productions de la province qui faisait le sujet de son étude. Quoique ces renseignements botaniques aient été réunis uniquement dans un but de statistique, ils n'en sont pas moins intéressants à noter, tant au point de vue de la flore de cette région au VIIe siècle de l'hégire, qu'à celui du vocabulaire botanique arabe.

Nous donnons ci-après la liste des noms de plantes disséminés dans l'ouvrage géographique de Nâboulsî. Nous avons fait usage, pour en obtenir l'identification exacte, des savants travaux du Professeur Sickenberger[1], d'Ascherson et Schweinfurth[2], du Dr Leclerc[3], et de M. Foureau[4].

أُتْرُجّ, *Outroudj* [aussi الطُرُنْج , *Ṭouroundj*], Citrus medica Risso (Rutacées) «Citron».
Il y en a trois variétés: *baladî, rachîdî* et *riḥânî*.

أَثْل, *Athl,* Tamariscus orientalis ou Tamarix articulata (Tamariscinées) «Tamarisc».

أُرْز, *Oûrz* (aussi أَرُز et رُز), Oryza sativa (Graminées) «Riz».

اهْلِيلَج, *Ahliladj* (persan ازادرخت), Myrobolanus (Combrétacées) «Myrobolan».
Il y en a six variétés: املج, بليلج, اصفر, اهليلج, اسود et كابُلي.

بَاذَنْجان, *Bâdhandjân* [aussi بَاذِنْجال et بَذِنْجان], Solanum melongena (Solanacées) «Aubergine».

بُرْدِى, *Bourdî* [aussi أَبْرَدى], Typha augustata (Typhacées) «Papyrus».

[1] *Les plantes égyptiennes d'Ibn-el-Beïthar*, Caire, 1890.

[2] *Illustration de la Flore d'Égypte* et supplément *Mém. de l'Inst. Égyptien*, t. II, p. 25 et seq.

[3] *Kachef erroumoûz*, Paris, 1874.

[4] *Noms arabes et berbères de quelques plantes algériennes*, Paris, 1896.

بَرْسِيم, *Barsîm* [aussi برزون], Trifolium alexandrinum (Papilionacées)[1] « Bersime ». Variété de trèfle.

بَسِلّة, *Basilla* (aussi سِلّة et زِلّة), Zilla Myagroides (Crucifères).

بَصَل, *Baṣal,* Allium cepa (Liliacées) « Oignon ».

بَطّيخ, *Baṭṭîkh,* Cucumis melo (Cucurbitacées) « Melon ».

Le melon ordinaire s'appelle بطّيخ اصْفر « melon jaune ». Le بطّيخ اخضر « melon vert », est la pastèque.

تُفّاح, *Touffâḥ* (aussi تِفّاح), Malus communis (Rosacées) « Pomme ». Deux variétés : الاخضر et المخضب, *Al-Akhḍar* et *Al-Makhḍab.*

تُوت, *Toût,* Morus [*Toût baladî :* morus alba; *toût châmî :* morus nigra] (Urticacées) « Mûrier ».

Une autre espèce porte le même nom, c'est le *Toût frenguy,* fragaria grandiflora, de la famille des Rosacées.

تِين, *Tîn,* Ficus carica (Urticacées) « Figuier ».

ثُوم, *Thoûm,* Allium sativum (Liliacées) « Ail ».

جَزَر, *Djazar,* Daucus carota (Ombellifères) « Carotte ».

جلبان, *Djoulbân* (aussi جُلْبان et جُلّبان), Cicer arietinum (Légumineuses) « Pois chiche ».

جُمَّيز, *Djoummaiz* (aussi جُمّيز), Ficus Sycomorus (Urticacées) « Sycomore ».

حَمُولة, *Ḥamoula* (aussi حَمُول). Plusieurs plantes portent ce nom : l'Utricularia inflexa (Lentibulariacées), la Cuscuta arabica (Convolvulacées), l'Alternanthera sessilis (Amarantacées), la Ruppia maritima (Potamées) et la Najas minor (Najadacées).

حنّا, *Ḥannâ,* Lawsonia inermis (Lythrariacées) « Henné ». Il existe deux autres plantes du même nom : *hannâ ad-dab* et *hannâ al-ghoûl* de la famille des Borraginées.

خَرّوب, *Kharroûb* (aussi خرنوب), Ceratonia Siliqua (Légumineuses) « Caroubier ».

خُوخ, *Khoûkh,* Amygdalus Persica (Rosacées) « Pêcher ».

رُمّان, *Roummân,* Punica granatum (Granatacées) « Grenadier ».

زَيْتون, *Zaîtoûn,* Olea europœa (Oléacées) « Olivier ».

سدْر, *Sidr,* Zizyphus Spina Christi [Zizyphus lotus d'après Foureau] (Rhamnacées).

Le fruit s'appelle نَبِق, *nabik* ou نَبْق, *nabk* et quelquefois l'arbre lui-même.

[1] Trigonella Fœnum-Grœcum (Légumineuses), d'après Foureau.

سَفَرْجَل , *Safardjal,* Cydonia vulgaris (Rosacées) « Cognassier ».

سَلْجَم , *Saldjam* (aussi شَلْجَم et شَلْغام), « Brassica ». Rapa « Rave » que l'on appelle aussi لِفْت *lift.* Brassica napus « Navet » Brassica campestris (Crucifères) « Colza ».

سَمْسَم , *Samsam* [aussi سِمْسِم *Simsim*], Sesamum indicum (Sésamacées) « Sésame ».

سَنْط , *Sanṭ* [aussi صَنْط], Acacia nilotica (Mimosacées) « Acacia ». Le fruit s'appelle *Karad.*

شَعِير , *Cha'ir,* Hordeum vulgare et hexastichum (Graminées) « Orge ». On en faisait une tisane appelée كَشْك, *Kachk* et une autre appelée سويق *Souïk.*

صَفْصَف , *Ṣafṣaf,* Salix (Salicacées) « Saule ». *Ṣafṣaf baladi* (Salix ṣafṣaf). M. Foureau appelle ainsi le populus alba [*hoûr,* en Egypte] et le populus nigra [*baks,* en Egypte].

صَنْط , *Ṣanṭ* (voyez سَنْط).

طَرْفاء , *Ṭarfâ,* Tamarix nilotica (Tamariscacées) « Tamarisc ».

عَجُور , *'Adjoûr,* Cucumis (Cucurbitacées) « Concombre ».

عُشْب , *'Ouchb,* (Herbacées) « Herbe verte ».

عُنَّاب , *'Ounnâb* [aussi عِنَّاب], Zizyphus vulgaris (Rhamnacées) « Jujubier ».

عِنَب , *'Inab,* « Raisin » (voyez كَرْم).

فُجْل , *Foudjl* [aussi فُجُل et فِجْل], Raphanus sativus (Crucifères) « Raifort, Radis ».

فُول , *Foûl,* Vicia faba (Papilionacées) [1] « Fève ».

قِرْط , *Kirṭ* [aussi قُرْط , *Kourṭ*], Allium Porrum (Liliacées) « Poireau ».

قِرطِم et قُرْطُم , *Kirṭim* et *Kourṭoum,* Carthamus tinctorius (Composées) « Carthame, safran sauvage ». Les Arabes donnent aussi ce nom à la graine du henné. Le fruit du carthamus s'appelle عُسْفور *'ousfoûr.*

قَصَب سُكَّر , *Kaṣab Soukkar,* Saccharum officinarum (Graminées) « Canne à sucre ».

قَصَب فارسي , *Kaṣab Fârisî,* Arundo donax (Graminées) « Roseau ».

قُطْن , *Kouṭn,* Gossypium herbaceum ou barbadense (Malvacées) « Coton ».

قُلْقاس , *Koulkâs,* Colocasia antiquorum (Oracées).

قَمْح , *Kamḥ,* Triticum vulgare (Graminées) « Froment ».

كِتَّان , *Kittân,* Linum humile (Linacées) « Lin ».

كَرَاوِيَا , *Karâwyâ* (aussi كراوْياء et كَرَوْيَاء), Carum Carvi (Ombellifères) [2] « Carvi ».

[1] Faba vulgaris (Légumineuses), dans Foureau, *op. cit.* — [2] Cuminum cyminum, dans Foureau.

كَرْم, *Karm,* Vitis vinifera (Ampelidées) « Vigne ».

كُزْبَرَة, *Kouzbara,* Coriandrum sativum (Ombellifères) « Coriandre ».

كُمَّثْرَى, *Koummathra* (aussi كُمِّثْرِى Koummithrî), Pirus communis (Rosacées) « Poirier ».

كَمُّون, *Kammoûn,* Cuminum Cyminum (Ombellifères) « Cumin ».

لُوبِياء et لوبية, *Loûbiâ,* Vigna sinensis (Papilionacées) et Phaseolus vulgaris « Haricot ».

لَوْز, *Lauz,* Amygdalus communis (Rosacées) « Amandier ».

ليمُون, *Lîmoûn,* Citrus Limonum (Rutacées) « Limon ».

Il y en a de nombreuses variétés: *Lîmoûn hindî* (C. Decumana). *Lîmoûn baladî, mâlih, hâmid* (G. Limonum Risso). *Lîmoûn ḥaloû* (C. L. Dulcis moris). *Lîmoûn adâlyya ḥaloû* (L. Lumia Limeta Risso).

مِشْمِش, *Michmich,* Prunus Armeniaca vulgaris (Rosacées) « Abricotier ».

مَشَيْطَر ou مُشاطِرَة, *Machaîṭar,* (Mouchâṭira) Indigofera spicata (Papilionacées).

مُقْل, *Moukl* [fruit du palmier *doûm,* دوم], Hyphæne thebaica (Palmacées).

مُلوخِيَّة, *Maloûkhia,* Olus Judaicum (Crucifère) [1] Corchorus olitorius, trilocularis ou tridens (Tiliacées).

نَارَنْج, *Nârandj* (aussi نَارِنْج, *Nàrindj*), Citrus Bigaradia (Rutacées) « Orange ».

نِرْجِس, *Nirdjis* (aussi نَرْجِس, *nardjis*), Narcissus poëticus ou Narcissus Tazzetta (Amaryllidacées) « Narcisse ».

نَخْل, *Nakhl,* Phœnix dactylifera (Palmacées) « Dattier ». Le fruit porte les noms suivants, d'après le degré de maturité : طلع, *ṭala';* غريض, *garîḍ;* بلح, *balaḥ;* زهوا, *zahouâ;* بُسْر, *bousr;* رُطب *rouṭab* et تَمْر, *tamr.*

نَسْرِين, *Nasrîn,* Narcissus Jonquilla (Amaryllidacées) « Jonquille ».

نَوْفَر, ou نُوفَر pour نينوفر ou نيلوفر, Nymphœa lotus (Nympheacées « Nénuphar ».

نِيلَة, *Nîla* (aussi نيل, *nîl*), Indigofera argentea (Papilionacées) « Indigo ». On donne aussi ce nom à l'Isatis (Crucifères).

وَرْد, *Ward,* Rosa damascena (Rosacées) « Rose ».

يَاسْمِين, *Yâsmîn,* Jasminum grandiflorum (Jasminacées) « Jasmin ».

يَقْطِين, *Yakṭîn,* Balanite ægyptiaca (Simarubacées) « Myrobolan ».

G. Salmon.

[1] Cette première identification est fournie par le Dictionnaire de Kazimirski, qui ajoute aussi : « mauve des champs ou des jardins ». Nous doutons de l'exactitude de cette traduction.

RÉPERTOIRE GÉOGRAPHIQUE

DE LA PROVINCE DU FAYYOÛM

D'APRÈS LE KITÂB TÂRÎKH AL-FAYYOÛM D'AN-NÂBOULSÎ

PAR

M. GEORGES SALMON.

La province du Fayyoûm, par sa prodigieuse fertilité, résultat des travaux d'irrigation que les divers possesseurs du sol y entreprirent tour à tour, par le rôle qu'elle a joué dans l'antiquité et dont les voyageurs grecs nous ont laissé des relations, par les nombreuses ruines qui attestent son ancienne prospérité, a mérité depuis longtemps d'attirer l'attention des géographes et des historiens.

Aussi est-il intéressant de connaître l'état de cette province au VIIe siècle de l'hégire d'après un témoin oculaire. Aboû 'Othmân An-Nâboulsî, émir syrien au service du sultan ayyoûbite Nadjm ad-Dîn, nommé gouverneur du Fayyoûm, fut chargé de fournir au sultan un rapport détaillé sur l'état de cette province. C'est ce rapport qui a été publié par les soins de M. le Dr Moritz, Directeur de la Bibliothèque khédiviale, d'après un manuscrit de cette bibliothèque, et qui forme le volume VI des *Publications* de cet établissement.

Nous en avons extrait une nomenclature des villes, villages et hameaux de cette province, classés par régions hydrographiques, en condensant en quelques lignes les divers renseignements fournis par notre auteur sur chacun de ces lieux. Nous avons rapproché ces renseignements de ceux qui nous sont fournis par l'ouvrage intitulé *At-Touḥfa as-Sanyya*, publié également par la Bibliothèque khédiviale, et dont une traduction de Silvestre de Sacy a paru en 1810 sous le titre de *État des provinces et des villages de l'Égypte*[1]. Comme ces deux publications ont été faites d'après des manuscrits différents, nous les avons citées toutes les deux en notant les variantes. Nous avons puisé aussi dans le chapitre consacré au Fayyoûm par Maḳrîzî[2], et dont Quatremère a traduit

[1] A la suite de la *Relation de l'Égypte* d'Abd-allatif.

[2] *Khiṭâṭ*, I, p. 247. Quatremère, *Mém. géog. et hist. sur l'Égypte*, I, p. 391 et seq.

quelques extraits. M. Ahmed Zéki bey a analysé en 1899 l'ouvrage d'An-Nâboulsî, en y apportant quelques remarques utiles [1]. Nous nous sommes servi de ce travail ainsi que de ceux d'Aboû Sâliḥ et de M. Amelineau [2]. Le *Dictionnaire géographique de l'Égypte*, publié par M. Boinet-bey en 1899 nous a donné l'orthographe actuelle et la transcription officielle des noms de lieu du Fayyoûm. Enfin le volume XVIII de la *Description de l'Égypte* nous a fourni un tableau des villes et villages du Fayyoûm.

Plusieurs cartes du Fayyoûm ont été publiées depuis le commencement de ce siècle. Qu'il nous suffise de citer:

1° La carte de la *Description de l'Égypte* (*Atlas*, feuille 19).
2° La carte de Linant de Bellefonds [3] (1870).
3° La carte de l'Administration des Domaines de l'Etat (1897).
4° La carte en arabe, spéciale au Fayyoûm, de la même administration (1897).
5° La carte en arabe du Ministère des Travaux publics [4] (1892).
6° La carte de l'étude de M. Brown sur le Fayyoûm [5].

Nous nous sommes servi de ces documents pour dresser notre carte, mais en n'y plaçant que les noms de lieux cités dans notre répertoire, c'est-à-dire ceux seulement qui existaient au XIIIe siècle de notre ère [6].

Avant de commencer l'énumération des villes et villages du Fayyoûm, An-Nâboulsî donne une esquisse du système hydrographique de cette province [7], la branche principale qui établit la communication des canaux du Fayyoûm avec le Nil étant le Baḥr Yoûsouf, appelé encore Baḥr al-Fayyoûm ou Baḥr al-ʿAdḥam, et, dans sa partie inférieure, Baḥr al-Mounha.

Du Baḥr Yousouf se détachaient à l'origine deux canaux qui allaient se jeter, l'un au sud du Birka Ḳâroûn, l'autre au nord [8]. Le canal du sud partait de la rive droite du Baḥr, au-dessus du Baḥr ʿAzab, et se dirigeait tout droit vers la

(1) *Une description arabe du Fayyoûm* (*Bulletin de la Société Khédiviale de Géographie*, 1898 n° V).

(2) *Churches and monasteries of Egypt* (éd. Evetts et Butler). *La Géographie de l'Égypte à l'époque copte*, par E. Amelineau 1893.

(3) *Mémoires sur les principaux travaux d'utilité publique exécutés en Égypte*, Paris 1872-73.

(4) Nous devons la communication de cette carte à l'obligeance de S. E. Yacoub Artin pacha qui a bien voulu la demander pour nous au Ministère des Travaux publics. Nous lui adressons ici nos remerciements.

(5) *The Fayûm and lake Mœris*, London, 1892.

(6) Cette carte a été mise au point par M. Gombert, Membre de l'Institut d'archéologie orientale.

(7) *Texte arabe*, p. 11 et 14.

(8) *Texte arabe*, p. 17 et seq.

montagne, où il décrivait une courbe pour aller vers l'Ouest se déverser dans le lac. Il portait le nom de Baḥr Tanabṭawayh, بحر تنبطويه. Sur son cours se trouvaient les villages suivants, abandonnés à l'époque d'An-Nâboulsî: تنبطويه, Tanabṭawayh; طبا, Ṭabâ; شلا, Chalâ; اطفيح, Aṭfîḥ; اهريت المنقلبة, Ihrît l'abandonnée[1]; حدادة, Ḥaddâda; جزازة, Djazâza, appelée aussi زجاجة, Zadjâdja; سنهورس, Senhoûres; برجتوت, Baradjtaut; سدو, Soudoû; سدرا, Sidrâ; بدريس, Badrîs; سنهابة, Sanhâba; اقنى, Aḳna; تنهما, Tanhamâ; خراب قاسم, Kharâb Ḳâsim; بنى برى, Banî Barî; تنهمت السدر, Tanhamet as-Sidr; قصر قارون, Ḳaṣr Ḳâroûn; زرزورة, Zarzoura; الريان, Ar-Ryân.

Cette liste comprend non seulement les villages situés sur le parcours du Baḥr Tanabṭawayh, mais aussi tous les villages, bourgs et hameaux ruinés ou seulement abandonnés dans la région. An-Nâboulsî cite encore, parmi les villages qui ont été reconstruits à côté des anciens ou même dans des endroits très éloignés de ceux-ci: بلجسوق Bouldjousoûḳ, طليت Ṭalît, أم السباع Oumm as-Sibâʿ, حدادة Ḥaddâda, etc. La plupart de ces hameaux se trouvaient sur le versant de la montagne; les habitants les ont reconstruits dans la plaine.

Quoique le plus grand nombre des noms de lieux précités ne se trouvent sur aucune carte, il est facile d'identifier le Baḥr Tanabṭawayh, puisque nous savons qu'il se jette dans le Birka Ḳâroûn auprès de Ḳaṣr Ḳâroûn. La carte de Linant de Bellefonds remarque les vestiges d'un canal aboutissant aux environs du Ḳaṣr. D'autre part, on peut voir sur toutes les cartes du Fayyoûm les traces d'un thalweg quittant la rive gauche du Baḥr Yoûsouf, un peu avant Madînat al-Fayyoûm, et décrivant une courbe pour remonter se jeter dans le lac vis-à-vis de l'île Djaz. Ḳâroûn; c'est la Wâdî Nazla, qui se sépare près d'Aboû-Djandîr du thalweg qui se dirige vers le Ḳaṣr Kâroûn. La première partie du cours de la Wâdî Nazla, c'est-à-dire du Baḥr Yoûsouf à Aboû Djandîr, peut donc être identifiée avec le Baḥr Tanabṭawayh.

Le canal du Nord se détachait du Baḥr Yoûsouf presque en face le Baḥr Tanabṭawayh, se dirigeait vers le nord et décrivait une courbe semblable à celle du canal du sud, pour aller se jeter dans la partie du lac qui baigne Miniat Aḳna[2]. C'était le Baḥr Waradân, sur le cours duquel on trouvait les

[1] Mot-à-mot: celle qui a subi une révolution, un revirement.

[2] Mot-à-mot: au lac qui est vis-à-vis Miniat Akna (*Texte arabe*, p. 18).

villages suivants : اللواسى, Al-Lawâsî ; أمّ المعاصر, Oumm al-Ma'âṣir ; أمّ الابراج, Oumm al-Abrâdj ; دُمَيديم, Doumaîdîm ; سمسطوس, Samasṭoûs ; شبم, Chabam ; أمّ الاثل Oumm al-Athl ; سونيس, Soûnîs ; دمية, Damîa [1] ; دارالضرب, Dâr aḍ-Ḍarb.

Le Baḥr Bilâ-mâ ou Khoûr Bilâ-mâ, qui part aujourd'hui du Baḥr Yoûsouf et qui se continue par la vallée du Baḥr Ṭâmyya pour aboutir à l'extrémité septentrionale du lac, répond assez bien au Baḥr Waradân. Nous comprenons difficilement alors comment le Waradân se jetait dans la partie du lac située vis-à-vis de Minîat Aḳna, puisque nous avons vu qu'Aḳna se trouvait parmi les villes ruinées du Baḥr Tanabṭawayh, c'est-à-dire au Sud-Est du lac. Peut-être faut-il admettre que le lac tout entier portait le nom de lac d'Aḳna. Cette question a déjà été traitée par Quatremère [2], qui donne au lac les deux noms d'Akny et Tenhamet.

Nous pouvons maintenant identifier les canaux mentionnés par Maḳrîzî [3] au moyen des indications que nous fournit An-Nâboulsî. Maḳrîzî cite d'abord, sur la rive gauche, le Khalîdj al-Awasî (canal des Oûsia) qui se partage en plusieurs branches au village de Bayâḍ, c'est maintenant le Baḥr Saîla. Le canal suivant, sur la droite en allant vers Madînat al-Fayyoûm, est d'après Maḳrîzî, le Khal. Samasṭoûs qui arrose le village du même nom. Ce village est mentionné dans Nâboulsî parmi les lieux abandonnés du Baḥr Waradân. Après le canal Dhihâla, Maḳrîzî arrive à celui de Baînṭâwa بينطاوة dont il expose les règles établies pour l'ouverture et la fermeture des écluses. Nous croyons pouvoir identifier ce canal avec le Tanabṭawayh de Nâboulsî, étant donnée l'étrange similitude des deux mots dépourvus de leurs points diacritiques. Maḳrîzî ne donne, il est vrai, aucune indication permettant de fixer la position de ce canal ; il ne dit même pas si c'est un affluent de droite ou de gauche du Baḥr Yoûsouf, mais il semble que ce doit être un affluent de la rive droite puisque notre auteur dit ensuite que le grand canal donne naissance, après celui-ci, au Khalîdj Dilah (دله) « qui n'est qu'un ravin, dit-il, et que l'on rencontre sur la gauche en allant vers la ville du Fayyoûm [4] ». Le thalweg que longe à présent

(1) Rapprochons de ce nom celui de Dimay ديمية, ville ruinée sur la rive occidentale du Birka Kâroûn.

(2) *Mémoires géographiques sur l'Égypte*, I, p. 406.

(3) *Khiṭâṭ*, I, p. 248 et seq. Ce chapitre a été résumé par Quatremère, *op. cit.*, I, p. 392 et seq.

(4) Makrîzî, *Khiṭâṭ*, I, p. 248 et Quatremère, *op. cit.*, p. 399.

le Baḥr Ibguig et qui rejoint le Baḥr Yoûsouf un peu avant d'arriver à Al-Madîna pourrait bien être le ravin du Dilah. D'autre part, nous croyons pouvoir identifier le Dilah de Maḳrîzi avec le Dilìa دلية d'An-Nâboulsî qui se trouve à cet endroit. Sur le Baḥr Dilìa, An-Nâboulsî nous cite les villes suivantes: Chouchhâ, شَشها et Minìa Chouchhâ, منية شَشها (p. 124 et 161); Ouḳloûl, اقلول (p. 57); Dihmâ, دهما (p. 101); Oumm as-Sibâʿ, أمّ السباع (p. 54); Bouchṭâ, بشطا (p. 65); Kanboût, كنبوت (p. 144); Aṣ-Ṣawâfna, الصوافنة (p. 58); Mouḳrân مقران (p. 155); Al-Aḥkâr, الاحكار (p. 60); Bilâla, بلالة (p. 64); Mounchât Aoulâd ʿArafa, منشاة اولاد عرفة (p. 160); Ḥaddâda, حدّادة (p. 90); Chadmoûh, شدموه (p. 125); Mantâra, منتارة (p. 163). De toutes ces villes, il en reste bien peu aujourd'hui. Nous pourrons cependant reconstituer l'ancien cours du Baḥr Dilìa, d'après les quelques villes dont nous connaissons l'emplacement. Nous avons d'abord Aṣ-Ṣawâfna, qui est marquée sur toutes les cartes du Fayyoûm, au point où le Baḥr ʿAroûs se rapproche de la vallée du Dilìa probable, jusqu'à y toucher. Mou ʿaṣara ʿArafa est située un peu plus au Nord; si elle n'est pas au point précis où s'élevait jadis Mounchât Aoulâd ʿArafa, son nom indique du moins qu'elle était habitée par des familles de cette tribu. Chadmoûh, par contre, existe encore, un peu au Nord du Baḥr an-Nazla. D'autre part, An-Nâboulsî nous a cité, parmi les villages ruinés du Baḥr Tanabṭawayh ceux de Oumm as-Sibâʿ et Ḥaddâda, disant que, situés sur la montagne, ils avaient été rebâtis dans la plaine et désignés sous les mêmes noms. Or le Baḥr Tanabṭawayh, que nous avons identifié avec la Wâdî Nazla, longe la montagne; au nord, dans la plaine, court le ravin cité plus haut, le Baḥr Dilìa, qui rejoint la Wâdî Nazla près d'Aboû Djandîr. Enfin Boûṣîr Dafadnoû, située aujourd'hui un peu au Sud d'Aṣ-Ṣawâfna, sur le même canal, est voisine du Baḥr Dilìa, d'après An-Nâboulsî (p. 62). La question est donc résolue[1].

Al-Maḳrîzî cite encore le Khalîdj al-Madjnoûna que Quatremère traduit « canal de la folle », mais que nous croyons plutôt être celui des Banoû Madjnoûn, le Khalîdj Talâla et celui de Samoûh (ou Samwa) qui reçoit le Khal, Tabdoûd.

Le Baḥr Dhât aṣ-Ṣafâ n'est pas nommé, et Nâboulsî ne nous donne que de vagues indications sur son cours. Nous savons cependant qu'il se jetait dans le Baḥr Yoûsouf près de Madînat al-Fayyoûm, sur la rive gauche. Un canal (Kha-

[1] Voir plus loin le rapprochement que nous faisons entre منتارة d'An-Nâboulsî et سنترية d'Al-Makrîzî.

lîdj) s'en détachait et allait approvisionner d'eau la ville de Sirsinâ et les villages d'An-Naḥîa et Fourḳous. Ce Baḥr répond donc au Baḥr Tanhâla.

Sur le Baḥr al-Fayyoûm se trouvaient un certain nombre de villages, disparus maintenant, sur lesquels An-Nâboulsî ne donne aucune indication permettant d'en fixer l'emplacement. Nous ne les avons pas placés sur notre carte et nous les donnons en bloc dans notre répertoire.

TRIBUS ARABES

QUI HABITAIENT LE FAYYOÛM À L'ÉPOQUE D'AN-NÂBOULSÎ.

(An-Nâboulsî, p. 13.)

1° بنوكلاب BANOÛ KILÂB. 2° بنوعجلان BANOÛ 'ADJLÂN. 3° لواتيون LAWÂTA.

1° Banoû kilâb, بنوكلاب.

Banoû Djawwâb, بنوجواب

Fidemîn	فدمين
Al-Istinbâṭ	الاستنباط
Aboû Ksâ	ابوكسا
Anz	عنز
1/2 Sainaroû	سينرو
Ar-Roubyyoun	الروبيون

Al-adabiṭa, الاضابطة

Diḳlaw	دقلوه
Al-Faḥḥâma	الفحّامة
M. Ḥawît	منشاة حويت
M. Gailân	منشاة غيلان
M. Al-Wasṭ	منشاة الوسط
Al-Athla	الاثلة
Abchâyat ar-Roummân	ابشاية الرمّان
1/2 Sainaroû	سينرو

Banoû Zabakh, بنو زبخ

Babîdj Anchoû	ببيج أنشو
Karâbisa	كرابسة
Boûr Sainaroû	بور سينرو
M. 'Aîcha	مسجد عائشة
Al-Ḥanboûchya	الحنبوشية

Banoû Gaṣîn, بنو غصين

Ihrît Banî 'Atâ	اهريت بنى عطا
Disîâ	دسيا
Djardou	جردو
Denfâra Djerdoû	دنفارة جردو
Denfâra Ihrît	دنفارة اهريت
Ṭoubhâr	طبهار
Akhṣâṣ Al 'Adjamyîn	اخصاص العجميين
B. Anḳâch	ببيج إنقاش
B. Andîr	ببيج اندير

Chachhâ	ششها
Minîa Chachhâ	منية ششها
Bilâla	بلالة
Mantâra	منتارة
Ḥaddâda	حدّادة
Oumm As-Sibâʿ	ام السباع
Bouchṭâ	بشطا

Banoû Madjnoûn, بنو مجنون

Miniât ad-Dîk	منية الديك
Banoû Madjnoûn	بنو مجنون
Chalmaṣ	شلمص
Babîdj Andîr [une portion]	ببيج انديد

Banoû ʿÂmir, بنو عامر

à demeures fixes et chrétiens [نصارى].

Mouṭoûl	مطول
Dafadnoû	دفدنو
Bouṣîr	بوصير
Minchât al-Miṭwaʿ	منشاة المطوع
Aṣ-Ṣafâwana	الصفاونة
Tanafchâr	تنفشار
Babîdj Faraḥ	ببيج فرح
Iṭsâ Bâdja	اطسا باجة
Al-Ḳalhâna	القلهانة
M. Aoulâd Arafaʿ	منشاة أولاد عرفة

Banoû Rabîʿa, بنو ربيعة
(Sédentaires et chrétiens.)

Ḳoumbachâ	قمبشا
Doumoûchîa	دموشية
Miniat al-Ousḳouf	منية الاسقف

Banoû Ḥâtim, بنو حاتم

Al-Mahmasî	المهمسى
Bouldjousoûḳ	بلجسوق
Taṭoûn	تطون
Ṭalît	طليت
Kanboût	كنبوت
Dihmâ	دهما
Gâba Bâdja	غابة باجة
Haîcha Doumoûchîa	هيشة دموشية

Banoû Ḳouraïṭ, بنو قريط.
Banoû Châkir, بنو شاكر

Baḥr Banî Ḳouraïṭ	بحر بنى قريط
Chadmoûh	شدموه
Mouḳrân	مقران

Banoû Djʿafar, بنو جعفر.

Ouḳloûl	اقلول

2° Banoû ʿAdjlan, عجّلان.

Banoû Djâbir, بنو جابر, et Ḳaïṣar, قيصر,

Dhât aṣ-Ṣafâ	ذات الصفا
M. Ibn Kourdî	منشاة ابن كردى
Fânoû	فانو
Naḳalîfa	نقليفة
N. Ḳayâṣira.	نقليفة قياصرة
Minîa Karbîs	منية كربيس
Akhṣâṣ Abî ʿOuṣîa	اخصاص ابى عصية
Sennoûres	سنورس
M. Aṭ-Ṭawâḥîn	منشاة الطواحين
Bîahmoû	بيهمو
Chalâla	شلالة
Chasfa	شسفة
Abhît	ابهيت
Akhṣâṣ al-Ḥallâḳ	اخصاص الحلاق
Djourfous	جرفس

Al-Ḳoubarâ	القبرا
Kabyyoûn	كعبيّون

Banoû Zarʿa, بنو زَرْعة

Châna	شانة
Bayâḍ	بياض
Saîla	سيلة
Maḳtoûl	مقطول
Ar-Roubayyât	الرُبيّات
Bandiḳ	بنديق
Boûrhâ	بورها
Farḳas	فرقس
Al-ʿAdwa	العدوة
Sirsinâ	سرسنا
Maṭar Ṭâris	مطر طارس
Al-Maṣloub	المصلوب
Al-Malâlya	الملالية
Al-Aʿlâm	الاعلام
Ḳachoûch	قشوش
Ṣanoûfar	صنوفر
Khoûr ar-Ramâd	خور الرماد
Doumoûh ad-dâthir	دموه الداثر
Hawwârat al-Baḥryya	هوّاة البحرية
Ibrîziâ	ابريزيا
Az-Zarbî	الزربى خيائمة

Banoû Samâloûs, بنو سمالوس
(Sédentaires.)

Miniat al-Baṭs	منية البطس
Aṭ-Ṭârima	الطارمة
Tirsâ	ترسا
Bamoûya	بموية

Banoû Zoummarân, بنو زمّران

Al-Koûm al-Aḥmar	الكوم الاحمر
M. Naʿîm	منشاة نعيم

Banoû Mouṭaîr, بنو مطير

Snhoûre	سنهور

3° Lawâta, اللواتيون.

Banoû Hânî, بنو هانى

Sadmant	سدمنت
Babîdj Gaîlân	ببيج غيلان
Koûm ar-Raml	كوم الرمل
Ṭimâ	طما

Banoû Soulaîmân, بنو سليمان

Al-Lâhoûn	اللاهون
Oumm an-Nakhârîr	امالنخارير
Haîchat al-Farda	هيشة الفردة

Banoû Mounkanît, بنو منكنيت

Nâmoûsa	ناموسة
Al-Ḥammâm	الحمّام
Hawwâra	هوارة
Une fraction des Lawâta	فخذ من لواتة
Dimachḳîn	دمشقين
Koûm Darî	كوم درى

BAḤR YOÛSOUF OU BAḤR AL-MOUNHA.

SADMANT, سَدّ مَنت.

Nâboulsî, p. 118 — *Touḥfa*, p. 167 (province de Bahnasa, سدمّنت).

Ville de grandeur moyenne, à une demi journée[1] de Madînat al-Fayyoûm. On y voit des dattiers, des palmiers doum et des sycomores. Arrosée par l'eau du Nil (pendant l'inondation), ses terres sont cultivées comme celle du Rîf[2]. Elle est voisine de la rive du Mounha. C'est là que se trouve le magasin aux grains où l'on enferme les récoltes du Khalîdj Tanabṭawayh; ce magasin est proche d'un couvent. La ville fait partie des fiefs de l'émir Fakhr-ad-Dîn Amîr Chikâr et de l'émir Choudjâʿ ad-Dîn at-Tâdjî. Elle possède une mosquée مسجد non inscrite au diwân. Au nord, sur les terres de Ḳoumbachâ dans la montagne, sur le Baḥr al-Fayyoûm, se trouve un couvent appelé Daïr Sadmant. Les habitants de Sadmant sont des Banoû Hânî, fraction des Banoû Kilâb.

(Le couvent n'est mentionné ni dans Aboû Sâliḥ ni dans Amelineau.)

ṬIMÂ, طَمَا[3].

Nâboulsî, p. 127. — *Touḥfa*, p. 156. — *État*, p. 683.

A l'Est du Fayyoûm, vers le Sud, à trois heures de cheval de Madînat. Elle ne se compose que de deux maisons (بيتين) au milieu d'une plaine déserte, en face du pressoir de Manchîat Ḳây. Elle est arrosée par l'eau du Nil et non par des *sâḳya* comme les terres du Fayyoûm[4]. Ses habitants sont des Banoû Zarʿa, fraction des Lawâta.

HAWWÂRA DOUMOÛCHYA, هوّارة دُموشية.

Nâboulsî, p. 171. — *Touḥfa*, p. 158, هوّارة القبلية. — *État*, p. 684.
Description de l'Égypte, p. 126, هوارة الكبير. — *Dictionnaire*, هوّارة عدّلان.

Petite ville qui s'étend sur des dattiers, des sycomores et des lotus, sur la

(1) A une demi journée de cheval. Les distances données ici sont pour la plupart inexactes.

(2) On appelle ainsi la bande de terre cultivée sur les deux rives du Nil.

(3) La *Description de l'Égypte* donne طما Ṭamâ ou Tamyeh (p. 130), que nous pensons être la même ville que طاميه au Nord du Fayyoûm, sur le Baḥr Tâmyya.

(4) Les villages du Bahr al-Fayyoûm jouissaient de l'avantage de recevoir l'eau du Nil par l'intermédiaire de canaux d'irrigations venant du fleuve ou du Mounha.

rive Sud du Baḥr al-Fayyoûm, à l'Est de Madîna et à une heure et demie à cheval. Elle est arrosée par l'eau du Nil. Ses habitants sont des Hawâra, fraction des Lawâta.

Al-Lâhoûn, اللّاهُون.

Nâboulsi, p. 52. — *Ahmed Zéki*, p. 38. — *Touḥfa*, p. 162, اللّهوُن.
Description de l'Égypte, p. 126, الاهون.

Ville de moyenne grandeur, près de la «construction bien aménagée (1)» البناء للمحكم appelée Al-Yoûsoufy, et Al-Lakand اللكند et Al-Farda الفردة. Il y a des sycomores sur la berge et des dattiers autour de la ville. Elle est située à l'extrémité orientale du Fayyoûm, près du Baḥr al-Mounha; elle est entourée de *sâḳya*, mais les habitants irriguent leurs terres avec l'eau du Nil; il y a peu de céréales. La ville possède une grande mosquée جامع très ancienne et vénérée. La garde des terres appartient aux Banoû Soulaîmân, fraction des Lawâta [2].

Sur la montagne, un peu au nord de Lâhoûn se trouve le monastère de Saint Isaac avec une grande église dédiée à la Vierge Marie et une autre église de Saint Isaac (Quatremère, *op. cit.*, p. 413).

Oumm-An-Nakhârir, أُمّ النخارير.

Nâboulsi, p. 52. — *Touḥfa*, p. 151. — *État*, p. 680, امّالبكارير.

Cet endroit n'est qu'un jardin dépendant d'Al-Lâhoûn.

Al-Ḥammam, الحَمّام.

Nâboulsi, p. 53. — *Touḥfa*, p. 151. — *État*, p. 680.
Description de l'Égypte, p. 127.

Jolie ville, voisine du Baḥr al-Laṭîf d'où descend l'eau du barrage près d'Al-Lâhoûn, à l'orient de ce lieu. Elle possède deux *sâḳya*. Ses habitants sont des Banoû Mankanît, fraction des Banoû Lawâta.

Al-Haîcha (مفردة باللاهون), الهَيْشة (particulière à Al-Lâhoûn).

Nâboulsi, p. 55.

Cette *haîcha* n'est qu'un jardin غيط à Al-Lâhoûn comme Oumm an-Nakhârîr; une portion fait partie des fiefs d'Al-Lâhoûn, l'autre portion est en-dehors. Elle est cultivée par les habitants d'Al-Lâhoûn.

(1) C'est-à-dire le barrage régulateur construit, dit-on, par Joseph.

(2) Note sur le barrage régulateur Lâhoûn, p. 15.

Damoûh al-Lahoûn, دموة اللاهون المعروف بكوم درى (appelée aussi) Kôm Darî.

Nâboulsi, p. 101.

Petite ville ombragée de dattiers et de sycomores. L'eau y est transportée au cou des bœufs; on y cultive l'oignon et les cultures d'été comme le sésame et autres, ainsi que le blé, l'orge et un peu de lin. Elle est à trois heures de distance de Madîna. Ses habitants sont des Hawâra.

Damoûna, دمونة.

(Cette ville n'est pas mentionnée dans Nâboulsi; nous la trouvons dans Maḳrîzi (*Khiṭaṭ*, I, p. 248) qui la place sur le Baḥr Yoûsouf, vis-à-vis d'Al-Lâhoûn).

Dimachḳîn al-baṣal (de l'oignon), دِمَشْقِين البَصَل.

Nâboulsi, p. 99. — *Yâḳoût* II, p. 598. — *Touḥfa*, p. 154 دَمَشْقِين. — *Etat*, p. 682.
Description de l'Égypte, p. 126. — *Dictionnaire*, دمشْقين Demechkeïn.

Grande ville à l'Est du Fayyoûm, à l'Ouest du Mounha, près de la rive du baḥr qui sort du Mounha pour se diriger vers le Fayyoûm. A trois heures de distance à cheval de Madîna. Elle s'étend sur des dattiers et des sycomores. On y cultive l'oignon, le blé, le sésame et l'indigo. Pendant l'été, l'eau y est transportée au cou des bœufs; dans ses terres qui sont arrosées par le Nil, on cultive le blé, l'orge et le lin. Elle possède une mosquée, مسجد, non inscrite au diwân et deux églises pour les Chrétiens. Ses habitants sont des Hawâra, fraction des Banoû Lawâta.

(Les deux églises ne sont mentionnées ni dans Aboû Sâlih ni dans Amélineau.)

«Dimachḳîn possède, dit Yâḳoût, un oignon gros comme le melon et sans goût piquant, quelqu'un qui a séjourné dans ce village m'a raconté qu'il fendit une fois un oignon et en fit sortir le cœur; il eut alors une sorte d'écuelle (صَحْفة); il y mit du lait et le mangea avec l'oignon».

Hawwârat al-Baḥryya, هوّارة البحريّة.

Nâboulsi, p. 173. — *Touḥfa*, p. 158. — *Description de l'Égypte*, هوّارة الصغير, p. 127.
Etat, p. 684. — *Dictionnaire*, هوّارة المَقْطع Hawwârat al-Maḳta'.

Petite ville qui s'étend sur quelques palmiers, acacias, figuiers et sycomo-

res, à l'Est du Fayyoûm, sur la rive nord du Baḥr, à une heure de distance de Madîna, dans les fiefs de l'émir ʿIzz ad-Dîn al-Kikânî et de ses compagnons. Elle est arrosée par l'eau du Nil. Ses habitants sont des Banoû Zarʿa, fraction des Banoû ʿAdjlân.

Amelineau cite, d'après le *Recensement de l'Égypte*, Bahnassouy-Aḥmed comme dépendance de Hawwârat al-Maḳtaʿ (p. 92).

Ṣanoufar, صنوفر.

Nâboulsî, p. 126. — *Touḥfa*, p. 156. — *État*, p. 683.

Description de l'Égypte, p. 127. — *Dictionnaire*, سنوفر Senofar, p. 500.

Petite ville proche du Baḥr al-Fayyoûm, à l'Est, à une heure de cheval seulement de Madîna[1]. On y voit de nombreux palmiers, arbres, sycomores et jardins. Elle prend de l'eau d'un canal de la rive nord.

Ḳouchoûch, قشوش.

Nâboulsî, p. 143. — *Touḥfa*, p. 157. — *État*, p. 683.

Petite ville sur le bord du Baḥr al-Fayyoûm, à l'Est. Elle s'étend sur des palmiers et des lotus; au Sud et au Nord se trouvent des palmiers en waḳf au profit de la Madrasat al-Mâlikyya. Elle fait un commerce de chevaux avec Madîna. Elle possède une grande mosquée, جامع. Ses habitants sont des Banoû Zarʿa, fraction des Banoû ʿAdjlân.

Babîdj Gaïlân et Kôm ar-Raml, ببيج غيلان وكوم الرمل (monticule de sable).

Nâboulsî, p. 81. — *Yâḳoût*, I, p. 487.

Deux petites villes à l'Orient du Fayyoûm, dans la direction du Sud, voisines du Baḥr al-Mounha al-Yoûsoufy. Leur distance de Madînat al-Fayyoûm est de quatre heures à cheval. Leurs habitants sont des Banoû Hânî, fraction des Lawâta.

Châna, شانة.

Nâboulsî, p. 122. — *Touḥfa*, p. 155 (شابة). — *État*, p. 683 (شابة). — *Aboû Ṣâliḥ*, p. 203 (شانة). — *Maḳrîzî*, I, p. 246 (سانة). — *Yâḳoût*, III, p. 933 (شانة *et* شنانة).

Ce nom s'applique à deux villes: l'une ancienne, au pied de la montagne, dans la plaine (وطاءة), les habitants se sont transportés dans la plaine au Nord

[1] 4500 mètres, dit le *Dictionnaire des villes, villages et hameaux de l'Égypte*.

de la vieille ville et ont bâti une ville appelée Châna, comme l'ancienne. C'est une grande ville, qui contient un grand nombre d'habitants. Ce sont les premiers qui sèment et qui récoltent dans le Fayyoûm; ils sèment en effet dès le Naurouz, le premier du mois de Toûb de l'année copte. On dit que cette Châna antique dont les habitants ont émigré à la nouvelle Châna est le premier village qui ait été fondé dans le Fayyoûm. La cause de l'émigration des habitants de l'ancienne Châna est qu'ils avaient dans le voisinage une ville appelée Al-Lawâsî, اللواسى, abandonnée depuis nombre d'années. Les terres de ce village étaient restées incultes, mais lorsque la population de Châna s'accrut, elle commença à semer sur ces territoires, et, les trouvant éloignés de chez elle, se transporta à proximité. Une autre version dit que l'émigration est due à l'insuffisance d'eau lorsque les cannes à sucre abondent. Châna se trouve à l'est et à une-demi journée de cheval de Madîna; elle reçoit l'eau du Baḥr ach-Charḳyya. Elle possède une grande mosquée, جامع. Ses habitants sont des Banoû Zarʿa, fraction des B. ʿAdjlân.

Miniat al-Ouskouf, مُنية الأُسْقُف.

Nâboulsî, p. 145. — *Touḥfa*, p. 155. — *État*, p. 682, ساقية القُمّص والأُسْقُف.

Petite ville sur le bord du Baḥr al-Fayyoûm, du côté oriental. Ses maisons sont au milieu de jardins remplis de palmiers et d'arbres. La ville s'étend sur de nombreux jardins où l'on trouve toutes sortes de fruits tels que l'abricot, le raisin, la poire, la carroube, l'orange, le limon, le coing et la grenade. Elle fait un commerce de chevaux avec Madîna; elle fait partie des fiefs de l'émir ʿIzz ad-Dîn Khaḍar ibn Mouḥammad al-Kikânî et de ses frères. On y remarque une église.

Bâdja, باجة.

Nâboulsî, p. 63. — *Yâḳoût*, I, p. 456. — *Touḥfa*, p. 252. — *État*, p. 681.

Petite ville ornée de jardins, d'arbres et de *sâḳya* qui tournent nuit et jour; elle possède une citerne (مسقاة) venant du Nil et connue sous le nom d'Aḳna, entre elle et Miniat al-Ouskouf. La plus grande partie de ses habitants sont des chrétiens. On y voit trois églises dont une en ruine.

Nâmoûsataîn, ناموستَين.

Nâboulsî, p. 170 (la *Touḥfa* ne mentionne qu'un ناموسة dans la province de Bahnasâ).

Deux petites villes proches l'une de l'autre sur le bord du Baḥr dont l'eau

sort de la digue du Mounha, les arrose toutes les deux et arrive au Nil. A l'est du Fayyoûm, à quatre heures de Madîna. Elles sont baignées, comme le Rîf, par l'eau du Nil (pendant l'inondation). Les habitants sont des Banoû Mankanît[1], fraction des Lawâta.

Madînat al-Fayyoûm, مدينة الفيّوم (ou simplement Al-Madîna).

Nâboulsi, p. 26. — *Touhfa*, p. 150. — *État*, p. 680. — *Yâkoût*, III, p. 933 et seq. — *Description de l'Égypte*, p. 129. — *Makrîzi*, I, p. 241 et seq. — *Quatremère*, I, p. 391. — *Ahmed Zéki*, p. 30 et seq. — *Aboû Sâlih*, p. 202. — *Amelineau*, p. 331. — *Aboulféda*, II, p. 159.

Chef-lieu de la province du Fayyoûm, à trois journées (48 milles) de Fosṭâṭ, d'après Aboulfida.

Elle se compose de deux moitiés séparées par le Bahr al-Fayyoûm; celui-ci, arrivé à peu près aux deux tiers des habitations de la ville, passe sous la grande mosquée, جامع [2], de Madîna, construite sur un pont à quatre arches. Chacune des deux moitiés de la ville renferme des marchés, des endroits habités et des maisons. Les marchés se continuent sans interruption au-dessus du Bahr[3]. C'est là qu'habitent le juge, les notaires, les professeurs, l'intendant du trésor, le médecin; on y trouve les grandes mosquées, les mosquées ordinaires, مساجد, les collèges, les bains, le palais de l'intendance, دار الوكالة, les marchands d'habits, les parfumeurs et beaucoup des choses que l'on rencontre dans les villes. La plupart des fruits que l'on y trouve sont la figue, la poire, la pomme verte et la rougeâtre, الاخضر والمخضب, l'abricot en petite quantité, la datte رطب, le raisin, et, dans les jardins, le carroubier et le mûrier, en fait de fleurs, la rose ordinaire, le jasmin odoriférant et le nénuphar sauvage; quant aux jonquilles, elles sont nombreuses, au point qu'on en extrait l'essence.

(Suit une description poétique de cette terre merveilleuse qui ressemble à la Goûta [campagne] de Damas.)

On y remarque l'Ancienne Mosquée, الجامع العتيق, al-Djâmi' al-'Atîk, la Mosquée

[1] Le texte arabe porte مكنيت, mais Nâboulsi, dans sa *Liste des tribus du Fayyoûm*, donne bien منكنيت (p. 31).

[2] C'est la mosquée qui est appelée maintenant Kaït-Bay, en souvenir des travaux de restauration entrepris par ce sultan. Cf. *Bulletin du Comité de conservation des monuments de l'art arabe*, XI, p. 73.

[3] Comme encore de nos jours, où le bazar principal se trouve sur un pont à deux arches.

extérieure, الجامع البراني, appelée aussi اليوسفي, Al-Yoûsoufy, au nord de la ville, et quatre églises fréquentées.

Aboû Sâliḥ (p. 204) nous donne les noms de ces quatre églises:

Église de l'Archange Saint Michel, près de la porte de Soûrès باب سورس;

Église de la Vierge Marie, en dehors des murs;

Église de Saint Mercurius, reconstruite par le Chaïkh Aboû Zakaryâ;

Église des Melkites, dans la rue des Arméniens, حارة الارمن.

Quatremère a traduit ce passage (*op. cit.*, p. 411).

An-Nâboulsî cite vingt-trois mosquées, مساجد, à Madînat al-Fayyoûm.

1. مسجد الفرج Masdjid al-Faradj, donnant sur le Soûḳ.

2. مسجد ابن الرفعة Masdjid Ibn ar-Rifaʿa au Soûḳ al-Ḳaṭṭânîn.

3. Une autre mosquée au même Soûḳ.

4. مسجد اليمنى Masdjid Al-Yamanî.

5. مسجد السلام Masdjid as-Salâm, voisine de la mosquée Djâmiʿ.

6. مسجد الرضى بن الشليل Masdjid ar-Raḍi Ibn ach-Chalîl, aux ponts Ḳanâṭir az-Zamâm.

7. Une mosquée aux environs de la Madrasat al-Ḥousâmyya.

8. مسجد الجاولى Masdjid Al-Djâoulî.

9. مسجد ابراهيم القوصى Masdjid Ibrahîm al-Ḳoûṣî, donnant sur le Soûḳ al-Bazzâzîn.

10. مسجد أولاد عبد الوهّاب Masdjid Aoûlâd ʿAbd al-Wahhâb.

11. Une mosquée élevée par le Ḳâḍî Kamâl ad-Dîn ibn Ḥâmid.

12. مسجد غطاس Masdjid Gaṭâs.

13. مسجد القاضى ابن جلال الدين Masdjid du Ḳâḍî Ibn Djalâl ad-Dîn.

14. مسجد القاضى ابن عبد المنعم Madjid du Ḳâḍî Ibn ʿAbd al-Manʿam.

15. مسجد ابى الحج Masdjid Abî al-Ḥadj.

16. مسجد ابى عَمَل Masdjid Abî ʿAmal.

17. مسجد غرس الدين Masdjid Garas ad-Dîn, aux environs de la Dar al-Wilâya.

18. مسجد القبّة Masdjid al-Ḳoubba, en face la Madrasa.

19. مسجد حسام الدين الموسكى Masdjid Ḥousâm ad-Dîn al-Moûsikî, à la Ḥârat al-Armen.

20. مسجد الباجى Masdjid Al-Bâdjî, au Soûḳ al-Abzâryîn [1].

[1] الابزاريين.

21. مسجد اقبال Masdjid Aḳbâl, aux environs du Mi ʿmal, معمل [1].
22. مسجد القبو Masdjid Al-Ḳaboû.
23. مسجد فخر الدولة Masdjid Fakhr ad-Daula, aux environs des ponts. قناطر الزمام, Ḳanâṭir az-Zamâm.

BAḤR SAÎLA (ANCIEN KHALÎDJ AL-AWÂṢÎ).

DIMOÛH AD-DÂTHIR, دموه الداثر (tombée dans l'oubli).

Nâboulsî, p. 100. — *Touḥfa*, p. 155 دموه. — *État*, p. 682, دموه الداثر.
Description de l'Égypte, p. 128. — *Dictionnaire*, دمو.

Petite ville qui fut restaurée après que son territoire eut été ruiné; elle est arrosée comme le Rîf par l'eau du Nil; certaines parties le sont par des *sâḳya* comme les terres du Fayyoûm. On n'y voit ni arbre, ni palmier, ni vigne, ni verger, ni plantation, mais seulement une plaine déserte. Elle est à deux heures de distance, à cheval, de Madîna, à la partie supérieure du pays. Ses habitants sont des Banoû Zarʿa, fraction des Banoû ʿAdjlân.

BAYÂḌ, بياض.

Nâboulsî, p. 78. — *Touḥfa*, p. 153, بياض من كفور سيلة. — *État*, p. 681.

Ville de moyenne grandeur, à quatre heures de distance, à cheval, de Madîna. Elle est située au pied de la montagne, à l'extrémité de la province du Fayyoûm, du côté de l'Orient. Elle reçoit de l'eau du Baḥr ach-Charḳyya. Ses habitants sont des Banoû Zarʿa, fraction des Banoû ʿAdjlân.

BANDIḲ, بنديق.

Nâboulsî, p. 80. — *Touḥfa*, p. 153. — *État*, p. 681, بيديف, Baïdif [2].

C'est une tour, برج, renfermant des huttes, أخصاص; elle est arrosée par l'eau du Nil, comme le Rîf. Située à trois heures de distance de Madîna, elle ne possède ni arbre, ni palmier, ni jardin, ni vigne; on n'y voit que des terres cultivées. Elle est arrosée par un Baḥr (communiquant) au Waradân. Ses habitants sont des Banoû Zarʿa, fraction des Banoû ʿAdjlân.

Dépendance: منشاة البور, Mounchât al-Boûr.

[1] Lieu où l'on effectuait la perception de l'impôt.

[2] L'*État des provinces d'Égypte* (p. 681) mentionne aussi un endroit appelé بركة بيديق.

Saîla, سَيْلَة.

Nâboulsî, p. 114. — *Touhfa*, p. 155 سَيَلَة. — *État*, p. 683. — *Yâkoût*, III, p. 22. — *Description de l'Égypte*, p. 129, Syleh. — *Dictionnaire*, سيلة, Seila. — *Ibn Doukmak*, V, p. 9. — *Quatremère*, p. 413. — *Aboû Sâlih*, p. 209.

Ville de moyenne grandeur, connue sous le nom de Balad Ya'koûb (ville de Jacob).

On dit qu'elle a eu autrefois jusqu'à quarante églises. On y cultive le blé, l'orge, la fève. Elle est à trois heures de distance de Madîna, à l'est de celle-ci. On dit que parmi les terres de cette ville, un feddan est connu comme le feddan du prophète Jacob et produit cent ardebs. On ne sait pas où il est, mais tout jardin dans lequel ce feddan tombe au partage des terres produit cent ardebs de plus que les autres. Saîla reçoit l'eau du Bahr Ach-Charkyya. Elle a une grande mosquée, جامع; on dit que c'est celle du prophète Jacob. Une mosquée blanche sur un monticule élevé; une seule église et au Sud un couvent appelé Daîr Saîla. Les habitants sont des Banoû Zar'a, fraction des Banoû Kilâb.

D'après Aboû Sâlih, il y a à Saîla deux églises et deux couvents: le monastère de la Sainte Vierge Marie et le monastère des Frères avec l'église Saint Mennas. C'est dans ce monastère que vivait le prêtre Jean de Samannoud qui devint patriarche d'Alexandrie (677-686).

(Peut-être cette ville est-elle la même que Séli, siège d'un évêché, que M. Amelineau n'a pu identifier, p. 458.)

Maktoûl et Ar-Roubayyât, مَقْطول والرُّبَيَّات.

Nâboulsî, p. 169. — *Touhfa*, p. 157. — *État*, p. 684.

Maktoûl est une petite ville sans arbre ni palmier, au milieu des terres cultivées; elle fait partie des districts orientaux du Fayyoûm, vers le nord, à quatre heures de cheval de Madîna. Ar-Roubayyât est une grande ville contiguë au fossé appelé Al-Bats, sur sa rive orientale. Elle n'a ni arbre ni palmier, mais possède un petit belvédère; elle est située au nord du Fayyoûm, vers l'orient, à cinq heures de cheval de Madîna. Ces deux villes prennent l'eau du Bahr ach-Charkyya; leurs habitants sont des Banoû Zar'a, fraction des Banoû 'Adjlân.

DISTRICTS SITUÉS ENTRE LE BAHR SAÏLA ET LE BAHR DHÂT AṢ-ṢAFA.

Al-Maṣloûb et Kharâb Djoundy (ruines de Djoundy), المَصْلُوب وخراب جندي.

Nâboulsi, p. 91. — *Touḥfa*, p. 152. — *État*, p. 681.
Description de l'Égypte, p. 129.

Ville de moyenne importance avec des enclos (دويرات) de figuiers et de palmiers sans dattiers, à l'orient du Fayyoûm, à une heure à cheval de Madîna. Elle possède un canal (khalîdj) tiré du Baḥr Yoûsoufy pour l'arrosage du canton. Ses habitants sont des Banoû Zarʿa, fraction des Banoû ʿAdjlân.

Al-ʿOudwa, العُدْوة.

Nâboulsi, p. 32. — *Touḥfa*, p. 152. — *État*, p. 681 (aussi عُدْوة سَيْلَة).
Description de l'Égypte, p. 129. — *Dictionnaire*, p. 177, El-Adawa ou El-Edwa.

Belle ville, ceinte de jardins sur ses quatre côtés. Elle possède des palmiers, dattiers, jardins, arbres et vignes. Située à l'Orient du Fayyoûm, elle est approvisionnée d'eau par la rive nord du Baḥr al-Adḥam. On y voit une grande mosquée, جامع, et une mosquée, مسجد, appelée la Ḳoubba, القبة. Ses habitants sont des Banoû Zarʿa, fraction des Banoû ʿAdjlân.

Au Sud d'Al-ʿOudwa se trouve le couvent de Daîr al-ʿÂmil دير العامل [1].

Al-Malâlyya, الملاليّة.

Nâboulsî, p. 31.

Petite ville aux environs de Madînat al-Fayyoûm, dans le voisinage des territoires de Dâr ar-Ramâd, d'Al-ʿAlâm, d'Al-Maṣloûb et de Ḳouchoûch. Ses murs sont sur le territoire d'Al-Maṣloûb; elle a un colombier et des maisons en petit nombre. Elle est très proche d'Al-Madîna, à l'est du Fayyoûm, à gauche de la route suivie par celui qui marche vers Maṣr; elle fait partie des fiefs d'Alâ ad-Dîn as-Sâḳî et de Djamâl ad-Dîn Ibn Yagmoûr. Elle prend l'eau du Baḥr al-ʿAdḥam. Ses habitants sont des Banoû Zar'a, fraction des Banoû Kilâb.

Khoûr ar-Ramâd, خور الرماد.

Nâboulsî, p. 91. — *Aḥmed Zéki*, p. 38. — *Touḥfa*, p. 154. — *État*, p. 682.
Dictionnaire: Dâr ar-Ramâd, دارالرماد.

Ville de moyenne importance. On y remarque des acacias, des enclos, des

[1] *Nâboulsi*, p. 22.

sâkya et des palmiers. Elle est située à une demi-heure à cheval de Madîna, au nord du Fayyoûm, et prend l'eau d'un canal sans maçonnerie venant de la rive nord du Baḥr. Ses habitants sont des Banoû Zarʿa, fraction des Banoû ʿAdjlân.

AL-AʿLÂM, الأَعْلَام.

Nâboulsi, p. 60. — *Touḥfa*, p. 152. — *État*, p. 681.
Description de l'Égypte, p. 129.

Petite ville en wakf au profit des jurisconsultes mâlikites de la Madrasat an-Nâṣiryya au Caire. Elle est située à une demi-heure de Madîna, au nord-est du Fayyoûm. Elle s'étend sur un petit nombre de maisons, au sommet d'une colline de sable contiguë à Al-ʿAdwa. On y voit des maisonnettes reconstruites, des figuiers et un seul petit sycomore; elle tire son eau d'un canal maçonné de la rive nord du Baḥr. Ses habitants sont des Banoû Zarʿa.

MAṬAR ṬÂRIS, مَطَرْطَارِس.

Nâboulsi, p. 156. — *Aḥmed Zéki*, p. 40. — *Touḥfa*, p. 157. — *État*, p. 684, مطّرطارش.
Description de l'Égypte, p. 129, مطرطارش. — *Dictionnaire*, مِطِرطارس.

Grande ville, une des plus belles du Fayyoûm, qui s'étend sur des jardins verdoyants, des cours d'eau, des arbres et des fruits. Parmi ses fruits, on trouve la poire, la datte, l'abricot, le raisin, etc. Située au sud du Fayyoûm, vers l'orient, à deux heures de cheval de Madîna, elle prend de l'eau du Baḥr Dhat aṣ-Ṣafâ par le canal appelé Talamanda, تلمندة. Elle possède une grande mosquée, جامع. Ses habitants sont des Banoû Zarʿa.

BAḤR DHÂT AṢ-ṢAFÂ (TANHALA).

SIRSINÂ, سِرْسِنا.

Nâboulsi, p. 111. — *Touḥfa*, p. 155. — *État*, p. 682, سِرْسِنَى.
Description de l'Égypte, p. 130, سرسنى, Sersena. — *Dictionnaire*, سِرْسِنا.

Grande ville, possédant peu de dattiers, pas d'arbres ni de vigne, à quatre heures de cheval de Madîna. Elle fait partie des fiefs de l'émir Fâris ad-Dîn Oḳṭâï. Elle reçoit de l'eau du Baḥr Dhât aṣ-Ṣafâ, par le canal de dérivation (مقسم) appelé الفسقية اليوسفية, al-Faskyyat al-Yoûsoufyya, au moyen d'un seul

canal qui se partage entre An-Nâḥîa et Fourḳous. Elle possède une grande mosquée, جامع. Ses habitants sont des Banoû Zarʿa.

(M. Amelineau, p. 461, cite une autre ville du même nom dans le district de Menoûf.)

Fourḳous, فُرْقُس.

Nâboulsî, p. 138. — *Touḥfa*, p. 157. — *État*, p. 683, فُرْقُص.
Dictionnaire, فُرْقُص, Forkos.

Ville de moyenne importance à l'orient du Fayyoûm, vers le nord, assez peuplée. On y remarque des dattiers et des figuiers. Située à trois heures de cheval de Madîna, elle fait partie des fiefs de l'émir Djamâl ad-Dîn ʿIsa et de l'émir Fatḥ ad-Dîn Yaḥya ibn Djamâl ad-Dîn Aḥmad, gouverneur du Fayyoûm. Elle possède une grande mosquée, جامع, qui est l'objet d'une grande vénération; elle prend de l'eau du Baḥr Dhât aṣ-Ṣafâ. Ses habitants sont des Banoû Zarʿa.

Ibrîzîâ et Az-Zarby, إبْريزيا والزّربي

Nâboulsî, p. 35 — *Touḥfa*, p. 150, إبريزيا والززني. — *État*, p. 680, ابْريزيا والزربي
Description de l'Égypte, p. 130 : الزرابي. — *Dictionnaire*, El-Zerbi.

A l'orient du Fayyoûm, vers le nord. De ces deux villes, l'une est ancienne, c'est Ibrîzîâ, l'autre est récente, c'est Az-Zarby. Elles sont éloignées de Madîna de trois heures à cheval et ne sont entourées ni de jardins, ni de vignes, ni de plantes, à l'exception de vingt palmiers. Leurs habitants sont des Banoû Zar'a. Elles prennent de l'eau du Baḥr Dhât aṣ-Ṣafâ, la portion qui leur est affectée exclusivement de la Faskyyat al-Yoûsoufyya. A Az-Zarby, il y a une grande mosquée, جامع.

Akhṣâṣ al-Ḥallâḳ, اخصاص الحلّاق (les huttes du barbier).

Nâboulsî, p. 38. — *Aḥmed Zéki*, p. 36. — *Yâḳoût*, I, p. 164. — *Touḥfa*. p. 151. — اخصاص الحلاق. — *État*, p. 680. — *Description de l'Égypte*, p. 129, El-Ehsâs — *Dictionnaire*, Al-Akhsas.

Un des hameaux de Senoûres, au nord de Madînat al-Fayyoûm, vers l'est, au sud de Senoûres, à une heure à cheval de Madîna. On y voit de nombreux jardins, des cours d'eau, des plantes et des fruits; entourée de jardins de tous côtés, elle possède des palmiers, des vignes, des fruits de toutes espèces, de

nombreuses fleurs et des dattes abondantes. Elle approvisionne Madînat al-Fayyoûm et ses environs, au point qu'elle envoie ses produits jusqu'à Boûch, à Bahnasâ, aux villes du Rîf et aux cités comme le Caire, Masr, Alexandrie et Damiette. Il y a dans cette ville un *ribât* [1] avec des Fakîrs et un Chaîkh. Elle est arrosée par l'eau du canal Dhât aṣ-Ṣafâ, qui arrive par la Faskyyat al-Yoûsoufyya jusqu'à deux canaux qui desservent la ville. Elle a une grande mosquée, جامع. Ses habitants sont des Banoû Djabir et des Banoû Ka'b.

Dhât aṣ-Ṣafâ, ذات الصفاء وهو اخصاص النجّار (appelée aussi Akhṣâṣ an-Nadjdjâr).
Nâboulsi, p. 102. — *Touḥfa*, p. 154. — *État*, p. 682.

Grande ville divisée en deux quartiers séparés par un marché aux chevaux. On y voit de nombreux jardins, des vignes abondantes, des dattes en immense quantité, des fruits admirables, des dattiers chargés de fruits, des vergers en grand nombre, des rivières limpides et des moulins à eau qui tournent sans discontinuer. Située à quatre heures de distance de Madîna, elle prend de l'eau du Baḥr Dhât aṣ-Ṣafâ. Elle a une grande mosquée, جامع, dans laquelle se trouve une inscription mentionnant que plusieurs compagnons du Prophète sont enterrés aux alentours. Ses habitants sont des Banoû Djâbir, fraction des Banoû 'Adjlân.

Dépendance : منشاة اخصاص النجّار, Mounchât Akhṣâṣ an-Nadjdjâr.

BAḤR SINNAOURIS (SENNOÛRÈS).

Baîahmoû, بيَهمو.

Nâboulsi, p. 66. — *Aḥmed Zéki*, p. 37 et 42. — *Touḥfa*, p. 153. — *État*, p. 682. — *Description de l'Égypte* (Byhamou), p. 129. — Pococke, *Description of the East*, I, p. 57 (Baiamout).

Ville de moyenne importance, avec des jardins, des vignes, des enclos de figuiers, des vergers de palmiers et d'oliviers, à une heure de cheval de Madîna. Elle reçoit l'eau du Baḥr Sinnaouris par un canal qui se sépare de la branche appelée Ach-Châdhirwân, الشاذروان. Elle a une grande Mosquée, جامع. Ses habitants sont des Ḳaîṣar, qui se rattachent aux Banoû Djâbir, fraction des Banoû 'Adjlân.

[1] Hôtellerie ou couvent pour les derviches soûfis.

(L'auteur parle de deux colosses de pierre qui se trouvaient là, avec des inscriptions hiéroglyphiques et d'un bassin dont l'eau passait pour guérir les infirmités [1].)

Chalâla, شلالة.

Nâboulsî, p. 121. — *Touhfa*, p. 156, شَلَّالِيَّة والمُدَكَّلِيَّة. — *État*, p. 683.

Petite ville ombragée de dattiers et de figuiers, à deux heures de cheval de Madîna. Elle fait partie des fiefs de l'émir ʿIlm ad-Dîn Sindjâr al-Ḥalabî et reçoit de l'eau du Baḥr Sinnaouris par un canal sans maçonnerie. Ses habitants sont des Banoû Ḳaîṣar, fraction des Banoû ʿAdjlân.

Birkat Ibn Chakla, بركة ابن شكلة.

Nâboulsî, p. 64.

On y voit de nombreux palmiers, des lotus, des jasmins, des narcisses et des arbres variés. Elle prend son eau du canal de Tirsâ et de celui de Sinnaouris par des Sâḳya. Elle est située en dehors (du territoire) de Madîna, vers l'est.

Al-Ḳoubarâ, القُبَراء.

Nâboulsî, p. 40.

Petite ville au sud d'Akhṣâṣ al-Ḥallâḳ, vers l'ouest. Son territoire est limitrophe de celui d'Akhṣâṣ au point que ses habitants entendent la voix de ceux de cette dernière ville. On y voit des jardins de figuiers, dattiers, vignes, pommiers, pêchers. Elle prend l'eau du Baḥr Sinnaouris par un canal séparé pour l'irrigation des cultures d'hiver et d'été. Ses habitants sont des Banoû Kaʿb, fraction des Banoû ʿAdjlân.

Sinnaouris, سِنَّوْرِس.

Nâboulsî, p. 107. — *Touhfa*, p. 155 سنّورس وجريس, Sinnaouris et Djarîs. — *État*, سنّورس وحريس كفرها واقصابها p. 683, Sinnaouris, Ḥarîs, son hameau et ses roseaux. — *Description de l'Égypte*, p. 130. — *Dictionnaire*, سنّورس, Sannourès.

Grande ville au nord de Madînat al-Fayyoûm, avec beaucoup d'eau, de jar-

[1] M. Ahmed Zéki a traduit ce passage dans *op. cit.*, p. 42. *La Description de l'Égypte* signale aussi des statues colossales (p. 129).

dins et de vergers de dattiers et de vigne, de nombreux figuiers. A trois heures de cheval de Madînat al-Fayyoûm. Elle prend de l'eau du Baḥr an-Nâḥya, sortant du canal de dérivation appelé Ach-Châdhirwân. Elle possède une grande mosquée, جامع, et deux églises, une servant au culte et une abandonnée, dans l'enceinte du magasin aux grains (شونة) du Diwân. A l'occident se trouve un couvent appelé Daïr Sinnaouris. Les habitants sont des Banoû Kaïṣar, fraction de Banoû ʿAdjlân.

(Le couvent دير ستورس n'est mentionné ni dans Aboû Ṣâliḥ ni dans Amelineau.)

Chasfa, شَسْفَة.

Nâboulsî, p. 119. — *Touḥfa*, p. 156 et *État*, p. 683, شَسْعَه (من كفور ستورس).

Petite ville avec des dattiers, des vignes en petite quantité et des figuiers, au nord du Fayyoûm, à deux heures et demie de cheval de Madînat. Elle fait partie des fiefs de l'émir ʿIzz ad-Dîn Khaḍar ibn Mouḥammad al-Kikânî et de ses frères. Elle prend de l'eau du Baḥr Sinnaouris, du canal de dérivation ach-Châdhirwân. Elle a une mosquée, مسجد, non inscrite au diwân. Ses habitants sont des Banoû Kaïṣar, fraction des Banoû Kilâb.

Djarfas, جَرْفَس.

Nâboulsî, p. 87. — *Aḥmed Zéki*, p. 38. — *Dictionnaire*, جَرْفِس, Garfès.

Petite ville, un des hameaux de Sinnaouris, disparue depuis longtemps. C'est maintenant un territoire ensemencé sans mur d'enceinte, au nord du Fayyoûm, à deux heures de cheval de Madîna. Elle prend son eau du Baḥr Sinnaouris, par le canal de dérivation ach-Châdhirwân. Ses habitants sont des Djâbirî, des Kaïṣar, fraction des Banoû Kilâb.

Mounchât Ibn Kourdî, منشاة ابن كردي من كفور ستورس (un des hameaux de Sinnaouris).

Nâboulsî, p. 148. — *Touḥfa*, p. 158. — *État*, p. 684, منشية ابن كُرْدى وتعرف بحيله (Manchîat Ibn Kourdî, connue sous le nom de Haïla).

Petite ville, ombragé de quelques acacias et de palmiers, au nord du Fayyoûm, à trois heures de cheval de Madîna. Elle prend de l'eau du Baḥr Sinnaouris, par le canal de dérivation appelé ach-Châdhirwân. Ses habitants sont des Banoû Djâbir.

Mounchât at-Ṭawâḥin, منشاة الطواحين من كفور سنّورس
(un des hameaux de Sinnaouris).
Nâboulsî, p. 149. — *Touḥfa*, p. 158. — *État*, p. 684.

Petite ville au nord du Fayyoûm, à une demi-heure de distance de Madîna. On y voit des enclos de palmiers et des jardins de vignes, de figuiers, d'abricotiers, de légumes et d'acacias. Elle fait partie des fiefs de l'émir ʿIzz ad-Dîn Khaḍar ibn Mouḥammad al-Kikânî et de ses frères. Elle reçoit de l'eau du Baḥr Sinnaouris (canal de dérivation ach-Chadhirwân). Ses habitants sont des Banoû Ḳaiṣar.

Abhît, ابهيت.
Nâboulsî, p. 37 — *Touḥfa*, p. 151, إبْهِيت. — *État*, p. 680 أَبْهَيْت. — *Description de l'Égypte*, p. 130, بهبيت الحجر, Béhébit el-Hagar. — *Dictionnaire*, Abhît al-Hagar.

Un des hameaux de Sinnaouris, au nord de Madînat al-Fayyoûm, à l'ouest de Sinnaouris, à deux heures de cheval d'Al-Madîna. On y voit des jardins, des vignes, des palmiers, des figuiers et des oliviers. Elle reçoit l'eau du canal de Sinnaouris. Elle possède une grande mosquée, جامع. Ses habitants sont des Ḳaiṣar, fraction des Banoû Djâbir.

Miniât al-Baṭs, منية البَطْس.
Nâboulsî, p. 163. — *Touḥfa*, p. 158, (منية البطا, variante en note, منية البطش). — *État*, منية البطش, p. 684.

Grande ville ombragée de dattiers et d'acacias, au nord de Madînat al-Fayyoûm et à quatre heures de distance de cette ville. Elle prend de l'eau du Baḥr Dhât aṣ-Safâ par le canal de dérivation appelé Al-Faskyyat al-Yoûsoufyya; elle possède une grande mosquée, جامع. Ses habitants sont des Banoû Samâloûs, fraction des Banoû ʿAdjlân.

Dépendance : منشاة.

BAHR TIRSÂ.

Minîa Karbis, منية كَرْبيس.

Nâboulsi, p. 146. — *Aḥmed Zéki*, p. 41. — *Description de l'Égypte*, p. 129 الزاوية الكرانية. —*Dictionnaire*, زاوية الكَرَادْسَة, Zaouiet el-Karadsah.

Elle s'étend sur des palmiers, des carroubiers, des sycomores et des jardins de figuiers. Située au nord du Fayyoûm, vers l'ouest, elle est à une demi-heure de distance de Madîna, sur le bord du Baḥr Tandoûd [1]. Ses habitants sont des Banoû Djâbir Karâbisa, fraction des Banoû ʿAdjlân.

Dépendance : منشاة اخصاص أَبي عصية, Mounchât, Akhṣâṣ Abî ʿAṣîa, petit hameau (كفر) qui ne dépasse pas dix maisons. Une mosquée, مسجد.

At-Ṭârima, الطَّارِمة.

Nâboulsi, p. 50. — *Touḥfa*, p. 152.

Ville située au nord du Fayyoûm, à quatre heures de cheval de Madîna, entre Minîat al-Baṭs et Baiahmoû, et limitrophe de ces deux villes. Elle a peu de palmiers. Ses habitants sont des Banoû Samâloûs, fraction des Lawâta. Ils reçoivent de l'eau du canal venant du Baḥr ach-Charḳyya entre Tirsâ et la rive nord du Baḥr. Une grande mosquée, جامع.

Tirsâ, تِرْسَا.

Nâboulsi, p. 85. — *Touḥfa*, p. 154. — *État*, p. 682. — *Description de l'Égypte*, p. 130.

Ville de moyenne importance, à plus de deux heures de distance à cheval de Madîna. On n'y voit ni palmier, ni jardin, ni arbre, ni vigne. Elle a des mosquées, مساجد, non inscrites au Diwân et une grande mosquée, جامع. Elle reçoit de l'eau d'un canal de la rive nord (Baḥr Tandoûd ou Tirsâ) en association avec Aṭ-Ṭârima. Ses habitants sont des Banoû Samâloûs, fraction des Banoû ʿAdjlân.

[1] Aujourd'hui Baḥr Tirsâ. La légende dit que le prophète Job y prit les bains qui le guérirent de ses maux, aussi ce cours d'eau miraculeux est-il l'objet d'un pélerinage assidu. Cf. Ahmed Zéki, *Une description arabe du Fayyoum* (*Bulletin de la Société Khédiviale de Géographie*, 1898, p. 41).

BAHR NAKALÎFA.

Miniât ad-Dîk, منية الديك; Banoû Madjnoûn, بنو مجنون; Chalmaṣ, شَلْمَص.

Nâboulsî, p. 165. — *Touḥfa*, p. 158 et 153 (بنى مجنون). — *État*, p. 684 et 681. — *Description de l'Égypte*, p. 129, Beni-Magnoûn. — *Dictionnaire*, بنى صَالح, ancien B. Madjnoûn. Chalmaṣ n'est cité dans aucun de ces ouvrages.

Trois endroits proches l'un de l'autre : le premier est ombragé de nombreux palmiers et de sycomores; le deuxième est un village de moyenne importance avec des palmiers, des acacias, des sycomores et des saules en petit nombre; le troisième est un petit village avec un seul sycomore et des palmiers, à l'ouest de Madînat al-Fayyoûm et à une heure et demie de celle-ci. Ces trois villages font partie des fiefs des compagnons de Chihâb ad-Dîn Rachîd. Ils prennent de l'eau de la rive nord du Baḥr al-Adḥam al-Yoûsoufy. Leurs habitants sont des Banoû Kilâb.

Fânoû, فانو.

Nâboulsî, p. 133. — *Touḥfa*, p. 157. — *État*, p. 683. — *Quatremère*, I, p. 413. — *Aboû Sâliḥ*, p. 209. — *Description de l'Égypte*, p. 129.

Ville de moyenne importance au nord du Fayyoûm, autrefois très peuplée. On y voit des vignes qui ont été abandonnées, des vergers de palmiers, figuiers, pommiers, abricotiers, poiriers et citronniers. Elle est voisine de Naḳalîfa et souvent mentionnée avec elle. A deux heures de distance de Madîna, elle reçoit de l'eau d'un canal appelé Naḳalîfa et d'un autre appelé Miniât Karbîs, venant de la rive nord du Baḥr. Il y a à Fânoû trois églises en ruines et, à l'ouest de la ville, un couvent appelé Daîr Fânoû. On voit à Fânoû des restes de pressoirs à eau; les cannes à sucre de cette ville sont pressées maintenant au pressoir de Naḳalîfa; la cause de l'abandon des pressoirs de Fânoû est, dit-on, la disparition des eaux qui les faisaient tourner. Une grande mosquée, جامع. Ses habitants sont des Banoû Djâbir, fraction des Banoû ʿAdjlân.

Dépendance : منشاة المقاسم والملائد Mounchât al-Maḳâsim wal-Malâïd.

D'après Aboû Sâliḥ, il y a plusieurs églises dans les deux districts de Fânoû et de Naḳalîfa : l'église du glorieux Saint Georges, une église de la Pure Vierge Marie, restaurée par le Chaïkh al-Mouhadhdhab Aboû Isḥâḳ Ibrahîm ibn Aboû Sahl Al-Moucharif surnommé Az-Zaḳroûḳ, l'église de l'ange Michel, le monas-

tère de la Croix (près de Fânoû) où la liturgie est célébrée le jour de la fête de la Croix, et une église du glorieux Saint Georges.

(M. Amelineau ne fait aucune mention de ces édifices religieux.)

Naḳalîfa, نقليفة.

Nâboulsî, p. 133. — *Touḥfa*, p. 157. — *État*, p. 683, نَقَلِيفة. — *Aboû Sâliḥ*, p. 209. *Quatremère*, I, p. 413. — *Description de l'Égypte*, p. 129, نقاليفة. — *Dictionnaire*, نقاليفة.

Grande ville, bien peuplée, avec de nombreux palmiers, des figuiers et des oliviers, à quelques pas de Fânoû; les habitants de ces deux villes peuvent se parler, chacun restant chez soi, et les murs de Fânoû sont sur le territoire de Naḳalîfa. Elle reçoit l'eau d'un canal appelé Naḳalîfa, et d'un autre appelé Miniat Karbîs. Il y a à Naḳalîfa trois meules pour les cannes à sucre, manœuvrées par des bœufs, une grande mosquée, جامع, et une église (celle du glorieux Saint Georges mentionnée plus haut). Ses habitants sont des Ḳaïṣar.

CANAUX SITUÉS À L'EXTRÉMITÉ OUEST DU BAḤR AL-ADHAM.

Fidamaîn, فدَمَيْن.

Nâboulsî, p. 139. — *Aḥmed Zéki*, p. 38. — *Touḥfa*, p. 157, فدْمَيْن. — *État*, فدْمَيْن, p. 683. — *Description de l'Égypte*, p. 129, Fidimyn. — *Dictionnaire*, فدميين, Fedimine.

Ville de moyenne importance, au nord-ouest du Fayyoûm, à deux heures de cheval de Madîna. On y voit des dattiers, des figuiers et des oliviers dans une vallée à l'est. Elle possède une grande mosquée, جامع. Ses habitants sont des Banoû Djawwâb, fraction des Banoû Kilâb.

Dépendance : منشاة.

Bamoûya, بَمُوية.

Nâboulsî, p. 69. — *Touḥfa*, p. 153, بَمُويه. — *État*, p. 681, بَمَوَيْه, Bamawaïh. — *Amelineau*, p. 101, بماى ou بموى.

Grande ville à deux heures de cheval de Madîna. Elle comprend des jardins, des vignes, des vergers de palmiers et d'oliviers. Située à l'occident du Fayyoûm, elle a un marché qui se tient le jeudi et où l'on trouve des parfumeurs et des boutiques de marchands d'habits. Les plus notables Ḳâḍî du Fayyoûm, les Aoulâd Ḥâmid l'habitent. On y voit une grande mosquée, جامع, une مسجد

à l'extérieur, dans le voisinage de Ṭâhoûn al-Mâ, deux églises, et, à l'orient de la ville, un couvent. Les habitants sont sédentaires et appartiennent aux Banoû Samâloûs, tandis qu'Al-Kôm al-Aḥmar et Al-Bârida sont aux Banoû Zoummarân, fraction des Banoû ʿAdjlân, et Senhoûr, aux Banoû Mouṭaïr.

Dépendances :

Mounchât Naʿîm منشاة نعيم
Mounchât Ibn ʿAskar منشاة ابن عسكر
Mounchât Al-Maḳâsim منشاة المقاسم
Mounchât Al-Kalâwa *ou* Aboû Yoûsouf al-Ḳaṭîṭây منشاة القلاوة ou ابى يوسف القطيطاى
Mounchât ʿAntar منشاة عنتر
Mounchât Senhoûr منشاة سنهور

L'*État des provinces d'Égypte* mentionne aussi (p. 681) un endroit appelé بركة بمويه.

Saînaroû, سَيْنرو.

Nâboulsî, p. 116. — *Aḥmed Zéki*, p. 43. — *Touḥfa*, p. 155, سيرو (variante en note سينرو). — *État*, p. 683. — *Description de l'Égypte*, p. 129. — *Dictionnaire*, سينرو, Senaro. — *Amelineau*, p. 92, Senraoueh. (*Dépendance :* Behnassouy al-Hâkim.)

Ville de moyenne importance. On y voit peu de jardins, des palmiers, des carroubiers et des sycomores; il y avait aussi des vignes qui ont disparu faute d'eau. Située à l'ouest de Madîna et à deux heures de distance à cheval, elle reçoit de l'eau d'un canal en association avec Baur Saînaroû, de la rive nord du Baḥr. Elle a une grande mosquée, جامع, et une seule église. Les habitants sont moitié Banoû Djawwâb, moitié Aḍabiṭa, fraction des Banoû Kilâb.

Baur[1] Saînaroû, بُوْر سَيْنَرُو.

Nâboulsî, p. 75.

Territoire désert, sans mur de clôture, ruiné depuis trois ans. On n'y voit ni arbre ni jardin, mais au contraire du bois mort et des tamarises que cultivent les habitants de Saînaroû. Il est arrosé par l'eau du canal de Saînaroû.

[1] On appelle ainsi un terrain inculte et pas encore propre à être ensemencé.

Aboû Ksâ [1], أبوكسا.

Nâboulsî, p. 46. — *Ahmed Zéki*, p. 35. — *Touhfa*, p. 151. — *État*, p. 680, ابوكِسا.
Description de l'Égypte, p. 129, Abou-Ksé. — *Dictionnaire*, ابوكساه ou ابوكسه.

Grande ville entourée de nombreux palmiers dans une longue vallée. On y voit de belles vignes, semblables à celles du Ḥidjâz et des palmiers aussi beaux. Elle est à trois heures de distance de Madîna. La plupart de ses habitants sont sédentaires; ce sont des Banoû Djawwâb, fraction des Banoû Kilâb. Il y a dans cette ville un pressoir à deux meules: une à bras et une à eau. Elle prend son eau d'un canal à l'extrémité du Baḥr Yoûsoufy, rive nord, en association avec Babîdj Anchoû, Abchîat ar-Roummân, Ṭobhar et Djerdoû. Elle possède une grande mosquée, جامع, une مسجد vénérée, connue sous le nom d'Aboû Ribâḥ مسجد ابى رباح et une église chrétienne (p. 22).

Babîdj Anchoû, بَبِيج أَنْشُو.

Nâboulsî, p. 72. — *Yâkoût*, I. p. 487. — *Touhfa*, p. 153. — *État*, p. 681.
Description de l'Égypte, p. 129, ابو جنشو. — *Dictionnaire*, Aboû Ganchoû.

Jolie ville, de moyenne importance, à l'ouest du Fayyoûm et à une ou deux heures de distance de Madînat al-Fayyoûm. On y voit des palmiers, du raisin, des jardins et des cannes à sucre. Elle est voisine du canal de Minîat Aḳna et prend son eau d'un canal de la rive nord, à l'extrémité du Baḥr al-Adḥam al-Yoûsoufy, en association avec Aboû Ksâ, Abchâyat ar-Roummân, Tobhâr et Djerdoû. Elle possède un pressoir de cannes à sucre avec deux meules à bœufs et un egrande mosquée, جامع. Ses habitants sont des Adâbiṭa Karâbisa, fraction des Banoû Kilâb.

Abchâyat ar-Roummân, ابشاية الرمّان (de la grenade).

Nâboulsî, p. 48. — *Ahmed Zéki*, p. 44. — *Yâkoût*, I. p. 92, أَبْشِيَة. — *Touhfa*, p. 150.
État, p. 680. — *Description de l'Égypte*, p. 129, ابشاى الرمّان. — *Dictionnaire*, ابشواى الرمّان.

Grande ville, à quatre heures de distance à cheval de Madînat al-Fayyoûm, à l'occident du Fayyoûm. Au-delà de cette ville, jusqu'à la montagne, à l'ouest, on ne trouve que Minîat Aḳna dont le territoire est limitrophe du sien. Elle

[1] Mot-à-mot: l'homme au manteau.

renferme peu d'arbres : palmiers, oliviers et quelques petits poiriers. Elle possède une *sâḳya* sur un puits d'eau de source dont les habitants de la ville boivent en été lorsque l'eau du Baḥr a tardé à venir. Au sud de la ville se trouve un verger de palmiers à un endroit appelé Tamdoûra, تمدورة. Elle reçoit l'eau d'un canal à l'extrémité du Baḥr al-Adḥam, en association avec Aboû Ksâ, Babîdj Anchoû, Ṭobhâr et Djerdoû. Une grande mosquée, جامع.

Tobhâr, طُبْهار.

Nâboulsî, p. 129. — *Ahmed Zéki*, p. 44. — *Touḥfa*, p. 156, طبْهار. — *État*, p. 683.
Description de l'Égypte, p. 128. — *Dictionnaire*, طُبْهار.

Ville de moyenne importance, qui s'étend sur des jardins, des vignes, des palmiers et des figuiers. Située à l'occident du Fayyoûm, à trois heures de cheval de Madîna, elle reçoit l'eau d'un canal de dérivation à l'extrémité du Baḥr al-Adḥam, rive nord, en association avec Aboû Ksâ, Babîdj Anehoû, Abchâyat et Djerdou? Elle possède une grande mosquée, جامع. Les habitants sont des Banoû Gaṣîn, fraction des Banoû Kilâb.

Djirdoû (ou Djerddhû), جِرْدُو.

Nâboulsî, p. 88. — *Touḥfa*, p. 154. — *État*, p. 682. — *Description de l'Égypte*, p. 127.
Dictionnaire, جَرَدُو, Garadou.

Grande ville, à l'ouest du Fayyoûm, à une heure et demie de cheval de Madîna. On y trouve des palmiers, vignes, acacias et sycomores. Elle reçoit de l'eau d'un canal de dérivation à l'extrémité du Baḥr al-Adḥam, rive nord, en association avec Aboû Ksâ, Babîdj Anchoû, Abchâyat ar-Roummân et Ṭobhâr.

Dépendance : منشاة الهلالي, Mounchât al-Halâly.

Miniât Aḳna et ses hameaux, مِنية اقْنَى وكفورها.

Nâboulsî, p. 150. — *Ahmed Zéki*, p. 41. — *Touḥfa*, p. 158, منية افنى.
État, p. 684, منية افنى.

Grande ville à l'ouest du Fayyoûm, à l'extrémité des districts de cette province. On y voit des palmiers et des oliviers, figuiers, orangers, ainsi qu'un belvédère, un verger et un bain qu'avait élevés Al-Malik Al-Moufaḍḍal. Les gens du pays les détruisirent par ignorance et méchanceté, puis lorsque l'émir Badr ad-Dîn Al-Marandazî fut nommé gouverneur du Fayyoûm il les releva et les modifia :

après son départ, les paysans revinrent et détruisirent ces édifices une seconde fois, jusqu'à ce que le gouverneur imagina de les faire relever à leurs frais. A proximité de cette ville se trouve le Birkat aṣ-Ṣaïd. Une grande mosquée, جامع.

Les habitants sont des Adâbiṭa, fraction des Banoû Kilâb.

DÉPENDANCES :

Mounchât Gaïlân	منشاة غيلان
Mounchât al-Wasṭ	منشاة الوسط
Mounchât al-Athla *ou* Zaïd ibn Kathîr	منشاة الاثلة ou زيد بن كثير
Mounchât Ḥaubat	منشاة حوبت
Mounchât al-Faḥamataïn, al-barrânyya, al-Djawwânnya	منشاة الفحامتين البرّانية والجوّانية ،
Mounchât Diḳlauh	منشاة دِقْلَوْه

BABÎDJ ANḲÂCH, بَبيج أنْقاش.

Nâboulsî, p. 76. — *Yâḳoût*, I. p. 487. — *Touḥfa*, p. 153, — *État*, p. 681. *Description de l'Égypte*, p. 126, ابو دنجاش. — *Dictionnaire*, ابو دِنْقاش.

Ville de moyenne importance, à deux heures de distance de Madînat al-Fayyoûm, à l'occident de cette province. On y voit des palmiers, dattiers et autres espèces, et des vignes en petite quantité. Elle reçoit de l'eau du canal de dérivation appelé Al-ʿArîn, en association avec Minîat Aḳna. Elle possède une grande mosquée, جامع. Ses habitants sont des Banoû Gaṣin, fraction des Banoû Kilâb.

ʿANZ, عَنْز.

Nâboulsî, p. 131. — *Touḥfa*, p. 156. — *État*, p. 683.

Petite ville avec de petits palmiers, à l'ouest du Fayyoûm, à une heure et demie de Madîna. Elle reçoit de l'eau d'un canal de la rive Sud du Baḥr. Ses habitants sont des Banoû Djawwâb, fraction des Banoû Kilâb.

AKHṢÂṢ AL-ʿADJAMYÎN, أخصاص العجميّين (les huttes des Persans).

Nâboulsî, p. 42. — *Ahmed Zéki*, p. 35. — *Touḥfa*, p. 151. — *État*, p. 680 اخْصاص. — *Description de l'Égypte*, p. 128, El-ʿAgmyyn (sur la carte ʿAgmîneh). — *Dictionnaire*, Agamiyine.

Ville située à l'ouest et à deux heures de cheval de Madîna, entourée d'une

grande quantité de vignes, de quelques pommiers, de palmiers, de figuiers en petit nombre et de pêchers. Ses habitants sont des Banoû Gasîn, fraction des Banoû Kilâb. Elle est contiguë aux terres de Babîdj Anchoû, ce qui a provoqué des contestations entre les habitants de ces deux villages au sujet des terres. Elle possède une grande mosquée, جامع. Elle prend l'eau d'un canal sans maçonnerie venant de la rive Sud du Baḥr al-Adḥam.

Al-istinbâṭ, الا ستنباط.

Nâboulsi, p. 34. — *Ahmed Zéki*, p. 38. — *Description de l'Égypte*, p. 128.
Dictionnaire, p. 510, السّنْباط ou السّمْباط.

Ancienne ville, proche d'Al-Madîna, à l'ouest et à une demi-heure de distance de cette ville. On y voit peu de palmiers, de sycomores et d'acacias, aucun jardin ni vigne, seulement quelques tamarins. Elle reçoit de l'eau d'un canal maçonné, de la rive Sud du Baḥr Al-Adḥam, au nord du canal de Dasîâ. Ses habitants sont des Banoû Djawwâb, fraction des Banoû Kilâb.

DÉPENDANCES :

Mounchât al-Makhṣouba	منشاة المخصوبة
Mounchât Charaf	منشاة شرف
Mounchât aṣ-Ṣafṣâf	منشاة الصفصاف
Mounchât al-Maḳâsim	منشاة المقاسم
Mounchât Sirâdj	منشاة سراج
Mounchât Aboû Sâlim	منشاة ابى سالم
Mounchât Birak al-Baiḍ	منشاة بِرَك البَيْض

Talât, تَلَات.

Nâboulsî, p. 83. — *Touhfa*, p. 154, تلات العُلْيا. — *État*, p. 682.
Description de l'Égypte, p. 128. — *Dictionnaire*, تلات المظالم, Talat al-Mazalim.

Ville de moyenne importance, à deux heures de distance de Madîna. On y voit des palmiers, des arbres, des jardins et des vignes. Elle possède plusieurs mosquées, مساجد, non inscrites au Diwân et reçoit de l'eau d'un canal sans maçonnerie de la rive Sud du Baḥr, après le Khalîdj al-Istinbâṭ. Ses habitants sont des Djawwâb, fraction des des Banoû Kilâb.

AR-ROÛBYYOÛN, الرُّوبيّون.

Nâboulsî, p. 60. — *Touhfa*, p. 152, الرُّوبيّين. — *État*. p. 680.

C'est le territoire connu sous le nom d'Al-Gâba (le bas-fond), wakf au profit de la Madrasat ach-Châfi'yat at-Takwyya à Madînat al-Fayyoûm. Petite ville à l'occident du Fayyoûm, à une demi-heure de cheval de Madîna. Elle possède peu de palmiers et d'acacias et reçoit de l'eau d'un canal maçonné de la rive Sud du Bahr al-Adham.

AL-HANBOÛCHÎA, الحَنْبوشية.

Nâboulsî, p. 59. — *Touhfa*, p. 151, الحنبوشية. — *État*, p. 680.

Wakf d'Al-Malik an-Nâsir au profit de la Mâlikyya au Caire. Grande ville à l'extrémité ouest de la province du Fayyoûm; derrière elle, il n'y a que la montagne, au nord se trouve Miniat Akna. Située à quatre heures de distance de Madîna, elle est entourée de palmiers et de nombreux arbres: figuiers, pommiers, poiriers. Elle possède une grande mosquée, جامع non inscrite au Diwân et reçoit l'eau du Bahr Miniat Akna, en association avec Babîdj Ankâch.

MASDJID 'ÂÏCHA, مَسْجِد عائِشة.

Nâboulsî, p. 160. — *Touhfa*, p. 157. — *État*, p. 684.

Son territoire est connu sous le nom d'Al-'Akoûla. Ce ne sont que des tentes au milieu des bois. On n'y voit ni arbre fruitier, ni plantation, ni légumes. Elle est située à l'occident du Fayyoûm, à proximité d'Al-Hanboûchîa et de Diklauh, à quatre heures de cheval de Madîna, dans les fiefs de Chams ad-Dîn al-Koûrânî. Elle prend de l'eau d'un terrain submergé (عرق) appelé Kâmbachâ. Ses habitants sont des Adâbita, fraction des Banoû Kilâb.

LES DISTRICTS DES MONTAGNES NON COMPRIS SIDRÂ ET AL-ATRAFYYA.
نواحى الجبال خارجا عن سِدْرا والاطرفيّة.

Touhfa, p. 158. — *État*, p. 684.

[Sous ce titre, le *Toukfa* réunit quelques districts situés à l'ouest de la province du Fayyoûm, près de la rive orientale du Birkat Kâroûn. An-Nâboulsî ne fait aucune mention de ces districts, mais il en cite quelques-uns séparément.

Ce sont : دقْلَوْه, Diklauh (mentionné plus haut par Nâboulsî); افنى, Afnî (probablement Akna); الماوِيْن, Al-Mâwaîn; الحمّام, Al-Ḥammâm; القصر والنشو, Al-Kaṣr et Alnachoû ; الوسطانيّة, Al-Wasṭânyya ; بَريون, Barîoûn ; سُدُو, Soudoû ; منية العبّادين, Mounîat al-ʿAbbâdîn; منية افنى, Mounîat Afnî (probablement Akna, mentionnée plus haut par Nâboulsî) et شُشْهَانَة Chouchhâna.

BAḤR DISÎÂ ET BAḤR MOṬOÛL.

Disîâ, دِسْيَا.

Nâboulsî, p. 92. — *Description de l'Égypte*, p. 127, دسيه. — *Dictionnaire*, Dessia.

Ville de moyenne importance, à l'occident et au Sud du Fayyoûm, à une heure et demie à cheval de Madîna. Elle possède des palmiers, des lotus et des acacias, et reçoit de l'eau d'un canal maçonné de la rive Sud du Baḥr Yoûsoufy. Ses habitants sont des Banoû Gaṣîn, fraction des Banoû Kilâb; au nord de la ville se trouve un couvent.

Dépendance : Mounchât al-Mardj wal-Akrâd, منشاة المرج والاكراد.

Ihrît, اِهْرِيت.

Nâboulsî, p. 44. — *Yâkoût*, I, p. 409. — *Touḥfa*, p. 152. — *État*, p. 681.
Description de l'Égypte, p. 127, Aheryt. — *Dictionnaire*, Ahrit el-Gharbiyeh.

Ville de moyenne importance, à deux heures de cheval de Madîna. On y voit des palmiers, des sycomores, des lotus et des vignes. Ses habitants sont des Banoû Gaṣîn, fraction des Banoû Kilâb ; elle est connue sous le nom de ببيج النيلة Babîdj An-Nîla. Elle reçoit de l'eau d'un canal non maçonné de la rive Sud du Baḥr. Une grande mosquée, جامع.

(Yâkoût nous apprend qu'un village du même nom se trouve dans le district de Bahnasa.)

DÉPENDANCES :

Mounchât Babîdj An-Nîla *ou* Mounchât Badjaroû منشاة ببيج النيلة ou منشاة بجرو
Mounchât al-ʿAthâmina منشاة العثامنة
Mounchât Baṭâḥ منشاة بطاح

Les deux Danfâra de Djardoû et d'Ihrît, دَنْفَارَتَى جَرْدو واهْرِيت.

Nâboulsî, p. 98. — *Touhfa*, p. 155, دِنْقَارة اهريت. — *État*, p. 682, دنقارة[1].

Deux villes situées à une heure et demie de cheval de Madîna, au Sud du Fayyoûm, vers l'Ouest, dans les fiefs des deux émirs Saîf ad-Dîn ibn al-Amîr Sâbiḳ ad-Dîn et ʿAlâ ad-Dîn son frère. Leur eau vient d'un canal de dérivation qui se sépare au Sud de Moṭoûl du Baḥr Miniat Aḳna. Leurs habitants sont des Banoû Gaṣîn.

Dépendances de Danfâra Djardoû :

Mounchât Aboû Sâlim	منشاة ابى سالم
Mounchât Moûsa	منشاة موسى

Dépendance de Danfâra Ihrît :

Mounchât Aboû Khazʿal	منشاة ابى خزعل
Mounchât Aboû ʿAzîz *ou* ʿAlkân	منشاة ابى عزيز ou علكان
Mounchât Khalâṣ	منشاة خلاص

Moṭoûl, مُطُول, et Baḥr Banî Ḳarîṭ, بحر بنى قريط.

Nâboulsî, p. 167. — *Touhfa*, p. 157, مطول والبحر. — *État*, p. 684.

Description de l'Égypte, p. 127, ترعة مطول. — *Dictionnaire*, مُطُول.

Grande ville, qui renferme des palmiers, des oliviers, des sycomores et de nombreux jardins de vigne avec un seul mûrier. C'est là que sont les canaux de dérivation de Miniat Aḳna et des autres pays environnants. Elle est à l'ouest du Fayyoûm, à deux heures de cheval de Madîna. Baḥr Banî Ḳarîṭ se compose de quatre bourgs (mounchât) ombragés de palmiers, et d'acacias : trois sur le canal de Miniat et un au milieu des terres, à trois heures de Madîna. Tous ces lieux reçoivent de l'eau d'un canal de la rive Sud du Baḥr Yoûsoufy (le Baḥr Moṭoûl). Une grande mosquée, جامع, à Moṭoûl. Les habitants sont des Banoû ʿAmir, fraction des Banoû Kilâb.

Dépendance : Mounchât Zaʿâzaʿ ibn ar-Raḥḥâla منشاة زعازع بن الرحاله.

[1] Le commentateur de l'*État des provinces d'Égypte* dit que دنقارة est certainement une faute. An-Nâboulsî écrit aussi تنقارة.

Babîdj Farah, ببيج فَرَح.

Nâboulsî, p. 60. — *Ahmed Zéki*, p. 44. — *Yakoût*, I. p. 487. — *Touhfa*, p. 153, ببيج فَرَج. *État*, p. 681, ببيج فرج. — *Description de l'Égypte*, بجيج. — *Dictionnaire*, Abguig.

Ville de moyenne importance, avec des enclos d'oliviers, des vergers de palmiers et des acacias, à moins d'une heure et demie de Madîna, à l'occident du canal de Miniat Akna[1]. Elle possède une grande mosquée, جامع, et prend son eau d'un canal maçonné de la rive Sud; elle fait partie d'un territoire en wakf au profit de la Khânkah[2]. Ses habitants sont des Banoû 'Amir, fraction des Banoû Kilâb.

BAHR ABOÛ ṢÎR.

Doumoûchya, دُمُوشِيَة.

Nâboulsî, p. 94. — *Touhfa*, دبوشيت الملاحة (variante : دموشية الملاحة), p. 154. *État*, p. 682, دَبُوشيت الملاحة (en note : peut-être faut-il lire دموشية).

Grande ville, ombragée de palmiers et de sycomores; plaine arrosée par le Nil et ensemencée de lin, de blé et d'orge, comme le Rîf, au Sud de Madîna et à une heure de distance de cette ville. Elle prend de l'eau d'un canal en association avec Aboûṣîr Dafadnoû, etc. Elle a une grande mosquée, جامع et un couvent, au Sud, appelé Daîr Doumoûchya. Ses habitants sont des Banoû Rabî'a, fraction des Banoû Kilâb.

(Le couvent n'est mentionné ni dans Aboû Sâliḥ ni dans Amelineau.)

Dafadnoû, دَفَدْنُو, ou Dafdanoû, دَفْدَنُو.

Nâboulsî. 96. — *Ahmed Zéki*, p. 44. — *Touhfa*, p. 154, دَفْدَنوا. — *État*, p. 682, دَفَدْ نو *Description de l'Égypte*, p. 126, دفنّو. — *Dictionnaire*, دِفِنّو, Defennoû.

Grande ville ombragée de palmiers et de sycomores, à deux heures de cheval de Madîna, au Sud du Fayyoûm. Elle reçoit de l'eau d'un canal en association avec Aboû Ṣîr, Doumoûchya et Aṭsâ. On y voit une grande mosquée, جامع, et une église démolie. Ses habitants sont des Banoû 'Âmir, fraction des Banoû Kilâb.

[1] An-Nâboulsî fait certainement erreur. Nous sommes ici à l'orient du canal de Miniat Akna et assez loin même de ce district.

[2] Couvent de Soûfis, probablement la Khankâh as-Ṣâliḥyya fondée par Saladin au Caire.

Itsâ, إطْسا.

Nâboulsi, p. 43. — *Ahmed Zéki*, p. 38. — *Touḥfa*, p. 151. — *État*, p. 680.
Description de l'Égypte, p. 126. — *Dictionnaire*, Etsa.

Petite ville au Sud du Fayyoûm, voisine de Dafadnoû, à une heure et demie de Madîna. On y voit des palmiers disséminés et des maisonnettes peu nombreuses avec des vignes et des pêchers. Ses habitants sont des Banoû ʿÂmir, fraction des Banoû Kilâb; ils prennent l'eau d'un canal maçonné de la rive Sud du Baḥr, qui se détache au Sud de Boûṣîr.

Dépendance : Mounchât Aoulâd Bakîr, منشاة اولاد بكير.

Boûṣîr Dafadnoû, بُوصِير دَفَدْنُو.

Nâboulsi, p. 62. — *Yâḳoût*, I, p. 760. — *Touḥfa*, p. 151, أبوصير دَفَدْنُو. — *État*, p. 680.
Description de l'Égypte, p. 127, ابوصير دفنور. — *Dictionnaire*, ابوصير دِفِنّو.

Grande ville, bien peuplée, avec des vergers de dattiers et un seul petit sycomore. Voisine du Baḥr Dalîa, elle est à une heure de cheval de Madîna et au Sud. Elle possède une grande mosquée, جامع. Ses habitantss ont des Banoû ʿÂmir, fraction des Banoû Kilâb.

(D'après Yâḳoût, c'est dans ce village que fut tué Merwân, surnommé al-Ḥimar «l'âne», dernier khalife de la dynastie des Oumayyades, en 132 de l'hégire. Cette assertion est confirmée par Aboulfeda, qui s'exprime ainsi : «Le Boûṣîr du Fayyoûm est surnommé Koûrîdis, كوريدس, c'est là que fut tué Merwân». Il est vrai que Koûrîdis ne nous semble pas être le Boûṣîr du Fayyoûm, puisque Aboû-Sâliḥ mentionne à Koûrîdis ou Koûrîdous une église et un monastère, et qu'An-Nâboulsî n'en parle pas. M. Amelineau pense aussi que Koûrîdis n'est pas Aboûṣîr Dafadnoû, mais un autre village du même nom à l'entrée du Fayyoûm.)

BAḤR DALÎA.

Gâba Bâdja, غابَة بَاجَة.

Nâboulsi, p. 132. — *Touḥfa*, p. 156, وتعرف بمنشاة الربيعيّين. — *État*, p. 683.
Description de l'Égypte, p. 126, منشية ربيع. — *Dictionnaire*, منشاة ربيع.

Ville de moyenne importance au Sud de Madîna, ombragée de dattiers, de

lotus, d'acacias et de saules; elle se compose de deux quartiers, nord et sud, séparés par le Baḥr Dalîa. Ses habitants sont des Banoû Ḥâtim, fraction des Banoû Kilâb. Elle reçoit de l'eau par deux canaux et un puits de la rive Sud du Baḥr al-ʿAdham.

Bilâla, بِلَالَة.

Nâboulsî, p. 64. — *Touḥfa*, p. 153. — *État*, p. 681.

Petite ville à une heure de distance de Madînat al-Fayyoûm, avec peu de maisons et de palmiers. Elle reçoit de l'eau du Baḥr Dalîa. Ses habitants sont des Banoû Gaṣîn.

DÉPENDANCES :

Mounchât al-Mouṭawwiʿ (aussi ابى علاق Aboû ʿAllâḳ), منشاة المطوّع
Mounchât Aoûlâd Zaîdân (aussi الاكراد Al-Akrâd), منشاة اوْلاد زَيْدان
Mounchât Aoûlâd Abî Zakaria, منشاة اولاد ابى زكرى
Mounchât ʿOthmân, منشاة عثمان

Mounchât Aoûlâd ʿArafa, منشاة أولاد عَرَفَة.

Nâboulsî, p. 160. — *Touḥfa*, p. 158, منشية اولاد عرفة. — *État*, p. 684 (transcr. Orféh).

Petite ville entourée d'arbres, de dattiers, de petits vergers de figuiers et de pêchers, de carroubiers et de lotus, au Sud et à une heure de distance de Madînat al-Fayyoûm. Elle reçoit de l'eau d'un canal du Baḥr Dalîa, avant d'arriver aux canaux de dérivation. Au Sud du canton se trouve un couvent appelé Aboû Chenoûda, ابو شنوده. Ses habitants sont des Banoû ʿÂmir, fraction des Banoû Kilâb.

(Il n'est fait aucune mention du couvent ni dans Aboû Sâliḥ ni dans Amelineau.)

Minîa Choucнahâ, منية شُشّها.

Nâboulsî, p. 161. — *Touḥfa*, p. 158. — *État*, p. 684, منية شُشّها.

Grande ville entourée d'arbres, de vignes, de figuiers, de raisins et d'orangers au Sud du Fayyoûm, à deux heures de distance à cheval de Madîna. Elle reçoit de l'eau du Baḥr Dalîa par un canal avant le canal de dérivation appelé Ṭarafâ, طرفا. Elle possède une grande mosquée, جامع. Ses habitants sont des Banoû Gaṣîn.

Aṣ-Ṣafâwana et Tanafchâr, الصَّفَاوَنَة وَتَنَفْشار.

Nâboulsî, p. 58. — *Touḥfa*, p. 152, الصفاوية. — *État*, p. 680, الصفاويه.
Description de l'Égypte, p. 127, الصُّفاوية. — *Dictionnaire*, الصوافنة, Aṣ-Sawâfna.

Petite ville au sud du Fayyoûm, à deux heures de distance de Madîna, entourée de palmiers, sur le Baḥr Dalîa. On y voit peu d'arbres; les habitants sont des Banoû ʿÂmir, fraction des Banoû Kilâb, ils prennent l'eau du Baḥr Dalîa.

Dépendance : Mounchât as-Sawâḳî al-Hamâmyya, منشاة السواقى الهمامية.

Oumm as-Sibâʿ, امّ السِّبَاع.

Nâboulsî, p. 54. — *Touḥfa*, p. 153. — *État*, p. 681.

Petite ville au sud du Fayyoûm, avec un seul sycomore et des acacias. Ses habitants sont des Banoû Gaṣîn, fraction des Banoû Kilâb; ils reçoivent de l'eau du Baḥr Dalîa par le canal de dérivation appelé Al-Ḳalanboû, القلنبو.

(Nâboulsî mentionne une ancienne ville abandonnée du même nom sur le B. Tanabṭawayh.)

Ouḳloûl, أُقْلُول.

Nâboulsî, p. 57. — *Touḥfa*, p. 151. — *État*, p. 680.

Petite ville au sud du Fayyoûm, entourée de palmiers, à deux heures de Madîna. Elle fait partie des districts du Baḥr Dalîa et reçoit de l'eau de ce canal par le canal de dérivation appelé Al-Ḳalanboû. Elle possède une grande mosquée, جامع. Ses habitants sont des Banoû Djʿafar, fraction des Banoû Kilâb.

Dépendance : Mounchât Ibrâhîm Al-Djʿafary, منشاة ابراهيم الجعفرى.

Bouchṭâ, بُشْطا.

Nâboulsî, p. 65. — *Ahmed Zéki*, p. 37. — *Touḥfa*, p. 153, بَشْطا.
État, p. 681, بُشْطا وامّ السباع.

Autrefois grande ville, bien peuplée, maintenant déchue, à la suite d'une mesure répressive qui enleva aux habitants l'eau à laquelle ils avaient droit. On n'y voit ni dattier, ni arbre, ni jardin, à peine quelques sycomores. Située à deux heures de cheval de Madîna, elle est aux environs du canal de Dalîa dont elle prend de l'eau par le canal de dérivation Al-Ḳalanboû. Elle possède une grande mosquée, جامع. Ses habitants sont des Banoû Gaṣîn.

Ḥaddâda, حَدّادة.

Nâboulsî, p. 90. — *Touḥfa*, p. 154. — *État*, p. 682, حدّادِه.

Ville de moyenne importance, avec des tamarins au milieu de monticules de sable et des pavots dont on ne tire aucun profit. Il y avait autrefois, à l'ouest de cette ville, une grande cité qui se nommait Ḥaddâda et qui a été ruinée. Celle-ci a reçu le nom de l'ancienne; elle est située à l'occident du Fayyoûm, à trois heures de cheval de Madîna. Elle prend son eau du Baḥr Dalîa, par le canal de dérivation Al-Ḳalanboû. Ses habitants sont des Banoû Gaṣîn, fraction des Banoû Kilâb.

Miḳrân, مِقْران.

Nâboulsî, p. 155. — *Touḥfa*, p. 157, مِقْرات. — *État*, p. 684, مِقْرات.

Grande ville dépourvue d'arbres et de palmiers, à trois heures de cheval de Madîna. Elle reçoit de l'eau du Baḥr Dalîa par le canal Al-Ḳalanboû. Ses habitants sont des Banoû Ḳarîṭ et des Châkir, fractions des Banoû Kilâb.

DÉPENDANCES :

Mounchât Charḳyya, منشاة شرقيّة

Mounchât Ḳoumnâ Badjoûch (ou Al-Manṣoûra), منشاة قمنا بجوش ou المنصورة

Mounchât Ach-Chaîkh Aboû 'Abd Allah al-Ḳaḥâfî, منشاة الشيخ ابى عبد الله القحافى, où il y a une *zawya* avec un *ribât* et une مسجد où l'on fait la prière du vendredi.

Le territoire connu sous le nom d'Al-Aḥkâr, الأرض المعروفة بالا حْكار.

Nâboulsî, p. 60.

Appelé aussi Rizḳa, رزقة. Il reçoit de l'eau du Baḥr Dalîa par le canal de dérivation appelé At-Tabroûn, التبرون.

Babîdj Andîr, ببيج أنْدير.

Nâboulsî, p. 77. — *Yâḳoût*, I, p. 487. — *Touḥfa*, p. 152. — *État*, p. 681.
Description de l'Égypte, ابوكندر, p. 126. — *Dictionnaire*, ابو جُنْدير, Aboû Djandîr.

Grande ville située à l'occident du Fayyoûm, à deux heures de cheval de Madîna. Elle est entourée de terres ensemencées, mais ne possède ni palmier, ni jardin, ni vigne. Elle reçoit de l'eau du Baḥr Dalîa, par le canal de dériva-

tion At-Tabroûn. Ses habitants sont des Banoû Gaṣìn, fraction des Banoû Kilâb.

DÉPENDANCES :

Mounchât Charf ibn ʿAcham, منشاة شرف بن عشم
Mounchât Aboû Ḥâtim, منشاة ابى حاتم
Mounchât Aoûlâd Abrâcha, منشاة اولاد ابراشه
Mounchât Al-Gaṣìnî, منشاة الغصينى
Mounchât sur le canal d'Al-ʿÂḳoûla, منشاة على خليج العاقولة

DAHMÂ, دَهْمَا.

Nâbousi, p. 101. — *Touḥfa* p. 155, دَهْمَشَا (?). — *État*, p. 682, دَهْمَشَا (?).

Grande ville moderne, au Sud-Ouest de Madîna. On n'y voit ni palmier, ni vigne, ni sycomore, ni plantations; on y cultivait le coton avant que les eaux fussent détournées vers les champs de cannes à sucre, puis lorsque les cannes à sucre abondèrent, elles accaparèrent toutes les eaux et la culture du coton fut abandonnée par ces districts. On y cultive aussi le blé, l'orge et la fève, de l'espèce particulière au Fayyoûm. Elle est située à trois heures de cheval de Madîna et reçoit de l'eau du Baḥr Dalìa par le canal At-Tabroûn. Ses habitants sont des Banoû Ḥâtim, fraction des Banoû Kilâb.

CHOUCHCHAHÂ, شُشَّها.

Nâboulsî, p. 124. — *Touḥfa*, p. 156. — *État*, p. 683.

Ville de moyenne importance, sans arbre ni vigne et avec peu de palmiers. Située au sud du Fayyoûm, vers l'ouest, à trois heures de cheval de Madîna, elle reçoit de l'eau du Baḥr Dalìa par le canal At-Tabroûn. Elle possède une grande mosquée, جامع. Ses habitants sont des Banoû Gaṣìn, fraction des Banoû Kilâb.

CHADAMOÛH, شَدَمُوه[1].

Nâboulsi, p. 125. — *Dictionnaire*, شِدْمُوه, Chedmouh.

Ville de moyenne importance, possédant des enclos de palmiers et peu de

[1] Le *Touḥfa* (p. 156) et l'*État des provinces de l'Égypte* (p. 683) donnent une ville appelée شَرَمُوه, parmi les hameaux de Sennoures. Nous ne trouvons aucune indication sur cet endroit dans Nâboulsî et nous pensons qu'il y aurait lieu d'identifier شدموه avec شرموه: en ce cas il y aurait erreur dans les deux ouvrages mentionnés ci-dessous, شدموه se trouvant, non parmi les hameaux de Sennoures, mais à l'autre extrémité du Fayyoûm.

vignes, de plantations et de sycomores. Située au sud du Fayyoûm, à trois heures de Madîna, elle reçoit de l'eau du Baḥr Dalîa, par le canal al-Ḳalanboû. Ses habitants sont des Banoû Ḳarîṭ et des Châkir, fraction des Banoû Kilâb.

Kanboût, كَنّبُوت.

Nâboulsî, p. 144. — *Touḥfa*, p. 157. — *État*, p. 683.

Petite ville sans habitations (fixes) [1], à trois heures de Madîna, au sud du Fayyoûm. On n'y voit ni arbre ni palmier; elle prend de l'eau du Baḥr Dalîa par le canal At-Tabroûn. Ses habitants sont des Banoû Ḥâtim, fraction des Banoû Kilâb.

Mintâra, مِنْتَارة.

Nâboulsî, 163. — *Touḥfa*, p. 158. — *État*, p. 684. — *Dictionnaire*, المَنْكَرة (?).

Petite ville qui n'a que deux arbres et des acacias, au sud-ouest du Fayyoûm, à quatre heures de Madîna. Elle reçoit de l'eau du Baḥr Dalîa, par le canal At-Tabroûn. Ses habitants sont des Banoû Gasîn.

(Maḳrîzî, I. p. 249, dit que le canal Dalîa, qu'il appelle دلية, passe à سنترية, Santarya. Peut-être ce village est-il le même que منتارة. L'*alif* ayant été omis dans ce dernier nom, on conçoit très bien qu'une erreur de copiste ait pu transformer منترة en سنترية.)

BAḤR TANABṬAWAYH.

Taṭoûn, تَطون.

Nâboulsî, p. 86. — *Touḥfa*, p. 154. — *État*, p. 682, تطوب. — *Dictionnaire*, تُطُون.

Petite ville à trois heures de cheval de Madîna, dans les districts du Baḥr Tanabṭawayh. Au sud se trouvait autrefois une grande ville appelée Taṭoûn, qui a été abandonnée; on a alors construit celle-ci et on lui a donné le nom de l'ancienne. On y voit quelques pieds de coton; elle prend de l'eau du Baḥr Tanabṭawayh. Ses habitants sont des Banoû Ḥâtim, fraction des Banoû Kilâb.

Bouldjousoûḳ, بُلْجُسُوق.

Nâboulsî, p. 82. — *Touḥfa*, 153, بُلْجُوق. — *État*, p. 681, بُلْجُوق.

Grande et belle ville au sud du Fayyoûm, à quatre heures de cheval de Ma-

[1] Probablement un village de bédouins.

dìna. On y voit peu de palmiers et un seul sycomore, une grande mosquée, جامع, et une église démolie. Elle reçoit de l'eau de la rive sud du Baḥr Tanabṭawayh. Ses habitants sont des Banoù Ḥàtim, fraction des Banoù Kilàb.

Ṭalìt, طَليت.

Nâboulsî, p. 128. — *Touḥfa*, p. 154. — *État*, p. 682.

Ville récente, peu peuplée, ombragée de palmiers et de figuiers. C'était autrefois une grande ville, bien peuplée; elle a été abandonnée, dit-on, depuis la disette du règne d'Al-Moustanṣir[1]. Située au nord du Fayyoùm et à une demi journée de Madìna, elle prend de l'eau du Baḥr Tanabṭawayh par un canal restauré au temps de l'émir Fakhr ad-Dìn. Ses habitants sont des Banoù Ḥàtim.

Haìcha Doumoûchya, هيشة دموشية.

Nâboulsî, p. 172.

C'était un bas-fond sur le territoire de Doumoùchya et sur le Khalìdj Tanabṭawayh; Fakhr ad-Dìn le fréquenta et en fit un bourg (Manchya); il est devenu maintenant une petite ville qui s'étend sur des palmiers peu nombreux et de petits acacias, au sud et à deux heures de cheval de Madìna. Elle prend de l'eau du Baḥr Tanabṭawayh. Ses habitants sont des Banoù Ḥàtim.

Ḳoumbachâ, قُمْبَشَا.

Nâboulsî, p. 141. — *Ahmed Zéki*, p. 43. — *Touḥfa*. p. 157. — *État*, p. 683, قُمبشَا. — *Dictionnaire*, قَلَمْشاء, Ḳalamchà (mais l'ancien nom est resté chez les habitants, d'après Ahmed Zéki).

Grande ville au sud du Fayyoùm, à quatre heures de distance de Madìna. On y voit peu de dattiers et quelques vignes, ainsi qu'une grande mosquée, جامع. Elle prend de l'eau du Baḥr Tanabṭawayh. Ses habitants sont des Banoù Rabî'a, fraction des Banoù Kilàb.

Al-Mahmasî, المَهْمَسِى.

Nâboulsî, p. 55. — *Ahmed Zéki*, p. 44. — *Touḥfa*, p. 151. — *État*, p. 680, المَهْمَسِى وهو البَهْمَسِى, Aujourd'hui, المهيمسى Al-Mahìmsî (d'après Ahmed Zéki).

Un des hameaux de Ḳoumbachà; c'est une petite bourgade avec quelques

[1] En 457 de l'hégire.

palmiers à quatre heures de distance d'Al-Madîna, à l'extrémité sud du Fayyoûm, en partie sur le territoire d'Al-Bahnasâ. Elle prend de l'eau d'un canal de la rive sud du Baḥr. Ses habitants sont des Banoû Ḥâtim; ils sont connus sous le nom d'Al-Myâḥya, المياحية.

Al-Ḳalhâna, القَلْهانة.

Nâboulsî, p. 57. — *Touḥfa*, p. 152. — *État*, p. 681, القِلْهانه. — *Dictionnaire*, قَلْهَانَه.

Ville située au sud de Doumoûchya. Ses habitants sont des Banoû 'Âmir, connus sous le nom d'Ach-Chabîtyîn, الشبيتيين, fraction des Banoû Kilâb. Ils boivent de l'eau d'un canal de la rive sud du Baḥr.

Daîr Naḳaloûn, دَيْر نَقَلُون.

Nâboulsî, p. 22. — *Amelineau*, p. 273. — *Maḳrîzi*, p. 505. — *Aboû Sâliḥ*, p. 205. *Quatremère*, p. 412. — *Vansleb*, *Nouvelle relation de l'Égypte*, p. 275.

Dans la montagne, à l'est de Ḳoumbachâ. Église de l'archange Gabriel.

Daîr al-Ḳalamoûn, دَيْر القَلَمون.

Nâboulsî, p. 22. — *Yâḳoût*, II, p. 687. — *El-Bekrî*, trad. De Slane (*Journ. Asiat.*, 1858), p. 451. — *Makrîzî*, II, p. 505. — *Quatremère*, I, p. 473. — *Aboû-Sâliḥ*, p. 206.

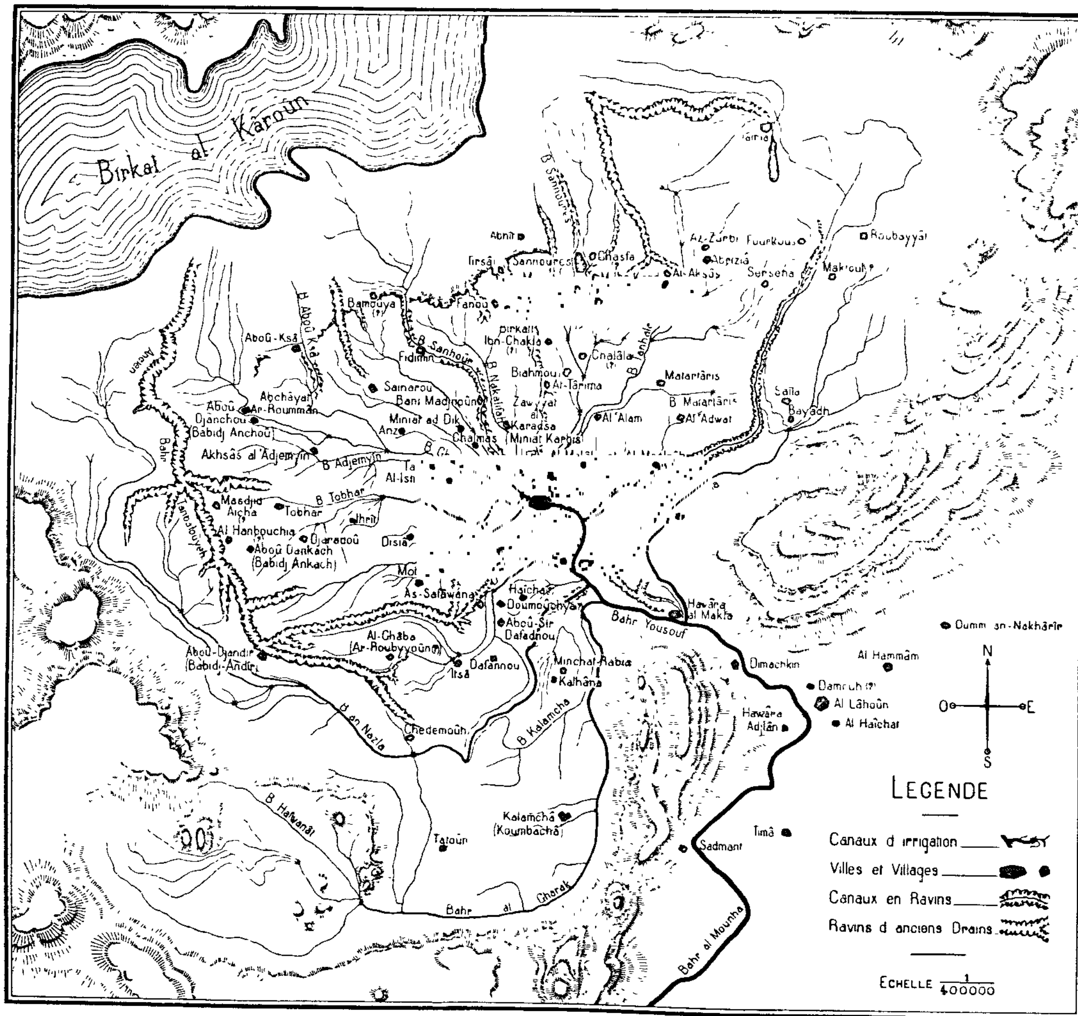
Au pied de la montagne, à l'entrée du Fayyoûm. Douze églises dont une de la Vierge Marie.

CARTE DE LA PROVINCE DU FAYYOÛM

AU VIIE SIÈCLE DE L'HÉGIRE

D'APRÈS LE *KITÂB TÂRÎKH AL-FAYYOÛM*

D'AN-NÂBOULSÎ.



NOMS DE LIEUX SITUÉS AU FAYYOÛM ET NON MENTIONNÉS PAR AN-NÂBOULSÎ.

أرْض السَّرير Arḍ as-Sarîr, *État*, p. 680; *Touḥfa*, p. 151.

أطْفيح شلاّ Aṭfîḥ Challâ, *État*, p. 680; *Touḥfa*, p. 151.

أطْنية Aṭnya, *Description de l'Égypte*, p. 125.

أفْلاح الزيْتون Aflâḥ az-Zaitoûn, *Aboû Sâliḥ*, p. 208; *Quatremère*, p. 412.

أقْطاع مُتاولة Aktâʿ Moutâwala, *Description de l'Égypte*, p. 126.

بَحْر أبو المِير Baḥr Aboû l-Mîr, *Dictionnaire*, p. 105.

برنيودة Barnioûda, *Aboû Sâliḥ*, p. 210; *Quatremère*, p. 413.

بنى عثْمان Banî ʿOtmân, *Dictionnaire*, p. 118.

جبيلة Djabîla, *Description*, p. 129; *Dictionnaire*, p. 199. جَبَلَة Gabala.

الجعافْرة Al-Djaʿâfra, *Description*, p. 126; *Dictionnaire*, p. 198.

حَجَر اللاهون Ḥadjar al-Lâhoûn, *Aboû Sâliḥ*, p. 202; *Quatremère*, p. 413; *Amélineau*, p. 232.

الحسْبة Al-Ḥasba, *Description*, p. 126.

دَمُونَة Damoûna, *Quatremère*, p. 396; *Makrizi*, I, p. 248.

دَهْمْرو Dahmroû, *Description*, p. 128 (sur la carte Dârâmât).

دَيْر ابى جَعْران Daîr Abî Djaʿrân, *État*, p. 682; *Touḥfa*, p. 155.

دَيْر زكاوة Daîr Zakâwa, *Description*, p. 125.

الرَوْضة Ar-Rauḍa, *Description*, p. 130; *Dictionnaire*, p. 465.

ريان الصغير / ريان الكبير } جبل ريان Djabal Rayân, *Description*, p. 125.

الزاوية الخَضْرا Az-Zâwyat al-Khaḍrâ, *Dictionnaire*, p. 542.

سِدْرا والاشْرفية Sidrâ et Al-Achrafyya, *État*, p. 682; *Touḥfa*, p. 155.

السِلِيّين As-Silyîn, *Dictionnaire*, p. 500.

سِدْموية Sidmouya, *Description*, p. 126.

سِنّوريس Sinnourîs, *Description*, p. 125.

الظاهرية وشوبيس (وتعرف بصقيل) Adh-Dhâhiryya et Choûbis (connue sous le nom de Ṣakîl) *État*, p. 680-683; *Touḥfa*, p. 152-156.

عاقولة ʿÂkoûla, *État*, p. 683; *Touḥfa*, p. 156.

العَزَب Al-ʿAzab, *Dictionnaire*, p. 100.

العتامنْة والمزارْعة Al-ʿAtâmna et al-Mazarʿa, *Description*, p. 126; *Dictionnaire*, p. 89.

العرين Al-ʿArîn, *Description*, p. 126.

كُحافة Kouḥâfa, *Description*, p. 128; *Dictionnaire*, p. 333.

قصرقوابل Kasr Koûbal (*sic*) ou Kasr Banât, *Description*, p. 126.

الكَلّابيّين Al-Kallâbyîn, *Dictionnaire*, p. 307.

كَفْر فَزارة Kafr Fazâra, *Dictionnaire*, p. 299.

كَفْر عَمِيرا Kafr ʿAmîrâ, *Description*, p. 130; كفر عميرة *Dictionnaire*, p. 287.

كَفْر الزَعفَراني Kafr az-zaʿfarany, *Dictionnaire*, p. 298.

الكعّابى الجديد et الكعّابى القديمة Al-Kaʿâby al-Djadîd et Al-Kadîma, *Description*, p. 129, *Dictionnaire*, p. 284.

منشية ابى زَكْرى Manchyat Abî Zakrî, *État*, p. 684, ابن زكرى Ibn Zakrî; *Touḥfa*, p. 158.

منشية ربيع Manchya Rabîʿ, *Description*, p. 126; *Dictionnaire*, p. 377.

محاريت الرِّزَق Maḥârît ar-Rizak, *État*, p. 684; *Touḥfa*, p. 157.

منشاة عُطيفة Mounchât ʿOuṭîfa, *Dictionnaire*, p. 377.

منشية عبد الله Manchyat ʿAbd Allah, *Description*, p. 129; *Dictionnaire*, p. 375.

مناشى الخَطِيب Manâchî al-Khâṭîb, *Dictionnaire*, p. 357, المناشى; *Description*, p. 127.

منشاة حُلْفا Mounchâ Ḥoulfâ, *Dictionnaire*, p. 376.

مُرْطَس Morṭoṣ (Morkos), *Description*, p. 130.

المقاتلة Al-Moukatala, *Description*, p. 130, المَقَاتْلة al-Makatla; *Dictionnaire*, p. 355.

منْهرَى Manhara, *Description*, p. 125.

منية Minìa, *Description*, p. 126; المنيا; *Dictionnaire*, p. 377.

مدينة الغرق Madînat al-Garak, *Description*, p. 125, الغَرَق السُلْطاني; *Dictionnaire*, p. 206, غَرَق عَجْلان Garak ʿAdjlân; *État*, p. 683; *Touḥfa*, p. 157.

مدينة معدي Madîna Maʿdy, *Description*, p. 125.

المعْصَرة Al-Maʿṣara; *Description*, p. 127 et 130; معصرة دُودَه ، معصرة عَرَفَة, *Dictionnaire*, p. 363.

النزلاوي An-Nazlâwi, *Dictionnaire*, p. 440.

نزْلة Nazla, *Description*, p. 127; النَّزْلة, *Dictionnaire*, p. 440.

نَوّارة Nawwâra, *Dictionnaire*, p. 439.

النجاري An-Nadjâry, *Description*, p. 127.

هرم مدينة الهبجد Haram Madînat al-Habdjad, *Description*, p. 125.

همّام Hammâm, *Description*, p. 126.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES NOMS DE LIEUX CITÉS DANS CETTE ÉTUDE.

G. Salmon.

UNE
MONNAIE D'OR À LÉGENDES HIÉROGLYPHIQUES
TROUVÉE EN ÉGYPTE

PAR

M. ÉMILE CHASSINAT.

La monnaie d'or dont je donne ici la reproduction me fut confiée en 1898 par un marchand d'antiquités du Caire, M. Dingli, qui m'autorisa à l'étudier et à la publier si je le jugeais nécessaire. Présentée à plusieurs numismates dès sa découverte, elle avait été fort mal accueillie par eux, et son authenticité sérieusement mise en doute. Un antiquaire de Paris, fort connu par sa compétence en matière de numismatique ancienne, la classa cependant, provisoirement, parmi les incertaines de la Cyrénaïque, à cause de la figure de cheval qu'elle porte sur une de ses faces. J'hésitais moi-même à la signaler, espérant que le hasard finirait par me mettre un jour entre les mains une autre monnaie du même type, qui permettrait de régler d'une manière ou d'une autre la question d'authenticité. M. Maspero, en ayant eu, il y a peu de temps, un moulage à sa disposition, en fit une courte description et, s'inspirant d'un passage du Pseudo-Aristote[1], l'attribua au roi égyptien Téos, dans une note parue au *Recueil de travaux*[2]. L'opinion énoncée par M. Maspero, qui concorde avec celle que je m'étais faite, dissipe mes derniers scrupules : tout compte fait, il ne peut être indifférent aux spécialistes de posséder l'image exacte d'un monument numismatique aussi curieux et singulier que celui qui nous occupe, ne serait-ce que pour être mis en garde — dans l'hypothèse la plus défavorable — contre les productions de jour en jour plus parfaites et plus abondantes des faussaires. J'essaierai, dans ce qui suit, de dégager aussi clairement qu'il se peut, les raisons pour lesquelles, au point de vue strictement égyptologique, on ne saurait y voir l'œuvre d'un ouvrier moderne.

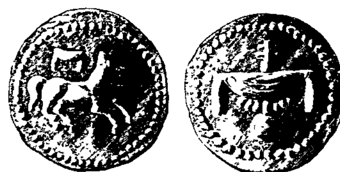
Cette monnaie fut découverte vers le mois de juillet 1896, dans les environs

(1) Pseudo-Aristote, *Économiques*, II, XXV, *édit.* Didot, t. I, 646-647.

(2) *Recueil de travaux*, t. XXII (1900), p. 225-226.

de Damanhour. Elle faisait partie d'un petit trésor composé principalement de philippes, de dariques, d'une monnaie inédite de Lampsaque et de quelques autres pièces à légendes hiéroglyphiques semblables à celle qui fait l'objet de ce travail[1]. Ces dernières furent remises, m'a-t-on affirmé, à un membre de la famille khédiviale. Je n'ai pas eu la chance de les voir, et il m'est difficile de dire si elles se trouvent encore en Égypte ou si elles ont passé en Europe.

Elle porte sur une de ses faces le groupe hiéroglyphique suivant : ; la même légende se lit sur l'autre face, mais, cette fois, avec l'orthographe usitée assez fréquemment à partir de l'époque saite , le cheval galopant étant employé pour reproduire la valeur phonétique du luth . Le tout est entouré d'un grènetis d'un relief assez accentué, comme le sont du reste les figures qu'il encadre. Son poids est de 8 gr. 553, soit à peu de chose près celui des statères d'Alexandre de Macédoine, dont elle a également le module. La différence de 0 gr. 17 qu'elle accuse sur les statères de même conservation que j'ai pesés est très normale, si l'on tient compte du poids moyen de ces pièces d'or qui oscille entre 8 gr. 45 et 8 gr. 62. Elle présente, de ce chef, toutes les garanties désirables d'authenticité. De même pour la facture. Elle est frappée et non coulée comme le sont les faux d'Égypte, dont de nombreux échantillons, en or principalement, m'ont passé devant les yeux. Mais le point sur lequel il faut surtout insister, c'est la correction de la légende et sa perfection d'exécution. On sait combien il est malaisé d'imiter une inscription hiéroglyphique, bien plus encore de la composer : la fraude se révèle immédiatement par quelque maladresse dans la forme ou le détail des signes et dans la tournure de la rédaction. Or, ici, rien n'est suspect. Le luth est correct ; le ne laisse rien à désirer. Le cheval seul, égyptien d'attitude, est grec d'exécution ou tout au moins est l'œuvre d'un graveur accoutumé au contact de l'art grec et de sa technique. Il est traité de la même façon que celui qui décore les monnaies de Carthage ou, mieux encore, de ceux qui sont attelés au quadrige qui figure au revers des philippes : les boulets, les jarrets et les sabots de la bête sont fortement accusés par un



[1] J'ai recueilli plusieurs versions concernant le nombre des pièces à empreintes hiéroglyphiques provenant de cet endroit. Selon les uns, une seule monnaie de ce type, celle qui est reproduite par la figure ci-jointe, a été découverte; selon les autres, il en existe plusieurs.

coup de bouterolle enfoncé profondément dans le métal du coin. On ne se représente guère un faussaire, même habile, inventant de toutes pièces une légende hiéroglyphique aussi régulière et se posant, par surcroît et comme par jeu, sans raison apparente, le problème ardu et quelque peu imprudent, d'en donner un doublet graphique : l'imitation d'un Pescennius Niger en potin, d'un Diaduménien, d'un Pertinax ou d'une autre rareté de la série impériale d'Égypte aurait été incontestablement plus simple et plus productive que la création d'un type aussi inattendu et propre entre tous à éveiller les soupçons des antiquaires.

Le choix précis et le groupement harmonieux des signes qu'on lit sur cette pièce révèlent en outre des connaissances profondes de l'épigraphie égyptienne. Lorsque les sculpteurs égyptiens avaient à faire figurer dans un texte des lettres dont la masse s'équilibrait mal, ils les combinaient de façon à former un groupe compact dans lequel les blancs se trouvaient répartis de façon convenable. Par exemple, ils préféraient à , à , etc. C'est exactement ce que montre la monnaie. L'artiste, afin d'éviter un effet disgracieux en superposant le cheval au (), a simplement placé le au-dessus du cheval . Le groupe se trouve être dans le même cas. D'ordinaire, on l'écrit , mais les deux signes ont été réunis ici dans le but de garnir plus avantageusement le flan de la médaille, suivant un principe décoratif analogue à celui que je viens de citer, qui associe plusieurs signes afin de leur donner plus d'ampleur et de décorer régulièrement, en épousant leurs formes extérieures, les surfaces à couvrir. Il rappelle de très près le groupe commun à toutes les époques , qui servait à rendre le mot « argent » et qui, lui aussi, est formé de deux syllabiques assemblés et .

La différence qui existe entre les deux attitudes données au cheval dans les hiéroglyphes a été aussi soigneusement observée, bien qu'il soit facile de confondre entre (= ,) et (=) ; l'emploi judicieux qui a été fait de la seconde forme plaide encore en faveur de l'origine antique de la monnaie.

Il me sera facile de montrer maintenant que le sens de la légende dont je viens de faire l'examen graphique est aussi clair que possible. Dans les listes de tributs apportés par les peuples vassaux, les percepteurs égyptiens distinguaient avec soin, d'un nom particulier, suivant sa provenance ou sa qualité,

l'or qui leur était livré. C'était l'or du pays de Koush [1], qu'on extrayait des riches mines de l'Etbaye, l'or de Coptos, [2], d'Ombo, [3], d'Edfou, [4], suivant qu'il pénétrait en Égypte, venant de la mer Rouge, par les routes de caravanes qui aboutissaient à Coptos, Ombo et Radésiéh [5]. Il y avait aussi l'or «d'eau», , qu'on recueillait dans les fleuves; le , , , [6], l'or en pépites ou en poudre, qu'on voit représenté sur les monuments, soit en monceaux de minerai brut, soit en briques ( ), soit enfermé dans des bourses de cuir [7]. Le figure précisément dans cette énumération. On désignait sans doute de la sorte un or spécial qui se recommandait par sa pureté naturelle «l'or fin». Il est aussi mentionné dans la grande liste des donations faites par Ramsès III à divers temples, qui est consignée au papyrus Harris n° 1. Il y est accolé au [8] (litt.) «l'or de la balance», qui devait être, lui aussi, un métal affiné, porté à un titre uniforme prêt à être employé dans les échanges et les transactions commerciales sous forme de *dabnou* ( ) ou d'anneaux ([9]).

La mention, sur une monnaie, de la nature de la matière dont elle est formée, bien que curieuse, n'est pas un fait inconnu, sinon dans l'antiquité, du moins dans les temps modernes. Il y a une cinquantaine d'années, vers 1857, des Compagnies minières et des négociants de l'Amérique du Nord frappèrent des monnaies sur lesquelles on lisait les mots suivants, qui répondent exactement au égyptien, «Native Gold» ou «Pure Gold [10]». Il est vrai qu'elles portaient encore sur une de leurs faces, en guise de garantie, un attribut quelconque ou le nom de ceux qui les avaient émises, ce qui leur assurait la libre circulation dans un milieu spécial. C'est ce qui manque précisément à la nôtre.

(1) Lepsius, *Les métaux dans les inscriptions égyptiennes*, p. 6. Chabas, *Rev. arch.*, 1861, I, p. 16.

(2) Lepsius, *ibid.*, p. 6.

(3) Id., *ibid.*, p. 6.

(4) Id., *ibid.*, p. 7.

(5) Localité située un peu au sud d'Edfou, qui servait de point de départ aux caravanes qui partaient de cette ville dans la direction de la mer Rouge.

(6) Dümichen, *Hist. Inschr.*, I, pl. 34. Le métal est disposé en tas. Lepsius, *op. cit.*, p. 10 et pl. I.

(7) Dümichen, *Hist. Inschr.*, I, XXXIV. Lepsius, *op. cit.*, pl. I, .

(8) *Pap. Harris n° 1*, pl. 33 *a*, l. 5. Voir Piehl, *Dictionnaire du papyrus Harris*, n° 1, p. 45.

(9) Dümichen, *op. cit.*, pl. XXXIV.

(10) E. Babelon, *Les origines de la monnaie*, p. 101.

Mais ce détail, qui a son importance dans le monnayage régulier, tel que nous le concevons, ne doit pas être tenu pour indispensable dans le cas qui nous occupe. Il ne faut pas perdre de vue, en effet, que notre monnaie d'or est le produit probable d'un premier essai de fabrication d'espèces métalliques qui, selon toute vraisemblance, fut créé en hâte et pour répondre aux besoins impérieux d'une période critique. Si nous devinons sans peine à quel mobile les Égyptiens ont obéi en le tentant, nous ignorons, par contre, quelle conception personnelle ils s'étaient faite d'un instrument d'échange aussi différent de celui qu'ils avaient utilisé jusque là, et dont ils avaient pu reconnaître les avantages dans leurs relations journalières avec les Grecs établis dans l'Égypte septentrionale. On peut admettre qu'ils s'en sont tenu à utiliser, en la transformant plus ou moins profondément et en l'adaptant à un modèle qui leur était familier, une chose déjà existante chez eux. Or il est permis de supposer que les briquettes de métal précieux et les anneaux de tous poids entassés dans le trésor du pharaon, dans celui des temples et dans les caisses des particuliers portaient des marques distinctives qui permettaient de reconnaître à première vue leur valeur intrinsèque, leur degré de pureté ou leur provenance, et qui leur assuraient un cours régulier dans le commerce. Dans les scènes figurées sur les murailles des temples et des tombes, montrant la livraison des redevances d'or et d'argent, on lit toujours au-dessus des tas de minerai et de lingots le nom qui déterminait la valeur courante du métal et lui assurait une cote spéciale dans les opérations d'achat ou de vente [1]. On ne peut croire en effet que les Égyptiens qui ont toujours montré une initiative remarquable, soient restés, dans ce cas particulier, au-dessous des autres peuples qui ont utilisé l'or et l'argent comme moyen d'échange [2]. Un fait,

[1] Percy E. Newberry, *The life of Rekhmara* pl. V.

[2] On a toujours éprouvé, dès les temps les plus reculés, le besoin de marquer les métaux consacrés aux échanges. Schlieman a trouvé, dans les fouilles d'Hissarlick, des petites barres d'or perforées d'un nombre régulier de trous qui semblent être des indications de poids ou de valeur. D'autres barres d'électrum, de même provenance, portent cinquante-deux et soixante incisions horizontales, taillées en forme de dents, qui sont des marques de même nature. Dans l'Italie centrale, l'*aes rude* fut remplacé par des lames de cuivre ornées de stries en relief convergeant vers un axe central et séparés par des globules. Ces premiers essais monétaires ont été fort bien exposés par M. Babelon dans son excellent ouvrage intitulé *Les origines de la monnaie*, p. 69-90.

du reste, semble indiquer clairement le contraire. Nous trouvons fréquemment, dans les actes notariés rédigés en écriture démotique remontant à l'époque perse et même antérieurement, la mention de *dabnou*[1] d'argent fondus du temple de Phtah de Memphis, [2], qu'on distingue plus tard soigneusement des *dabnou* d'argent gravés, que les manuscrits ptolémaïques nomment *hat' ef ke*[-*t*], ce qui correspond dans les bilingues démotico-grecs à l'expression *αργυρου επισημου*[3], et désigne les tétradrachmes à l'effigie des Ptolémées. Il s'ensuit naturellement que si les scribes insistaient aussi spécialement dans certains cas sur la clause conformément à laquelle les versements prévus par les contrats devaient être effectués en *dabnou* d'argent fondus au temple de Phtah, c'est qu'il en existait d'autres dont le métal ou le poids, au jugement des intéressés, n'offraient pas les mêmes garanties qu'eux. Ce qui contribuerait à faire croire que les premiers étaient revêtus d'une marque conventionnelle qui permettait de les distinguer sans difficulté des seconds[4].

Le groupe hiéroglyphique remplirait donc la fonction d'estampille dans la monnaie qui nous occupe. Il copierait le poinçon dont on marquait les briques et les anneaux d'or de la qualité *nofir*.

[1] Le mot que je traduis ici par «*dabnou* [d'argent]» est écrit en démotique par un signe qui équivaut à , lequel, dans une stèle datée de l'an 21 de Ptolémée Philadelphe, NAVILLE, *The Store-City of Pithom*, pl. X, est donné comme variante monétaire à «*dabnou* d'argent». Voir aussi REVILLOUT, *Rev. ég.*, t. IV, p. 97 et *Lettres sur les monnaies égyptiennes*, p. 64.

[2] . Le mot ne figure pas dans les dictionnaires avec le sens de «fondre» que lui attribue avec raison M. Revillout dans ses traductions de contrats démotiques (cf. par exemple *Rev. ég.*, t. II, pl. XLIII, notes 1-5 et passim). M. Pierret cite, dans son *Vocabulaire hiéroglyphique*, p. 104, en l'accompagnant d'un point de doute, un mot tiré du *Livre des morts*, chapitre LXIX, l. 7, mais ne le traduit pas. Brugsch rapproche à tort de l'hiéroglyphique , *Dictionnaire hiéroglyphique*, suppl., p. 362. Un passage de la liste des tributs de Thoutmosis III, BRUGSCH, *Thesaurus*, p. 1184, l. 14, montre qu'il faut bien traduire ce terme par «fondre» : «un cratère fondu en argent». (Le vase qui sert de déterminatif au mot *aqana* est pourvu, dans l'original, de deux anses qui partent du col pour se souder à la panse.)

[3] REVILLOUT, *Rev. ég.*, t. VII, p. 57. Ces *dabnou* gravés dont sans doute ce que le *Roman de Setna* appelle des .

[4] L'existence de lingots de ce genre paraît démontrée pour l'Assyrie. Le sanctuaire d'Istar d'Arbèles émettait des lingots d'argent et de cuivre qui portaient l'effigie de la déesse sous les auspices de laquelle ils étaient coulés, OPPERT et MENANT, *Documents juridiques de l'Assyrie et de la Chaldée*, p. 187 et 226; BABELON, *Les origines de la monnaie*, p. 58. C'est le principe de l'*aes signatum*.

Il était naturel que, créant une monnaie, les Égyptiens lui donnassent l'aspect de celles qui leur étaient familières. En effet, à l'époque saite, on connaissait déjà dans le Delta de nombreux types de monnaies d'argent importées d'Asie-Mineure et des îles de l'Archipel par les émigrants grecs. On les employait dans une grande partie du pays, cela probablement dès Ahmosis, le roi hellénophile, sous lequel les Grecs affluèrent dans la vallée du Nil. Les *tells* antiques de la région située entre Alexandrie et Memphis en fournissent fréquemment.

Il est même probable qu'on copia plusieurs de ces monnaies marquées d'un carré creux au revers, frappés à Egine, Corinthe, Chios, Samos, Lete, etc., alors assez communes en Égypte. Toutes celles qu'il m'a été donné d'examiner offrent des caractères plastiques qui les distinguent de celles qu'on recueille dans leur pays d'origine. Le métal ne semble pas en avoir été traité avec autant de soin : il est moins plein et généralement piqué, mais cela tient sans doute à la nature du sol où il est resté longtemps enfoui qui, n'étant pas propre à la conservation de l'argent qu'il recouvre d'une oxydation profonde et opiniâtre, a pu contribuer à le dénaturer. Il y aurait quelques remarques utiles à faire à ce sujet. A. de Longpérier, qui le premier s'est occupé de ces sortes de monnaies, a tiré de l'examen d'une série de vingt-trois pièces découvertes à Mit-Rahineh par Mariette, en 1860, une conclusion que je ne crois pas exacte. Il pense qu'après avoir été apportées par quelque négociant en Égypte, «contrée où la monnaie n'était pas en usage», elles auraient été «livrées à un orfèvre qui s'est hâté de les défigurer à coups de ciseaux[1]» avant de les fondre. Elles proviennent bien d'un atelier d'orfèvre, la quantité d'argent, 75 kilogrammes (60 *ocques*), dont une partie ouvrée, trouvée au même endroit, ne laisse guère de doute à cet égard ; mais je crois que l'artisan chez qui elles ont été découvertes exerçait la profession d'*argentarius* et qu'il frappait pour son propre compte de la monnaie d'argent sur le modèle de celle qui figurait parmi les objets qu'il nous a légués. Depuis Mariette, plusieurs trouvailles semblables ont été faites dans la Basse-Égypte (et nous voyons par là que nous n'avons pas affaire à un cas isolé d'importation de monnaie étrangère) qui ont presque toujours fourni, en même temps que des pièces coupées ou dénatu-

[1] A. de Longpérier, *Œuvres*, t. II, p. 525.

rées par le ciseau, des pièces à fleur de coin et des flans préparés pour le monnayage [1]. J'ai même vu récemment une de ces monnaies dont le revers est encore lisse, qui constitue un document précieux en faveur de ce que je viens de dire relativement à l'imitation en Égypte des monnaies grecques archaïques et montre, de plus, comme M. Babelon l'a écrit, que les carrés creux ne sont pas, suivant l'opinion accréditée, produits «par des aspérités banales ménagées sur l'enclume monétaire pour empêcher le lingot de glisser sous le coup du marteau», mais des marques apposées après coup [2]. Les pièces coupées ou mutilées intentionnellement n'ont pas été, comme le supposait A. de Longpérier, cisaillées pour être jetées ensuite au creuset. Les Égyptiens, ne possédant pas de monnaie nationale, ont utilisé celle que les Grecs leur fournissait de la même façon que le font encore les Chinois avec le numéraire qui pénètre chez eux. Les acceptant en tant que lingots, ils les taillaient et les rognaient suivant les besoins du moment.

A l'encontre de ce qui s'était passé pour l'argent, il semble que les monnaies d'or et d'électrum antérieures aux dariques ne furent pas admises dans la circulation en Égypte. Le métal jaune continua probablement a y être accepté en paiement sous forme d'anneaux pondéraux, et il fallut certainement la pression violente d'un évènement grave pour que l'état de choses établi depuis si longtemps et respecté par tous subit la transformation profonde que notre monnaie révèle. Par son aspect et sa facture, celle-ci ne remonte pas au-delà du IVe siècle. Aussi j'avais tout d'abord pensé pouvoir l'attribuer à l'un des derniers rois saites, Nectanébo Ier, qui, sollicité par les troupes étrangères à sa solde de leur verser le prix de leurs services en monnaies semblables à celles qui était répandues dans le monde hellénique, aurait fait fabriquer un numéraire nouveau dont le poids, la forme et la décoration satisfaisaient tout à la fois Grecs et Égyptiens. Le texte signalé par M. Maspero montre d'une façon presque indiscutable que le fait que je reportais à Nectanébo ne s'est produit que quelques années plus tard, sous l'un de ses successeurs, Téos, mais dans des conditions analogues à celles que je soupçonnais. Chabrias l'Athénien, le conseiller de Téos dans la lutte entreprise par ce prince contre la domination

[1] Longpérier, *loc. cit.*, p. 525, *in fine*, dit que les monnaies de Mit-Rahineh sont dans «un état qui prouve qu'elles avaient à peine circulé».

[2] Babelon, *op. cit.*, p. 117.

perse, obtint que tout l'or et tout l'argent qui pourraient être recueillis dans le pays seraient monnayés en vue de la paye des mercenaires. Que sont devenues les monnaies frappées à l'instigation de Chabrias? Ont-elles toutes disparu ou bien retrouvons nous l'une d'elles dans celle qui fait l'objet de ce travail? Je m'en tiendrai jusqu'à nouvel ordre à la dernière supposition.

Je citerai pour terminer une remarque curieuse faite par F. Lenormant, qui n'est pas sans valeur ici. Sous les Achéménides, c'est principalement pour la destination particulière de la solde militaire qu'on a frappé les monnaies. «Chacun des deux métaux était affecté d'une manière spéciale au service de l'armée et de la marine [1]»: l'or, d'après Xénophon, était destiné aux troupes de terre, l'argent à la flotte [2].

E. Chassinat.

[1] F. Lenormant, *La monnaie dans l'antiquité,* t. I, p. 137, 138.

[2] Xénophon, *Anabase,* I. 3, 21; V, 6, 23; VI. 4, 2; VII, 6, 1.

NOTES
ARCHÉOLOGIQUES ET PHILOLOGIQUES

PAR

M. JEAN CLÉDAT.

Durant mon séjour à Meïr, janvier-mai 1900, où j'avais été chargé de faire un relevé des tombes de cette nécropole, je recueillis, tant à Meïr que dans les villages voisins, quelques inscriptions et morceaux de sculptures de différentes natures. Outre les inscriptions prises sur les monuments mêmes, les habitants du pays, surtout aux villages de Cousieh et Baouit, possèdent un grand nombre de monuments de toutes sortes qu'il n'est pas toujours très facile d'avoir en sa possession. Mais la patience et surtout l'appât de quelques piastres arrivent à éteindre la méfiance naturelle du fellah. A l'époque où je quittais le pays, les fellahs venaient encore m'offrir des antiquités que je ne pus voir, faute de temps. C'est ainsi qu'à Cousieh, et à Baouit, j'ai pu acquérir quelques monuments d'un certain intérêt. Je les publie par localité.

I. *Meïr.* — Dans une tombe non décorée, à droite de celle de Pepi-Ankh, on lit sur le linteau de la porte de la deuxième chambre et à l'entrée, l'inscription copte suivante peinte en rouge et écrite sur une seule ligne : ⲡⲓⲱⲧ ⲡϣ-

ⲗ *sic*

ⲣⲉⲓ ⲡⲉⲛⲁⲩⲟ *sic* ⲡⲁⲥⲟⲛⲙⲏⲛⲁ̀ ⲙⲓⲭⲁⲏⲁ̀ ⲅⲁⲃⲣⲓⲏⲁ̅ⲧ̅ⲛⲙⲁⲓ ⲙⲁⲣⲓⲁ ⲁⲡⲁⲡⲁⲗⲱ[illegible]
ⲙⲁⲉⲧⲟⲩⲁⲃ ⲛ *sic*

ⲗ *sic*

ⲡⲁⲛⲩⲟⲡ·ⲁⲡⲁⲫⲓⲃ̀ⲍⲏⲁⲓⲁⲥ ⲕⲟⲩⲓ « Le père, le fils et le Saint-Esprit, le frère Ména, Michaël, Gabriel, notre justifiée Marie, l'apa Apllo, l'apa Anuop [1], l'apa Phibréliac le jeune ».

Autre inscription, dans une tombe également non décorée; elle est peinte sur un linteau de porte : ⲡⲁⲫⲟⲥ ⲭⲩⲣⲏⲙⲟⲛⲟⲥ ⲥⲩⲁⲁⲓⲙⲟⲁⲓⲟⲥ ⲧⲟⲩ ⲁⲓⲁⲟⲩⲙⲟⲩ ⲡⲁⲡⲉⲧⲉⲡⲟⲩ.

[1] Pour le nom de Anuop, voir la forme ⲁⲛⲟⲩⲡ dans *Recueil de travaux*, vol. V, p. 63, n° 3. Peut être dans le nom ⲁⲡⲗⲗⲱ, faut-il lire Apollo. Le caractère suivant qui est mutilé doit être un ⲗ.

Dans la tombe de Senba, sur la paroi gauche de la niche, une croix copte. On lit, à gauche : ⲓ̅ⲥ̅ ⲡⲉⲭ̅ⲥ̅, à droite : ⲅⲉⲱⲣⲅⲓⲟ[ⲥ].

II. *Cousieh.* — J'ai relevé plusieurs inscriptions provenant de chez M. Dimitri Nasr, professeur à l'école copte, dont une épitaphe copte que j'ai acquise.

Pierre tombale. Hauteur o m. 35 cent., long. o m. 25 cent.

† ⲓ̅ⲥ̅ ⲡⲉⲭ̅ⲥ̅ ⲁⲣⲓ
ⲟⲩⲛⲁⲙⲛⲧⲩⲯ[...]
ⲭⲏⲙⲁⲕⲁⲣⲉⲙ
ⲛⲧⲁⲕⲓⲁⲛⲧⲁⲩ
ⲙⲧⲟⲛⲙⲙⲟⲩⲛⲥ
ⲟⲩⲯⲓⲥⲙⲡⲁⲣⲙ
ϩⲟⲧⲡⲍⲓⲛⲭ
ⲡϫⲟⲉⲓⲥⲁⲣⲓⲟⲩ
ⲛⲁⲛⲉⲙⲁⲛⲉ
ⲙⲁⲩϥ[...]

Remarquer la forme ⲡⲁⲣⲙϩⲟⲧⲡ pour ⲡⲁⲣⲙⲟⲩⲧⲉ ; le dernier caractère de la dernière ligne qui manque en partie doit être un ⲑ.

Diorite. Fragment de statue assise, la tête et le torse manquent. Inscription sur le siège du personnage :

à droite :



à gauche :

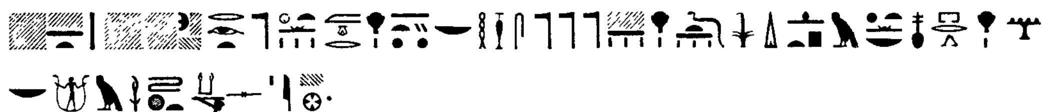


Pierre calcaire, rectangulaire et plate.

1° Côté droit:



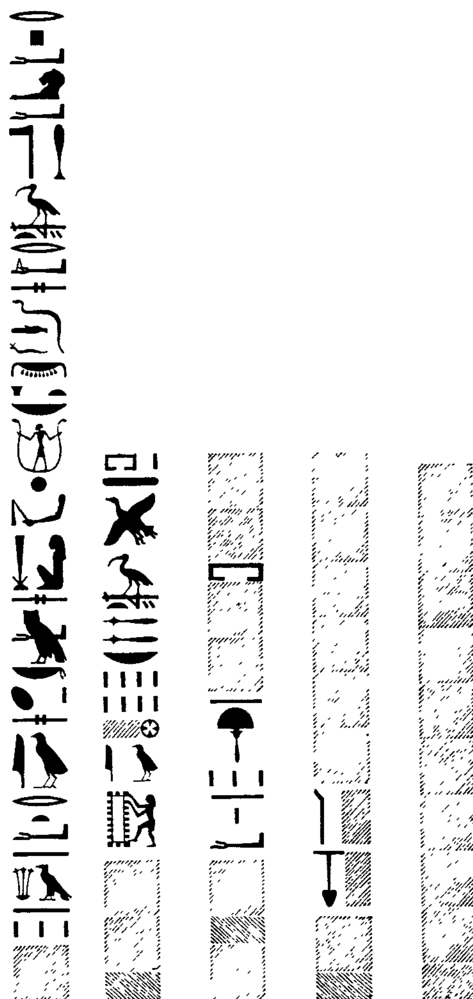
2° Côté gauche, l'inscription est en sens inverse :



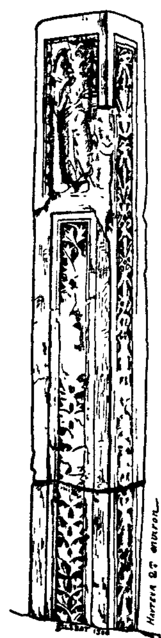
3° Côté du derrière :



4° Sur le plat de la pierre. Quatre colonnes restent seules visibles, et l'inscription n'occupait qu'un tiers du côté droit de la largeur du bloc de calcaire.



Dans le village de Kousieh sur un fragment de linteau. [hiéroglyphes], le bloc de calcaire est brisé des deux côtés. Au-dessus de l'inscription il y a une moulure.



III. *Baouit.* — Au nord de Meïr, à environ 15 kilomètres, est le village de Baouit. A 200 mètres environ de cette localité, à la limite du désert, sont des *koms* d'une étendue plus grande que le village actuel. A travers les décombres de briques, de tessons de poteries, de fragments de verre de toutes couleurs mêlés au *sébakh* et au sable, émergent des murailles épaisses en briques, couvertes d'inscriptions et de scènes religieuses coptes, tirées du Nouveau Testament ou des Apocryphes coptes. Au milieu des ruines émerge une église, construite en briques. Sur ces murs recouverts d'un enduit de plâtre, on voit des restes de représentations et de figures de saints. Le dégagement de ce monument serait intéressant, car il nous donnerait en entier ces scènes religieuses et permettrait d'en faire l'identification. Les nombreux monuments coptes, bois et inscriptions, qui sont au Musée de Ghizeh, avec ce que l'on peut voir sur le terrain, permettent de supposer, que des fouilles méthodiques mettraient à jour des nouveaux documents d'un grand intérêt pour la connaissance de l'art copte. En essayant de dégager la terre qui cache une partie des inscriptions, avec l'aide des Arabes qui m'accompagnaient, j'ai pu copier deux inscriptions que je crois dans leur entier. Le glissement continu de la terre m'empécha d'en copier davantage.

1° ✠ ⲓ̅ⲥ̅ⲭ̅ⲥ̅ ⲑⲱⲓ
ⲡⲁⲗⲁⲩϥⲑ
ⲓ̅ⲥ̅ ⲭ̅ⲥ̅ ⲁⲡⲁ
ⲁⲡⲟⲗⲗⲱ
ⲉⲡⲁⲥⲟⲛⲡⲁⲕ
ⲁⲕⲉⲧ ⲉⲡⲥⲁⲗ
ⲧⲏⲥ

2° ✝ ⲓ̅ⲥ̅ ⲭ̅ⲥ̅ϩⲑ

La facilité du terrain permet aux Arabes du pays de rechercher les antiquités, un certain nombre d'objets, pendant mon passage, m'ont été offerts,

ainsi que des fragments de papyrus, mais ces derniers étaient dans un tel état, que je n'ai pas voulu les acheter.

Dans la cour de la maison de l'*omdeh*, je remarquai deux colonnes carrées, d'époque byzantine. Elles sont décorées sur une des faces, en haut, d'une figure de femme (?) et au-dessous, d'un feuillage entrelacé, l'autre côté; visible porte un ornement courant de haut en bas. Ces piliers étaient encastrés dans une muraille de briques formant une sorte de fausse porte. Je n'ai pu me rendre compte si les deux autres faces avaient des sculptures, la muraille de briques, m'ayant empêché de contrôler ce point. Ces piliers étant semblables, je ne donne que le dessin de l'un d'eux, d'après la photographie que j'en ai prise. Ces piliers ont été acquis depuis par moi, pour le compte de l'Institut français d'archéologie orientale.

IV. *Gebel Abou-Fedâh.* — Dans l'intérieur des anciennes carrières du Gebel Abou-Fedah, on trouve, écrites sur les parois du rocher et les piliers conservés pour soutenir la voûte, un grand nombre d'inscriptions démotiques, coptes et grecques, et un bas-relief hiéroglyphique. Ces carrières se trouvent à l'Est du Nil en face du village de Cousieh. Jomard [1] qui a décrit ces carrières paraît ne pas avoir relevé ces inscriptions «on remarque, dit-il, des inscriptions grecques de peu d'importance». Son attention fut surtout attiré par le bas-relief hiéroglyphique qui se voit sur une des parois et par les deux épures de chapiteau, dont il a donné un dessin [2]. N'ayant pas les ouvrages de Nestor Lhôte et Gardner Wilkinson je n'ai pu faire la vérification de leurs copies qui ont été reproduites par Letronne [3]. Le relevé que j'en ai fait est encore incomplet; la couleur rouge qui a souvent disparue, ne forme plus qu'une tache, à tel point que la lecture m'a paru dans beaucoup de cas presque impossible. J'ai recueilli également les figures que l'on trouve dessinées sur les murailles. Je les donne en commençant par l'entrée de la carrière.

[1] Jomard, *Description de l'Heptanomide*, dans la *Description de l'Égypte, Antiquités*, vol. IV, p. 292.

[2] *Description de l'Égypte, Antiquités*, planches, vol. IV, pl. 62. Il est regrettable que Jomard n'ait pas donné un dessin du bas-relief.

[3] Letronne, *Inscriptions grecques de l'Égypte*, vol. IV, p. 452.

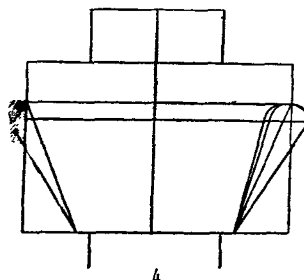


ϢΩΡΗ ΝΑΥ
ΠΑΙ·ΝΤΚΝЄΟC

ЄΑΥ peut-être KAY•U
ΓΑΥω

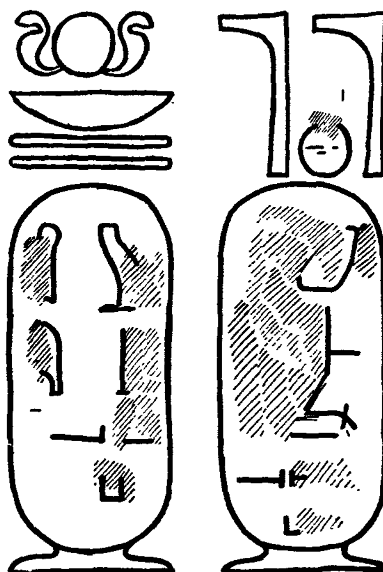
1 2 3

L'épure de chapiteau qui porte dans l'*Atlas de la description de l'Égypte* le nº 5, m'a paru fautif dans son ensemble. Dans sa plus grande largeur il à 2 m. 45 cent., la hauteur du sommet à la naissance de la colonne est de 2 mètres. La voici telle que je l'ai relevée.



4

Le bas-relief hiéroglyphique auquel j'ai fait allusion plus haut a été décrit par M. Legrain (*Annales du Service des Antiquités de l'Égypte*, vol. I, p. 10); je ne donne que les restes des inscriptions qu'on lit sur le monument. Ce sont d'abord les cartouches du roi reproduits ci-contre :



5

Devant le roi, une colonne verticale d'hiéroglyphes :



Derrière lui :



En face de cette stèle est l'épure du chapiteau hathorique. Puis on voit une inscription démotique et les textes reproduits ci-dessous.

A gauche de la stèle j'ai pu lire :

6

ΑΥΛΗ
CAPAC
Ο
ϘΙC

7

ΑL
CΟΠΙ
ΑCΑΙ
ΙΟ

8

ΠΜ ΛΩΝCΡΝΡ
ΝΙΚΩΝ ΧΑΛΗ ΤΥΠΟC ΚΩC ΑC

9

ΑϹѠΗϹ
ΤΥΚΤΗΜѠΝ

10

ΜΕϹΤΟϹΒ

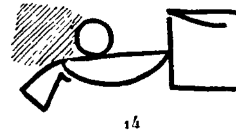
11

ΜΟѠΤΗϹ
ΑΧΙΛΛΕΥϹ
ΤΑΥϹΙΡΙϹ
ΗΡѠΝ

12

ΕΝΑΜΟΥΝ
ΕΙΝΙΙΝ
ΝϹ

13



14

ϹΑΡΑΠΑΛΛ

15

ΑΡΓѠΜΟϹΚΑϹΤѠΡ
ΤΟΠΡ
ΟϹΓΕΝ ΡΟΙΛΟϹ
ΝΗΜΑ
ΕΠΙΜΑ ΗΡΑΚΛΕΟϹ
ΧΟϹΠ
ΡΟ ΓΥΛΟΥΑ ΦΡ
ϹΑΡΑΠΙѠΝΥΙΟϹ

16

ΑΣΠΙΔΑΣΗΡΑΚΛΗΟΥ
ΤΟΝ ΚΥΡΙΟΝΤΙΜѠΝ

17

ΤΟΠΡΟΝΡ

18

Sur les autres piliers les inscriptions suivantes :

ΕLΓΑΙΟΥΜΑΖΕΤΦΡΙϹ
ΠΑΗϹΑΡΠΗΚΙϹ
ΑΡΠΗΚϹΠΑΗϹ
ΑΡΠΗΚΗϹΠΑΗϹ
ΠΑΗϹΥΕΥΕΙϹ

19

ΑΧΙΜΑϹ ΗΝ
ΡΜΑϹΥΙΟϹ

20

ΧΟΥΡΗΜѠΝ

22

ЄΡΜΗCΩΡΟCΑΦΡΟΛ ... ΤΗ
ΔΙΔΩCΙΔΟΞΑΝΚΑΙΧΑ ... ΙΝ
ΗΡΩΙ ... ΙΚΑΙ ... Τ

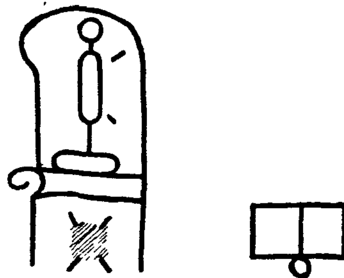
21

Sur le pilier faisant face au chapiteau hathorique, on a grossièrement dessiné, au trait rouge un sphinx, à tête de femme, aile et corps d'animal. Le corps et les jambes, sont à peu près effacés, je n'ai pu en saisir les contours.



23

Devant cette figure on voit deux dessins dont je n'ai pu déterminer la nature.



25

Enfin, immédiatement au-dessous de ces figures était une inscription de deux lignes trop effacée pour lire les caractères avec un peu de certitude.

A droite est dessiné un chameau, puis un deuxième monté par un homme, enfin une autre figure que je ne puis déterminer.

Sur un autre pilier j'ai relevé l'inscription suivante :

ΓΙ CA N

26

Au-dessous, une tête grossièrement dessinée. Ensuite, sur un autre pilier quelques lettres que je lis :

ЄΑΝΤЄѠΗC

puis encore les fragments suivants :

ѠΑΠΟΚΡΑΤѠΝΟC
ΚΛΗΝΟΔѠΡΟΥ

28

ΘЄΟΤΟΜ ΟC

29

ΑΝΟΚΑΝΙ
ΛΙΠΛ

30

ΙΝΑΡѠ ΥC

31

ΛΑΑΜЄCΤΟC
ѠΝ

32

ΔΟΥΗΡΑΚΛΒΔΟΥ
ΚΑΙΚΛΒ ΑΙΙΑ

33

ΚΙΝΝΛΙΟC
ΟΙCΜ ΟC

34

Au plafond de la carrière, devant le chapiteau hathorique, on distingue encore quelques lettres peu lisibles reproduites ci-dessous :

ΘΗΚ Κ

35

ΘΗ ΡΛΑ

36

Les Θ dans ces deux petits textes pourraient également être des Β.

Ainsi qu'on va le voir par les références que je donne, non seulement j'ai pu copier un plus grand nombre d'inscriptions, mais encore donner dans plusieurs cas des inscriptions plus complètes. Mes numéros d'ordre sont en caractères arabes, tandis que ceux de Letronne sont en chiffres romains.

7 = D. A la première ligne je n'ai pas vu le I. A la deuxième on a bien CAPAC donc la lecture proposée, avec réserve, par Letronne, Σαρα[πίων](?) ne peut être admise. Ma copie donne deux lignes de plus, malheureusement assez mutilées pour ne fournir aucune hypothèse.

9 = CDXCVIII. Je n'ai pu lire le début. Entre le П et le M je n'ai pas l'A. Après le nom, j'ai un C ou un O puis un caractère que Letronne donne pour I. A la deuxième ligne, je lis *καλη* et non *καλκ*; le caractère suivant peut-être un O.

16 = CDXCIX et DIV. Le premier nom est lu Ἄργωνος par l'auteur de la copie de Letronne, ainsi que par M. Legrain (*loc. cit.*, p. 10). Ces deux auteurs donnent également le nom de Σαραπίων. M. Legrain ajoute qu'au-dessus de Σαραπίων se trouve le nom de Ἄργωνος, Κάσΐωρ. Cela correspond bien à ma copie n° 16, qui se trouve considérablement augmentée.

21 = DIII. Après la lacune de la première ligne, Letronne donne sur la même ligne TH, bien qu'en réalité ces deux lettres soient rejetées au-dessous de la ligne. Et au lieu de ΔΙΔΙѠГΙ que donne Letronne j'ai bien ΔΙΔѠϹΙ, ce qui confirme sa lecture διδῶσι[ν]; d'après les restes copiés par moi à la fin de la ligne, la lecture χάριν de Letronne paraît évidente. Il y avait encore une troisième ligne qui n'est pas dans Letronne et qui débute par ἥρω[ν]. Les numéros DI et DV n'existent pas dans ma copie. Peut-être que les caractères AHAH de DII appartiennent à la première ligne de 33, et au lieu d'avoir la lecture Ἀ[σ]κλη-πιάδης? proposée par Letronne on aurait celle de Ἡρακλῆδου.

17 a été relevé entièrement par M. Legrain (*loc. cit.*, p. 10).

Jean Clédat.

UN

INTERPRÈTE ÉGYPTIEN

POUR LES PAYS CHANANÉENS

PAR

M. ÉMILE CHASSINAT.

Au commencement de 1894, on découvrit, dans une localité du Delta dont je n'ai pu savoir le nom, une statuette en basalte noir légèrement mutilée.

Elle fut offerte en vente par un des principaux marchands d'antiquités du Caire à plusieurs égyptologues de passage en Égypte et à quelques amateurs d'objets anciens; on ne put s'entendre sur le prix. Elle fut alors expédiée à Paris où je pus l'examiner à loisir en 1895. Les prétentions irréductibles du vendeur en ayant rendu une fois encore l'acquisition impossible, elle passa en Angleterre, si mes souvenirs sont exacts. Je ne sais ce qu'elle est devenue depuis.

Cette statue, d'un travail assez poussé, autant qu'il m'en souvient, est de dimensions modestes; elle ne mesure guère plus de 0 m. 30 cent. de haut; le bas des jambes est brisé au ras de la cheville. Elle représente un personnage debout, les bras collés le long du corps, vêtu de la longue jupe liée autour du buste à la hauteur des aisselles qui, après avoir été de mode sous l'Ancien et le commencement du Moyen-Empire, fut de nouveau portée sous les Saites. Sur le devant de ce vêtement, à côté d'un groupe de figures gravées en creux montrant le personnage en l'honneur duquel la statuette fut exécutée en adoration devant la triade osirienne, on lit une courte légende dans laquelle figure le nom du mort et celui de son père : [hieroglyphs].

Au dos, une autre inscription est également gravée en creux, de droite à gauche, sur deux colonnes : [hieroglyphs] sic [hieroglyphs] (ici une lacune causée par la disparition des pieds de la statue) [hieroglyphs].

Le texte conservé par ce petit monument, quoique très court, mérite de fixer notre attention. C'est, à ma connaissance, le seul document égyptien qui four-

nisse une preuve directe de l'existence de ces traducteurs-interprètes attachés à la chancellerie pharaonique, dont les tablettes cunéiformes de Tell el-Amarna nous ont révélé l'importance sous la XVIIIe dynastie. Je pense en effet qu'il ne faut pas confondre le titre que portait Pétisis avec celui de , très répandu sous le Nouvel-Empire thébain, qui désignait une classe spéciale de fonctionnaires que les rois d'Égypte chargeaient de missions auprès de leurs vassaux asiatiques et africains [1]. Le mot est un nom d'agent dérivé du verbe «expliquer, éclaircir, faire connaître, démontrer»; le sens de «traducteur, interprète» lui convient donc parfaitement. La compétence de Pétisis s'étendait, nous apprend-il, sur deux contrées, et . La première est connue, c'est le pays de Chanaan. La forme que le scribe emploie ici est une transcription de l'hébreu כְּנַעַן beaucoup plus correcte que celle qu'on rencontre communément, [2]. L'identification de la seconde est moins facile à établir et peut prêter à la discussion. L'inscription de Canope fournit bien un nom de pays assez semblable, , que la version grecque traduit par Πέρσαι, les Perses [3]; mais la géographie historique ne se prête guère à ce rapprochement. Il me paraît du reste plus logique de chercher le site de dans le voisinage de . Les textes historiques relatifs aux invasions en Égypte des peuples confédérés, sous Minéphtah et Ramsès III, font mention d'un peuple, les , dont l'origine a donné lieu à plusieurs suppositions. Les uns, et c'est l'opinion généralement adoptée aujourd'hui [4], ont cru que ce nom était celui des Philistins de la Bible; les autres, et parmi ceux-là Chabas s'est montré le plus affirmatif [5], ont émis l'hypothèse très critiquée depuis, qu'il servait à désigner les Pélages établis sur la côte asiatique de l'Hellespont et dans certaines îles de l'Archipel. Je pense, pour ma part, que les des scribes égyptiens et les Philistins de la tradition biblique n'étaient qu'un seul et même peuple. Or, correspond lettre pour lettre à פלשת, et, si l'on retranche de les éléments qui lui ont été ajoutés pour en

(1) Pour ce titre, voir Maspero, *Études égyptiennes*, t. II, p. 38-39 et *Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique*, t. II, p. 276 et seq.

(2) Nous avons, par ce petit texte, la preuve définitive que *Pakanāna* ne désignait pas, comme le supposait Chabas, *Voyage d'un Égyptien*, p. 113, une simple forteresse, mais le Chanaan biblique.

(3) *Zeits. f. äg. spr.*, 1866, p. 29.

(4) Maspero, *op. cit.*, t. II, p. 463, note 1 où l'on trouvera résumées les opinions diverses émises par les orientalistes depuis Champollion au sujet des Poulasati.

(5) Chabas, *L'antiquité historique*, édit. 1872, p. 296.

former un ethnique, on obtient une forme [hieroglyphs]*, [hieroglyphs]* et [hieroglyphs]* (par changement du [hieroglyphs] en [hieroglyphs]), qui est évidemment identique à [hieroglyphs]. Il est donc certain que nous avons, dans [hieroglyphs], le nom jusqu'ici inédit, de la région occupée par les Philistins dans le Sud-Ouest de la Palestine.

Par son style, la statue de Pétisis nous reporte à l'époque saite. Je croirai même, sans difficulté, que le personnage dont elle reproduit les traits vivait sous la XXIIe dynastie, probablement sous Sheshonq Ier, alors que l'influence égyptienne se manifestait pour la dernière fois en Judée. Par son père, [hieroglyphs], il était d'origine étrangère, peut-être chananéenne.

Émile Chassinat.

NOTES SUR LA NÉCROPOLE DE BERSHEH

PAR

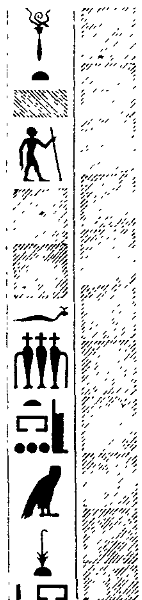
M. JEAN CLÉDAT.

A l'entrée du Ouâdy de Deir en-Nakhleh, du côté Sud, on remarque des tombes et carrières percées dans le flanc de la montagne. Tout en haut est la stèle du roi Aménophis III. Dans la partie moyenne est une série de tombes qui a été marquée sur la carte des auteurs de Bersheh, par les lettres Q, R, S et T.

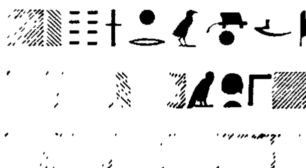
Trois, de ces tombes portent des inscriptions, et l'une d'elle a, dans le fond de la chambre, quatre statues debout. En contrôlant mes notes, je remarque que ces textes ne sont pas signalés dans l'ouvrage de MM. Griffith et Newberry, *El Bersheh*.

Dans le groupe Q, est la tombe d'un certain , qui était .

En S sont les deux autres tombes. On lit sur le linteau de la première . Dans l'épaisseur de la porte, une inscription en deux colonnes. La partie inférieure est cachée par les déblais qui obstruent l'entrée. Ce qui est à découvert de la première colonne est illisible.



Dans le fond de la chambre, quatre statues très mutilées, dont deux réunies doivent figurer le mari et la femme, à gauche de ces deux personnages une figure plus petite, au-dessus de laquelle il y avait une inscription de trois lignes, dont on ne lit plus que :



La dernière tombe était autrefois en partie sculptée. On en voit des traces encore sur l'encadrement de la porte du fond et à droite de cette même porte, avec des restes d'inscriptions hiéroglyphiques. L'épaisseur de la porte portait également des inscriptions avec la figure du personnage. Ce qui reste des textes nous apprend que cet individu était «scribe royal, le dévoué au roi.....»

Sur la paroi du fond et à droite, on voit un léger *graffito*, je ne distingue que :

ⲁ
ⲉⲓⲥⲕ[...]ϩⲧⲉ[...]
ϣⲧⲟⲓ[...]ⲧ[...]
ⲱⲛϫⲉ[...]
ϣⲩ[...]ⲥⲥ[...]
[...] ⲱϥ [...]

Jean Clédat.

SUR QUELQUES TEXTES

PROVENANT DE GAOU EL-KÉBIR (ANTÆOPOLIS)

PAR

M. ÉMILE CHASSINAT.

Durant ces deux dernières années, les marchands d'antiquités du Caire furent abondamment pourvus de monuments dont on dissimulait soigneusement l'origine. C'étaient, pour la plupart, de massifs sarcophages anthropoïdes d'un style uniforme et très particulier, taillés à plein bloc dans une sorte de pierre calcaire blanche compacte, sonore comme le cristal. Rarement ils étaient complets. Les plus belles pièces, celles qui portaient des inscriptions ou des figures symboliques, arrivaient intactes ou à peu près; les autres, de moins bonne tournure, étaient livrées en morceaux; parfois, la tête seule était conservée : les fouilleurs, en gens avisés et soucieux de leurs deniers, supprimaient les parties qu'ils jugeaient inutiles et encombrantes, afin de réduire les frais de transport en rendant celui-ci plus aisé. Ce fut, après les cercueils, des pierres arrachées à des tombes. A en juger par le nombre considérable des objets de cette provenance apportés au Caire et maintenant dispersés dans les collections, la nécropole qui les a contenus était fort riche. Elle doit être maintenant à peu près épuisée, et c'est grand dommage qu'on n'ait pu l'étudier en son ensemble avant qu'elle eût été pillée.

Un hasard favorable me fit connaître son emplacement il y a peu de temps. En examinant plusieurs pierres couvertes d'hiéroglyphes, je distinguai au milieu des textes deux noms géographiques bien identifiés, celui d'Antéopolis, [hiéroglyphes], et celui du nome Aphroditopolite, [hiéroglyphes]. Interrogé par moi, le propriétaire de ces inscriptions m'affirma qu'elles provenaient de Gaou el-Kébir, ainsi que les sarcophages en calcaire si communs sur le marché. Je publie ici ces textes, qui sont gravés en caractères creux rehaussés de peinture bleu clair sur deux montants de portes de tombeaux, en y joignant la copie d'une courte inscription inscrite sur un cercueil en pierre blanche du type de ceux que j'ai signalés dans ce qui précède, et qui a été trouvé dans le même cimetière qu'eux. Ils ajoutent quelques notions inédites sur la géographie de la région où ils ont

été exécutés et surtout sur le personnel de ses temples. Ils datent de la fin de la période saite ou du début de la domination macédonienne.

A.

(→) sic sic (?)[1]

(l. 3) ne m'est pas connu d'autre part. Ce nom désignait soit un quartier d'Antæopolis, soit un bourg voisin assez important pour posséder une chapelle, . On y adorait, entre autres divinités, , qui est dite un peu plus loin, à la fin du texte, «dame du nome Aphroditopolite».

, dont Haroutja était scribe de IVe classe, est évidemment le sanctuaire principal de la ville d'Antée.

La liste géographique du grand temple d'Edfou et la procession des prêtres des nomes, représentée dans le sanctuaire de Sokaris, à Dendérah, donnent les noms de trois prêtres du Xe nome de la Haute-Égypte : [2], et [3]; notre texte nous en révèle six autres, le , le [4], le , le , le et la . L'absence de déterminatifs à la suite des trois premiers titres, alors que la quatrième en possède un, pourrait faire mettre en doute l'exactitude de la lecture que je propose et donner à croire qu'il n'y a, dans l'ensemble, qu'un

[1] Il semble, sur l'original, que le personnage assis porte le croissant lunaire sur la tête.

[2] BRUGSCH, *Dict. géogr.*, Suppl., p. 1361.

[3] BRUGSCH, *op. cit.*, Suppl., p. 1376.

[4] Ce titre est comparable par sa forme à celui de , qui doit être écrit pour . «Le Compagnon des deux Compagnons» : il peut se traduire par «Le Compagnon de ceux qui viennent deux», c'est-à-dire des deux Éperviers, Horus et Sit.

seul titre. Mais outre que le développement de celui-ci serait anormal, il n'est pas sans exemple qu'un même individu ait été investi de plusieurs charges de même nature. La complexité matérielle des cultes égyptiens et la minutie qu'on apportait à leur célébration nécessitaient un personnel multiple. Par suite, dans certains temples mal dotés ou peu considérables, un seul personnage était souvent appelé à remplir successivement dans le cours d'une cérémonie les fonctions que se partageaient plusieurs prêtres dans les collèges opulents. Il ajoutait alors, dans son *cursus honorum*, au nom de sa fonction ordinaire ceux qui lui étaient en quelque sorte conférés par ses occupations accidentelles.

En plus des charges sacerdotales énumérées dans ce qui précède, Haroudja occupait une place importante dans l'administration royale du nome Aphroditopolite. Il était . Ce titre d'occurence rare, est de forme complexe. Il renferme plusieurs éléments dont il est bon de préciser la valeur respective. Le est une circonscription territoriale, un nome pour employer l'expression consacrée. La est une subdivision du nome; un district; un domaine rural d'étendue variable, parfois assez réduite (les princes féodaux consacraient souvent les revenus de plusieurs à l'entretien de leurs tombeaux). Comme ce mot est employé ici au singulier et qu'il y avait nécessairement plusieurs *nouît* dans un nome, il est probable qu'il est pris dans un sens collectif et désigne l'ensemble des propriétés foncières et mobilières imposables du *toš*, les *τόποι*. Le mot est plus rare. Il est différent de , ainsi que le montre l'opposition des deux expressions[1]. C'est peut-être une forme graphique spéciale du mot , [2], qui est tantôt du masculin tantôt du féminin, mais semble être employé au pluriel de préférence, (*Pap. Anastasi*, IV, 6), ou bien est-ce une simple variante idéographique de , ou de quelque autre expression de même nature. Il est en tout cas indubitable que les formaient une division administrative du nome qui était par rapport à la ce que celle-ci était au . J'y verrai volontiers la désignation des villages, bourgs et fermes qui étaient indépendants de la , ce que les Arabes appellent de nos jours des عزب, les *κῶμαι* du cadastre gréco-

[1] Les mots et sont accouplés de la même façon que dans l'un des noms symboliques de Thèbes, (Brugsch, *Dict. géogr.* p. 1219), «la ville qui donne naissance à la *nouît* et aux *nouiou* (*naiou?*)».

[2] Brugsch, *Dict. hiér.*, p. 658.

égyptien [1]. Haroudja aurait donc été à la fois *βασιλικὸς γραμματεύς*, *τοπογραμματεύς* et *κωμογραμματεύς*.

B.

(2) sic sic

Taho, comme son contemporain Haroudja, était officier ministériel du Pharaon. Il était sic . La présence de l'auxiliaire dans ce titre ne s'explique guère. Brugsch cite cependant une forme analogue , qu'il traduit d'une manière un peu libre par «der zählende Namenschreiber des Pharao's» [3]. Ce rapprochement, s'il était exact, ferait penser que le graveur a oublié de graver plusieurs signes. Il se pourrait alors que le titre porté par Taho dût se rétablir ainsi : [ ] ; mais rien ne prouve que cette conjecture soit certaine.

C.

Cette inscription est gravée en creux sur un couvercle de sarcophage en pierre blanche. Les hiéroglyphes sont disposés sur une seule colonne surmontée du signe du ciel .

sic

(1) est transcrit *κωμογραμματεύς* dans un texte publié par Brugsch, *Zeits. f. äg. sp.*, 1872, p. 27.

(2) Dans l'original, le lit supporte une abeille .

(3) *Dict. hiér.*, Suppl., p. 46. A cette occasion, je remarquerai que la traduction «*Namenschreiber des Pharao's*» de est inadmissible; signifie toujours *Pharaon*, et il n'y a pas lieu de décomposer ce groupe en . La forme que l'on trouve dans les titres cités par Brugsch, , *Dict. hiér.* Suppl., p. 46, et , *Dict. géogr.*, p. 307, et qu'il compare au *μονογράφος* des contrats grecs, ne me paraît être qu'une variante incorrecte de = .

L'une des parties du nom de l'Osiris local donné ici est incomplète. L'orthographe régulière est [hieroglyphs] et non [hieroglyphs]. Les deux autres textes l'écrivent [hieroglyphs] et [hieroglyphs]. Osiris [hieroglyphs] est particulièrement cité par les textes greco-romains, surtout à Dendérah [1].

Le Caire, Avril 1901.

E. Chassinat.

(1) V. Brugsch, *Dict. hiér.*, suppl., p. 575.

RAPPORT

SUR UNE MISSION AU CANAL DE SUEZ

(OCTOBRE 1900)

PAR

M. J. CLÉDAT.

Le but de cette mission était de relever, en indiquant leurs noms modernes, les *tells* antiques. Le résultat n'a pas été aussi satisfaisant que je l'eusse désiré. L'indemnité qui m'était accordée n'étant pas en rapport avec les prix qui sont demandés pour les hommes, barques ou chameaux, je ne pus poursuivre mes recherches, dont l'intérêt est de tout premier ordre, au point de vue géographique et archéologique. La partie géographique de cette région est particulièrement mal connue. La carte dressée autrefois par la mission française est la seule qui nous donne des renseignements précis et exacts sur ces lieux. Mais la grande précipitation qui a présidé à l'exécution des relevés est cause que bien des points sont omis; ceux qui sont connus seraient à revoir et à étudier plus complètement.

Je visitai la région comprise entre le Sérapeum et la gare de Ballâh, ou kilomètre 54.

Arrivé le 2 octobre à Ismaïliah, je pus, grâce à l'aimable bienveillance du personnel de la Compagnie du Canal de Suez, me mettre en route dès le lendemain.

J'allai directement au lieu désigné encore sous le nom de *Sérapeum*. Il est situé à quelques kilomètres au Sud-Ouest de la gare de Toussoum. L'embranchement d'un petit canal marécageux servant de déversoir au canal Ismaïlieh ou canal d'eau douce, des maisons en ruines, construites au moment du percement du canal, une machine à vapeur pour aider au déversement des eaux, marquent le lieu où il faut descendre. On longe ensuite ce canal, environ 3 kilomètres, jusqu'à celui d'eau douce, qu'on remonte dans la direction Nord, jusqu'à environ 500 mètres au-dessus d'un petit village que les Arabes

m'ont dit se nommer *Drissah*. A ce point, on traverse le canal et la voie du chemin de fer qui sont parallèles. De là on se dirige dans la direction Sud-Ouest, on passe à travers un petit cimetière arabe : le *tell* du Sérapeum est à une centaine de mètres environ de ce dernier lieux, et à 1500 mètres ou 2000 mètres du village. Le *tell* est peu considérable; il a 100 mètres à 150 mètres environ dans sa plus grande longueur. Une centaine de blocs de granit de dimensions peu considérables, jonchent le sol et sont les seuls restes de ce lieu antique. Un seul parmi tous ces fragments porte une moulure convexe (fig. 1).

Je repartai le lendemain pour le Bîr Mourràh, après avoir passé la nuit à la gare de Toussoum. Ce puits est à l'Est du canal, en face du cheikh Henedik; construit sur une colline à l'occident et à l'angle du canal et du lac Dakhlah. Le Bîr Mourrah est à environ 2 kilomètres du canal. L'eau de ce puits est saumâtre et nauséabonde, les chameaux seuls boivent cette eau, que les bédouins y amènent. Les *antiquités* que l'on m'avait désignées ne sont que des fours à chaux en ruines et abandonnés depuis fort longtemps, et qui dans la région ont reçu l'épithète d'antiques. Peut-être que ces fours ne remontent pas au-delà du percement de l'isthme. Ils sont au nombre de trois, mais en se dirigeant vers le lac Dakhlah et sur ses bords, l'on en voit également un grand nombre. Il est bon de se mettre en garde contre ces prétendues antiquités.

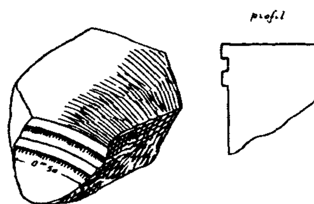


Fig. 1.

En longeant la rive Sud-Est du lac Dakhlah, et après avoir traversé à nouveau le canal, j'arrive à Toussoum, sur laquelle colline est construit le cheikh Henedik. Le lac *Dakhlah* n'est pas indiqué sur les cartes, où il semble faire suite à celui de Timsah; mais un bras de deux ou trois cents mètres, c'est-à-dire toute la largeur du Gebel Maryam, les sépare. Le canal le coupe par le milieu. La côte Ouest est remplie de petits ilôts, formant entre eux des bas-fonds qui rendent la navigation des barques arabes très difficile. Le rivage est couvert de coquillages du genre *fusus* et d'étoiles de mer. On ne voit pas cela autour du lac Timsah.

Le cheikh *Henedik*, est une construction récente, rectangulaire et blanchie à la chaux; ce qui permet de le voir de très loin. Sur la toiture plate est construite, dans le milieu, une petite coupole demi-sphérique. Sur la gauche des habitations

construites par les ouvriers ayant travaillé à la construction du canal et en partie ruinées; à droite et au bas de la colline un ancien jardin, dans une excellente terre noire. Je signale ce point, car aucune végétation ne pousse dans la région. Et c'est le seul endroit où se trouve de la terre végétale, partout ailleurs on ne voit que du sable.

Le *Gebel Maryam* est une montagne située entre les lacs Dakhlah et Timsah, à l'Ouest du canal, qui en baigne le pied. De cette montagne, peut-être la plus haute de la région, 40 ou 50 mètres au-dessus du niveau du canal, on domine tout le pays environnant et le panorama est particulièrement intéressant. Plat au sommet, le Maryam a la forme d'une immense ellipse. Du canal on aperçoit sur les pentes des excavations dans la roche, mais elles sont peu profondes et ne présentent aucun intérêt. Le calcaire est peu résistant et se brise facilement sous la pression des doigts. J'y ai recueilli deux pièces de monnaie en très mauvais état.

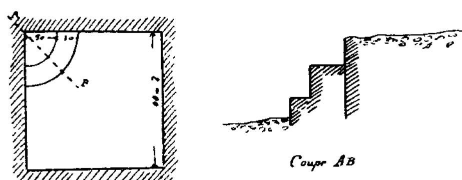


Fig. 2.

Les *tells* antiques, au nombre de deux, sont situés au bas de la montagne. L'un se trouve dans une sorte de presqu'île qui s'avance dans le lac Dakhlah. On voit à la surface du sol beaucoup de fragments de poteries, de verres brisés et de morceaux de schistes. Une construction carrée, en briques, rasée au niveau du sol se voit vers le centre du *kom*. Cette habitation avait deux mètres environ de chaque côté. Un double crépi intérieur recouvrait la brique. L'un blanc, sur lequel on avait appliqué un enduit rouge. Dans l'angle Nord-Ouest est une sorte d'escalier en quart de cercle dont deux marches seulement sont visibles, il m'a été impossible de vérifier s'il descendait à une plus grande profondeur (fig. 2).

Dans la direction Sud-Est et à 5 mètres de distance de ce point, l'on voit également les restes de l'angle d'une muraille en briques.

Au Nord, le *sébakh* humide marque d'une forte tache brune le plan d'un groupe de constructions et l'épaisseur des murs. Ces maisons sont à peu près identiques comme distribution (voir la figure 3 qui donne le plan de l'une d'elle). Les côtés ont cinq mètres de longueur environ, et l'épaisseur des murs 0 m. 50 cent. à 0 m. 60 centimètres.

J'ai recueilli en ce lieu une pièce de monnaie et un *tat* informe en terre émaillée vert, portant des deux côtés une croix renversée. Ces ruines sont indiquées sur la carte de la Compagnie du Canal, Port d'Ismaïlia, 1866.

Le second *tell* est situé dans une île du lac Timsah, et proche du Gebel Maryam. Il est couvert de débris de poteries rouge, grise, brune et jaune. Sur certains points de l'île on y voit des amas de calcaire, aucun fragment ne m'a permis de constater un travail de taille. Mais là où est la pierre il y a peu de poterie.

Le *Gebel Daoud*, ainsi que me l'ont nommé les Arabes, est situé à l'Ouest et au fond du lac Dakhlah, dans les marais de Néfiché à trois ou quatre kilomètres du cheikh Henedik, et à une centaine de mètres du canal d'eau douce, à l'Est. Vers le Sud on aperçoit, construites en roseaux, quelques huttes de bédouins. Le Gebel Daoud n'est pas, à proprement parler, une montagne; c'est un vallonnement de sable de quelques mètres de hauteur, formant presqu'île. A cet endroit, le lac, en partie désséché, forme un vaste espace marécageux. Beaucoup de fragments de pierres de taille jonchent le sol, avec quelques débris de granit et de poteries rouges. Sur quelques-uns de ces fragments on voit des bandes circulaires très nettes indiquant l'emploi d'un outil. D'autres sont peints en jaune à la surface. J'y remarque également des fragments de verre de couleur bleue. Le *tell* couvre une surface dont le diamètre serait de 50 mètres environ. Je n'y ai remarqué aucun reste de construction.

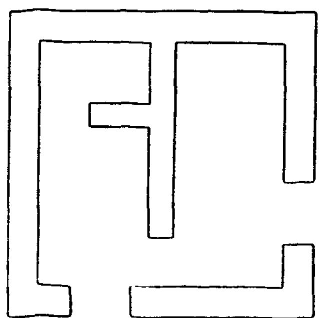


Fig. 3.

A la station du kilomètre 54 ou Bàllah, est un *kom* situé à 1000 mètres ou 1500 mètres au Nord-Ouest de la gare. Le *kom* présente sensiblement la forme d'un œuf, dont le plus grand côté est dirigé dans la direction Est-Ouest. Il couvre une surface d'environ 150 mètres sur 80 mètres. On y voit des fragments de poterie ordinaire et tournée, en terre émaillée vert ou noir, des morceaux de verre, du granit rose et du calcaire taillé du porphyre, et des briques cuites.

Le chef de la station qui, à plusieurs reprises, a fait des recherches, y a recueilli un grand nombre d'antiquités. Entr'autres une sonde qu'il m'a généreusement offerte, et deux amphores dont l'une malheureusement s'est brisée en revenant

à la lumière; l'autre, qu'il conserve chez lui, est d'une forme très élégante et a un mètre de hauteur.

Enfin, on me signale à l'Est et vers le kilomètre 58, deux points renfermant des antiquités. Le premier, selon les Arabes, serait *El-Maghâra*; on y verrait non seulement les grottes[1], qui ont donné le nom à ce lieu, mais des monuments construits en gros blocs de pierre. El-Maghâra se trouverait situé à une journée de chameau du canal.

Le second, *Tell El-Makh* (?), ne serait guère qu'à deux heures du même kilomètre 58.

Les cartes désignent sur les bords Est du Canal, à quelques kilomètres au nord de la station 54, un *tell* antique. Malgré mes recherches, je n'ai pu le trouver, et les habitants du pays l'ignorent complètement.

JEAN CLÉDAT.

[1] Les tombes creusées dans la montagne reçoivent des Arabes le nom de «grottes» en Haute-Égypte, mais là où le terrain est plat, je me suis demandé ce qu'ils pouvaient bien désigner. Toutefois un peu plus au Sud de ce kilomètre il est bon de remarquer que les rives sont rocheuses.

NOTES
SUR UN TEXTE COPTE DU XIIIe SIÈCLE

PAR

M. P. CASANOVA.

Le document copte, objet de cette étude, peut se dater très exactement d'après le contexte, de 1210 de notre ère. Analysé sommairement par Zoëga[1], utilisé par Quatremère[2], il a été récemment publié et traduit, d'après la copie de Tuki, par M. Amélineau[3]. Cette copie est assez défectueuse. On en a la preuve par les nombreux *sic* que M. Amélineau a dû introduire dans le texte, les barbarismes et solécismes, les phrases incompréhensibles qu'il a soigneusement relevées, d'autres encore qui lui ont échappé et qui l'ont entraîné à des sens inexacts. De ces dernières je citerai un exemple typique : p. 179, M. Amélineau traduit : «J'ai vu un chrétien dont on avait coupé la tête ; je suis allé, j'ai pris des aromates et de la myrrhe, je l'en ai oint», et en note : «Cette traduction est assez libre. Le mot ⲉϥⲉⲣϧⲟⲧ[4] signifie : étant gras ; mot à mot je le fis étant gras». Il faut restituer ⲉⲛ oublié par Tuki et lire : «je l'ai appliqué sur sa blessure» ⲁⲓⲧⲏⲓϥ ⲉⲛⲉϥⲉⲣϧⲟⲧ. Je me hâte de dire que je n'ai aucun mérite à cette restitution, car je trouve la phrase en question tout entière dans le dictionnaire de Tattam à l'article ⲙⲁⲣⲙⲁⲣ. M. Amélineau s'est trompé dans le sens de couper qu'il a attribué au verbe ⲫⲉϣ, car, d'après la fin de la phrase, il est évident que la tête n'avait pas été coupée mais seulement *fendue*, ce qui est un sens très ordinaire de la racine ⲫϣ. Je crois donc qu'il n'est pas téméraire de prendre certaines libertés avec un semblable texte.

M. l'abbé Hyvernat, à qui j'ai écrit pour demander quelques éclaircissements sur divers points obscurs de ce document, veut bien me donner ainsi son opi-

(1) *Catalogus codicum coptic.*, p. 87 et seq.

(2) *Mémoires géographiques*, I, p. 48.

(3) *Journal Asiatique*, année 1887, VIIIe série, t. 9, p. 113 et seq.

(4) Par une petite faute d'impression la note dit ⲉⲩⲉⲣϧⲟⲧ mais le texte porte bien ⲉϥⲉⲣϧⲟⲧ.

nion: «Le texte de ce martyre est mauvais, de basse époque et fourmille de fautes..... Il serait très désirable qu'on pût retrouver un texte arabe qui aurait quelque chance d'être correct[1]». Par ces derniers mots, le savant éditeur des martyres coptes semble supposer qu'il a dû exister un texte arabe parallèle au texte copte. C'est sous une impression semblable que j'ai entrepris d'étudier ce texte et que je crois avoir obtenu quelques résultats intéressants.

Il convient de reprendre les considérations qu'a développées M. Amélineau dans son introduction. Justes dans leur ensemble, elles m'ont paru pouvoir être rectifiées et complétées dans certains détails que M. Amélineau est excusable de ne pas connaître aussi intimement. L'histoire de l'Égypte musulmane, et particulièrement de sa capitale où se passent les événements relatés par le document en question, est le sujet de mes études journalières depuis plus de dix ans. Il est donc tout naturel que je sois en mesure d'apporter quelques éclaircissements nouveaux. D'ailleurs, je n'ai pas la prétention de résoudre tous les petits problèmes que suscite l'examen de ce texte, et certes il y aura encore beaucoup à dire après moi.

La thèse que je vais développer est que le document a été écrit primitivement en arabe, et que l'auteur copte l'a traduit littéralement, au moins dans toute sa partie narrative. Le début, qui d'ailleurs est hors de ma compétence, peut être d'origine purement copte.

Je résume rapidement le document: c'est le panégyrique de Jean de Phanidjoït, qui de chrétien s'était fait musulman vers 1190 de notre ère. Pris de remords, il voulut en 1209 faire une abjuration publique. Coptes et Musulmans essayèrent en vain de le faire revenir sur une telle détermination qui devait fatalement lui coûter la vie. Le sultan al Kâmil, lui-même, s'efforça de lui faire entendre raison, mais dut, devant son obstination, se conformer aux prescriptions formelles de l'islamisme. Il le fit mettre à mort le jeudi 4 Pachons 925 des Martyrs, soit le 29 avril 1209.

La partie narrative présente un double caractère: d'abord une rigoureuse exactitude historique et topographique, puis une vivacité d'allures, une souplesse de style, un coloris qui rappellent la meilleure manière des conteurs arabes. Rétablie en langue arabe, elle rappellerait par une certaine élégance et re-

[1] Lettre datée du 21 novembre 1900.

cherche des phrases symétriques le procédé des *Kâtibs* de la chancellerie arabe, dont les plus célèbres, 'Imâd ad din et le ḳadî al Fâḍil, sont presque contemporains, ayant fleuri vers la fin du XIIe siècle. Précisément sous les Ayyoûbites et longtemps encore sous les Mamloûks, pendant tout le XIIIe siècle au moins, les *Kâtibs* les plus considérables étaient coptes, comme j'aurai l'occasion de le rappeler plus loin. Je puis dire que j'ai été amené à la thèse que je vais m'efforcer d'établir par cet air de famille du document copte et des textes égyptiens arabes du même temps dont j'ai quelque pratique. Si j'ajoute que, dans certains cas, tel mot copte n'offre de sens qu'en supposant qu'il transcrit un mot arabe mal lu, mot arabe que je rétablis parfois avec toutes chances de certitude, j'aurais, je crois, fait partager au lecteur mon impression.

Deux données historiques principales nous sont présentées en deux passages dont voici la traduction par M. Amélineau :

1. «... Il arriva sous le règne d'Osman, fils de Joseph, roi établi sur Babylone d'Égypte, la Paralie, la Syrie, les districts de Damas et de l'Arabie (ce roi était un cydarite et un persan, *Kadariarque* de la foi des Agarinnéens, voulant convertir à sa foi les Arabes et les Ismaélites) qu'il y eut un homme du Sud etc.[1] ».

2. «... le quatrième jour de Paschons... dans l'année des Saints martyrs 925, aux jours du patriarchat de notre père glorieux, Abba Jean Pauléon, patriarche d'Alexandrie... et dans la onzième année du règne de Mohammed, fils d'Abou Bekr, fils d'Ayyoub, frère de Youssouf : ce Youssouf est le père du roi Osman qui fut *Lamite* de son temps près des rives du fleuve d'Égypte sur le trône de Piban[2]. »

M. Amélineau a cru que, dans le premier passage, toute la fin de la phrase : «roi établi sur Babylone d'Égypte... ce roi était un cydarite etc. » s'appliquait à Osman. Dans son introduction, il donne lui-même la preuve par des détails historiques précis que Osman (al Malik al 'Azîz 'Outhmân, fils de Ṣalâḥ addîn Yoûsouf le Saladin bien connu des croisades) n'eut des possessions de son père que l'Égypte. Il persiste, malgré cela, dans cette interprétation du texte copte et essaie d'attribuer au même personnage un caractère religieux que l'histoire est loin de lui reconnaître, tandis que tout ce que nous savons

[1] *Loc. cit.*, p. 144. — [2] *Ibid.*, p. 177.

de Saladin concorde exactement avec ce que nous dit l'auteur copte. Or j'ai beau examiner le texte copte et la traduction elle-même de M. Amélineau, je n'y vois qu'une chose : c'est qu'il y a ambiguïté, et que le mot ⲡⲓⲟⲩⲣⲟ «le roi» qui vient immédiatement après ⲛⲓⲱⲥⲏⲫ «de Joseph» peut s'appliquer aussi bien à ce dernier qu'à ʿOuthmân ϩⲟⲩⲟⲙⲉⲛ. Le second passage semble bien indiquer la préoccupation de l'auteur de mettre en relief le nom de ce Joseph, le fondateur de la dynastie, dont le rôle historique est célèbre en Orient comme en Occident, tandis que celui de son fils est des plus insignifiants et totalement inconnu à qui n'a pas fait une étude spéciale de l'histoire d'Égypte à cette époque.

M. Amélineau (p. 126) dit que «Osman était de mœurs sévères et voulut réfréner la licence de certaines fêtes». J'ignore sur quel texte M. Amélineau se fonde; mais je dois constater que Maḳrîzî nous dit exactement le contraire.

«Quand régna le sultan al Malik al ʿAzîz ʿOuthmân ibn Ṣalâḥ addîn Yoûsouf, il augmenta les taxes et en accrut l'iniquité. Le Ḳaḍi al-Fâḍil dit au chapitre des événements de 590 : au mois de Chaʿban les habitants de Miṣr et du Caire étalèrent au jour leurs turpitudes ..... Les gens du gouvernement et les représentants de l'autorité laissaient faire .....» — suit un tableau énergique des abus et de la complicité des gouvernants et enfin cette sévère conclusion : «..... Cet état de choses avait pour cause la dépense qui se faisait au palais du *sultan*, pour les vivres de sa famille et la nourriture de ses enfants..... On m'a raconté que le *sultan* avait fait faire pour ses boissons des coupes d'or et d'argent et que beaucoup de femmes et d'hommes se réunissaient dans ces orgies.....

Nous prions Dieu qu'il ne nous demande pas compte de ces actes et qu'il ne nous rende pas responsable de l'audace de leurs auteurs![1]».

Le Ḳadî al Fâḍil était le conseiller laissé par Ṣalâḥ ad dîn auprès de son fils. Il semble qu'il ne ratifierait pas cette phrase de M. Amélineau : «Osman était de mœurs sévères et voulut réfréner la licence de certaines fêtes».

L'autre passage de Maḳrîzî n'est pas moins explicite. Après avoir parlé de diverses iniquités et spoliations, il ajoute : «Ceci se passait au temps d'al Malik

[1] *Khiṭaṭ*, édition de Boûlâḳ, I, 105, l. 9 et seq., traduction Bouriant, p. 302-303.

al ʿAzîz ʿOuthmân ibn Ṣalâḥ ad-dîn Yoûsouf ibn Ayyoûb ibn Chadi, et ibn Ounaïn fit les vers suivants:

Tous ceux qui s'appellent ʿAzîz ne méritent pas ce nom; de même que tous les nuages à éclairs ne produisent pas la pluie.

Quelle différence entre les actes des deux ʿAzîz! L'un donne l'aumône, l'autre la prend [1].

Ibn Ounaïn arrivait, en effet, du Yémen où régnait un prince libéral qui portait également le titre de al-Malik al ʿAzîz « le prince glorieux ». Lui, non plus, ne ratifierait pas le jugement de M. Amélineau.

Il faut cependant reconnaître qu'un autre contemporain, le médecin ʿAbd al Latîf qui, plus favorisé que Ibn Ounaïn, avait pu apprécier la libéralité de ʿOuthmân, nous dit: « C'était un jeune prince plein de générosité, de bravoure et de modestie, qui ne savait rien refuser. Malgré sa grande jeunesse et l'ardeur de son âge, il avait des mœurs très réglées et était exempt de toute avidité pour l'argent [2] ».

Se prononcera qui voudra. En faisant une juste moyenne, on pourrait penser que ʿOuthmân fût plutôt un prince de bonne nature, mais trop faible, et qu'il ne sut pas réprimer les excès de son entourage. Même ainsi, il est difficile de lui attribuer le rôle que lui assignerait le document copte.

Reportons-nous, au contraire, à Joseph, c'est-à-dire à Saladin, et chacune des expressions de l'auteur copte va se trouver confirmée par des détails si connus de l'histoire arabe que l'on pourrait faire un volume avec les textes qui les relatent. Je me contenterai de signaler ceux de la collection des historiens orientaux des Croisades, publiés par l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres et accessibles à tous les lecteurs qui voudraient vérifier l'exactitude de mon assertion, et je résume ainsi son histoire, en suivant les indications de l'auteur copte.

Il régna sur l'Égypte, sur le Sâḥil (rivage de Syrie), sur la Syrie, y compris Jérusalem, Damas et Alep. Il était *Kurde* d'Arménie, musulman sounnite, de la doctrine d'al Achʿarî, et il contraignit les Égyptiens qui professaient jusqu'ici la doctrine ismaïlienne chiʿite à professer la sienne.

Comparons cette phrase avec le texte copte:

[1] *Khiṭaṭ*, p. 108, l. 34 et seq., traduction, p. 312. — [2] Silvestre de Sacy, *Abdellatif*, p. 469.

Le mot Égypte est représenté par ⲃⲁⲃⲩⲗⲱⲛ ⲛⲧⲉ ⲭⲏⲙⲓ. Je réserve l'étude de cette question dans l'article suivant. Je me contente de dire ici que ce mot, ou plutôt ce groupe de deux mots, désigne la ville de Fosṭâṭ fondée par les Musulmans sur l'emplacement de la ville appelée par les Grecs Babylone. Elle est encore appelée par les Arabes Fosṭâṭ Miṣr ou simplement Miṣr. (Miṣr مصر = ⲭⲏⲙⲓ en copte). On attendrait donc ici ⲭⲏⲙⲓ tout seul, car il signifie aussi l'Égypte. Il est bizarre de dire que ce roi était établi sur la capitale d'un de ses états et sur d'autres états; c'est comme si je disais qu'Edouard VII règne aujourd'hui sur *Londres*, le pays de Galles, l'Ecosse et l'Irlande. Pour expliquer cette bizarrerie, je suppose donc un texte arabe primitif ديار مصر qui veut dire littéralement «les maisons, les demeures de Miṣr» et qui est une expression quasi officielle pour indiquer le pays tout entier. Entre mille exemples, je citerai ce passage de Makrîzî : فلما ملك السلطان الملك الناصر صلاح الدين يوسف بن ايوب ديار مصر «Quand le sultan al Malik an Nâṣir Ṣalâḥ ad-dîn Yoûsouf ibn Ayyoûb fut maître de *diâr Miṣr* (c'est-à-dire de l'Égypte)[1]». Le traducteur copte, ignorant les finesses de la langue arabe, a cru que «les maisons» désignaient une ville et non une contrée, et a cru bien faire de donner comme équivalent de ديار مصر non pas ⲭⲏⲙⲓ seul, mais ⲃⲁⲃⲩⲗⲱⲛ ⲛⲧⲉ ⲭⲏⲙⲓ.

Le Sâḥil الساحل est ainsi appelé par les historiens Arabes parce qu'il constitue un territoire spécial, le long de la mer; il répond à l'ancienne Phénicie[2]. Le copte a ici ϯⲡⲁⲣⲁⲗⲓⲁ. Le lexique copte arabe publié par Kircher donne en effet ϯⲡⲁⲣⲁⲗⲓⲁ, الساحل. Il ne faut pas confondre ici avec la région située sur le littoral de l'Égypte et qui a conservé sous la forme arabe encore subsistante *al Bourlos* ou *Borollos* البرلس le grec primitif *πάραλος* «littoral maritime»[3]. Il n'est pas admissible, en effet, que, dans l'énumération si sommaire des états du sultan, une province aussi peu importante que le *Bourlos* fût l'objet d'une mention spéciale.

Après le Sâḥil vient la Syrie ϯⲥⲩⲣⲓⲁ ce qui ne fait aucune difficulté, puis

(1) Édition arabe, II, 358, l. 26. Je choisis ce passage parce qu'il est emprunté au chapitre où l'auteur dit que Ṣalâḥ addîn imposa la doctrine d'Al Ach'arî à toute l'Égypte, quand il s'en rendit maître. Voir le texte cité page 122.

(2) Quatremère, en traduisant ce passage, I, p. 48, *Mém. géogr.*, emploie, en effet, le mot de Phénicie, qui est plus précis que le mot de Paralie employé mais non expliqué par M. Amélineau.

(3) Cf. Amélineau, *Géographie de l'Égypte, à l'époque copte*, p. 104, 564, 571 et 575, où est donnée l'équivalence ⲡⲁⲣⲁⲗⲗⲟⲩ ϯⲡⲁⲣⲁⲗⲓⲁ, البرلس.

mention «des districts de Damas et *Tiervi?*» ⲡⲓⲑⲱϣ ⲛⲧⲉ ⲆⲀⲘⲀⲤⲔⲞⲤ ⲛⲉⲙ ϯⲉⲣⲃⲓ. Damas étant en Syrie, on ne s'explique pas qu'il en soit fait mention particulière après le nom de Syrie, à moins que, pour plus de précision, l'auteur copte ne veuille bien spécifier que c'est la Syrie, dans toutes ses parties qui sont Damas, Jérusalem et Alep, les deux dernières surtout pouvant être considérées comme à part. Dans ce cas il faut que l'énigmatique ϯⲉⲣⲃⲓ représente soit Alep, soit Jérusalem.

Il ne peut être question de l'Arabie, comme traduit M. Amélineau, d'abord parce que le nom de l'Arabie est vraiment trop connu des Coptes qui l'écrivent ⲁⲣⲁⲃⲓⲁ, ϯⲁⲣⲁⲃⲓⲁ, ⲧⲁⲣⲁⲃⲓⲁ, ⲧⲁⲣⲁⲃⲉⲩⲥ[1] pour se déformer ainsi, ensuite parce que jamais l'Arabie n'a appartenu à un sultan d'Égypte. Le Yémen était bien aux mains du frère de Ṣalâḥ ad dîn mais en toute propriété. Les monnaies des sultans ayyoûbites du Yémen ne portent que leurs noms et non celui du sultan d'Égypte, ce qui indique bien leur indépendance absolue vis-à-vis de lui, bien qu'il fût le chef de la famille, le *suzerain*[2].

Les Coptes appellent Alep : ⲃⲉⲣⲟⲓ. Pour qu'il y eût identité absolue avec ϯⲉⲣⲃⲓ il faudrait admettre le changement du ⲃ en ϯ et celui de ⲟ en ⲃ, mais paléographiquement ils sont bien invraisemblables.

Resterait Jérusalem. Si le mot ϯⲉⲣⲃⲓ y répond, ce ne peut être que d'après mon hypothèse d'un texte arabe primitif contenant le mot القدس *al Ḳouds*, forme arabe du nom de Jérusalem. Que le Copte ait ignoré cette forme très spéciale aux Arabes, cela n'a rien d'invraisemblable; il a pu lire alors un autre mot. Consultons le lexique copte-arabe, nous voyons ϯⲉⲣⲃⲓ الغدير[3]. Ce dernier mot, dépourvu de points, ressemble beaucoup au mot القدس également dépourvu de points, surtout si l'on se rappelle que dans l'écriture cursive س peut présenter la forme ر identique à ير sans points. Quant à la confusion du ﻐ ou ﻘ médial

[1] Amélineau, *Géographie de l'Égypte*, p. 555, 557, 559, 561, 565, etc.; cf. l'art. ⲧⲁⲣⲁⲃⲓⲁ, p. 483.

[2] Pour plus de sûreté, j'ai prié mon collègue M. Salmon de vérifier cette assertion sur les collections du Cabinet des médailles de Paris et le Catalogue de Londres. Ce privilège de la *Sikkat* est un signe caractéristique de la suzeraineté.

[3] Kircher, *Lingua ægyptiaca*, p. 214. Un manuscrit du Patriarchat copte du Caire donne f° ⲩⲉ r°, col. 2, l. ult., ϯⲉⲣⲃⲓ القدير (*sic*). Nous devons la connaissance de ce manuscrit qui contient le même texte que celui qu'a édité Kircher, à M. Loret (*Annales du Service des Antiquités*, 1er vol.). Il m'est agréable de remercier vivement S. B. Mgr. le Patriarche et son très aimable intermédiaire M. Labîb qui m'ont autorisé à étudier à loisir ce précieux manuscrit.

avec ع ou غ, elle est bien connue de tous ceux qui ont manié quelque peu les manuscrits arabes [1].

Peut-être trouvera-t-on cette seconde hypothèse bien hardie. Cependant je ferai remarquer qu'il serait bien surprenant que, dans l'énumération des possessions de Ṣalâḥ ad dîn, on omît celle qui, pour le chrétien comme pour le musulman, avait certainement la plus grande importance et qui méritait bien plus que Damas, de ne pas être sous-entendue dans la mention vague de Syrie. De toutes façons, je crois qu'il faut donner comme équivalent de ϯⲥⲣⲃⲓ, soit Alep, soit Jérusalem, et je laisse au lecteur le soin de décider laquelle des deux hypothèses est préférable.

Ṣalâḥ ad dîn était Kurde; le copte dit ⲕⲩⲗⲁⲣⲓⲧⲏⲥ [2]. Il me paraît impossible ici qu'il n'y ait pas une interversion des deux lettres ⲗ et ⲣ et qu'il ne faille lire ⲕⲩⲣⲁⲗⲓⲧⲏⲥ ou mieux ⲕⲩⲣⲗⲓⲧⲏⲥ. Or cette interversion est incompréhensible dans le copte, tandis qu'il n'est pas un copiste arabe qui ne puisse écrire كدرى pour كردى, pas un lecteur de manuscrits arabes qui ne puisse confondre, si le nom ne lui est pas connu, كردى et كدرى. Ce fait est une preuve presque décisive que le Copte avait sous les yeux des mots arabes, dont il n'a pu reconnaître exactement les véritables lettres, quand les noms lui étaient inconnus, et spécialement quand c'étaient des noms propres.

Le Copte nous dit que le roi était persan. Le Kurdistan, ou pays des Kurdes, peut être, en effet, considéré comme faisant partie de la Perse. D'ailleurs si le mot copte ⲡⲉⲣⲥⲏⲥ est l'équivalent de l'arabe عجمى *ʿAdjamî* il veut dire non seulement « persan » mais d'une manière générale « non arabe ».

La phrase suivante contient le mot assez singulier de Kadaxiarque. Il me semble que ⲕⲁⲗⲁⲝⲓⲁⲣⲭⲏⲥ est le mot grec *κακοδοξιάρχης* « chef de la fausse doctrine » formé comme *αἱρησιάρχης*. La seconde syllabe a été sautée par le copiste par suite de sa ressemblance avec la première, ce qui est un accident paléogra-

(1) Précisément le manuscrit du Patriarchat (voir page précédente, note 3) a fait cette confusion puisqu'il a lu القدير « le puissant » (qui est inadmissible dans le chapitre où il n'est traité que des rivières, lacs, sources, mers, etc.) au lieu de الغدير « le marais » qui est certainement la vraie lecture.

(2) On me permettra de ne pas insister sur l'hypothèse de M. Amélineau qui parle d'un cheikh Qadry que j'avoue m'être inconnu et de la secte hérétique des Qadryeh. Cette dernière est bien connue et, par cela même, il n'en peut être question : Ṣalâḥ addîn et les Ayyoûbites étant, par excellence, les champions de l'orthodoxie musulmane.

phique fréquent. Il importe peu, d'ailleurs; le sens est clair : il veut dire « chef, champion ». Le mot arabe correspondant était, si mon hypothèse est juste, داعى *dâ'î*. Le dâ'î est celui qui proclame une doctrine religieuse; Ṣalâḥ ad dîn fut véritablement en Égypte le *dâ'î* de la foi orthodoxe, le représentant de l'imâm abbaside de Bagdad en opposition avec l'imâm fatimide d'Égypte dont il abolit l'autorité. M. Amélineau pense que le mot *Kadaxiarque* « est synonyme de Khalife entendu dans le sens religieux ». Mais ni Ṣalâḥ ad dîn ni aucun de ses successeurs ne furent et ne pouvaient être Khalifes.

M. Amélineau ne dit rien de l'expression assez inattendue de Agarinnéens, opposée formellement à Arabes et Ismaélites. Pourtant les Agarinnéens ne sont pas autre chose que les fils d'Agar; les auteurs byzantins ne font aucune différence entre Ἀγαρηνοί, Ἰσμαηλῖται et Σαρακηνοί[1]. Plus loin dans le texte copte (p. 145 et 146) il est visible que ⲓⲥⲙⲁⲏⲗⲓⲧⲏⲥ n'est pas distinct de ⲥⲁⲣⲕⲓⲛⲏ (lire ⲥⲁⲣⲣⲁⲕⲓⲛⲏ comme le remarque M. Amélineau). Dès lors il n'est pas possible que le texte primitif contienne véritablement le mot Agarinnéens et je crois pouvoir affirmer qu'il faut lire ⲛⲓⲁⲥⲁⲣⲓⲛⲛⲉⲟⲥ transcription de l'arabe الاسعرين lu pour الاشعريين *al ach'ariyîn* les « partisans d'al Ach'arî ».

La confusion du ⲥ et du ⲅ coptes est fort admissible. D'ailleurs, on peut supposer qu'un autre copiste ou quelque lecteur, voyant un mot inconnu ⲁⲥⲁⲣⲓⲛⲛⲉⲟⲥ ou de forme analogue si semblable à un autre si connu ⲁⲅⲁⲣⲓⲛⲛⲉⲟⲥ, a cru bien faire de substituer ce dernier.

En effet, à prendre le texte à la lettre, on aboutit à cette absurdité : « le chef de la foi des Arabes, convertit les Arabes à sa foi ». Il faut de toute nécessité, et pour le bon sens de l'auteur et pour la réalité historique, que la doctrine de Saladin

[1] Voici, entre autres, un texte bien significatif : *ὀνομάζονται δὲ τρισσῶς Σαρακηνοί, Ἰσμαηλῖται καὶ Ἀγαρηνοί, Σαρακηνοὶ μὲν ὅτι ἡ Σάρα ἐξαπέστειλε τὴν Ἄγαρ... Ἰσμαηλῖται δὲ ὡς ἐκ τοῦ Ἰσμαὴλ καταγόμενοι. Ἀγαρηνοὶ δὲ διὰ τὴν προμήτορα αὐτῶν Ἀγάρ*. Il est tiré d'un passage de Georges Phrantza où il est fait un exposé très intéressant et remarquablement exact des doctrines musulmanes (édition de Bonn, III, 11, p. 303) — cf. encore G. Syncelle, *Édition de Bonn*, p. 186. Dans la *Scala copte* publiée par Kircher (*Ling. ægypt.*) on lit : p. 81, ⲛⲓⲁⲅⲁⲣⲓⲛⲛⲉⲟⲥ, Hagarena, هجرى et ⲟⲩⲥⲁⲣⲁⲅⲉⲛⲟⲥ, Hagarenus هاخرى (*sic*, évidemment pour هاجرى). Les autres *Scalæ* (celles de la Bibliothèque nationale que j'avais signalées à notre collègue M. Lacau comme devant être identiques à celle de Kircher et qu'il a bien voulu collationner pour moi à Paris, nos 50, 53, et 110 : — et celle du Patriarchat copte du Caire, f° ⲍ̅ⲑ̅ r°, col. 2) donnent ⲛⲓⲁⲅⲁⲣⲓⲛⲛⲉⲟⲥ الهاجريين et ⲟⲩⲥⲁⲣⲁⲅⲉⲛⲟⲥ مسلم.

soit opposée à celle des Arabes (d'Égypte), et si l'on prend garde que la doctrine professée à cette époque par les Arabes d'Égypte s'appelait : ismaélienne ⲓⲥⲙⲁⲏⲗⲓⲧⲏⲥ اسمعيلية, on voit que la première partie du texte copte nécessite un mot représentant l'opposé de la doctrine hérétique ismaélienne. Or les historiens arabes sont formels : la doctrine opposée introduite par Ṣalâḥ ad dìn est la doctrine orthodoxe *ach'arite*[1].

Voici un passage décisif de Makrìzì.

Après un examen très détaillé des diverses doctrines et sectes qui s'étaient élevées dans l'islamisme, après avoir rappelé que les Khalifes fatimides avaient fait triompher la doctrine ismaëlienne مذهب الاسماعيلية[2] dans l'Ifrìkìat, le Maghrib et l'Égypte, l'auteur en vient à l'exposé de la doctrine de Abou'l Ḥasan 'Alì ibn Ismâ'ìl al Ach'arì qui se répandit dans l'Irâḳ vers 380 de l'Hégire, et de là en Syrie : « et quand le sultan al Malik an Nâṣir Ṣalâḥ ad dìn Yoûsouf ibn Ayyoûb fut maître d'Égypte, lui et son ḳâḍì Ṣadr ad dìn 'Abd al Malik ibn 'Isâ ibn Darbâs al Mârânì professaient cette doctrine, s'y étant ralliés à l'époque où ils étaient au service du sultan al Malik al-'Âdil Noûr ad dìn Maḥmoûd ibn Zenguì à Damas. Ṣalâḥ ad dìn apprit par cœur حفظا, dans son enfance, un cathéchisme عقيدة qu'avait composé pour lui Ḳourb ad dìn Aboû'l Ma'âlì Mas'oûd ibn Mouḥammad ibn Mas'oûd an Nisâpoûrì ; et les enfants de sa postérité l'apprirent par cœur. Aussi furent-ils profondément attachés à (littéral. ils serrèrent leurs doigts sur) la doctrine de Al Ach'arì *et ils entraînèrent, pendant la durée de leur dynastie, toutes les populations à s'y conformer;* et cet état de choses se continua pendant tout le temps des rois Ayyoûbites, puis de leurs affranchis qui sont les rois turcs (les Mamloûks) etc.[3] ».

Donc ici le terme copte de ⲁⲣⲁⲣⲓⲛⲉⲟⲥ répond à l'arabe الاشعريين, génitif de الاشعريون « les sectateurs d'al Ach'arì ». L'hypothèse d'un mot arabe mal lu par

[1] Sur le caractère de la doctrine d'al Ach'arì lire Dozy, *Hist. de l'islamisme*, p. 252 et seq.

[2] Édition de Boûlâḳ, II, 356, l. 7.

[3] فلما ملك السلطان الملك الناصر صلاح الدين يوسف بن ايوب ديار مصر كان هو وقاضيه صدر الدين عبد الملك بن عيسى بن درباس المارانى على هذا المذهب قد نشا عليه منذ كانا فى خدمة السلطان الملك العادل نور الدين محمود بن زنكى بدمشق وحفظ صلاح الدين فى صباه عقيدة الفها له قطب الدين ابو المعالى مسعود بن محمود بن مسعود النيسابورى وصار يحفظها صغار اولاده فلذلك عقدوا الخناصر وشدوا البنان على مذهب الاشعارى وحملوا فى ايام دولتهم كافة الناس على التزامه فتمادى الحال على ذلك جميع ايام الملوك من بنى ايوب ثم فى ايام مواليهم الملوك من الاتراك. II, 358, l. 27-32.

l'auteur copte qui ne le connaissait pas est, je crois, la meilleure explication de cette déformation.

Le premier passage est ainsi, si je ne me trompe, définitivement éclairci et il prouve, comme je l'avais dit, que le rédacteur du récit connaissait exactement les faits de son temps.

Toutefois, je dois faire remarquer que là où M. Amélineau traduit : « voulant convertir à sa foi les Arabes », Zoëga dit : « conversus ad fidem Arabum ». M. l'abbé Hyvernat m'écrit que la traduction de M. Amélineau est inexacte et qu'il faut dire « s'étant converti à la foi des Arabes ». L'expression copte est ⲉϥⲛⲁⲧⲁⲥⲑⲟϥ ϧⲉⲛ ⲡⲉϥⲛϩⲁϯ ⲛⲛⲁⲣⲁⲃⲟⲥ. Je ne puis me prononcer au point de vue philologique sur cette question. Mais si l'on admet la traduction de Zoëga et de M. l'abbé Hyvernat, il faut supposer une fois de plus l'incorrection du texte, car la phrase serait absurde ; elle aboutirait exactement à ceci : « le chef de la foi des Arabes s'était converti à la foi des Arabes ».

Le second passage historique contient une généalogie très exacte du prince ayyoûbite al Malik al Kâmil qui régnait, ou plutôt, comme le fait remarquer très justement M. Amélineau, gouvernait au nom de son père (al Malik al ʿAdil Aboû Bakr) en l'année 1209. M. Amélineau a dit à ce sujet le nécessaire, ce qui me dispense d'y revenir. Mais il y a dans sa traduction une phrase fort étrange sur laquelle il ne s'explique pas et qui est assurément une méprise. Le texte copte dit ⲫⲁⲓ ⲡⲉ ⲓⲱⲥⲏⲫ ⲫⲓⲱⲧ ⲙⲡⲟⲩⲣⲟ ϩⲟⲟⲙⲉⲛ ⲉⲧⲁϥⲉⲣ ⲗⲁⲙⲓⲧⲏⲥ ϧⲉⲛ ⲡⲉϥⲥⲏⲟⲩ, Zoëga traduit : « qui Elamites fuit tempore suo [1] » ; Quatremère : « cujus tempore muslimus factus erat Johannes [2] » ; M. Amélineau : « Ce Youssouf est le père du roi Osman qui fut lamite de son temps ». Dans son introduction il dit au sujet du mot ⲗⲁⲙⲓⲧⲏⲥ : « il me semble y reconnaître le sens du mot arabe *mouslim* et je le traduirais volontiers par *musulman* » (p. 132). Il est clair qu'il ignore la traduction si précise de Quatremère et le texte non moins précis de Kircher ⲗⲁⲙⲓⲧⲏⲥ مسلم [3]. Il est clair aussi qu'une telle phrase « Othman était musulman de

[1] *Catal.*, p. 89.

[2] *Mém. géogr.*, I, p. 51.

[3] *Lingua æg.*, p. 81. Mon collègue M. Lacau a relevé les variantes suivantes à la Bibliothèque nationale de Paris : manuscrit copte 50, fº 77, 2º col., I a, ⲟⲩⲗⲁⲙⲓ (*sic*) مسلم, manuscrit 53, fº 66 vº, col. I, ⲟⲩⲗⲁⲙⲓⲧⲏⲥ مسلم, manuscrit 110, fº 53 vº, col. I, ⲟⲩⲗⲁⲙⲓ (*sic*) مسلم. Le manuscrit du patriarchat copte du Caire donne au fº ⲍ̄ⲟ̄ vº, col. 2, ⲟⲩⲗⲁⲙⲓ مسلم : le manuscrit nº 199 de l'École de médecine de Montpellier, fº 202 vº, ⲛⲗⲁⲙⲓ المسلمين.

son temps» est dénuée de sens. «Était musulman» s'applique non pas à Othman, mais au martyr Jean dont il a été dit déjà qu'il s'était fait *musulman à l'époque du roi Othman*, et qui est le sujet de la phrase terminée par le passage en question. L'arabe dirait exactement comme le copte وهذا يوسف هو ابو الملك عثمان الذى صار مسلما فى ايامه, ce qui se traduirait mot à mot : «et ce Yoûsouf était père du roi ʿOuthmân qui *il* (c'est-à-dire Jean) fut musulman dans *son* temps». Cette façon de relier le pronom possessif au conjonctif est spéciale au génie des langues sémitiques. Quatremère ne s'y est pas trompé et sa traduction est la seule vraie

Cette expression de ⲗⲁⲙⲓⲧⲏⲥ pour rendre le mot : musulman مسلم est assez singulière. L'origine m'en échappe. Il se peut, comme le suggère M. Amélineau, que ce soit «le mot lui-même qu'on n'aurait pas voulu faire entrer intégralement dans un ouvrage copte.» Il se peut qu'en l'écourtant ainsi, les Coptes aient eu en vue quelque méchant jeu de mots soit sur l'arabe لئم *être méprisable*, soit sur le copte ⲗⲁⲙ *sordidus esse*[1]. Il se peut encore, pour une raison que nous ignorons, que le nom des Élamites y joue un rôle. La question d'origine reste en suspens; mais le sens n'est pas douteux.

Une autre donnée historique, d'un ordre plus intime pour ainsi dire, nous est fournie par le rôle que joue le médecin Aboû Châkir. M. Amélineau n'y fait aucune allusion et n'a pas reconnu, ce me semble, son nom sous la forme copte ⲉⲡⲟⲩϣⲉϫⲉⲣ qu'il transcrit simplement *Épouschecher* (pages 151 et 160). On me permettra donc de donner quelques détails sur cette personnalité intéressante.

Tout d'abord il est bon de mettre hors de doute l'équivalence de ⲉⲡⲟⲩϣⲉϫⲉⲣ et ابو شاكر Aboû Châkir. L'élément ⲉⲡⲟⲩ = ابو se retrouve dans ⲉⲡⲟⲩⲡⲁⲕⲣ = ابو بكر Aboû Bakr que nous avons déjà vu dans le second passage historique. L'équivalence ϣ et ش ne fait pas de doute; quant à la transcription du ا en ⲉ elle paraît assez surprenante, toutefois on la retrouve dans un mot tout semblable (agent actif de la 1re forme فَاعِل): الكامل qui est rendu par ⲉⲗϫⲉⲙⲏⲗ, pages 133 et 160 et ⲉⲗϫⲉⲙⲉⲗ, page 151; du même coup l'équivalence de ϫ avec ك est justifiée, et aussi celle du ⲉ avec le *kesra*. ϣⲉϫⲉⲣ répond aussi rigoureusement à شاكر que ϫⲉⲙⲉⲗ à كامل.

[1] D'après Kabis, *Zeits. f. æg. Spr.*, Mai-Juin 1875, p. 85.

Le récit copte nous dit que Jean alla trouver ⲡⲓⲥⲟⲫⲟⲥ ⲉⲧⲉ ⲫⲁⲓ ⲡⲉ ⲉⲡⲟⲩϣⲉⲭⲉⲣ ⲡⲓⲥⲏⲓⲛⲓ ⲙⲡⲟⲩⲣⲟ ⲉⲗⲭⲉⲙⲉⲗ : « le *sage* qui est Abou Châkir le médecin du roi al Kâmil ». Il est assez curieux de remarquer que le médecin s'appelle aujourd'hui en Égypte الحكيم *el ḥakîm*, et que ce terme de الحكيم traduit exactement le mot grec *σοφός* en sorte que je me demande s'il ne faut pas traduire ⲡⲓⲥⲟⲫⲟⲥ par « le médecin » ou mieux « le docteur », puisque par un phénomène assez semblable, la langue française usuelle entend par ce mot un médecin, quoiqu'il ait un sens bien plus général. Le texte arabe primitif est facile à rétablir : الحكيم وهو ابو شاكر طبيب الملك الكامل.

Ibn Aboû Ousaïbiat a consacré à ce médecin une petite notice.

« Aboû Châkir ibn Aboû Soulaïman — c'est le docteur الحكيم Mouwaffak ad-dîn Aboû Châkir ibn Aboû Soulaïman Daoûd .... il avait appris l'art de la médecine à l'école de son frère Aboû Sa'îd ibn Aboû Soulaïman ..... Le sultan al Malik al 'Âdil l'avait placé dans le service de son fils al Malik al Kâmil et il resta dans son service et jouit auprès de lui d'un grand crédit et d'une puissance considérable, obtint de lui des fiefs, des domaines etc .... Al 'Adoud ibn Mounkidh [1] fit à son sujet ces vers :

Ce docteur الحكيم Aboû Châkir est riche en amis et en (obligés qui lui sont) reconnaissants [2].
C'est le vicaire d'Hippocrate en notre temps ; son second par l'éclat de sa science.

Il mourut en 613 et fut enterré à Deir al Khandaḳ [3] près du Caire [4] ».

L'an 613 répondant à 1214 de notre ère, c'était donc bien cet Aboû Châkir qui était médecin d'Al Kâmil à l'époque du martyre de Jean 1209. Après ce que nous a dit le biographe arabe, on ne sera pas surpris de le voir intervenir directement pour protéger le malheureux.

[1] C'est probablement 'Adoûd ad daulat Mourhaf fils du fameux Ousâmat ibn Mounkidh. Cf. HARTWIG DERENBOURG, *Ousama ibn Mounkidh*, 1re partie, p. 116 et seq. Il mourut à Miṣr, où il séjournait depuis très longtemps, en 613 de l'Hégire.

[2] L'auteur joue sur le mot *châkir* شاكر, qui veut dire : « reconnaissant ».

[3] Deïr al Khandaḳ, le couvent du fossé, était un cimetière copte. J'aurai l'occasion d'en reparler dans le prochain article.

[4] Ibn Aboû Ousaïbiat, édition de Boulâḳ, II, p. 122 à 123, cf. LECLERC, *Histoire de la médecine arabe*, II, p. 223. Le père et le frère d'Aboû-Châkir étaient médecins et avaient joui d'un grand crédit auprès des sultans ayyoûbites. Ils étaient chrétiens.

Je cite la traduction de M. Amélineau (p. 160):

«(Les vieillards) se réunirent au sage médecin du roi parce qu'il était en dignité près du roi; peut-être pourrait-il obtenir du roi comme faveur au sujet du juste qu'on le relâchât. Le sage Epouschecher (Aboû Châkir) prit les vieillards..... du roi, il se leva, il se rendit au lieu où les soldats de police veillaient sur le bienheureux Jean. Il leur dit: «allez là-bas, afin que je parle «à cet abominable homme qui est fou et que je voie ce qu'est son esprit». Les soldats de police s'éloignèrent un peu». — Suit le discours où il s'efforce de dissuader le fanatique, la ferme réponse du dernier. — «Alors le sage (médecin) appela les soldats de police et leur dit: je vous prie, gardez cet insensé. De nouveau, il les appela en secret, leur remit de l'argent, leur donna des ordres à son sujet; il s'en alla et le laissa avec eux».

Il n'est pas douteux que le récit copte a tous les caractères d'une scrupuleuse exactitude, et que telle dut être l'intervention du médecin, point pour point. Ce respect des soldats pour le médecin du roi, cette tentative d'expliquer le cas de Jean par la folie etc., tout est d'un naturel et d'un réalisme saisissants. Certainement l'auteur de la rédaction avait été mêlé de très près aux péripéties du drame et l'on peut penser qu'il était lui-même un des sages vieillards qui se joignirent à Aboû Châkir. Sinon, on s'expliquerait mal cette précision des détails.

Ceci m'amène à parler de ces vieillards que le copte appelle ⲛⲧⲁⲣⲓⲥⲥⲉⲟⲥ ⲛⲧⲉ ⲡⲟⲩⲣⲟ: les? du roi. M. Amélineau ne traduit pas le terme ⲛⲧⲁⲣⲓⲥⲥⲉⲟⲥ; dans son introduction (p. 126), il le signale comme équivalent à «scribes, notaires». Je crois, en effet, qu'il n'y a pas de doute sur la signification du mot.

C'est un fait bien connu que l'administration égyptienne fut toujours peuplée de Coptes. Maḳrîzî signale un nommé Charf addin Hibbat Allah ibn Sa'îd al Fâïzî «un des écrivains كتّاب coptes qui avait feint d'embrasser l'islamisme au temps d'Al-Kâmil et qui parvint à de hautes charges dans le service du secrétarial الكتابة. En 650 de l'Hégire il était un des inspecteurs des divans من نظار الدواوين et fut même élevé à la dignité de vizir[1]», et, ailleurs, un Copte nommé At Tâdj ibn Sa'îd ad daulat chargé du secrétarial الكتابة au service de l'émir Baïbars vers 702 de l'Hégire: «il s'était emparé de son esprit et

[1] *Khitat*, édition de Boulâḳ, I, 105, l. 28; traduction Bouriant, p. 303, où la date est fautive: 680 au lieu de 650.

s'occupait de toutes ses affaires suivant *l'usage des sultans d'Égypte et de leurs émirs turcs qui abandonnaient leurs affaires aux soins de leurs secrétaires coptes*, aussi bien à ceux qui cachaient leur infidélité qu'à ceux qui la laissaient paraître [1] ».

Le terme de ⲛⲧⲁⲣⲓⲥⲥⲟⲥ est donc, à mon avis, une déformation du byzantin *νοτάριος*. M. Amélineau dans son introduction le présente sous la forme ⲧⲁⲣⲓⲥⲥⲟⲥ considérant sans doute le ⲛ comme l'article pluriel copte. Mais si cet article est nécessaire, ce que je ne conteste pas, il s'ensuit que le copiste a sauté un ⲛ. Mingarelli [2] a déjà rattaché au byzantin *νοτάριος* le mot copte ⲡⲟⲛⲧⲁⲣⲓⲟⲥ qu'il a trouvé dans un manuscrit. Kircher donne ⲡⲓⲛⲟⲧⲁⲣⲓⲟⲥ المدبر [3]. Ce dernier mot signifie en arabe : « qui règle (les affaires) ». Le dictionnaire de Kazimirski lui donne comme synonyme كاتب السر *l'écrivain du secret* [4].

L'exactitude du récit copte se révèle encore, ai-je dit, dans les détails topographiques. M. Amélineau en a déjà fait la remarque [5], et les a utilisés dans sa *Géographie de l'Égypte à l'époque copte* [6]. J'en renvoie l'examen au prochain article.

Le second caractère que j'ai attribué à la partie narrative du document, la vivacité et le coloris, n'a pas échappé à M. Amélineau qui le dépeint en d'excellents termes. « Le tableau est vivant. Certains passages du récit sont pris sur le vif : je citerai notamment l'entrée de Jean à la Citadelle... la promenade funèbre du prisonnier à travers les rues... la scène de l'exécution et surtout la peinture des troubles qui la suivirent. Tous ceux qui ont vécu quelque temps en Égypte reconnaîtront sans peine combien ces peintures ont été, je le répète, prises sur le vif et faites d'après nature ; aujourd'hui encore bien des choses se passent qui font parfaitement comprendre la vérité de l'œuvre copte. *C'est la seule fois qu'on rencontre chez un écrivain de cette race un pareil mouvement et des tableaux si animés* » (p. 121).

Cette dernière phrase que je transcris en italiques a une importance toute spéciale à mes yeux, car M. Amélineau a manié une quantité considérable de documents coptes et on peut s'en rapporter à lui pour reconnaître à celui-ci un caractère exceptionnel. Précisément, ce caractère appartient à la langue arabe

(1) *Khiṭaṭ*, édition de Boûlâḳ, II, p. 68, l. 17 : traduction Bouriant, p. 195.

(2) *Aegypt. codicum reliquiæ*, 1785, p. 278-279.

(3) *Ling. ægypt.*, page 106, cf. manuscrit du Patriarchat ⲟ̅ⲝ̅, 2e col., I.

(4) Sur cette fonction cf. Quatremère, *Histoire des sultans Mamlouks*, II, 2e partie, p. 317.

(5) *Journal Asiat.*, *loc. cit.*, p. 132.

(6) P. 543, 599 et *passim*.

dont les qualités narratives sont bien connues de tous, et ne peut s'expliquer que par un original arabe.

Pour pousser plus à fond la démonstration de ma thèse, il faudrait reprendre tout le texte copte et l'analyser en détail. Ce serait peut-être œuvre bien fastidieuse. Je crois qu'un exemple bien choisi suffira, et je vais m'attacher au commentaire d'un des passages les plus curieux : la comparution devant le tribunal que préside Al Kàmil lui-même.

Voici le texte copte et la traduction de M. Amélineau (p. 169) :

ⲧⲟⲧⲉ ⲁⲩⲉⲛϥ ϧⲉⲛ ⲟⲙⲏϯ ⲛⲛⲁⲓⲙⲏϣ ⲛⲁⲧϭⲓⲏⲡⲓ ⲙⲙⲱⲟⲩ ⲛⲓⲥⲧⲣⲁⲧⲓⲗⲁⲧⲏⲥ ⲛⲓⲙⲁⲧⲟⲓ ⲛⲓϩⲩⲡⲉⲩⲥ ⲛⲓⲙⲁⲥ ⲙⲁⲧⲟⲓ ⲛⲓⲅⲉⲛⲧⲉⲣⲓⲟⲛ ⲛⲓⲣⲉϥϯϩⲁⲡ ⲛⲓⲕⲁⲑⲏⲭⲩⲙⲉⲛⲓⲧⲏⲥ ⲛⲓⲣⲉϥϥⲉϣ ϧⲣⲱⲟⲩ ⲛⲓⲣⲉϥⲉⲣⲙⲉⲗⲉⲧⲁⲛ ⲛⲓⲣⲉϥⲙⲟⲩϯϯ ⲛⲁ (*sic*) ⲛⲓϣⲗⲏⲗ ⲛⲓϧⲉⲗⲗⲟⲓ ⲛⲥⲱⲓⲧ ⲛⲓϣⲱⲧ ⲛⲓⲣⲉϥϯ ⲉⲃⲟⲗ ⲛⲁⲣⲁⲃⲟⲥ ⲛⲡⲁⲣⲑⲟⲥ ⲛⲛⲟⲡⲓⲟⲥ ⲛⲓⲁⲑⲁⲩϣ ⲛⲓⲣⲱⲙⲉⲟⲥ ⲛⲓⲃⲁⲣⲃⲁⲣⲟⲥ ⲛⲏ ⲉⲧϣⲟⲡ ⲛⲉⲙ ⲛⲓϣⲉⲙⲙⲱⲟⲩ ⲛⲓϩⲱⲟⲩⲧ ⲛⲉⲙ ⲛⲓⲥϩⲓⲙⲓ ⲛⲓⲕⲟⲩϫⲓ ⲛⲉⲙ ⲛⲓⲛⲓϣϯ ⲛⲓⲃⲱⲕ ⲛⲉⲙ ⲛⲓⲣⲉⲙϩⲉⲩ .....ⲟⲩⲟϩ ⲁⲩⲧⲁϩⲟϥ ⲉⲣⲁⲧϥ ⲙⲡⲉⲙⲑⲟ ⲙⲡⲓⲟⲩⲣⲟ ⲉⲗⲭⲉⲙⲏⲗ ⲛⲉⲙ ⲡⲉϥⲥⲧⲣⲁⲧⲉⲩⲙⲁ ⲛⲉⲙ ⲫⲣⲉϥⲧ ϩⲁⲡ ⲛⲧⲉ ⲛⲓⲣⲉϥϯ ϩⲁⲡ ⲛⲉⲙ ⲡϧⲉⲗⲗⲟ ⲛⲧⲉ ⲛⲓϧⲉⲗⲗⲟⲓ ⲛⲉⲙ ⲡⲓⲕⲁⲑⲏⲭⲟⲩⲙⲉⲛⲓⲧⲏⲥ ⲙⲃⲁⲣⲃⲁⲣⲟⲥ.

« Ils le conduisirent alors au milieu de ces foules innombrables d'officiers, de soldats, de cavaliers, de recrues, de soldats de police, de juges, de *catéchuménites*, de hérauts, de derviches, de muezzins, de cheïkhs célèbres, de négociants, de vendeurs, d'Arabes, de Persans, de Nubiens, de nègres, de Grecs, de barbares, d'indigènes et d'étrangers, d'hommes et de femmes, de petits et de grands, d'esclaves et d'hommes libres....... On le mit en présence du roi El Kamil et de son armée, du grand qadi, du cheïkh des cheïkhs et des *catéchuménites* barbares. »

Je reconstitue, en utilisant surtout les lexiques copte-arabe, ce que je crois avoir été le texte arabe primitif :

فاتوا به فى وسط هذه الجماعات لا تحصى منها الامرا والجنديين، والفوارس والـ؟ـ، والجاندارية، والقضاة والواعظين، والخطبا والمقريين، والمؤذنين والمشايخ المشهورين، والتجار والبياعين، والعرب والعجم والنوب والحبش والروم والبرابر واهل البلد والغربا، والرجال والنسا، والكبار والصغار، والعبيد والاحرار، ....فاحضروه لدى الملك الكامل وعسكره وقاضى القضاة وشيخ الشيوخ وواعظ الـ؟

« Alors ils le conduisirent au milieu de ces foules innombrables dont émirs et soldats, cavaliers et ? , gens de police, ḳâḍis et moniteurs, prédicateurs et lecteurs, muezzins et cheïkhs renommés, négociants et vendeurs, Arabes et Persans, Nubiens et Éthiopiens, Grecs et Barbarins, indigènes et étrangers, hommes et femmes, grands et petits, esclaves et hommes libres . . . . Et ils l'amenèrent en présence d'al Malik al Kâmil, de son armée, du ḳâḍi des ḳâḍis, du cheïkh des cheïkhs, et du moniteur Barbare ».

Ce qui frappe dans cette énumération, c'est le parti pris de symétrie et d'opposition; sauf une seule exception, on peut la diviser en groupes de deux : émirs et soldats, prédicateurs et lecteurs, grands et petits, etc. Les premiers énumérés ont toujours un caractère de prééminence, sauf dans le dernier groupe : esclaves et hommes libres. Cette exception vient visiblement de la nécessité *de la rime dans le texte arabe*[1]. Une autre exception, qui paraît également nécessitée par la rime, est la présence d'une épithète inattendue dans le groupe : muezzins et cheïkhs *renommés*[2]. Cette manie de faire des récits rimés, caractéristique des écrivains de la chancellerie arabe, les entraîne à ces épithètes redondantes, qui rappellent les vers latins de notre jeunesse. On prend ainsi sur le vif le procédé de l'écrivain de la chancellerie qui a rédigé ce récit pour l'édification de ses coréligionnaires.

La rime manque en deux passages : le premier répond précisément à un groupe incomplet et à un mot de sens incertain; le second était rebelle à la rime, puisqu'il contient l'énumération de peuples dont les noms consacrés ne peuvent être remplacés par des synonymes, seconde ressource des rimeurs.

Il me reste à justifier point par point la traduction arabe que je donne, afin qu'on ne m'accuse pas de l'avoir plus au moins involontairement accommodée aux besoins de ma thèse.

Le premier groupe ⲚⲒⲤⲦⲢⲀⲦⲒⲖⲀⲦⲎⲤ ⲚⲘⲀⲦⲞⲒ الامرا والجنديين ne peut faire de doute. Kircher donne (p. 86) ⲚⲒⲤⲦⲢⲀϯⲖⲀⲦⲎⲤ اسفهسلار; ce mot d'origine persane est assez employé à l'époque des Ayyoûbites. Il faisait partie du protocole de leurs inscriptions[3]. Ibn Khallikân nous apprend que l'Atabek Noûr ad dîn affectait

[1] L'auteur aurait dû dire : « les hommes libres et les esclaves » mais ce dernier mot en arabe العبيد ou الخدامين ou المماليك ou tout autre ne fournissait pas de rime au mot الصغار qui précède.

[2] C'est, en effet, le seul mot du texte qui comporte une épithète.

[3] Cf. Van Berchem, *Corpus Inscriptionum arabicum*, passim.

de ne donner à son vassal Ṣalâḥ ad dîn, même devenu souverain de l'Égypte, que ce simple titre [1]. Il signifie « chef d'armée ». Il équivaut donc à émir امير que je crois ici préférable. P. 106, Kircher donne ΠΙΜΑΤΟΙ الجندى. Le pluriel الجنديين s'impose donc.

Les deuxième et troisième groupes sont ici mal distincts. Après ΠΙϨΥΠΕΥϹ الفوارس « les cavaliers », qui n'est pas douteux [2], on attendrait pour la symétrie « les piétons ». On a ΠΙΜΑϹ ΜΑΤΟΙ que M. Amélineau traduit par « recrues » et qui signifierait mot à mot « enfants soldats », le mot ΜΑϹ ayant le sens très net d'enfant [3]. Il serait peut être hasardeux d'y voir une métaphore du genre de celle qui s'est introduite dans les langues italienne et française, où le mot *infanterie* (dont la racine primitive dérive directement du mot : enfant) désigne précisément les piétons. Je crois plutôt qu'ici le texte est corrompu. Je m'abstiens donc de déterminer le mot arabe primitif.

Le mot ΚΕΝΤΕΡΙΟΝ répond à l'arabe جاندار [4]. M. Amélineau dans son introduction (p. 126) le fait venir du latin *centurio* et fait remarquer fort justement qu'il désigne les soldats de police. C'est bien, en effet, le sens du mot جاندار *djândâr* (ou *gândâr* suivant la prononciation d'Égypte).

Le pluriel de جاندار est جاندارية ou جنادرة.

J'ai traduit le quatrième groupe ΝΙΡΕϤϮϨΑΠ ΝΙΚΑΘΗΧΥΜΕΝΙΤΗϹ par القضاة والواعظين « les ḳâḍis et les moniteurs », d'après Kircher, p. 46, 107, 249, ΠΙΡΕϤϮϨΑΠ القاضى; et p. 219, ΠΙΚΑΤΗΧΟΥΜΕΝΟϹ الواعظ (cf. p. 305, ΚΑΤΗΧΟΥΜΕΝΗ موعوظين; p. 97, ΠΙΚΑΤΗΧΗϹΙϹ واعظ, p. 109, ΠΙΕΡΚΑΤΗΧΙΗ الواعظ).

M. Amélineau traduit exactement le premier par « juges » (je conserve le mot *kadi* parce qu'il est passé dans notre langue [5]), et rend le second par *catéchuménites* qu'il suppose (p. 126) être « les étudiants de l'université ». Je crois qu'il vaut mieux, en se conformant à l'indication des lexiques coptes, y voir des prêtres d'un certain ordre. Le terme arabe واعظ désigne le prédicateur et équivaut à خطيب. Je l'ai traduit en français par « moniteur », le verbe وعظ signifiant : *avertir*, pour ne pas répéter le mot « prédicateur » nécessaire dans le groupe suivant.

[1] ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS, *Historiens orientaux des Croisades*, I, 565.

[2] KIRCHER, p. 106, ΠΙΟΥΠΕΥϹ (*sic*) الفارس.

[3] βρέφος dans Saint-Luc (TATTAM, *Dict., sub verbo*).

[4] KIRCHER, p. 106, ΠΙΧΕΝΤΕΡΙ الجاندار: cf. manuscrit du Patriarchat ϭⲁ̅ *recto*, col. I.

[5] Ce que fait, d'ailleurs, M. Amélineau à la fin du passage en question.

Celui-ci se compose de ⲛⲓⲣⲉϥⲥⲉϣ ϧⲣⲱⲟⲩ que M. Amélineau traduit par « hérauts » et ⲛⲓⲣⲉϥⲉⲣⲙⲉⲗⲉⲧⲁⲛ qu'il traduit par « derviches ». L'une et l'autre expressions me paraissent inexactes.

Pour le mot *hérauts* il ne répond à rien que je connaisse dans les habitudes arabes, à moins qu'il ne faille entendre par là les crieurs publics. Mais il est visible que toute cette partie énumère des personnages religieux : depuis les ḳâḍis jusqu'aux cheikhs. Il faut donc *a priori* chercher une fonction religieuse qui réponde au copte ⲣⲉϥⲥⲉϣ ϧⲣⲱⲟⲩ[1]. Ce mot signifie littéralement « criant voix ; proclamateur ». Or il est d'usage chez les peuples musulmans de proclamer à la prière publique le nom du souverain régnant, et cette proclamation s'appelle la *khotbat* الخطبة, celui qui en est chargé s'appelle le *khatîb* الخطيب. Le mot *khotbat* s'applique d'une façon générale au sermon religieux fait par l'imâm de la mosquée, le vendredi ; et à ce point de vue, les fonctions du khatîb et de l'imâm se confondent. C'est pour cela que je crois ici devoir lire الخطبا, tout en reconnaissant que المنادين « les crieurs » répondrait mieux à la lettre du texte copte. Je n'ai pu trouver dans les *scalæ* coptes ni ⲣⲉϣⲉϣ ϧⲣⲱⲟⲩ ni خطيب.

Le second terme désigne clairement les *lecteurs* (du Coran) car ⲉⲣⲙⲉⲗⲉⲧⲁⲛ qui entre en composition du mot est régulièrement traduit en arabe par تلوة[2] ou ترتيل[3]. Dans l'un et l'autre cas ce mot désigne la lecture à haute voix (d'une texte religieux), la *psalmodie*. M. Amélineau, dans ses traductions, adopte le mot « méditation » ce qui l'a entraîné à écrire des phrases telles que « méditant par cœur » au lieu de « récitant par cœur » ou « il l'entendit méditer », au lieu de « il l'entendit réciter ». C'est probablement sous l'influence de cette équivalence inexacte qu'il a traduit ⲛⲓⲣⲉϥⲉⲣⲙⲉⲗⲉⲧⲁⲛ par « derviches » ; qu'il considère comme livrés à la contemplation, à la méditation. Or le mot grec μελέτη, d'où dérive le copte ⲉⲣⲙⲉⲗⲉⲧⲁⲛ ne signifie nullement « méditation » mais « soin, exercice », et particulièrement « exercice de déclamation » si je m'en rapporte aux dictionnaires : μελετικός « propre à l'exercice, à la déclamation ».

[1] Je me demande même s'il ne faudrait pas lire ⲣⲉϥⲱϣ ϧⲣⲱⲟⲩ « qui lit à haute voix » cf. KIRCHER, p. 109, ⲡⲓⲣⲉϥⲱϣ, القارى.

[2] KIRCHER, p. 383, écrit تلوة pour تلوة et traduit fautivement par « méditation », cf. AMÉLINEAU, *Vie de Pakhôme*, page 12 et 347 : page 18 et 353, etc.

[3] *Vie de Pakhôme*, p. 22 (texte copte) et p. 356 (texte arabe).

C'est donc la déclamation (pieuse), récitation ou lecture à haute voix[1]. Plus loin l'auteur nous dit que le martyr, immédiatement avant d'être exécuté «prononçait à haute voix le nom de notre Seigneur Jésus le Christ». M. Amélineau (p. 175) traduit: «pensant au nom de notre Seigneur». Je me demande comment l'auteur pouvait savoir à quoi pensait le martyr quelques secondes avant sa mort, et, d'ailleurs, il me semble qu'il eut été bien plus simple de dire qu'il pensait à notre Seigneur, plutôt qu'à son nom ⲉⲫⲣⲁⲛ. Dans le passage en question si nous traduisons suivant la *scala* copte ⲉⲣⲙⲉⲗⲉⲧⲁⲛ par تلاوة, l'arabe dira : يتلو اسم مولانا الخ ou يقرى. Le verbe قرا est en effet, dans ce sens, un synonyme exact de تلا. C'est l'origine du Coran : القران. L'expression consacrée pour désigner les personnages religieux chargés de la lecture du Coran est المقرى et non التالى qui aurait pu aussi bien être employé. C'est pourquoi je donne au copte ⲛⲓⲣⲉϥⲉⲣⲙⲉⲗⲉⲧⲁⲛ l'équivalent arabe المقرئين qui me paraît hors de doute.

Le groupe qui suit comprend ⲛⲓⲣⲉϥⲙⲟⲩϯϯ ⲛⲁ (*sic*) ⲛⲓϣⲗⲏⲗ ⲛⲓϩⲉⲗⲗⲟⲓ ⲛⲥⲱⲓⲧ littéralement: «les convocateurs à la prière et les vieillards de renom». M. Amélineau a traduit avec raison le premier terme : *muezzins*. Le mot est passé dans notre langue et chacun sait qu'il désigne celui qui fait l'*izân* الاذان, l'appel à la prière. Quant à l'équivalence ϩⲉⲗⲗⲟ شيخ *cheïkh*, déjà reconnue par M. Amélineau, je pense qu'il est superflu de la justifier. Enfin le terme ⲛⲥⲱⲓⲧ *de renom* que M. Amélineau traduit par *célèbre*, répond certainement à l'arabe المشهورين «célèbres, renommés».

Pour ⲛⲓϣⲱⲧ ⲛⲓⲣⲉϥϯ ⲉⲃⲟⲗ j'adopte la traduction de M. Amélineau: «négociants et vendeurs»; c'est bien exactement l'arabe التجار والبياعين. ⲛⲓⲁⲣⲁⲃⲟⲥ ⲛⲓⲡⲁⲣⲟⲟⲥ «Arabes et Persans» العرب والعجم est une formule fréquente des auteurs arabes; on la trouve dans le protocole des sultans seldjoukides qualifiés de rois des rois des Arabes et des Persans; c'est probablement un souvenir de la vieille formule perse : roi des rois de l'Iran et de l'Aniran. Kircher donne (p. 180), pour عجمى, un équivalent du même genre que ⲡⲁⲣⲟⲟⲥ, c'est le mot ⲥⲕⲩⲑⲟⲥ. J'ai déjà dit que, d'une façon générale, عجمى désigne quiconque n'est pas arabe et plus spécialement le Persan.

ⲛⲓⲛⲟⲡⲓⲟⲥ ⲛⲓⲁⲑⲁⲩϣ «Nubiens et Éthiopiens» النوب والحبش. C'est évidemment

[1] C'est bien, d'ailleurs, ce que reconnaît M. Amélineau dans un autre ouvrage, où traduisant ⲉⲣⲙⲉⲗⲉⲧⲁⲛ par «méditation» il ajoute en note «cette méditation consistait dans une récitation à haute voix» (*Mém. de l'Institut égyptien*, II, p. 349).

par distraction que M. Amélineau traduit le second mot par *nègres*. Kircher donne (p. 80) ⲟⲩⲉⲑⲟⲱϣⲓ = خبشى (*sic*). Le grec Αἰθίοψ a été altéré, mais est suffisamment reconnaissable[1]. On le retrouve dans les dictionnaires sous les formes ⲉⲑⲁⲩϣ, ⲉⲉⲟⲱϣ, ⲉϫⲱϣ, ϭⲱϣ.

ⲛⲓⲣⲱⲙⲉⲟⲥ ⲛⲓⲃⲁⲣⲃⲁⲣⲟⲥ «Grecs et Barbarins» الروم والبرابر. M. Amélineau traduit le second mot par «barbares»; je préfère m'en tenir à Kircher, (p. 81) ⲃⲁⲣⲃⲁⲣⲟⲥ بربرى.

ⲛⲏ ⲉⲧϣⲟⲡ ⲛⲉⲙ ⲛⲓϣⲉⲙⲙⲱⲟⲩ «indigènes et étrangers» اهل البلد والغربا. Le premier terme arabe peut être remplacé par quelque autre, le deuxième est le seul, si je ne me trompe, qui puisse être employé dans la langue littéraire. En tous cas, c'est le seul que j'aie rencontré jusqu'ici. Le mot اجنبى que donnent les dictionnaires me paraît être plutôt de la langue usuelle, et cela est encore plus vrai de برانى qui est surtout algérien. Dans le Psalterion copte-arabe je lis : XVII, 45, ⲛϣⲉⲙⲙⲟ, الغربا; XXXVIII, 12, ⲟⲩϣⲉⲙⲙⲟ, غريب; LIII, 3, ϣⲉⲙⲙⲟⲩ الغربا[2].

ⲛⲓϩⲱⲟⲩⲧ ⲛⲉⲙ ⲛⲓⲥϩⲓⲙⲓ, ⲛⲓⲕⲟⲩϫⲓ ⲛⲉⲙ ⲛⲓⲛⲓϣϯ, ⲛⲓⲃⲱⲕ ⲛⲉⲙ ⲛⲓⲣⲉⲙϩⲉⲩ les trois derniers groupes, n'ont guère besoin de justification. Je rappelle cependant par acquit de conscience : Kircher, p. 338, ⲥⲓϩⲓⲟⲙⲓ (*sic*) النسا; p. 338, ⲛⲓⲕⲟⲩϫⲓ اصغار (*sic*); p. 71, ⲡⲓⲣⲉⲙϩⲉ الحر et ⲛⲓⲃⲱⲕ العبد.

La fin de la phrase présente des équivalences déjà connues ⲫⲣⲉϥϯϩⲁⲡ ⲛⲧⲉ ⲛⲓⲣⲉϥϯϩⲁⲡ traduction littérale de قاضى القضاة et ⲡϩⲉⲗⲗⲟ ⲛⲧⲉ ⲛⲓϩⲉⲗⲗⲟⲓ traduction également littérale de شيخ الشيوخ. M. Amélineau dit pour le premier : «le grand qadi» Mais j'ai maintenu la forme originale : *ḳâḍi des ḳâḍis* parce que cette manière d'exprimer le plus haut degré de la hiérarchie est très caractéristique du protocole arabe[3]. C'est encore une présomption de plus que notre auteur avait sous les yeux un texte arabe.

Le dernier mot ⲡⲓⲕⲁⲑⲏⲭⲟⲩⲙⲉⲛⲓⲧⲏⲥ ⲙⲃⲁⲣⲃⲁⲣⲟⲥ est traduit par M. Amélineau : «des catéchuménites barbares». Il y a là une distraction : si le texte est bien tel que celui qui est imprimé, il faut dire : «le catéchuménite bar-

[1] M. Lacau me fait remarquer que les égyptologues y voient plutôt un nom d'origine égyptienne, cf. Steindorff, *Kopt. Grammatik*, p. 54.

[2] Cf. dans Kircher, p. 420, ⲛⲓⲁⲗⲗⲟⲫⲩⲗⲟⲥ, قبايل الغربا. J'insiste sur la nécessité de الغربا, parce qu'il fournit une rime, au mot نسا, qui suit et qui est le seul possible en arabe pour ⲛⲓⲥϩⲓⲙⲓ «les femmes».

[3] Probablement sous l'influence persane, cf. le titre de Châhânchâh (*roi des rois*), etc.

bare». Il s'agirait donc, non pas comme le dit le traducteur dans son introduction (p. 126) «d'étudiants de l'université venus de contrées étrangères à l'Égypte» mais d'un personnage religieux spécial analogue à nos missionnaires, chargé de prêcher les idolâtres. Un tel personnage devait exister dans l'Égypte musulmane entourée à cette époque de peuplades comme les Nubiens qui ne se convertirent que beaucoup plus tard à l'islamisme. Mais j'avoue n'avoir trouvé aucun renseignement à ce sujet, et j'ai dû renoncer à trouver son équivalent arabe. Ce terme de ⲃⲁⲣⲃⲁⲣⲟⲥ est rendu dans Kircher (p. 418) au pluriel par البربر, comme nous l'avons vu, et plus loin (p. 427) au singulier par البربرى الاعجمى. L'arabe serait donc واعظ العجم ou واعظ البربر en supposant qu'il y avait, à cette époque, une mission organisée pour convertir les Berbères, ce qui n'a rien d'invraisemblable.

J'ai dit que l'étude de ce curieux texte soulevait nombre de petits problèmes, et que beaucoup encore me paraissaient insolubles. Parmi les plus intéressants sont ceux que présentent divers noms de localités dont j'ai renvoyé l'examen à l'étude d'ensemble qui fait l'objet de l'article suivant.

Avant d'y passer, je demande la permission de risquer encore quelques conjectures sur la reconstitution du texte primitif.

P. 163, il est dit que les soldats de police ne molestèrent point Jean, mais que les serviteurs du roi cherchèrent à lui faire peur. Le terme ⲛⲓⲁⲗⲱⲟⲩⲓ me paraît répondre à l'arabe الغلمان, pl. de غلام, qui signifie, comme le copte, à la fois jeune garçon et serviteur (cf. le grec *παῖς*, le latin puer). Les petits ⲛⲓⲕⲟⲩϫⲓ employaient des paroles de ruse ⲕⲁⲗⲁⲕⲓⲁ (*sic*); ce dernier terme est traduit par M. Amélineau «flatterie» d'après le sens primitif du grec *κολακεία*. Kircher donne (p. 101) ϯⲕⲟⲗⲁⲕⲓⲁ, التلاهب; le manuscrit 53 de la Bibliothèque nationale (folio 70 v°, col. 1) de même; le 50 (folio 83 v°, col. 1), ⲕⲟⲗⲁⲕⲓⲁ مخادعة تلاهب et en marge verticalement تخيل[1]. Le manuscrit du Patriarchat (ⲟ̅ⲃ̅ r°, col. 1) ⲕⲟⲗⲁⲕⲓⲁ, تخبل (*sic*) مخادعة تخبل. Les termes arabes مخادعة et تحييل «trahison, ruse» sont fort clairs; celui de تلاهب, masdar de la VIe forme du verbe لهب est assez énigmatique : la VIe forme de ce verbe n'est pas mentionnée dans les dictionnaires; la racine se rattache à l'idée de «feu, flamme» ce qui a amené Kircher à traduire par «inflammatio». De toutes les façons le sens, ici, est inattendu. Peut-être

[1] Communiqué par M. Lacau.

vaudrait-il mieux lire ⲙⲁⲗⲁⲕⲓⲁ, qu'on pourrait traduire par « attendrissement » : en s'apitoyant plus ou moins sincèrement sur son sort les âmes *tendres* pouvaient, en effet, lui inspirer la frayeur, et cela convient assez au rôle des petits ⲕⲟⲩϫⲓ.

Par symétrie et opposition, le reste de la phrase devrait comporter l'idée de *plus grands*, ou *plus âgés*, lesquels emploient l'insulte pour inspirer la terreur au martyr. Or les mots qui font opposition ici à ⲕⲟⲩϫⲓ sont fort énigmatiques : ⲛⲓⲥⲁϩⲏⲧ ⲛⲉⲙ ⲛⲓⲥⲧⲁⲩⲗⲟⲛ. M. Amélineau traduit le premier par « les scribes » et remplace le second par des points. ⲥⲁϩⲏⲧ veut-il dire « scribe » ? Je ne le trouve dans les dictionnaires qu'avec le sens de « regio inferior » et cela dans le dialecte saïdique (Tattam, Parthey, Peyron). La racine ⲥϩⲁⲓ avec le sens de « écrire » est également saïdique. D'ailleurs, on ne voit pas très bien ce que viennent faire ici les scribes. Il s'agit de la valetaille ⲛⲓⲗⲁⲱⲟⲩⲓ, الغلمان, parmi lesquels les petits, les subordonnés d'une part, les chefs d'autre part, et je propose de lire au lieu de ⲛⲓⲥⲧⲁⲩⲗⲟⲛ un mot comme ⲛⲓⲥⲧⲁⲗⲟⲩⲛ, transcription de l'arabe pluriel الاستاذون. L'*oustâdh* « maître » désigne aujourd'hui en Égypte, un patron, un chef de domestiques, un cocher public par exemple, et, dans les harems « l'eunuque ». Je trouve ce mot employé dans la traduction arabe de la *Vie de Pakhôme* [1]. Il y est parlé de : العبيد والاستاذون qui sont justement comme, dans notre texte « les gens qui entourent le roi ». Peut-être alors l'énigmatique ⲥⲁϩⲏⲧ serait-il une corruption du *sâïs* سايس ; peut-être encore, en lisant ⲥⲁϩⲏⲛ, serait-ce une transcription pure et simple de الساعين [2] pluriel de الساعى « les surveillants. » La phrase s'équilibrerait fort bien. « Les petits s'attendrissent [3], les grands personnages (surveillants et intendants) insultent ».

On voit que mon hypothèse contribue, là encore, à rendre intelligibles et à présenter sous une forme élégante et recherchée des phrases qui, sans elle, paraissent étranges et surtout en désaccord avec le style général du morceau.

[1] *Ann. du Musée Guimet*, XVII, p. 508, عبيد (*sic*) الملك اوستادية ; p. 509, العبيد والاستاذون.
M. Amélineau traduit à tort par « courtisans ». Le copte, page 192, donne ⲥⲓⲟⲩⲣ « eunuques ». Il répond donc à *oustâdh*, استاذ, qui je le répète, est le terme employé dans les harems pour désigner l'*eunuque*.

[2] Ou السعاة et aussi, à la rigueur, الساعية. La transcription du ة en ⲧ est possible : voir le tableau dressé à l'article précédent, page 8.

[3] Quiconque a assisté à ces spectacles, fréquents dans les rues du Caire, de foules attroupées lors d'un accident ou d'une bagarre, a remarqué cette physionomie attendrie des plus humbles, tout prêts à répéter le *ma aleich*, la formule de résignation et de douceur par excellence, faisant contraste avec la brutalité et la dureté d'autres qui ont ou se croient quelque parcelle d'autorité.

P. 126, M. Amélineau signale le mot ⲭⲁⲙⲉⲟⲥ qu'il ne peut expliquer. Je me demande si, l'ethnique d'origine grecque ⲉⲟⲥ répondant au ىّ des Arabes, on n'a pas l'équivalent de l'arabe مصرى, l'élément ⲭⲁⲙ représentant le mot ⲭⲏⲙⲓ = مصر. Les *scalæ* ne donnent pas l'équivalent de مصرى, mais seulement celui de قبطى, ⲁⲓⲅⲩⲡⲧⲓⲟⲥ (Kircher, p. 80).

Je ne signale cette conjecture que parce que j'aurai dans l'article suivant à rapprocher ce terme d'un autre assez semblable emprunté à d'autres documents ⲭⲁⲙⲁⲓⲁⲛ, ⲭⲁⲙⲁⲓⲛ.

Pour conclure, je crois avoir présenté sinon des preuves décisives, au moins un ensemble important de présomptions établissant la très grande vraisemblance de l'hypothèse suivante :

Un scribe copte de la chancellerie du sultan ayyoûbite al-Kâmil, qui avait joint ses efforts à ceux de ses collègues et du médecin Aboû Chàkir, pour détourner le martyr de son funeste dessein, avait suivi de près toutes les péripéties du drame, avait recueilli tous les témoignages, et s'était personnellement passionné pour cette affaire, en rédigea sur le champ une relation dans le style arabe élégant et recherché de l'époque. Un pieux Copte résolut d'en faire le sujet édifiant d'un sermon qu'il composa en entier dans la langue copte en traduisant littéralement cette relation.

Il y aurait dans ce fait, à mes yeux, l'indice d'une tentative intéressante de faire revivre la langue copte, qui disparaissait peu à peu. Mais, comme je l'ai dit dans un précédent article, ce point de vue doit faire l'objet d'études et de recherches plus étendues, et je me contente de le signaler à ceux qui, comme M. Amélineau, ont beaucoup pratiqué la littérature copte, et qui pourraient en contrôler la justesse par leurs études actuelles ou ultérieures.

Un dernier mot. J'ai eu l'occasion, dans nos *Mémoires*[1], de remarquer que, quelques siècles plus tard, un évènement du même genre eut lieu au Caire. C'est Maillet, consul de France, qui nous le raconte sous le titre de : *Relation de l'apostasie et du martyre du P. Clément Recollet, curé de la nation française au Caire*[2]. Pour des raisons assez vagues ce père se fit musulman ; sur les reproches de Maillet il se décida à proclamer de nouveau sa croyance chrétienne. Le pacha le fit enfermer à la Citadelle. Puis, comme le sultan al Kâmil jadis, il employa tour-à-tour les

[1] Tome VI, p. 592. — [2] Maillet, *Description de l'Égypte*, Paris, 1735, p. 93*.

messes et les menaces pour le détourner de sa seconde apostasie. Rien n'y fit. Comme Jean de Phanidjoït, le nouveau martyr apparut avec un visage resplendissant de «cette lumière avec laquelle il s'entretenait dans sa prison». Le Kadilesquer (قاضى العسكر) ordonna qu'il resterait trois jours à bien réfléchir sur sa détermination, avant qu'il fût conduit au supplice.

«Ce fut le 17 de may (1703) jour de l'Ascension, que fut rendu ce jugement et qu'il fut exécuté. *Ce jour là le père Clément fut conduit au travers d'une foule inconcevable de peuple de la prison au Divan, plus lumineux et plus majestueux encore qu'il n'y avait été le 9.»* Il eut la tête tranchée sur la place dite Karameïdan (au bas de la Citadelle). Maillet le fit enterrer dans le cimetière des chrétiens qu'on nomme Kandac[1].

Le lecteur qui voudra prendre la peine de lire l'un et l'autre récit sera frappé de leur ressemblance qui va parfois jusqu'à l'identité des détails. Dans l'un et l'autre cas, il fallait que l'auteur de la relation eût été directement mêlé au drame et qu'il occupât une position *officielle* ou *privilégiée* lui permettant de tout voir et même d'intervenir. J'ose dire qu'il y a là encore une présomption indirecte en faveur de mon hypothèse.

Le Caire, 20 novembre 1900.

P. Casanova.

[1] Cf. plus haut Deïr al Khandaq où fut enterré Aboû Châkir.

LES NOMS COPTES

DU CAIRE ET LOCALITÉS VOISINES

PAR

M. PAUL CASANOVA.

Les Coptes ont employé différents noms pour désigner les localités qui répondent au Caire et à Fosṭâṭ[1], et il est assez difficile de se reconnaître dans la confusion ainsi créée. M. Amélineau a essayé d'y arriver dans un récent ouvrage : *la Géographie de l'Égypte à l'époque copte* (Paris, 1893); mais, bien qu'il ait élucidé certains points d'une façon très satisfaisante, il me semble qu'il n'a pas épuisé le sujet autant qu'il était possible en l'état actuel de nos connaissances[2]. M'étant proposé de publier une étude topographique aussi complète que possible de la capitale de l'Égypte musulmane, j'ai été amené à reprendre cette question, et comme il arrive en pareils cas, j'ai été conduit un peu en dehors de cette région : en sorte que je présente ici un ensemble de notes sur différents points topographiques, lesquels sont répartis depuis le site de l'ancienne Héliopolis, au Nord du Caire, jusqu'à la moderne Hélouan qui fait face au site de Memphis, au Sud.

Mon excellent collègue et ami, M. Paul Ravaisse, a publié le premier, dans les *Mémoires* de notre Institut[3] une carte assez détaillée, d'après les données des auteurs arabes, de cette région. Je la reproduis ici (pl. I),

(1) On sait que Fosṭâṭ (plus exactement al Fousṭâṭ) est le nom de la capitale fondée par 'Amrou lors de la conquête arabe. Le Caire fut fondée postérieurement. Les deux villes furent longtemps réunies en une seule. Fosṭâṭ périclita très rapidement, mais sans jamais disparaître complètement. Ce qui en reste est appelé aujourd'hui improprement Vieux Caire.

(2) Il est juste de reconnaître qu'il n'a pu utiliser ni le texte de Ibn Doukmâk ni la traduction anglaise d'Aboû Ṣâliḥ, très savamment annotée par M. Butler, et que ces deux ouvrages m'ont été d'un grand secours, comme on le verra souvent.

(3) *Mémoires de la mission archéologique française du Caire*, I, p. 454, plan n° 2.

en y ajoutant un petit nombre d'autres indications et en la prolongeant un peu plus au Sud. Elle est, en effet, d'une grande exactitude[1], et de la plus grande utilité pour justifier dans leur ensemble les différentes considérations que j'ai à développer.

Avant de discuter les hypothèses de mes devanciers et de proposer les miennes, il convient d'abord d'établir un certain nombre de points bien précis et de les mettre hors de doute. Nous aurons ainsi une base solide et nous pourrons accepter ou rejeter les hypothèses suivant qu'elles seront ou non conformes aux premiers résultats acquis. De plus, le lecteur pourra aisément discerner ce qui est du domaine de la certitude et ce qui relève de la conjecture, et j'aurai ainsi plus de liberté pour lui présenter mes interprétations personnelles.

De là, la division de cette étude en deux parties. La première comprend les identifications de localités fondées sur la comparaison de textes descriptifs précis; la seconde, l'étude de quelques noms topographiques et de leur origine, et incidemment les identifications de localités fondées sur la seule étude de leurs noms.

[1] Sauf cependant l'emplacement de Ḳoubbat al Hawâ que M. Ravaisse place en dehors de la Citadelle ou Château de la montagne, tandis que les auteurs arabes spécifient bien que Ḳoubbat al Hawâ était sur l'emplacement même qu'occupa plus tard la Citadelle, cf. *Mémoires de la Mission archéologique française du Caire*, VI, p. 555.

PREMIÈRE PARTIE.

IDENTIFICATIONS FONDÉES SUR LES TEXTES.

1° ⲂⲀⲂⲨⲖⲰⲚ ⲚⲬⲎⲘⲒ.

M. Amélineau publie, à la fin de son ouvrage, deux listes d'églises, l'une d'après le manuscrit copte 53 de la Bibliothèque nationale de Paris, l'autre d'après un manuscrit appartenant à Lord Crawford. Je relève dans le premier les passages suivants[1] :

ϯⲉⲕⲕⲗⲏⲥⲓⲁ ⲛⲧⲉϯⲑⲉⲟⲇⲟⲕⲟⲥ ϯⲁⲅⲓⲁ ⲙⲁⲣⲓⲁ ϧⲉⲛ ⲃⲁⲃⲩⲗⲱⲛ ⲛⲭⲏⲙⲓ.	والدة الاله القديسة مريم ببابلون مصر
(Église de la Mère de Dieu, Sainte Marie, à Babylone de Khêmi.)	(Église de la Mère de Dieu, Sainte Marie, à Bâbiloûn Miṣr.)
ⲁⲡⲁ ⲕⲓⲣ ⲛⲉⲙ ⲓ̅ⲱ̅ⲁ̅ ⲡⲉϥⲥⲟⲛ ϧⲉⲛ ⲃⲁⲃⲩⲗⲱⲛ ⲛⲭⲏⲙⲓ.	ابو قير ويوحنا اخوه ببابلون مصر
(Apa Kir et Jean son frère à Babylone de Khêmi.)	(Aboû Ḳîr et son frère Youḥannâ à Bâbiloûn Miṣr.)
. . . .	. . . .
ⲕⲟⲥⲙⲁ ⲛⲉⲙ ⲧⲁⲙⲓⲁⲛⲟⲥ ϧⲉⲛ ⲃⲁⲃⲩⲗⲱⲛ ⲛⲭⲏⲙⲓ.	قزمان ودميان ببابلون مصر
(Cosme et Damien à Babylone de Khêmi.)	(Kozmân et Damiân à Bâbiloûn Miṣr.)

La seconde liste[2] donne le même texte avec des variantes insignifiantes dans le copte et l'arabe, par exemple : ابا قير au lieu de ابو قير. Il n'y a pas lieu de s'y arrêter.

On en tire immédiatement l'équivalence certaine.

ⲂⲀⲂⲨⲖⲰⲚ ⲚⲬⲎⲘⲒ = بابلون مصر.

Nous retrouvons les monastères ou églises ici mentionnés, avec la plus grande certitude (au moins pour les deux premiers) dans les auteurs arabes.

[1] Manuscrit 53, 173 v° (Amélineau, p. 577-578).

[2] Manuscrit Crawford, 332 r° (Amélineau, p. 579-580).

Voici ce que dit Ibn Doukmâḳ [1] :

كنيسة السيدة بذيل كوم ابن غراب بالغواخر بالقرب من باب اليون

Église de la Dame à la pointe du Kôm Ibn Ghourâb dans les Fawâkhir (les briqueteries), près de Bâb alioûn.

كنيسة تعرف بابى قير هذه الكنيسة تجوار الكنيسة التى قبلها بالقرب من باب اليون

Église connue sous le nom de Aboû Ḳîr. Cette église est voisine de la précédente, près de Bâb alioûn.

كنيسة تعرف بسنتادر وهذه الكنيسة ايضا تجاور الاثنين اللتين قبلها والثلاثة فى مكان واحد

Église connue sous le nom de Santâdour(?) et cette église est également voisine des deux précédentes, toutes trois sont en un même endroit.

Maḳrîzî en parle également dans ces termes [2] :

كنيسة بابليون فى قبلى قصر الشمع بطريق جسر الافرم وهذه الكنيسة قديمة جدا وهى لطيفة ويذكر ان تحتها كنز بابليون وقد خرب ما حوله

Église de Bâbilioûn au Sud de Ḳaṣr ach cham' sur la route de Djisr al Afram; cette église est très ancienne et jolie. On dit qu'au-dessous est le trésor de Bâbilioûn; les alentours sont en ruines.

كنيسة تاودورس الشهيد بجوار بابليون نسبت للشهيد تاودورس الاسفهسلار

Église de Tàoûdoûros le martyr, près de Bâbilioûn, doit son nom à Tàoûdoûros le martyr, le général.

كنيسة بومنا بجوار بابليون ايضا وهاتان الكنيستان مغلوقتان لخراب ما حولهما

Église Boû Minâ près de Bâbilioûn également; ces deux églises sont fermées, les alentours étant en ruines.

Le Synaxare mentionne une église d'Aboûḳîr à Miṣr où furent déposés les corps de Sainte Barbe et Julienne. C'est sans doute celle de Bâbiloûn des listes coptes et d'Ibn Doukmâḳ. Le texte donné par M. Amélineau dit [3] :

...الى مصر المحروسة وهذا الجسد بكنيسة ابو قير .

La traduction de Wüstenfeld : « Die Körper..... befinden sich jezt in der Kirche des Abou Kîr und Johannes in Misr [4] ».

[1] *Description de l'Égypte*, texte arabe. Le Caire, 1893, IVe partie, p. 107, l. 18 à 21.

[2] *Kitâb al Khiṭaṭ* etc., II, p. 511, l. ult. et 512. Cf. Wüstenfeld, *Gesch. der Copt.*, texte arabe, p. 50, trad., p. 120, n° 11, 12 et 13 : Evetts et Butler, *The churches and monasteries of Egypt* (Aboû Ṣâliḥ), p. 328, n° 11, 12 et 13.

[3] *Géographie*, p. 6, note 3.

[4] Wüstenfeld, السنكسار, *Synaxarium*, Gotha, 1879, p. 161.

Miṣr désigne ici la ville de Fostàṭ, car le Synaxare distingue, comme tous les auteurs arabes, Miṣr (ou Foustaṭ miṣr) et al Kâhirat[1]. Il donne aussi indirectement l'équivalence κλcτροn ntє вавγλωn = مصر, comme M. Amélineau l'a très justement remarqué, en comparant le récit du martyr d'Apatir dans le Synaxare et les actes coptes[2]. Ainsi, pour le Synaxare, Bàbiloùn Miṣr équivaudrait à Miṣr.

Il faut cependant considérer que, d'après Eutychius, il y avait une église d'Aboù Ḳìr dans le Ḳaṣr ach Cham'. M. Butler qui fait allusion à ce passage[3] déclare ne pas connaître d'église de ce nom dans le Ḳaṣr. Mais on peut se demander si cette église n'a pas changé de nom et n'est pas devenue celle de Sainte Barbe actuelle[4]. Le manuscrit arabe 312 de la Bibliothèque nationale de Paris rapporte qu'un Copte, favori du Khalife (*sic*) d'Égypte, obtint de lui l'autorisation de construire une église et qu'il en construisit deux, l'une où il transféra le corps de Sainte Barbe et qui porta le nom de cette sainte (بربارة), l'autre qui fut consacrée à Serge et en porta le nom (بو سرجة ou سرجيوس[5]). Rapprochons cette légende du récit d'Eutychius : «('Abd al 'Azìz gouverneur d'Égypte en l'an 74 de l'Hégire) avait un secrétaire Jacobite appelé Athanase, qui lui demanda la permission de construire une église dans le Ḳaṣr ach cham'; il le lui permit et il construisit l'église de Màr Djirdjìs et l'église d'Aboù Ḳir

(1) Cf. Wustenfeld, *Synaxarium*, p. 9, 158.

(2) *Géographie*, p. 224.

(3) *Coptic churches*, I, p. 249.

(4) Sur cette église voir Butler, *Coptic churches*, I, p. 235 et seq. Il est surprenant que M. Butler n'ait pas retrouvé son nom dans Maḳrìzì. Celui-ci en parle à l'article دير بربارة (*Khiṭaṭ*, II, p. 509, l. 25) et à l'article كنيسة بربارة, *ibid*, p. 511, l. 35. Cf. Wustenfeld, *Geschichte der Copten*, texte arabe, p. 46 et 50; traduction p. 112, n° 82 et p. 120, n° 9: et Evetts, *Churches and monasteries of Egypt* (traduction anglaise d'Aboù Ṣàliḥ), p. 322, n° 82 et p. 328, n° 9. Ibn Douḳmàḳ *Description de l'Égypte*, texte arabe, IV, 107, l. 34, nous dit qu'elle était à Ḳaṣr ar Roùm (= Ḳaṣr ach cham') près d'une poterne appelée Khoùkhat Khabìsat خوخة خبيصة, (cf. *ibid*, p. 81, l. 13 et p. 30, l. 2). Elle était donc bien à une des entrées du Ḳaṣr (voir sa position sur le plan de M. Butler, p. 155). Fourmont, *Description des plaines d'Héliopolis*, p. 120, nous dit que le corps de la sainte y repose.

(5) Mon collègue M. Salmon a bien voulu exécuter pour moi la copie de ce manuscrit, dont j'extrais les passages suivants :

بنيان الكنيستين المكرمين بربارة وابو سرجه الذين بنوا بمصر المحروسة (fol. 59 v°). — كنيسة تكون على اسم القديسة المختارة سفيعتى *sic* بربارة ويكون جسدها فيها (fol. 60 r°).

Le corps de la sainte était jadis dans la grande église d'al Mou'allaḳat comme il résulte du 63 r° جا الى بيعة المعلقة وهى كنيسة الكبيرة الكاتوليكية بمصر وشفع بجسد القديسة بربارة ومرع وجهه على عظامها وسالها... وعمل عهد قدام الهيكل انه يبنى كنيسة كبيرة على اسمها ... وينقل جسدها اليها.

qui est à l'entrée du Ḳaṣr près (du quartier) d'Aṣḥâb al rabìât (?)[1] » et nous serons fort tentés de reconnaître l'équivalence Aboû Ḳîr = Bourbarat (Sainte Barbe), Djirdjis ou Djourdjah = Sardjioûs ou Sourdjat.

Quoi qu'il en soit, cette église d'Aboû Ḳîr n'a rien à voir avec la ville d'Aboû Ḳîr dont parle M. Amélineau et il faut la placer soit dans le Ḳaṣr ach chamᶜ soit, comme nous allons le voir, dans le Daïr Tadrous.

Le plan de Pococke [2] indique au Sud de Cairo Vetus (= Fosṭâṭ) et Kaṣr Kieman (= Ḳaṣr ach chamᶜ) une hauteur qu'il appelle Jebel Jehusy et où est représenté une grande église qu'il semble désigner par le mot Babylon écrit à côté; à quelque distance est l'église qu'il appelle Der Michele. Le texte, très sommaire, de la page 25 ne nous donne pas l'explication de ce mot Babylon.

Le plan de Fourmont [3] place exactement au même endroit, tout en lui donnant un développement exagéré, les débris de Babylone (nº 61), l'église dédiée à Saint Jean Aba Kair (nº 56), l'église dédiée à la Sainte Vierge (nº 57), l'église dédiée à Saint Théodore (nº 59).

Toujours au même endroit, le plan de la *Description de l'Égypte* [4] place un groupe de deux bâtiments sous la désignation « Couvents chrétiens » et plus loin au Sud un autre bâtiment sous la même désignation.

M. Butler [5] indique sur les décombres au Sud de Ḳaṣr ach chamᶜ « mounds of rubbish piled to the south of Kaṣr ach-shammᶜah » deux couvents dont il donne une vue, et qu'il appelle Dair Babloûn et Dair Tadrus. Le premier est occupé par « l'Église de la Vierge de Babloûn aux degrés » كنيسة العذرا ببابلون الدرج. Elle répond évidemment à l'*Église de la Mère de Dieu* de la liste copte et de la *Dame* d'Ibn Douḳmâḳ et au nº 57 du plan de Fourmont.

(1) وكان له كاتب يعقوبى يقال له اثناس فاستاذنه فى ان يبنى كنيسة فى قصر الشمع فاذن له بذلك فبنا كنيسة مار جرجس وكنيسة ابو قير التى داخل القصر عند اصحاب الربيات (Pococke, *Eutychii Ann.*, II, 370). Ce texte m'a été communiqué par M. Salmon.

Je n'ai pu retrouver l'emplacement du quartier appelé اصحاب الربيات. Le nom de الربيات lui-même me paraît douteux.

(2) *Description of the East*, London, 1743, I, p. 22, cf. *old Cairo Babylon*, p. 25.

(3) *Description historique et géographique des plaines d'Héliopolis*, Paris, 1757 (le nom de l'auteur n'est mentionné que dans le privilège), page XL, cf. page 117.

(4) E. M., vol. I, pl. I. *Plan général de Boulaq du Kaire*, etc.

(5) *Coptic churches*, I, p. 250 et seq.

Quant à Daïr Tadrus, il comprend les deux églises de «Abû Kîr wa Yuhanna» et «Tadrus».

Il n'y a donc aucune espèce de doute à avoir sur l'emplacement de ces trois églises, puisqu'elles existent encore.

Les deux premières ont conservé leur nom, tel qu'il est donné par la liste copte, par Ibn Doukmâk et Fourmont. Makrìzì est incomplet. Il est certain cependant que la première église de la liste copte et d'Ibn Doukmâk qui est «l'église de Babylone» pour lui, répond à Dair Babloùn actuelle; la deuxième église de la liste copte est évidemment la troisième de Makrìzì qui paraît, par son texte, en relation étroite avec sa deuxième qui est Tadroùs actuel. Le texte de Makrìzì doit donc porter بوقير au lieu de بومنا. L'écriture arabe se prête très bien, sans points diacritiques, à cette confusion.

Il reste donc acquis que l'église Cosme et Damien de la liste copte a pris plus tard le nom de Théodore. La liste copte serait donc plus ancienne qu'Ibn Doukmâk. Toutefois, il faut noter que cette église est nommée bien loin après les deux premières et il est possible qu'elle ne fît pas partie du groupe des trois églises de Babylone qui, dit Ibn Doukmâk, étaient toutes trois en un même endroit.

Quoi qu'il en soit, on voit que dans la liste copte ⲂⲀⲂⲨⲖⲰⲚ ⲚⲬⲎⲘⲒ désigne très spécialement la hauteur située au Sud du Kaṣr ach chamʿ et qui porte aujourd'hui encore le nom de Babloùn.

C'est ce même emplacement qui dispute au Kaṣr ach chamʿ l'honneur d'avoir été l'ancienne Babylone; les voyageurs qui estiment que la forteresse devait être plutôt là sur cette hauteur ne font que répéter l'opinion de Al Kouḍâʿî rapportée par Makrìzì [1] : «En dehors de Al Fousṭâṭ est le Kaṣr appelé Lìoùn sur le *charf*. Lìoùn est le nom du pays de Miṣr dans la langue du Soudân et de Roùm; il en reste des vestiges, ce sont des constructions en pierres à l'extrémité de la montagne sur le *charf*, où est aujourd'hui un *masdjid*». Makrìzì ajoute que cette montagne appelée le *charf* est hors de Fosṭâṭ et par

[1] *Khiṭaṭ*, I, 287, l. 37, etc. وقال القاضى القضاعى فى ظاهر الفسطاط القصر المعروف بباب ليون بالشرف ليون اسم بلد مصر بلغة السودان والروم وقد بقيت من بنائه بقية مبنية بالحجارة على طرف الجبل بالشرف وعليه اليوم مسجد قال المولف فهذا كما ترى صريح فى ان قصر باب اليون غير قصر الشمع فان قصر الشمع فى داخل الفسطاط وقصر باب اليون هذا عند القضاعى على الجبل المعروف بالشرف والشرف خارج الفسطاط وهو خلاف ما قاله ابن عبد الحكم فى كتاب فتوح مصر والله اعلم.

conséquent que ce Ḳaṣr ne serait nullement Ḳaṣr ach Cham' qui est à l'intérieur de Fosṭâṭ, ce qui est contraire à ce que dit Ibn 'Abd al Hakam[1]. Maḳrîzî reproduit en partie ce texte plus loin sous la rubrique: Le Ḳaṣr appelé Bablîoûn sur le *charf*. Il dit que le *masdjid* en question s'appela masdjid al Maḳs; il ajoute que al Maḳs est le nom de Oumm Dounaïn, ce qui n'a plus rien à voir avec Babylone (je parlerai plus tard de Oumm Dounaïn).

Qui a raison? C'est une question fort intéressante que je me réserve d'étudier à fond dans le travail d'ensemble que je prépare sur la topographie de Fosṭâṭ. Pour le moment je me contente de bien établir que, pour les Arabes, Bâbloûn ou Bâblîoûn بابلون ou بابليون est, soit cette hauteur, soit le Ḳaṣr ach cham'. Nous voyons que la liste copte suit la première indication.

2° ⲔⲈⲠⲒⲦⲰ ⲂⲀⲂⲨⲖⲰⲚ.

M. Amélineau publie à la fin de son ouvrage deux listes d'évêchés, provenant, comme celles des églises, des mêmes manuscrits : le 53 de la Bibliothèque nationale et celui de lord Crawford[2]. M. J. de Rougé a également publié une liste semblable, d'après une copie faite par M. Revillout sur un manuscrit d'Oxford[3]. J'y relève le texte suivant qui paraît fort corrompu.

Manuscrit 53 de la Bibliothèque nationale, folio 172 r° (d'après Amélineau, p. 572).

ⲈⲒⲖⲎⲞⲨ = ⲦⲀⲂⲂⲨⲖⲰⲚ ⲂⲀⲐⲒ	=	مصر الكرشى مجتمعة (*sic*)
ⲠⲀⲖⲒⲚ ⲫⲨⲤⲦⲀⲰⲚ ⲔⲈⲠⲒⲦⲰ ⲂⲀⲂⲨⲖⲰⲚ	=	مصر والفسطاط بابلون
ⲫⲞⲤⲦⲀⲦⲰⲚ	=	الفسطاط

Manuscrit de Lord Crawford, f°° 330 v° et 331 r° (d'après Amélineau, p. 575).

ⲈⲒⲖⲎⲞⲨ ⲂⲀⲐⲀⲒ	=	الكرسين بجمعة
ⲠⲀⲖⲒⲚ ⲫⲨⲤⲦⲀⲦⲰⲚ	=	مصر والفسطاط
ⲔⲈⲠⲒⲦⲰ ⲂⲀⲖⲰⲚ (*sic*)	=	بابلون
ⲫⲰⲤⲦⲀⲦⲰⲚ	=	لفسطاط

[1] *Ibid*, II, 542, l. 26 القصر المعروف بباب ليون بالشرف هذا القصر كان على طرف الجبل بالشرف الذى يعرف اليوم [lacune dans les mss.] وجاالفتخ وهو مبنى بالحجارة ثم صار فى موضعه مسجد عرف بمسجد المقس والمقس ضيعة كانت تعرف بام دنين سميت المقس لان العاشر كان يقعد بها وصاحب المكس فقلب وقيل المقس وليون اسم بلد مصر بلغة السودان والروم.

[2] *Op. cit.*, p. 571 à 577.

[3] *Géographie ancienne de la Basse-Égypte*, Paris, 1891, p. 151 à 161. Le manuscrit n'est

Manuscrit d'Oxford (d'après J. de Rougé, p. 155).

ⲉⲓⲗⲓⲟⲩ ⲝⲁⲃⲃⲩⲗⲱⲛⲃⲁⲑⲁⲓ	ومصر أكسيير
ⲡⲟⲗⲓⲛ ⲫⲱⲥⲧⲁⲧⲟⲛ	مصر والفسطاط
ⲕⲉⲡⲓⲧⲱ ⲃⲁⲃⲩⲗⲱⲛ	بابلون
ⲫⲱⲥⲧⲁⲧⲟⲛ	الفسطاط

L'arabe paraît comprendre les éléments suivants :

1° مصر, Miṣr; c'est le nom généralement donné à la capitale même de l'Égypte, c'est à dire à Fostât, appelée aujourd'hui l'ancienne Miṣr (*Masr el atîka*).

2° الكرسين مجتمعة, les deux sièges réunis.

Ces deux sièges réunis sous une même dénomination qui est Miṣr vont être nommés.

3° مصر والفسطاط, Miṣr et al Fousṭâṭ.

Ainsi la dénomination générale de Miṣr désigne l'ensemble de deux sièges, celui de Miṣr proprement dit et celui d'al Fousṭâṭ.

4° بابلون, Bâbloûn.

5° الفسطاط, al Fousṭâṭ.

Il est évident que بابلون est un doublet de مصر, car les éléments 4 et 5 ne font que répéter l'élément 3. Nous avons vu plus haut que Babloûn est associé étroitement à Miṣr.

Décomposons le copte en éléments analogues :

1°	ⲉⲓⲗⲓⲟⲩ	=	مصر
2°	manque	=	الكرسين مجتمعة
3°	ⲧⲁⲃⲃⲩⲗⲱⲛ ⲃⲁⲑⲓ, ⲡⲟⲗⲓⲛ ⲫⲱⲥⲧⲁⲧⲱⲛ	=	مصر والفسطاط
4°	ⲕⲉⲡⲓⲧⲱ ⲃⲁⲃⲩⲗⲱⲛ	=	بابلون
5°	ⲫⲱⲥⲧⲁⲧⲱⲛ	=	الفسطاط

La correspondance des deux derniers éléments n'étant pas douteuse, c'est à celle des trois premiers qu'il faut nous attacher.

pas indiqué autrement, et M. Amélineau conteste qu'il y ait un tel manuscrit à Oxford (*Géographie*, préface xxxviii, seconde note et page 573). Quoi qu'il en soit, la liste publiée par M. J. de Rougé est certainement différente des deux qu'a publiées M. Amélineau.

D'abord, je crois évident que le deuxième élément manque dans le copte qui a pu altérer grossièrement des noms propres, mais qui aurait certainement donné une phrase intelligible s'il avait voulu dire : « les deux sièges réunis » comme en arabe. Comme il est de toute impossibilité de retrouver dans le groupe ειλιογ ταββγλωη βαθι un sens quelconque, il faut bien admettre que le deuxième élément est une glose qui s'est conservée dans l'arabe, mais qui n'existait pas ou qui a disparu dans le copte. De telles gloses apparaissent souvent dans les *scalæ* dont est tiré le passage en discussion.

Le troisième élément est lui-même composé de deux qui seront immédiatement distingués dans le quatrième et le cinquième. Dans l'arabe nous avons vu que c'est مصر et الفسطاط d'une part, بابلون et الفسطاط d'autre part; dans le copte ce sera ταββγλωη βαθι et πολιη φωςτατωη d'une part, κεπιτω βαβγλωη et φωςτατωη d'autre part.

Comme l'équivalence de πολιη φωςτατωη et φωςτατωη saute aux yeux il en résultera l'équivalence de ταββγλωη βαθι et κεπιτω βαβγλωη. Ces deux derniers mots contiennent au moins un groupe de cinq lettres βγλωη qui leur est commun. En admettant que ταββγλωη est pour τβαβγλωη, soit βαβγλωη avec l'article féminin, il ne restera d'énigmatique que les expressions βαθι et κεπιτω. Je n'ai pas d'explication à donner sur βαθι [1]. Pour κεπιτω je proposerai, dans la seconde partie de cette étude, une hypothèse qui s'appuiera sur la proposition suivante :

κεπιτω βαβγλωη = Ḳaṣr ach chamʿ (actuel).

Les églises coptes de Fosṭâṭ (Masr el Atika) se divisent aujourd'hui encore en deux groupes distincts : Daïr Abi Seïfîn et Ḳaṣr ach chamʿ [2].

Aboû Ṣâliḥ mentionne dans le premier groupe qu'il appelle « les églises de Fosṭâṭ » celle de l'archange Michel qui était la *cella* قلاية patriarchale au temps d'Anbâ Gabriel (1131-1146) [3].

[1] A moins qu'on ne veuille y voir le copte βακι « ville » qui répondrait au mot grec πολιη, qui suit et paraît appliqué à φωςτατωη. Mais c'est peu vraisemblable.

[2] Cf. *Comité de conservation des monuments de l'art arabe*, exercice 1897, p. 103 et seq. où les églises sont groupées sous les trois rubriques : A. les églises de Kasr el cham'a; B. Les églises des couvents Babloun et Tadros au Sud de Kasr el cham'a; C. Les églises du Deïr Abi Seifein au Nord du Kasr el cham'a.

Le groupe B comprend les églises dont je viens de parler au n° 1.

[3] Evetts et Butler, *Churches and monasteries of Egypt.* (manuscrit arabe de la Bibliotèque nationale de Paris 307, folio 37 v°).

Le même Aboû Ṣâliḥ qui, malheureusement, ne donne aucune description des églises du Ḳaṣr ach cham', mentionne à trois reprises la *cella* قلاية à l'église al-Mou'allaḳat[1]. Cette église bien connue est dans le Ḳaṣr ach cham' et est toujours le siège du patriarchat copte. Dans ces conditions, on peut dire que les deux sièges réunis représentent les deux groupes de Fosṭâṭ et du Ḳaṣr qui ont été, un moment au moins, séparés, et qui aujourd'hui n'en font qu'un. Dès lors l'équivalence ⲧⲁⲃⲃⲩⲗⲱⲛ ⲃⲁⲑⲓ, ⲕⲉⲡⲓⲧⲱ ⲃⲁⲃⲩⲗⲱⲛ, ⲃⲁⲃⲩⲗⲱⲛ مصر, بابلون avec le Ḳaṣr ach cham' actuel s'impose.

J'ai dit plus haut que Babylone est identifiée par les auteurs, tantôt avec la hauteur actuelle de Babloûn, tantôt avec le Ḳaṣr ach cham'; nous avons vu la première version, ici nous avons affaire à la seconde.

Reste à discuter le premier élément ⲉⲓⲗⲓⲟⲩ = مصر. Cette discussion prendra mieux sa place dans une rubrique spéciale (voir le n° 5).

3° ⲂⲀⲂⲨⲖⲰⲚ ⲚⲦⲈ ⲬⲎⲘⲒ.

Ce terme qui diffère si peu, on le voit, du ⲃⲁⲃⲩⲗⲱⲛ ⲡⲭⲏⲙⲓ des listes d'églises est employé dans le martyre de Jean de Phanidjoït précédemment étudié, pour désigner la résidence des sultans ayyoûbites, la capitale de l'Égypte, la Babiloine des auteurs occidentaux.

Les deux passages du texte copte où se trouve ce mot sont on ne peut plus vagues: 1° Yoûsouf régnait sur ⲃⲁⲃⲩⲗⲱⲛ ⲛⲧⲉ ⲭⲏⲙⲓ, le littoral (Phénicie), la Syrie, etc.[2]. J'ai signalé dans l'article précédent l'étrangeté de ce passage si on voit dans ce mot la seule capitale elle-même, et j'ai proposé d'y voir l'Égypte tout entière. Quoiqu'il en soit de ma conjecture, il est certain, en tout cas, qu'on ne peut localiser cette expression, et que si elle désigne la capitale, elle enveloppe l'ensemble des trois villes qui formaient alors cette capitale, c'est-à-dire à la fois Fosṭâṭ, le Caire et la Citadelle.

2° Le martyr va à ⲃⲁⲃⲩⲗⲱⲛ ⲛⲧⲉ ⲭⲏⲙⲓ pour y trouver al Kâmil[3]. Là encore rien ne nous permet de choisir entre ces trois villes, et il semble même par le contexte que c'est de la Citadelle, où logeait al Kâmil, qu'il s'agit.

Ainsi, on voit que le terme de Babylone qui était localisé primitivement

(1) Ms. 307 de la Bibl. nat., folio 9 v°, 11 v°, 13 v° (traduction, p. 23, 27, 32).

(2) *Journal Asiatique*, 8e série, IX, p. 144.

(3) *Ibid*, p. 149.

soit à la hauteur de Babloûn, soit au Kaṣr ach cham' s'est étendu à l'ensemble de la capitale musulmane en la suivant dans tous ses développements. C'est par suite de cette extension du nom primitif, dont les exemples ne manquent pas dans l'histoire des villes, que les Occidentaux ont adopté jadis pour désigner la capitale de l'Égypte le terme de Babiloine.

4° ⲱⲛ ⲛⲉⲙ ⲃⲁⲃⲩⲗⲱⲛ.

La plupart des *scalæ* coptes donnent, avec de légères variantes, ⲱⲛ ⲛⲉⲙ ⲃⲁⲃⲩⲗⲱⲛ مصر وعين شمس, Miṣr et 'Aïn Chams.

Avant de discuter cette expression qui associe si étroitement deux points très éloignés, je crois devoir dire quelques mots sur les *scalæ*.

M. Amélineau a rendu un signalé service aux études coptes-arabes en publiant les extraits relatifs à la géographie. Mais l'examen critique qu'il en fait dans sa préface est incomplet [1]. En étudiant les extraits en question, en y joignant la *scala* de Kircher que M. Amélineau identifie, à tort, je crois, avec un des manuscrits de la Bibliothèque nationale, celle qui est contenue dans le manuscrit du Patriarchat Copte du Caire [2], et celle de Montpellier [3], je reconnais cinq familles distinctes. La première comprend sept manuscrits: Bibliothèque nationale de Paris 50 et 53; Bodleïan library (*codex Marescalchus*); Lord Crawford; la *scala* de Kircher; celle du Patriarchat Copte et celle de Montpellier. Dans cette famille le 53 de la Bibliothèque nationale et celui de Lord Crawford forment un groupe intéressant parce qu'ils contiennent, en plus que les autres, une liste d'évêchés et d'églises. Le manuscrit d'Oxford dont parle M. J. de Rougé doit être joint à ce groupe.

La deuxième famille comprend les manuscrits 55 de la Bibliothèque nationale et le 441 du British Museum.

La troisième se borne au manuscrit 54 de la Bibliothèque nationale.

(1) P. 8. Il reconnaît bien deux groupes distincts qui répondent à ma première et deuxième famille, mais il ne classifie pas les 43, 44, 46 et 54. De plus il identifie la *scala* de Kircher avec le 53 de la Bibliothèque nationale, ce qui me paraît inadmissible, étant donnée leur divergence sur bien des points.

(2) Voir l'article précédent, page 119 note 2.

(3) *Catalogue de la Bibliothèque de l'École de Médecine de Montpellier,* n° 199. (*Catalogue général des manuscrits des Bibliothèques publiques des Départements,* I, p. 360-364). Ce manuscrit est daté de 1634 de notre ère. Quatremère en a fait souvent usage.

La quatrième au manuscrit 46 de la Bibliothèque nationale qui est thébain et qui paraît se rattacher par son texte à la deuxième famille.

La cinquième famille comprend les manuscrits de la Bibliothèque nationale 43, 44, tous deux thébains. Le second, d'ailleurs, n'est qu'un abrégé très réduit du premier.

PREMIÈRE FAMILLE.

Bibliothèque nationale, 53, folio 84 v° (Amélineau, p. 561).

ϢΗ ΝΕΜ ΒΑΒΥΛϢΗ = مصر وعين شمس

Manuscrit de Lord Crawford, folio 229 v° (Amélineau, p. 563).

ϢΗ ΝΕΜ ΒΑΒΥΛϢΝ = مصر وعين شمس

Bibliothèque nationale, 50, folio 110 v° (Amélineau, p. 559).

ϢΗ ΝΕΜ ΘΒΑΒΙΛϢΝ, مصر وعين شمس

Bodleian Library, *codex Marescalchus* 17, folio ⲣⲟⲁ̅ v° (Amélineau, p. 565).

ϢΝ ΝΕΜ ΒΑΒΥΛϢΝ, مصر وعين شمس

Scala de Kircher, p. 209.

ϢΝ ΝΕΜ ΘΒΑΒΥΛϢΝ, مصر وعين شمس

Manuscrit du Patriarchat, folio ϥⲃ̅ v°.

ϢΝ ΝΕΜ ΘΒΑΒΥΛϢΝ, مصر وعين شمس

Manuscrit de Montpellier, folio 134 r°.

ϢΝ ΝΕΜ ΘΒΑΒΥΛϢΝ, مصر وعين شمس

DEUXIÈME FAMILLE.

Bibliothèque nationale, 55, folio 4 v° (Amélineau, p. 564).

ϢΝ ΝΕΜ ΘΒΑΒΥΛϢΝ, مصر وعين شمس

British Museum, 441, folio ⲣⲏ̅ r° (Amélineau, p. 567).

ϢΝ ΝΕΜ ΘΒΑΒΙΛϢΝ, مصر وعين شمس

TROISIÈME FAMILLE.

Bibliothèque nationale, 54, folio 187 v° (Amélineau, p. 562).

ϢΝ ΝΕΜ ΒΑΒΥΛϢΝ, مصر وع عين شمس

Les quatrième et cinquième familles ne donnent pas ce texte.

Dans le texte copte on voit que ⲃⲁⲃⲩⲗⲱⲛ ou ⲃⲁⲃⲓⲗⲱⲛ est quelquefois accompagné d'un ⲟ, ce qui le rapproche de la forme ⲧⲁⲃⲃⲩⲗⲱⲛ que j'ai proposé au n° 2 d'identifier avec ⲃⲁⲃⲩⲗⲱⲛ.

Dans l'arabe, je ne relève qu'une variante, mais elle est assez singulière: مصر وهى عين شمس, «Miṣr et c'est ʿAïn Chams». Comme cette adjonction du هى «c'est» ne répond pas au texte copte et ne se retrouve que dans un seul manuscrit, elle semble devoir être négligée. Toutefois, il faut la rapprocher de cette autre indication qu'on retrouve dans le même manuscrit au folio ⲣⲛⲁ r° (Amélineau, p. 568): ⲓⲗⲓⲟⲩ, عين شمس وهى مصر القديمة et ceci nous ramène précisément à l'équivalence ⲉⲓⲗⲓⲟⲩ, مصر déterminée dans le n° 2.

Cette expression de مصر القديمة a besoin d'être expliquée. Le manuscrit en question est le seul qui l'applique à ʿAïn Chams et cela tout à fait à la fin, en une sorte d'appendice, après avoir cessé de mentionner les villes d'Égypte, et être passé en Mésopotamie et en Syrie; en sorte qu'on peut y voir une correction intentionnelle des autres *scalæ* qui, toutes, identifient Memphis منف, avec مصر القديمة (Amélineau, p. 556, 559, 561, 562, 564, 565, 569; Kircher, p. 210; manuscrit du Patriarchat copte, folio ϥⲃ v°, manuscrit de Montpellier, folio 134 r°). Le manuscrit 44 de la Bibliothèque nationale dit même plus nettement: ⲅⲩⲡⲧⲟⲛ ⲙⲉⲛⲃⲉ, مصر; ⲃⲁⲃⲩⲗⲟⲛ ⲕⲏⲙⲉ, مصر; par conséquent il confond Memphis et Babylone; (folio 79 v°, Amélineau, p. 557).

Seul le rédacteur du manuscrit 441 du British Museum dit ⲙⲏϥⲓ, منف, et supprime la mention de مصر القديمة: dès lors, si l'on rapproche ses trois indications

ⲱⲛ ⲛⲉⲙ ⲃⲁⲃⲩⲗⲱⲛ	=	مصر وهى عين شمس
ⲙⲏϥⲓ	=	منف
ⲓⲗⲓⲟⲩ	=	عين شمس وهى مصر القديمة

il est évident qu'il a voulu réagir contre l'erreur qui assimilait Memphis à مصر القديمة, c'est à dire à Fosṭâṭ (Masr el atîka actuelle)[1]. Il y a substitué une autre erreur, moins forte il est vrai, en y assimilant ʿAïn Chams (Matarieh actuelle).

[1] Cette erreur a été partagée longtemps par beaucoup d'auteurs tant orientaux qu'occidentaux. Léon l'Africain la relève (éd. française, Anvers, 1556, p. 354). Même au XVIII° siècle Fourmont se croit obligé de la réfuter (*Description des plaines d'Héliopolis et de Memphis*, p. 8).

Sans nous arrêter plus longtemps à cette opinion qui parait spéciale à ce manuscrit, nous pouvons mettre hors de doute que مصر وعين شمس forme un groupe de deux villes répondant au groupe arabe bien connu de : مصر والقاهرة, ce qui conduit à l'identité de القاهرة et عين شمس.

Cette identité ressort également de ce fait que les *scalæ* mentionnent 'Aïn Chams et non le Caire, sauf une, et celle-là, à son tour, mentionne le Caire et non 'Aïn Chams. Cette *scala* (Bibliothèque nationale, 43), appartient à la cinquième famille qui est fort indépendante des autres. Elle donne ce texte singulier :

ⲗⲓⲟⲩⲓ = القاهرة.

Je n'hésite pas à lire ⲓⲗⲓⲟⲩ pour ⲗⲓⲟⲩⲓ ce qui entraîne l'équivalence ⲓⲗⲓⲟⲩ, القاهرة, عين شمس, مصر.

Ainsi, pour les Coptes, aucun différence entre 'Aïn Chams, le Caire; Fosṭâṭ (Miṣr) et Babylone. Tous ces noms se confondent et s'échangent.

Une autre preuve résulte de ce que j'ai dit au n° 2. Le texte que j'y ai étudié, et qui commence par ⲉⲓⲗⲏⲟⲩ ou ⲉⲓⲗⲓⲟⲩ, est immédiatement précédé dans le manuscrit 53, folio 172 r° (Amélineau, p. 572) de : ⲙⲓⲟⲧ ⲃⲁⲥⲟⲩⲗⲱⲛ = ⲡⲉⲧⲫⲣⲏ = عين شمس; dans le manuscrit Crawford, folio 330 v° (Amélineau, p. 575) de : ⲙⲓⲟⳉ ⲃⲁⲥⲟⲩⲗⲱⲛ = ⲡⲉⲧⲫⲣⲏ = عين شمس; dans le manuscrit d'Oxford (J. de Rougé, p. 154 et 155) de :

ⲙⲓⲟ-ⳉ- ⲃⲁⲥⲟⲩⲗⲱⲛ (*sic*),
ⲡⲉⲧⲫⲣⲏ عين شمس.

ⲉⲓⲗⲏⲟⲩ et ⲉⲓⲗⲓⲟⲩ, ⲓⲗⲓⲟⲩ et ⲗⲓⲟⲩⲓ représentent évidemment Heliu de l'Itinéraire d'Antonin, l'Héliopolis des Grecs dont le nom est la traduction de ⲡⲉⲧⲫⲣⲏ [1], c'est On ou An du Nord des anciens Égyptiens, dont nous trouvons le nom sous la forme ⲱⲛ associé à ⲃⲁⲃⲩⲗⲱⲛ; c'est encore 'Aïn Chams des Arabes, Matarieh actuelle, la Matarée des auteurs occidentaux. ⲙⲓⲟⳉ ou ⲙⲓⲟⲧ ⲃⲁⲥⲟⲩⲗⲱⲛ me paraît, en conséquence, contenir, légèrement déformé, le mot ⲃⲁⲃⲩⲗⲱⲛ et comme Matarieh portait également le nom de Miniat Maṭar [2], peut être ⲙⲓⲟⳉ ou ⲙⲓⲟⲧ représente-t-il la forme abrégée *mît* de *miniat* (port), forme assez fréquemment employée en Égypte. Ainsi le nom de Babylone s'étend jusqu'au delà du Caire, jusqu'à l'ancienne Héliopolis.

[1] Cf. dans Tattam, *Dictionnaire*, à l'article ⲱⲛ : ⲱⲛ ⲉⲧⲉ ⲑⲃⲁⲕⲓ ⲙⲫⲣⲏ ⲡⲉ, *Ὢν ἡ ἐστιν Ἡλιούπολις*, Ex. I, 11. — [2] Voir deuxième partie, n° 18.

La confusion de ʿAïn Chams avec le Caire ou plutôt son rattachement étroit à la ville de Babylone apparaît dans un texte arabe, cité par Maḳrìzì : « Ibn Saʿìd dit d'après le livre d'*al kamdïm :* Quant à Fousṭàṭ Miṣr ses constructions anciennement rejoignaient celles de la ville de ʿAïn Chams. Vint l'islam. Il y avait là une construction appelée le Ḳaṣr autour duquel étaient des habitations. C'est contre ce Ḳaṣr que campa ʿAmrou ibn al ʿÂṣi et il dressa sa tente (fousṭàṭ) là où est la grande Mosquée qui porte son nom [1] » et ailleurs : « Ibn Saʿìd dit dans le livre du Maghrib : ʿAïn Chams était, dans l'ancien temps très étendue en long et en large et par ses constructions rejoignait Miṣr l'ancienne, là où est aujourd'hui la ville d'Al Fousṭàṭ » [2].

5° λιογι.

Je crois avoir établi dans le numéro précédent que ce mot est une corruption de ιλιογ ou ηλιογ.

Il n'y aura donc pas lieu de croire, avec M. Amélineau, que le mot Alloùniah اللونية, que donne Aboù Ṣàliḥ comme l'ancien nom de Fosṭàṭ doive être lu Loùîyah = λιογι [3]. L'annotateur d'Aboù Ṣàliḥ a déjà remarqué que c'est

[1] وقال ابن سعيد عن كتاب الكمائم واما فسطاط مصر فان مبانيها كانت فى القديم متصلة بمبانى مدينة عين شمس وجا الاسلام وبها بنا يعرف بالقصر حوله مساكن وعليه نزل عمرو بن العاص وضرب فسطاطه حيث المسجد الجامع المنسوب اليه (*Khiṭat*, I, p. 340, l. 28). Ibn Saʿìd voyageait en Égypte vers 639 de l'Hégire (cf. *Khiṭàṭ*, p. 341 et seq.). J'ignore ce que peut être le livre d'*al kamâïm*, ou *at tamâïm* (d'après d'autres manuscrits). Un livre ayant un titre semblable fut composé par Ibn ʿAbd aḍh Ḍhâhir (620-692 de l'Hégire): c'est le *Kitàb tamâïm al ḥamâïm*, (*Khiṭaṭ*, II, 231, l. 17). Si c'est le même, il faudrait entendre que Maḳrìzì a emprunté cette citation à Ibn ʿAbd aḍh Ḍhâhir. Ibn Douḳmàḳ, IVᵉ partie, p. 3, l. 10, dit : « Ibn Saʿìd a rapporté dans le livre du Maghrib : on dit que ses constructions (de Fosṭâṭ) s'étendaient jusqu'à celles de ʿAïn Chams » وذكر ابن سعيد فى كتاب المغرب يقال كانت مبانيها فى قديم الزمان متصلة بمبانى عبن شمس (cf. le même auteur à l'article ʿAïn Chams, Vᵉ partie, p. 44, l. 3).

[2] وقال ابن سعيد فى كتاب المغرب وكانت عين شمس فى قديم الزمان عظيمة الطول والعرض متصلة البنا بمصر القديمة حيث مدينت الفسطاط الان (*Khiṭaṭ*, I, p. 230, l. 8, traduction Bouriant, p. 679). On remarquera que مصر القديمة est bien la même chose que Fosṭâṭ, et que les *scalæ* qui écrivent منف مصر القديمة, ont confondu Memphis et Fosṭâṭ comme je l'ai fait remarquer plus haut. C'est par une confusion semblable que le nom de κημε a été donné à Memphis, alors qu'il ne convient qu'à Fosṭâṭ qui seul a droit au nom arabe de Miṣr مصر et par suite au nom memphitique χημι ou au nom thébain κημε équivalent copte de مصر. C'est ce que M. Amélineau ne me paraît pas avoir reconnu dans son article sur κημε (*Géographie*, p. 223).

[3] *Géographie*, p. 541.

seulement la seconde partie de باب لون, Bâb Loûn [1]. J'ajouterai que Baladhourî donne le même texte qu'Aboû Ṣâliḥ avec le mot *Alyoûnat* اليونة [2], qui se rattache à l'autre forme باب اليون, Babalyoûn [3]. Le copiste a pris le ـيـ pour un ل, et a écrit اللونة puis اللونية. De quelque façon, d'ailleurs, qu'on explique l'erreur, il n'est pas douteux qu'il n'y a aucun rapport entre λιογι et le nom ancien de Fosṭâṭ.

Il faut également, si je ne me trompe, rejeter le rapprochement, fondé seulement sur une vague ressemblance, de λιογι avec *Refu* [hiéroglyphes], proposé par M. Stern [4] et admis comme possible par M. W. Max Müller [5].

6° ϯκεϣρωμι.

Ce mot ne se trouve que dans le martyre de Jean de Phanidjoït; Quatremère, puis M. Amélineau l'ont interprété comme signifiant le Caire et sont allés jusqu'à voir dans le mot copte une traduction de l'arabe : al ḳâhirat.

« Quant au nom de *Keschrômi*, qui signifie mot à mot *celui qui brise les hommes*, je crois y reconnaître la traduction un peu altérée du mot arabe *Kahirah* » dit Quatremère [6]. « Le mot Tikeschrômi, en copte ϯκεϣρωμι, est composé de l'article féminin ϯ, du verbe κεϣ et du nom ρωμι. Le verbe κεϣ n'est que la forme à l'état construit du verbe καϣ ou κωϣ... Or ce mot veut dire *briser*, et le nom tout entier veut dire *celui qui brise les hommes*... Il répond ainsi au nom de Masr el Qâhirah » dit M. Amélineau [7].

Je ne puis accepter cette étymologie trop ingénieuse pour être vraie. D'ailleurs le mot arabe القاهرة veut dire : « la dompteuse » ou plutôt « la triomphante » et la traduction copte serait bien compliquée pour une épithète si simple. La solution est plus terre à terre. Il y avait là nous dit le document copte, le couvent de femmes appelé Piceuerdjis πιcεγερϫιc. Or Ibn Doukmâḳ nous dit qu'il y avait « le couvent de Abi Djardj à Ḳaṣr ar Roûm, dans zouḳâḳ at

[1] Aboû Ṣâliḥ, *traduction*, p. 74, note 1 et 2.

[2] Al-Beladsori, *Liber expugnationis regionum*, édition de Goeje, Leyde, 1866, p. 213, l. 1. وقد خندق اهل الفسطاط وكان اسم المدينة اليونة.

[3] Sur les diverses orthographes de بابليون, voir Maḳrîzî, *Khitat*, I, p. 287.

[4] *Aegypt. Zeitschrift*, an 1884, p. 50.

[5] *Recueil de travaux... publiés sous la direction de M. Maspero*, XV, p. 36.

[6] *Mémoires sur l'Égypte*, 1er vol., p. 49.

[7] *Journal Asiatique*, VIIIe série, t. IX, p. 145, et *Géographie de l'Égypte*, Paris, 1893, p. 544. Cf. Champollion, *L'Égypte sous les Pharaons*, t. II, p. 36.

tourmous, appelé couvent des filles » دير ابى جرج هذا الدير بقصر الروم بزقاق الترمس. يعرف بدير البنات [1] Ḳaṣr ar Roûm est la même chose que Ḳaṣr ach chamʿ, et ce couvent de filles *daïr al banât* s'y trouve encore [2]. C'est le même dont Maḳrîzî dit : « Daïr al banât à Ḳaṣr ach Chamʿ, à Miṣr il est sous le nom de Bou Djardj. » دير البنات بقصر الشمع بمصر وهو على اسم بو جرج [3].

J'en conclus que ⲕⲉϣⲣⲱⲙⲓ sans l'article ϯ est la transcription de Ḳaṣr ar Roûm ou plus probablement de Ḳaṣr roûmi : avec l'article, il transcrirait exactement l'arabe al Ḳaṣr (ar) roûmî, القصر الرومى [4].

Je ne me dissimule pas les objections qui peuvent être faites. En effet, l'assimilation de ⲡⲓⲥⲉⲩⲉⲣϫⲓⲥ avec ابو جرج est peu satisfaisante au premier abord. Mais le mot copte est incontestablement corrompu. M. l'abbé Hyvernat que j'ai interrogé à ce sujet, déclare que c'est, à sa connaissance, le seul exemple qui nous en soit parvenu. Quatremère (p. 48) y voit le monastère de Saint Serge. M. Amélineau qui dans sa traduction du martyre (p. 145) s'était contenté de dire « la laure de Piceuerdjis », suppose, dans la préface de cette traduction (p. 118) que ce mot signifie « le monastère de Sergios », et affirme dans sa *Géographie de l'Égypte* (p. 553) que c'est « la laure de Saint Serge ». Comment un Copte aurait-il pu défigurer à ce point le nom si connu de ⲥⲉⲣⲅⲓⲟⲥ? Il est, je crois, certain que ce nom cache celui d'un saint, mais il est non moins certain que le Copte ne l'a pas vu et qu'il a mal lu l'arabe qu'il traduisait, accident qui lui est arrivé pour beaucoup de mots, comme je crois l'avoir démontré dans l'article précédent et surtout pour les noms propres, toujours difficiles à déchiffrer en arabe.

Supposons, écrit en arabe, le mot ابو جرجس, جرجس étant une des formes fréquentes du mot Georges [5]. La fin du mot رجس répond exactement à la transcription copte ⲣϫⲓⲥ, quant à l'élément ابوج il a pu être lu الــوج (=السوج) d'où ⲥⲉⲣ et اوج lu ال a été pris pour l'article et transcrit par l'article copte ⲡⲓ.

[1] *Comité de Conservation des monuments de l'art arabe*, exercice 1897, p. 106, n° 6 « La chapelle Mari Guirguis dans le Deir el Banat ».

[2] *Descr. de l'Égypte*, ivᵉ partie, p. 108, l. 16.

[3] *Khiṭaṭ*, II, p. 510, l. 36. Cf. Wüstenfeld *Geschichte der Copten*, texte arabe, p. 48, traduction, page 117, n° 86 et Evetts, *Churches and monasteries of Egypt*, page 325, n° 86.

[4] M. l'abbé Hyvernat, que j'ai eu le plaisir de voir cette année à Paris a bien voulu me dire qu'il est tout à fait partisan de cette identification de Kechrômi avec Ḳaṣr ar roûm.

[5] Cf. une note de M. Butler (traduction d'Aboû Ṣâliḥ par M. Evetts, p. 122).

Ce n'est pas arbitrairement que je suppose cette corruption. Je me fonde sur ce fait que le daïr al banât existant actuellement est sous le nom de Georges, et qu'il est très vraisemblable, sinon certain, que c'est de ce daïr al banât qu'il est question.

Quant à ϯκεϣρωμι, il ne se prête également qu'en partie à la transcription arabe قصرالروم que nous avons trouvée dans Ibn Doukmâk. Il faudrait κεсρερρωм ou πικεсρπιρωмι si l'on admet la forme équivalente القصر الرومى. D'ailleurs, comme le même mot se retrouve plusieurs fois, il n'y a pas lieu de supposer une fausse lecture du traducteur copte. Mais on peut admettre que le nom de *Kaṣr roûmî* était employé généralement par les Coptes qui l'avaient emprunté aux Arabes, et qui prononçaient couramment *Kachrroumi* ou *Kachrômi;* et, comme me le suggère M. Maspero, c'est par suite de la terminaison *i*, que les Coptes lui auraient donné l'article féminin. C'est ainsi, par exemple, qu'un Français, traduisant un texte allemand, au lieu de transcrire «München» écrirait «Munich» qui est la forme adoptée en France; au lieu de «Regensburg» écrirait «Ratisbonne», etc.

Le second passage du texte copte où se trouve ce mot est traduit par Quatremère «la ville de χημι qui est la même que celle de Keschrômi [1]» et par M. Amélineau «Masr el Kahirah [2]». Une ligne après, il est dit que la Citadelle ϯχαλα est hors de ϯκεϣρωμι. Enfin, il est parlé ailleurs des habitants de ce lieu, sans qu'on en puisse tirer de conclusions topographiques.

Le texte copte porte: αϥι εβολ ντε χημι ντε ϯκεϣρωμι «il sortit de Khêmi de Kechrômi». Les traducteurs ont interprété et n'ont pas traduit. Il est clair que cela veut dire ou bien que Khêmi est une partie de Kechrômi, comme on dirait, par exemple: «Il est sorti *des* Champs Elysées, *de* Paris», ou bien que c'est l'inverse, comme par exemple: «Il est sorti *de* Paris, *des* Champs Elysées». Tout d'abord il semble que ce soit le premier sens qu'il faille adopter et que χημι soit la partie et κεϣρωμι le tout, ce qui explique qu'il dise que la Citadelle est hors de κεϣρωμι et non hors de χημι. Mais plus tard, il nous dira que le martyr traverse les rues, les fortifications de χημι etc., que al Kâmil le fait appeler à χημι, etc. Il est donc plus rationnel de voir dans χημι

[1] *Mém.*, I., p. 50. — [2] *Journ. Asiat., loc. cit.*, p. 157; mais dans la *Géographie*, p. 545, il n'y a que «Tikeschrômi.»

le tout et dans ⲕⲉϣⲣⲱⲙⲓ la partie. Cela est indubitable, a posteriori, si ⲕⲉϣⲣⲱⲙⲓ est même chose que Ḳaṣr ar Roûm ou Ḳaṣr ach chamʿ.

7° ⲦⲬⲀⲖⲀ.

Ce mot qu'on ne trouve que dans le martyre de Jean de Phanidjoït[1] est la transcription exacte de l'arabe القلعة. La Citadelle du Caire fut, en effet, la résidence des sultans ayyoûbites à partir d'al Malik al-Kâmil. L'identification a été faite par Quatremère, et il n'y a pas lieu d'insister.

8° ⲠⲒⲂⲀⲚ.

Dans ce mot, qu'on ne trouve également que dans le martyre de Jean de Phanidjoït, Quatremère voit la transcription de l'arabe ايوان, et cela est incontestable. Dans mon ouvrage sur la Citadelle du Caire[2], je place cet iwân (salle d'audiences des sultans) à la Citadelle même, et j'ai prouvé que l'iwân y devait exister du temps d'al-Kâmil. Mais le texte copte, examiné de près, ne permet pas de croire que ⲡⲓⲃⲁⲛ désigne un lieu déterminé. En effet, il est dit qu'al Kâmil fait emprisonner le martyr à la Citadelle, puis, qu'étant occupé à réunir des bateaux de guerre, il fait venir le martyr auprès de lui *sur les bords du Nil* et l'y fait périr. Or, par deux fois, l'auteur copte dit que le martyre eut lieu «sur le trône de Pibân, sur les bords du fleuve d'Égypte»[3]. Si le Pibân désigne une salle, qu'il soit à la Citadelle, comme je le pense, ou au palais des Fatimides, comme le croient Quatremère[4] et M. Amélineau[5], il ne peut être sur les bords du Nil. Il faut, je crois, conclure que le mot *iwân* a ici, par extension, le sens de «cour de justice»; il est synonyme de دار العدل, et je traduirai ⲑⲣⲟⲛⲟⲥ ⲙⲡⲓⲃⲁⲛ par «le siège de justice.» Les séances de justice se tenant généralement à l'Iwân, celle que l'auteur copte nous représente comme tenue sur les bords du Nil, aura conservé, par extension, sa dénomination ordinaire[6].

(1) *Journal Asiatique, loc. cit.*, p. 157 et 159.

(2) *Mémoires de la Mission archéologique française*, VI, fasc. 3 et 4; voir à l'index le mot *Iwân*.

(3) *Journal Asiatique, loc. cit.*, p. 134 et 177.

(4) *Mémoires*, I, p. 51.

(5) *Géographie*, p. 545.

(6) D'ailleurs, il n'est pas impossible que le trône الكرسى qui se trouvait dans l'iwân ait été transporté pour plus de solennité, au point même où devait être rendu l'arrêt.

9° ⲑⲱⲟⲩϯ ⲛⲛⲓⲧⲉⲭⲛⲓⲧⲏⲥ.

Cette expression du martyre de Jean de Phanidjoït [1] traduit à mon avis, l'arabe دار الصناعة. صناعة est l'équivalent du grec *τέχνη* et دار signifie «maison, demeure» comme ⲱⲟⲩϯ. C'est de ce mot arabe *dâr aṣ ṣanâʿat* ou plus couramment *aṣ ṣanâʿat* que viennent nos mots français arsenal et darse. Ce terme était, en effet, malgré sa signification générale «maison de l'art», très spécialement affecté à l'arsenal des constructions maritimes. Ibn Doukmâḳ l'appelle parfois صناعة العمارة: «(la maison de) l'art des constructions (maritimes)» [2]. Maḳrîzî consacre à cette institution un long chapitre que je vais résumer [3].

Mais avant, il importe de bien établir que, dans le texte copte, ce terme répond à l'arsenal.

Nous voyons que al-Kâmil, «occupé à faire venir des barques de transport sur le fleuve pour les envoyer faire la guerre ordonne qu'on lui amenât le bienheureux Jean». M. Amélineau en conclut avec raison, que, l'endroit où il se tient est évidemment situé sur le Nil, et il le place approximativement au port actuel du Caire, qui est Boulak [4]. Nous verrons qu'il y eut une Ṣanâʿat sur divers points du Nil : il n'est pas douteux qu'al Kâmil se tenait en une de ces Ṣanâʿat. Le martyr traverse les rues, les fortifications et s'arrête au lieu dit : ⲑⲱⲟⲩϯ ⲛⲛⲓⲧⲉⲭⲛⲓⲧⲏⲥ, puis il est amené à al Kâmil. M. Amélineau paraît supposer que c'est à un endroit intermédiaire entre la Citadelle et le lieu où se tient al Kâmil. Mais pourquoi suspendre la marche ? Il est plus naturel de supposer qu'elle ne s'arrête qu'à l'endroit même où se tient al Kâmil ; en attendant que l'ordre soit donné de faire comparaître le martyr, le cortège s'arrête dans une cour ou une antichambre, puis l'ordre vient : «Menez au roi le martyr Jean» et, au milieu d'une foule compacte, le martyr est mis en présence d'al Kâmil

[1] Amélineau, *loc. cit.*, p. 168 : Quatremère, *Mémoires*, I, p. 50.

[2] IV, 35, l. 25 : 82, l. 20 et V, 38, l. 3. Il est assez curieux de remarquer qu'Hérodote mentionne la classe des *κυβερνῆται* qui équivaut à celle des *τεχνῖται* dans Platon et Diodore (Wiedemann, *Herodots Zweites Buch*, p. 573). Peut-être est-ce de là que vient le sens exclusif de «constructions maritimes» donné au mot arabe صناعة. Il est même devenu synonyme de vaisseau. Voir Dozy, *Supplément au Dictionnaire, sub verbo*.

[3] *Khiṭaṭ*, II, 199 et seq. : cf. I, 482.

[4] *Géographie*, p. 547.

siégeant en justice sur le trône qu'on avait, peut-être, fait venir de l'Iwân, pour cette circonstance.

Il faut, d'ailleurs, bien faire attention que le martyr avant d'arriver à ce point : ⲑⲱⲟⲩⲧ ⲛⲛⲓⲧⲉⲭⲛⲓⲧⲏⲥ, a traversé « les rues, les fortifications, les *chir* [1] ». Quelle que soit la signification précise de ce dernier mot, il semble bien indiquer que le cortège a quitté la ville tout entière et se trouve à l'extrémité des habitations, par conséquent tout à fait sur le bord du Nil.

Ceci posé, tâchons de déterminer très exactement l'emplacement de la Ṣanâ ʿat. Maḳrîzî, après nous avoir donné des détails minutieux sur cette institution nous dit qu'il y en eut une édifiée par le khalife fatimite al Mouʿizz ; il la signale d'après des historiens de cette époque et elle ne paraît pas avoir laissé de traces [2]. Une autre, dit-il, située à l'île de Rauḍat fut délaissée par l'émir al Ikchîd pour celle de Miṣr [3]. Toutes deux fonctionnèrent ensemble cependant jusqu'au vizîrat d'al Mamoûn sous le fatimite al Âmir, époque où celle de Rauḍat fut définitivement supprimée. Celle de Miṣr resta en activité عامرة jusque vers l'an 700 de l'Ḥégire. D'après Maḳrîzî son emplacement était là où fut plus tard le jardin d'Ibn Kaïsan. Ce jardin, d'après divers passages trop longs à rapporter [4], était voisin de l'embouchure du khalîdj. Mais Maḳrîzî fait probablement quelque confusion, car cette région était dans les terres et assez éloignée du Nil, et dès l'époque du Ḳâḍî al Fâḍil sous Ṣalâḥ ad dîn [5], il y avait entre ce point et le Nil beaucoup trop d'espace pour que la ṣanâʿat, nécessairement sur le Nil, pût y être maintenue. Cette Ṣanâʿat paraît donc répondre plutôt à celle que Ibn Doukmâḳ appelle la Ṣanâʿat d'al ʿAskar صناعة العسكر [6] ; cette région faisant, en effet, partie plutôt d'al ʿAskar que de la ville de Miṣr proprement dite.

[1] *Journal Asiatique*, p. 167, ⲛⲓϫⲓⲣ. M. Amélineau (*Géogr.*, p. 546, note 6) propose ϧⲓⲣ « rues ». M. l'abbé Hyvernat m'écrit aussi qu'il faut lire ϧⲓⲣ. Pour ma part, je crois qu'après les fortifications il ne peut s'agir que du rivage. La racine ϫⲣ en copte donne ϫⲣⲟ avec cette signification. Peut-être est-ce à cette racine qu'il faudrait rattacher ϫⲓⲣ. Le pluriel représenterait les deux rivages, l'ancien et le nouveau, signalés par Maḳrîzî (*Khiṭaṭ*, I, 344, l. 7 et *passim*) et Ibn Doukmâḳ (V, p. 40).

J'ai traduit ⲛⲓⲡⲗⲁⲧⲓⲁ par « les rues » conformément à la *Scala* de Kircher, p. 279, ⲛⲉⲥⲡⲗⲁⲧⲓⲁ شوارعها. Le sens de « places » adopté par M. Amélineau est également admissible. Cf. Kircher, p. 154, ⲡⲗⲁⲧⲓⲁ ساحة.

[2] II, page 135, l. 30 à 196, l. 37.

[3] I, page 136, l. 37 et seq.

[4] I, page 286, l. 34 ; 345, l. 29 ; 482, l. 31 ; II, 133, l. 5 ; 143, l. 14 ; 197, l. 22, etc.

[5] Il y construisit le *minchât*, voir Maḳrîzî, I, 345, l. 31 et seq.

[6] IV, p. 29, l. 6 ; p. 34, l. 19.

Il y avait sûrement, au cœur même de Miṣr et non loin de Ḳaṣr ach-chamʿ, une autre Ṣanâʿat. Je ne puis entrer dans de longs détails là-dessus. Je les réserve pour le travail d'ensemble que je prépare sur la reconstitution de l'ancienne ville de Miṣr ou Fosṭâṭ. Je me contenterai de dire que, d'après Ibn Doukmâḳ, le chantier des constructions, صناعة العمارة, était près du *Khaṭṭ al Mallâḥîn* (V, 38, l. 3); or *al Mallâḥîn* communiquait par *zoukâḳ al ḥoulafâ* avec *souaïḳat al Wazîr* (IV, 15, l. 9) qui communiquait avec *souaïḳat al Maghâribat* (IV, 32, l. 24). Cette dernière voie reliait *aṣ Ṣawwâfîn* et *souaïḳat as Sammâkîn* (IV, 32, l. 22) qui étaient des routes menant à *Khaṭṭ Ḳaṣr ar Roûm* (V, 38, l. 9 et 10). C'est probablement cette Sanaʿat qui resta en activité jusque vers l'an 700. Puis, peu à peu, l'ensablement progressif que al Malik al Kâmil avait essayé de conjurer en 628[1], dut la rendre impraticable. Ainsi, au temps d'al Kâmil, la Ṣanâʿat était bien sur le Nil; je la place à peu de distance au Nord-Ouest du Ḳaṣr ach chamʿ actuel, non loin de l'endroit appelé plus tard les Magasins de Joseph[2].

Elle était à ϫⲏⲙⲓ, que M. Amélineau croit être le Caire, et qui correspond, d'après moi, au مصر arabe, c'est-à-dire à Fosṭâṭ. Même en s'en tenant aux dires de Maḳrîzî, il ne peut s'agir que de ce qu'il appelle lui-même la Ṣanâʿat de Miṣr, صناعة مصر, c'est à dire de Fosṭâṭ.

Je trouve dans Quatremère, *Histoire des Sultans Mamlouks* (II, 2e partie, p. 248) le passage suivant qui semble s'appliquer très exactement à ce qui nous est raconté de l'aventure de Jean de Phanidjoït. En l'année 704 de l'Hégire, le vice-sultan Selar voulut se débarrasser du vizir. « Ayant pris séance dans l'arsenal de Fostat, il manda le vizir qui se trouvait dans la Citadelle et le fit amener, monté sur un âne, au travers des rues de Misr jusqu'à l'arsenal ». On voit que pour aller de la Citadelle à l'Arsenal c'est Miṣr et non le Caire qu'il faut traverser.

10° ϪⲎⲘⲒ.

L'équivalence de ϫⲏⲙⲓ et مصر pour désigner l'Égypte est suffisamment connue. Mais ϫⲏⲙⲓ comme مصر désigne aussi une ville. Chez les auteurs arabes, مصر, Miṣr, désigne Fosṭâṭ à l'exclusion du Caire القاهرة. Je crois également que,

(1) Maḳrîzî, *Khiṭaṭ*, I, 344, l. ult. cf. Quatremère, *Mémoires géographiques*, I, p. 75.

(2) Harâmât Yoûsouf, هرامات يوسف. *Descr. de l'Égypte*, XVIII, 2e partie, p. 507, n° 50 du plan.

chez les Coptes, ⲭⲏⲙⲓ a la même signification restreinte à l'origine. Plus tard, il semble que ce nom se soit appliqué à l'ensemble des deux villes, ce qui n'a rien d'étonnant puisque le nom même de ⲃⲁⲃⲩⲗⲱⲛ avec ou sans ⲭⲏⲙⲓ désigne cet ensemble. Rien ne permet d'affirmer que le Caire spécialement ait été désigné par ce nom, et l'équivalence ⲭⲏⲙⲓ «le Caire» admise par Quatremère et M. Amélineau d'après le texte du martyre de Jean de Phanidjoït doit être rejetée, comme il résulte de ce que j'ai dit précédemment. Toutes les fois qu'un texte copte est traduit en arabe, ⲭⲏⲙⲓ répond à مصر. Donc quand al Kâmil, qui est dans l'arsenal de Fostât, fait venir Jean de la Citadelle vers lui à *Khimi* ⲛⲉⲙⲁϥ ⲉⲭⲏⲙⲓ, il faut qu'il y ait eu dans l'arabe اليه بمصر et non اليه بالقاهرة.

En voici, entre autres, un exemple :

La liste des églises (Amélineau, *Géographie*, p. 577 et 579) dit :

Manuscrit 53 de la Bibliothèque nationale, folio 173 v°.

ⲁⲡⲁ ⲙⲏⲛⲁ ⲥⲁⲃⲟⲗ ⲛⲭⲏⲙⲓ   ابا مينا بظاهر مصر

Manuscrit Crawford, folio 133 r°.

ⲁⲡⲁ ⲙⲏⲛⲁ ⲥⲁⲃⲟⲗ ⲛⲭⲏⲙⲓ   ابا مينا بظاهر مصر

M. Amélineau, p. 552, dit : «Cette église devait faire partie du couvent qui se voit encore en avant du Vieux Caire et qui était dédié à Saint Mina». Ce renseignement est exact, mais un peu vague.

Il s'agit de Daïr Mâri Mina, situé entre le Caire et Masr el Atika, près du cimetière chrétien actuel, et dont M. Butler donne une minutieuse description [1]. Aboû Ṣâliḥ en parle avec détails [2]. Elle était dans le quartier appelé al Ḥamrâ entre Miṣr et le Caire, ce que confirment Maḳrîzî [3] et Ibn Douḳmâḳ [4]. Comme je l'établirai dans mon étude sur la topographie de Fosṭâṭ, cette église était très proche de la porte de Miṣr : Bâb Miṣr.

(1) *Coptic Churches*, p. 47 et seq.

(2) Traduction de M. Evetts, p. 102 et seq.

(3) II, 512, l. 4. Cf. I, 303, l. 7 : كنيسة بو منا.

(4) IV, 108, l. 6 : كنيسة تعرف بابى المنا. Le même auteur cite aussi dans le voisinage l'église d'Onuphrius ابى نفر (*ibid*, l. 5). D'autre part Maḳrîzî mentionne, II, 511, l. 20, une église de Boû Minâ près de As Sadd, composée de trois églises, dont une affectée aux Jacobites, une aux Syriens, une aux Arméniens. Je crois que c'est celle-là qui répond à Marî Mînâ moderne; et je soupçonne qu'à la page 512, l. 4, بومنا doit être lu comme dans Ibn Douḳmâḳ, بو نفر.

Je discuterai ce point plus au long dans l'étude que je prépare sur la reconstitution de Fosṭâṭ.

Le ⲭⲏⲙⲓ copte désigne donc bien la ville de Fosṭâṭ, et non le Caire. Il en est de même de ⲕⲏⲙⲉ équivalent thébain du memphitique ⲭⲏⲙⲓ.

11° ⲠⲒⲤⲠⲈⲖⲈⲰⲚ.

Ce nom et les suivants sont empruntés à la liste des églises publiée par M. Amélineau (*Géographie*, p. 577 à 583) et dont j'ai déjà tiré la première équivalence : ⲂⲀⲂⲨⲖⲰⲚ ⲚⲬⲎⲘⲒ بابلون مصر.

Le manuscrit 53 de la Bibliothèque nationale, folio 173 v°, donne.

ϯⲈⲔⲔⲖⲎⲤⲒⲀ ⲚⲦⲈ ⲚⲒⲙ̅ⲣ̅ ⲤⲈⲢⲄⲒⲞⲤ ⲚⲈⲘ ⲂⲀⲬⲞⲤ ϦⲈⲚ ⲠⲒⲤⲠⲈⲖⲈⲰⲚ — كنيسة الشهدة سرجيوس وواخس بالمغارة

Le manuscrit de lord Crawford, folios 332 v°-333 r°.

ϯⲈⲔⲔⲖⲎⲤⲒⲀ ⲚⲦⲈ ⲚⲒⲙ̅ⲣ̅ ⲤⲈⲢⲄⲒⲞⲤ ⲚⲈⲘ ⲂⲀⲬⲞⲤϦⲈⲚ ⲠⲒⲤⲠⲈⲖⲈⲰⲚ — كنيسة...وواخس بالمغارة

M. Amélineau a exactement identifié cette grotte ⲤⲠⲈⲖⲈⲰⲚ مغارة (*Géographie*, p. 548), mais ce qu'il en dit est un peu vague « l'église des martyrs Serge et Bacchus dans la grotte. Makrîzî confirme ces détails. Cette grotte existe encore aujourd'hui et les Coptes la montrent volontiers; l'église des Saints Serge et Bacchus existe donc toujours. L'une et l'autre sont situées dans l'intérieur de ce qu'on nommait autrefois *Castrum Babylonis*... Cet endroit s'appelle encore maintenant Qasr el Schamâʿ (suivent des détails sur le Qasr el Schamaʿ)... C'est dans l'église de Saint Serge que fut élu le patriarche Isaac. »

On peut, je crois, obtenir plus de précision. Le passage de Makrîzî visé par M. Amélineau est ainsi conçu : كنيسة بوسرجه (*sic*) بالقرب من بربارة بجوار زاوية ابن النعمان فيها مغارة يقال ان المسيح وامه مريم عليهما السلام جلسا بها « L'église Bou Sarḥah (*sic* pour Sardjah) près de Barbârat, près de zâouîat Ibn an Nouʿmân; là est une grotte où l'on dit que séjournèrent le Messie et Marie sa mère[1] ». Cette église, où l'on montre, encore aujourd'hui, dans une crypte souterraine,

[1] II, 511, l. 37. Cf. Wüstenfeld, *Gesch. der Copten*, texte, p. 50, trad., p. 120, n° 10; et Evetts, *Churches*, etc. (Abû Ṣâliḥ), p. 328, n° 10. Ibn Doukmâk qui l'appelle Kanîsat Abî Sardjah كنيسة ابى سرجة dit qu'elle est dans une rue du Ḳaṣr ar Roûm, au nord du Masdjid de Chams addîn ibn an Nouʿmân; et ne mentionne pas la tradition.

la place où séjourna la Sainte Famille, lors de la fuite en Égypte, est longuement décrite par M. Butler [1], et indiquée très exactement sur son plan du Kasr ash Shammʿah. Le plan de la *Description de l'Égypte* donne à ce point le nom de Atfet el Maghârah عطفة المغارة [2]. Nous retrouvons donc ce nom de Saint Serge et de al Maghârat associés comme dans le texte copte. Le Comité de conservation des Monuments de l'art arabe classe cette église sous le nom de Saint Sergius el-Ouaklıs (*sic*) à Atfet Aboû Sargah [3].

12° ⲦⲈⲦⲢⲀⲠⲨⲖⲰⲚ ⲚⲈⲨⲤⲈⲂⲒⲞⲤ.

Manuscrit 53 de la Bibliothèque nationale, folio 173 v°.

⳨ⲐⲈⲞⲦⲞⲔⲞⲤ ⲈⲐⲨ ⳨ⲀⲄⲒⲀ ⲘⲀⲢⲒⲀ	والدة الاله القديسة مريم بضرب التقا
ⲚⲦⲈⲦⲢⲀⲠⲨⲖⲰⲚ ⲚⲈⲨⲤⲈⲂⲒⲞⲤ	
ⲄⲈⲰⲢⲄⲒⲞⲤ ⲦⲈⲦⲢⲀⲠⲨⲖⲰⲚ ⲚⲈⲨⲤⲈⲂⲒⲞⲤ	مار جرجس بضرب التقا

Manuscrit Crawford, folio 333 r°.

⳨ⲐⲈⲞⲆⲞⲔⲞⲤ ⲚⲦⲈⲦⲢⲀⲠⲨⲖⲰⲚ	والدة الاله بضرب التقا
ⲚⲈⲨⲤⲈⲂⲒⲞⲤ	
ⲄⲈⲰⲢⲄⲒⲞⲤ ⲦⲀⲦⲢⲀⲠⲨⲖⲰⲚ	
ⲚⲈⲨⲤⲈⲂⲒⲞⲤ	

M. Amélineau (*Géographie*, p. 550) se demande où est située la rue el taqà ضرب التقا et conjecture avec raison qu'elle doit faire partie du Qasr ech Schamaʿ. En effet, ce nom existe aujourd'hui encore [4]. C'est la rue où se trouvent les deux églises très voisines de Mâri Guirguis et al Adrâ (la Vierge) [5]. M. Amélineau a bien vu que le ضرب التقا des *scalæ* répond au درب الثقة de Maḳrîzî qui indique comme étant dans cette rue, dans le quarṭier Ḳaṣr ach Chamʿ, l'église Boû Djirdj ath thiḳat [6]. Cette rue s'appelait aussi la Poterne de la Dame *Khaukhat as assayyidat*, car Ibn Douḳmâk y mentionne *Kanîsat as sayyidat* de *Ḳaṣr ar*

[1] *Copt. Churches*, p. 181 et seq., plan, p. 155, n° 6; et 225, n° 1. Cf. P. Julien, *L'Égypte*, p. 223.

[2] XVIII, 2ᵉ partie, p. 503, n° 3 du plan du Vieux Caire.

[3] Exercice 1897, p. 104.

[4] «L'église de Mari Guirguis à Darb el Toka.» *Comité de conservation des Monuments de l'art arabe*, exercice 1897, p. 27. Fourmont, *op. cit.*, p. 121, cite aussi: «L'église de Notre-Dame dans la rue d'Arb-ittaqua (*sic*)».

[5] Butler, *Coptic Churches*, p. 247, cf. le plan de la page 155.

[6] *Khiṭaṭ*, II, 511, l. 33. كنيسة بو جرج الثقة

Roûm et *Kanîsat Abi Djirdj*[1]. On voit que le Djirdj de Makrîzî et d'Ibn Doukmâk répond aujourd'hui à Guirguis[2].

Je crois que la vraie lecture est *ath-thikat*, abréviation de *thikat ad daulat* « confiance de la dynastie », titre assez fréquent au temps des Fatimides et qui avait pu être porté par quelque Chrétien qui aurait donné son nom à la rue.

Quoi qu'il en soit, l'emplacement précis du ⲧⲉⲧⲣⲁⲡⲩⲗⲱⲛ ⲡⲉⲩⲥⲉⲃⲓⲟⲥ est hors de doute.

13° ⲠⲒⲬⲀⲘⲀⲒⲀⲒ.

Manuscrit 53 de la Bibliothèque nationale, 173 v°.

ⲡⲓⲁⲣⲭⲏⲁⲅⲅⲉⲗⲟⲥ ⲉ̅ⲑ̅ⲩ̅ ميخاييل ريس الملائكة براس الخليج
ⲙⲓⲭⲁⲏⲗ ⲧⲁⲫⲉ ⲙⲡⲓⲭⲁⲙⲁⲓⲛ

Manuscrit Crawford, 333 r°.

ⲡⲓⲁⲅⲅⲉⲗⲟⲥ ⲙⲓⲭⲁⲏⲗ الملاك ميخاييل براس الخليج
ⲧⲁⲫⲉ ⲙⲡⲓⲭⲁⲙⲁⲓⲁⲓ

M. Amélineau a cru que le Khalîdj الخليج désignait le canal bien connu sous ce nom et qui existait encore il y a deux ans. Mais c'est une erreur, comme je vais essayer de le démontrer.

M. Amélineau nous donne lui-même un texte copte très précis qui dit que cette église de l'archange Saint Michel est située à Râs el Khalîdj, au *Sud* de Babylone. ⲉⲕⲕⲗⲏⲥⲓⲁ ⲛⲧⲉ ⲡⲓⲁⲣⲭⲏⲁⲅⲅⲉⲗⲟⲥ ⲉⲑⲟⲩⲁⲃ ⲙⲓⲭⲁⲏⲗ ⲣⲁⲥⲉⲗⲫⲁⲗⲓϫ ⲥⲁⲣⲏⲥ ⲙⲃⲁⲃⲩⲗⲱⲛ[3]. Or le Khalîdj dont parle M. Amélineau est au *Nord* de Babylone, si Babylone désigne ici la hauteur de Babloûn, ou le Kaṣr ach Cham', ou Fosṭâṭ, ou est au *centre* de Babylone si Babylone désigne l'ensemble des deux villes du Caire et Fosṭâṭ.

M. Amélineau cite également Makrîzî qui place cette église près du *Khalîdj des Banî Wâîl*[4] et il n'en a pas tiré la conclusion que le Khalîdj dont il s'agit

في درب بخط قصر الشمع بمصر يقال له درب الثقة cf. Wüstenfeld, *Gesch. der Copten*, texte, p. 50; traduction, p. 119, n° 8; Evetts, *Churches and Monasteries of Egypt* (Aboû Ṣaliḥ), p. 328, n° 8.

(1) IVe partie, p. 108, l. 1 à 3.

(2) Cf. ce que j'ai dit plus haut, p. 156, n. 5.

(3) *Géographie*, p. 551.

(4) *Ibid.* Le passage de Makrîzî visé par M. Amélineau est ainsi conçu : كنيسة ميكاييل هذه الكنيسة كانت عند خليج بنى وايل خارج مدينة مصر قبلى عقبة يحصب وهى الان قريبة من جسر الافرم احدث فى الاسلام وهى مليحة البنا «L'église de Mîkâîl. Cette église était près du Khalîdj des Banî

ici est non pas le Khalìdj connu, mais un autre situé en un autre point et se distinguant du premier par la désignation de Banî Wâʾil.

J'ai déjà eu l'occasion de parler de ce Khalìdj [1], en utilisant les données un peu maigres de Maḳrîzî. Celles que nous apportent les textes coptes et surtout la précieuse description d'Ibn Douḳmâḳ [2] me permettent de rectifier le cours un peu hypothétique que je lui assignais alors.

Il allait, en longeant la hauteur de Babloûn, du Nord au Sud et reliait le Nil à l'étang appelé Birkat al Ḥabach. Le mot *râs al Khalîdj* (tête du canal) peut s'entendre de l'une ou l'autre de ses extrémités. La question est résolue par ce fait que l'église existe toujours. Elle répond au *Deir Michele* du Plan de Pococke [3], près duquel passent deux canaux et qui est bien au sud de Babloûn. M. Butler dit quelques mots de cette église qu'il a visitée [4]. Le Père Julien marque exactement le couvent de Saint Michel sur son plan du Vieux Caire [5]. Comme elle est à une certaine distance du Nil, il s'ensuit qu'elle était près du point où le Khalìdj entrait dans l'étang. ⲡⲓⲭⲁⲙⲁⲓⲁⲛ et ⲣⲁⲥⲉⲗⲫⲁⲗⲓⲝ راس الخليج se trouvent ainsi localisés avec une grande précision.

M. Amélineau ajoute «le mot (ⲭⲁⲙⲁⲓⲁⲛ) n'a pas une apparence copte ; je ne ferai pas de supposition sur son origine quoique plusieurs hypothèses se soient offertes à mes réflexions.» J'exposerai mes propres conjectures dans la seconde partie de cette étude.

14° ϢⲀⲦⲤ.

Manuscrit 53 de la Bibliothèque nationale, folio, 173 v°.

ⲘⲒⲬⲀⲎⲖ ϨⲒ ϢⲀⲦⲤ — ميخاييل بالخندق

Wâïl hors de la ville de Miṣr au Sud de la ʿaḳabat (montée) de Yaḥṣoub. Elle est aujourd'hui près de la chaussée d'al Afram. Elle fut fondée à l'époque de l'islam. La contruction en est belle». (*Khiṭaṭ*, II, 517, l. 12, cf. *ibid*, I, 297, l. 23.) Cf. Wüstenfeld, *Gesch. der Copt.*, texte ar., p. 58 : trad., p. 136, n° 16 et Evetts, *Churches*, etc. (Aboû Ṣâliḥ), p. 340, n° 16. J'ignore comment M. Amélineau a pu voir que Maḳrîzî dit «que de son temps elle était ruinée».

[1] *Mémoires de la Mission Archéologique française du Caire*, VI, p. 550 et plan III.

[2] IV, 53, l. 24; 54, l. 24. Cf. كوم بنى وايل, IV, 52, l. 5 et 24, etc. Je renvoie l'examen et la discussion de ces divers passages à mon étude sur la topographie de l'ancienne Fosṭâṭ.

[3] *Description of the East*, I, p. 22 (plan VII).

[4] *Coptic Churches*, I, p. 269.

[5] *L'Égypte*, p. 225. Le lecteur peut, sur ce plan, se rendre très bien compte du parcours de ce Khalìdj en rejoignant l'extrémité de Masr el Atika ou vieux Caire au couvent de Saint Michel par une ligne sinueuse passant au pied des hauteurs.

Manuscrit Crawford, folio 333 r°.

ⲚⲞⲀⲒⲚ ⲘⲒⲔⲀⲎⲖ ϨⲒ ϢⲀⲦⲤ ميخاييل بالخندق

Le mot copte ϢⲀⲦⲤ signifie «fossé» comme l'arabe الخندق al Khandaḳ. L'article consacré par M. Amélineau (*Géographie*, p. 220) à (El) Khandaq est exact. J'y ajouterai seulement quelques mots. Ce nom était donné à la région parce que le général Djauhar, peu après la fondation du Caire, y avait creusé un fossé pour la défendre contre les Ḳarmathes. M. Ravaisse [1] nous donne là-dessus tous les renseignements désirables que M. Amélineau a négligé de consulter. C'était déjà à l'époque des Ayyoûbites un cimetière chrétien, comme nous l'avons vu dans l'article précédent (p. 125). «Le Deïr al Khandaḳ situé au Caire, en dehors de Bâb el Foutoûḥ, fut détruit le 23 chawwâl 678» nous apprend Maḳrizî [2]. Le même auteur nous dit «Les deux églises d'al Khandaḳ, hors du Caire, consacrées, l'une à l'ange Gabriel, l'autre à Marḳourious, celle-ci connue sous le nom de Rouaïs. (Ce Rouaïs) était un moine célèbre postérieurement à l'an 800. C'est près de ces deux églises que les Chrétiens enterrent leurs morts; on appelle (ce lieu) cimetière du Khandaḳ, etc.» [3]. Ce cimetière a dû disparaître au cours du XVIIIe siècle entre 1703, époque où Maillet le mentionne [4], et 1798, époque de l'Expédition de Bonaparte dont le Plan ne contient aucun nom semblable, mais indique en dehors de Bab al Foutoûh de nombreuses habitations.

Il est bon de noter qu'un autre endroit s'appelait le *Khandaḳ* : il était situé au voisinage du célèbre tombeau de l'imâm Chafa'î [5], au Sud-Est du Caire par conséquent.

[1] *Mémoires de la Mission arch. franç.*, I, p. 422, cf. le plan.

[2] *Kitâb as souloûk*, traduit par Quatremère, *Histoire des Sultans Mamlouks*, II, 1re partie, p. 8.

[3] كنيستا الخندق ظاهر القاهرة احداها على اسم غبريال الملاك والاخرى على اسم مرقوريوس وعرفت برويس وكان راهبا مشهورا بعد سنة ثمانماية وعند هاتين الكنيستين يقبر النصارى موتاهم وتعرف بمقبرة الخندق, *Khiṭaṭ*, II, 511, l. 5. Cf. Wustenfeld, *Gesch. der Copten*, texte ar., p. 49; traduction, p. 118, n° 1; Evetts, *Churches and monasteries of Egypt* (Aboû Ṣâliḥ), p. 326, n° 1.

M. Amélineau qui mentionne ce passage (*Géographie*, p. 551), propose de lire Michel au lieu de Gabriel. Je pense plutôt que cette église de Michel répond au Deïr al Khandaḳ qui fut détruit en 678.

[4] *Description de l'Égypte*, p. 102.

[5] Maḳrizî, *Khiṭaṭ*, II, p. 458, l. 15 et seq.

15° ⲦⲈⲦⲢⲀⲠⲨⲖⲰⲚ ⲘⲪⲒⲞⲘ.

Manuscrit Crawford, 333 r°.

ⲘⲀⲢⲔⲞⲨⲢⲒⲞⲤ ⲦⲀⲦⲢⲀⲠⲨⲖⲰⲚ ⲘⲪⲒⲞⲘ — مرقوريوس بضرب البحر

ⲀⲂⲂⲀ ϢⲈⲚⲞⲨϯ ⲦⲀⲦⲄⲀⲠⲨⲖⲰⲚ ⲘⲪⲒⲞⲘ — انبا شنودة بضرب البحر

Manuscrit Crawford, folio 333 r°.

ⲘⲀⲢⲔⲞⲨⲢⲒⲞⲤ ⲦⲀⲦⲢⲀⲠⲨⲖⲰⲚ ⲘⲪⲒⲞⲘ — مرقوريوس بضرب البحر

ⲀⲂⲂⲀ ϢⲈⲚⲞⲨϯ ⲦⲀⲦⲢⲀⲠⲨⲖⲰⲚ ⲘⲪⲒⲞⲘ — انباشنودة بضرب البحر

M. Amélineau n'a pas reconnu ces deux églises. Celle de Mercurius répond à celle dont Aboû Ṣâliḥ[1] donne l'autre nom Aboû Saïfaïn existant actuellement[2]; celle d'Anbâ Chenoudâ existe toujours sous ce nom[3] et est dans l'immédiat voisinage de la première, ou plutôt comprise dans l'ensemble de constructions appelé Daïr Abî Siffin[4].

Cette identification n'a pas besoin de commentaires. Je signalerai seulement les points suivants. Le catalogue des manuscrits arabes de la Bibliothèque nationale de Paris parle de «l'église de Saint Mercurius (مرقوريوس) située au Caire dans la rue appelée Ḥârat al Baḥr (حارة البحر)[5]». Mon collègue M. Salmon a bien voulu copier pour moi le document où il est parlé de cette église. Le texte arabe est ainsi conçu : كنيسة الشهيد مرقوريوس . . . بمصر القديم المعروفة البيعة بخوخة شنودة بدرب البحر «l'église du martyr Markoûrioûs ... à Miṣr l'an-

[1] Traduction anglaise, p. 116; il y est dit que cette église était jadis sur le bord du fleuve. Cf. note 2. Mon collègue M. Salmon a bien voulu copier pour moi le texte arabe (manuscrit 307, 34 v°). بيعة الشهيد مرقوريوس لخطبرة (*sic*) وكانت هذه البيعة على شاطى البحر وقد تعدى الان عنها.

[2] Butler, *Coptic Churches*, I, p. 75, article de Daïr Abu-Sifin, ابو السيفين.

[3] Butler, *Coptic Churches*, I, p. 135.

[4] Cf. *Comité de Conservation des monuments de l'art arabe*, exercice 1897, page 107.

[5] Arabe, n° 307. *Catalogue de* Slane, p. 86. L'auteur en traduisant مصر القديم par «Caire» commet une inexactitude, et une autre plus forte en employant le mot حارة, qui n'est pas dans le texte, au lieu de درب.

cien appelée al Bîʿat à Khoûkhat Chanoûdat à Darb al Baḥr ». Cette شنودة خوخة répond à خوخة الكنايس « la Khoûkhat des églises » qui, d'après Ibn Doukmâk, était à l'entrée de Souaïkat Kanàis Abî Chanoûdat سويقة كنايس ابى شنودة et qui conduisait à Kanàïs Abî Chanoûdat [1].

Ibn Doukmâk paraît confondre les deux églises sous le nom de « les églises d'Aboû Chenoûdat » كنائس ابى شنودة. Elles donnaient leur nom à tout un quartier [2]. Makrîzî, comme le remarque M. Amélineau, se contente de signaler l'église Chenoudah à Miṣr كنيسة شنودة بمصر [3].

Le terme ⲧⲉⲧⲣⲁⲡⲩⲗⲱⲛ ou ⲧⲁⲧⲣⲁⲡⲩⲗⲱⲛ est donc l'équivalent de ضرب ou درب. Je pense que c'est l'équivalent du latin *quadrivium;* le grec πυλαι signifiant aussi bien « voies, passages » que « portes » [4].

16° ⲦⲢⲀⲂⲎ ⲚⲢⲰⲘⲈⲞⲤ.

Manuscrit 53 de la Bibliothèque nationale, folio 173 v°.

⳨ ⲐⲈⲞⲦⲞⲔⲞⲤ ⲈⲞⲨ ⲘⲀⲢⲒⲀ	والدة الالاه (*sic*) القديسة
ⲚⲦⲢⲀⲂⲎ ⲚⲢⲰⲘⲈⲞⲤ	مريم بحارت الروم

Manuscrit de lord Crawford, 333 r°.

⳨ ⲐⲈⲞⲆⲞⲔⲞⲤ ⲈⲞ ⳨ⲀⲄⲒⲀ	والدة الاله القديسة مريم
ⲘⲀⲢⲒⲀ ⲚⲦⲢⲀⲂⲎ ⲚⲢⲰⲘⲈⲞⲤ	الطاهر بحارة الروم

M. Amélineau traduit : حارة الروم par « rue des Romains » (p. 581) et plus exactement par « quartier des Grecs » (p. 553). Le copte ⲧⲣⲁⲃⲏ est, je crois, le mot ⲣⲁⲃⲏ « vicus ». Les *ḥârat* primitives étaient de véritables villages militaires dont le groupement forme la ville du Caire. M. Ravaisse donne là-dessus tous les détails nécessaires [5]. Il fait remarquer que dans le Plan du Caire de 1798 comme aujourd'hui, le quartier de Roum est divisé en *hârat el djouwânîyeh* (ḥârat intérieure) et *hârat el barrânîeyh* (extérieure). L'expression الطاهر

[1] IV, 30, l. 22.

[2] IV, 30, l. 20 et 24 : 45, l. 14 : 85, l. 26 ; 106, l. 14 ; V, 40, l. 5, etc. Sur خط كنائسى ابو شنوده voir IV, 21, l. 8 : 43, l. 24 et V, 39, l. 2 et 5.

[3] *Khiṭaṭ*, II, 511, l. 24. Cf. Wüstenfeld, *Geschichte der Copten*, texte arabe, p. 50 ; traduction, p. 119, n° 6 : et Evetts, *Churches and monasteries of Egypt* (Aboû Ṣâliḥ), p. 327, n° 6.

[4] Cf. Akerblad, *Journal Asiatique*, 2e série, XIII, p. 392.

[5] *Mémoires de la Mission archéologique française du Caire*, I, p. 422 et seq.

qu'a conservée le manuscrit Crawford nous avertit donc que c'est dans la ḥârat extérieure qu'était l'église. Maḳrîzî cité par M. Amélineau nous parle de deux églises dans *Ḥârat ar Roûm*, une consacrée à Marie et appelée *al-Maghîtat*, l'autre consacrée à Sainte Barbe, qui fut détruite en 718 [1]. Aboû Ṣâliḥ ne fait qu'une courte allusion à l'église de la Vierge [2]. M. Butler donne quelques détails sur cette dernière qu'il place dans une petite ruelle conduisant du quartier es Soukkaryeh au sébil Méhémet Ali [3].

Je dois ajouter que le nom de Hârat ar Roûm était donné à un jardin situé entre le Caire et Fosṭâṭ, dans le voisinage du Khalîdj [4].

17° ⲦⲢⲀⲂⲎ ⲚⲌⲈⲂⲨⲀⲰⲚ.

Manuscrit 53 de la Bibliothèque nationale, folio 173 v°.

† ⲐⲈⲞⲦⲞⲔⲞⲤ ⲘⲀⲢⲒⲀ ⲚⲦⲢⲀⲂⲎ ⲚⲌⲈⲂⲨⲀⲰⲚ والدة الاله مريم بحارت زويلة

Manuscrit Crawford, folio 333 r°.

† ⲐⲈⲞⲆⲞⲔⲞⲤ ⲈⲐ †ⲀⲄⲒⲀ
ⲘⲠⲀⲢⲐ ⲚⲦⲢⲀⲂⲎ ⲚⲌⲈⲂⲞⲨⲀⲰⲚ والدة الاله القديسة مريم بحارة زويلة

M. Amélineau dit (*Géogr.*, p. 553) que «le quartier de Zoueïleh était situé près de la porte qui porte le même nom encore aujourd'hui, c'est-à-dire à l'Est du Caire». C'est une erreur, déjà commise par M. Ravaisse, et que j'ai eu l'occasion de rectifier [5]. Hâret Zoueïlet existe toujours : elle est située au centre même du Caire, près de l'ancien Khalîdj. Le nom, donné autrefois à tout un quartier, n'est plus appliqué qu'à deux petites rues. Là est le quartier copte, par excellence, la résidence du Patriarche [6]. M. Butler donne une notice sur les églises de Ḥârat az Zuaïlah, dont celle de la Vierge, qu'il dit être la plus ancienne du Caire [7].

(1) *Khiṭaṭ*, II, 511, ligne 11 et seq.

(2) Trad. Evetts, p. 11-12.

(3) *Coptic Churches*, p. 278.

(4) Ibn Douḳmâḳ, IV, 96, l. 1 : البستان المعروف بحارة الروم. — *Ibid.*, l. 8 : بستان حارة الروم ; c'est sans doute celui que Maḳrîzî appelle بستان الحارة (II, 133, l. 6). J'en discuterai l'emplacement dans mon étude sur la topographie de Fosṭâṭ.

(5) *Mém. de la Miss.*, VI, p. 527.

(6) Cf. Bénédite (*Guide Joanne.— Égypte*, Paris, 1900. Plan du Caire H. 5), *église copte* et *ch. el zouela* (lire chareh zouela شارع زويلة). Chareh zoueïleh porte, sur le registre des Travaux publics, le n° 1320 ; Hârat zoueïlet حارة زويلة qui y débouche porte le n° 1314.

Je dois la copie de ce registre à l'obligeance du docteur Fouquet.

(7) *Coptic Churches*, p. 271 et seq.

Makrîzî, comme le remarque M. Amélineau, en a parlé. Voici ce qu'il en dit : «L'église de Ḥârat Zoûeïlat au Caire, église très en honneur auprès des chrétiens Jacobites; consacrée à Notre-Dame. Ils prétendent qu'elle est ancienne, qu'elle portait le nom du sage Zâbouloûn (زايلون pour زابلون) qui existait environ 270 ans avant la doctrine musulmane, et qui était versé dans une foule de sciences; qu'il avait un trésor immense auquel on accède par un puits qui s'y trouve»[1]. Cette légende est assez curieuse, car ce nom de Zâïloûn ou Zâbouloûn représente évidemment le copte ⲍⲉⲃⲟⲗⲱⲛ ou ⲍⲉⲃⲟⲩⲗⲱⲛ. Par suite, le nom de Zoûeïlat ou mieux Zawîlat donné à la ḥârat et au puits du voisinage[2] me paraît une corruption motivée par la ressemblance fortuite de ce nom avec celui de Zâbouloûn. Il est, en effet, fort étrange que ce nom de Zoûeïlat se trouve en un point si éloigné de la porte du même nom, et on s'explique l'erreur de MM. Ravaisse et Amélineau qui ont cru logique de placer ce quartier près de la porte. Il est indubitable que l'arabe زويلة devrait être transcrit en copte ⲍⲉⲃⲓⲗⲉ ou ⲍⲟⲩⲃⲉⲓⲗⲉ et non ⲍⲉⲃⲟⲩⲗⲱⲛ; la terminaison ⲱⲛ ne peut en aucune façon répondre au ة arabe.

18° ⲧⲕⲁⲗⲁⲃⲏ.

Manuscrit 53 de la Bibliothèque nationale, 173 v°.

ⲧⲑⲉⲟⲧⲟⲕⲟⲥ ⲙⲁⲣⲓⲁ ⲧⲕⲁⲗⲁⲃⲏ — والدة الاله مريم بالعدوية

Manuscrit Crawford, 333 r°.

ⲧⲑⲉⲟⲇⲟⲕⲟⲥ ⲙⲁⲣⲓⲁ ⲧⲕⲁⲗⲁⲃⲏ — والدة الاله مريم العذرى (*sic*)

M. Amélineau (*Géogr.*, p. 206) se trompe en disant que le village de العدوية n'existe plus, et qu'il a dû disparaître dans les agrandissements du Caire. *El Adûvieh* est indiqué sur la carte de d'Anville, très au Sud du Caire[3]. Le

[1] كنيسة حارة زويلة بالقاهرة كنيشة عظيمة عند النصارى اليعاقبية وهى على اسم السيدة وزعوا انها قديمة تعرف بالحكيم زايلون وكان قبل الملة الاسلامية بنحو مايتين وسبعين سنة وانه صاحب علوم شتى وان له كنزا عظيما يتوصل من بئر هناك. II, 511, l. 8. Cf. Wüstenfeld, *Gesch. der Copten*, texte arabe, p. 50 : trad., p. 118, n° 2; Evetts, *Churches and monasteries of Egypt* (Aboû Ṣâliḥ), p. 326, n° 2. Wüstenfeld lit : زابلون Sebulon; Evetts : Zabilûn.

[2] Un *bîr zoueïlat* est mentionné dans Makrîzî (I, 363, l. 22, etc.) c'est probablement celui qui communiquait avec le trésor de Zâbouloûn.

[3] *Mémoires sur l'Égypte*, p. 131.

dictionnaire de Boinet-bey indique Deïr el ʿAdawieh ديرالعدويه [1]. M. Butler ne parle pas de ce couvent dans son livre *Coptic Churches*, mais, dans les notes qu'il a jointes à la traduction d'Aboû Ṣâliḥ par M. Evetts, le place à environ 18 milles au Sud du Caire sur la rive droite [2]. C'est bien l'emplacement que lui assigne l'*Atlas* de l'Égypte [3]. Ibn Doukmâk nous dit «al ʿAdawîat est près de Birkat al Ḥabach dans la région comprise entre cette birkat et Ṭourâ; c'est un petit village situé sur la rive Ouest du Nil, et auprès est un daïr appelé... » [4]. Comme Birkat al Ḥabach et Ṭourâ sont sur la rive Est, Ibn Doukmâk n'a pu dire qu'al ʿAdawîat était sur la rive Ouest que par distraction. Il est curieux de remarquer, avec M. Butler, qu'Edrisî place Miniet es Soudan sur la rive occidentale du Nil, et qu'Aboû Sâliḥ identifie al ʿAdawîyah et Munyat as Sûdân. Edrisî commet donc la même erreur que Ibn Doukmâk.

Aboû Sâliḥ donne d'intéressants renseignements sur cette église de la Vierge, qu'il appelle «église al Martûtî»; il voit dans ce nom une déformation de *Matîrtû* = Μήτηρ Θεοῦ.

Je crois que ⳨ ⲕⲁⲗⲁⲃⲏ doit se lire ⳨ ⲕⲁⲗⲁⲃⲏ le ⲗ représentant le د du mot arabe. Le ⲕ serait une transcription assez inusitée, il est vrai, du ع. Peut-être aussi est-il une erreur des copistes et doit-il être remplacé par la ϩ transcription ordinaire du ع.

19° ⲚⲒⲈⲐⲀⲨϢ.

Manuscrit 53 de la Bibliothèque nationale, 174 v°.

ⲀⲠⲀ ⲂⲨⲔⲦⲰⲢ ⲚⲒⲈⲐⲀⲨϢ — ابا بقطر بالحبش

Manuscrit Crawford, 334 r°.

ⲀⲠⲀ ⲂⲨⲔⲦⲰⲢ ⲚⲒⲈⲐⲀⲨϢ — ابا بقطر بالحبش

M. Amélineau (*Géogr.*, p. 162) ne paraît pas avoir reconnu exactement l'emplacement du lieu appelé الحبش en arabe. M. Butler, dans ses notes sur la traduction d'Aboû Ṣâliḥ, est plus précis (page 131, note 1). Je donne sur la

[1] *Dict. géog. de l'Égypte*, Caire, 1899, p. 166.

[2] P. 136, note 4.

[3] *Description de l'Égypte*, tome XVIII, 3me partie, p. 137. Atlas, planche 21, carreau 34 دير العدويه. — La carte d'Égypte dressée par l'Administration des Domaines en 1888 porte en cet endroit Deïr al Megabbar. Ce dernier nom ne se trouve pas dans le dictionnaire de Boinet bey.

[4] العدوية بالقرب من بركة الحبش وهى ما بينها وبين طرا وهى بلدة صغيرة على ضفة النيل الغربية (lacune) وبالقرب منها دير يعرف. V, 43, l. 25.

carte la position de (Birkat) al Ḥabach (بركة) الحبش dont il est certainement question ici.

20° ⲦⲢⲰⲀ.

Manuscrit 53 de la Bibliothèque nationale, 173 v°.

ⲄⲈⲰⲢⲄⲒⲞⲤ ⲦⲢⲰⲀ — مار جرجس طرا

Manuscrit Crawford, folio 333, r°.

ⲄⲈⲰⲢⲄⲒⲞⲤ ⲦⲢⲰⲀ — ماجرجس طرة

Ṭourâ est une localité bien connue. Le copte ⲧⲣⲱⲁ rappelle la *τροία* de Strabon (XVII, 809). Elle a été identifiée par Brugsch avec ce même Refu [hiéroglyphes] que nous avons vu rapproché de ⲗⲓⲟⲩⲓ par MM. Stern et Max Müller [1].

Aboû Ṣâliḥ mentionne une église de Saint Georges dans le district de Ṭourâ sur le bord du fleuve [2], et donne quelques détails à son sujet. Maḳrîzî dit que le couvent de Ṭorâ est consacré à Aboû Djordj [3], et qu'il est sur le bord du Nil. La carte de d'Anville, citée plus haut, porte *Deir Gergis ou Tora.*

21° ⲠⲒⲘⲞⲚⲀⲤⲦⲎⲢⲒⲞⲚ ⲘⲠⲒⲞⲘⲒ.

Manuscrit 53 de la Bibliothèque nationale, 173 v°.

ⲄⲈⲰⲢⲄⲒⲞⲤ ⲠⲒⲘⲞⲚⲀⲤⲦⲎⲢⲒⲞⲚ ⲘⲠⲒⲞⲘⲒ — مار جرجس بدير الطين

Manuscrit Crawford, 333 r°.

ⲄⲈⲰⲢⲄⲒⲞⲤ ⲠⲒⲘⲞⲚⲀⲤⲦⲎⲢⲒⲞⲚ ⲘⲠⲒⲞⲘⲒ — مار جرجس بدير الطين

M. Amélineau ne paraît pas connaître l'emplacement exact de ديرالطين Deïr aṭ Ṭîn. On le trouvera dans la carte de d'Anville, dans l'*Atlas d'Égypte* de 1798 [4] et la Carte de l'Administration des Domaines.

[1] *Dict. géog.*, p. 451. V. plus haut, 1re partie, n° 5.

[2] Traduction Evetts, p. 143.

[3] II, 501, l. 30. Remarquez que Maḳrîzî dit ici que بو جرج est la même chose que جرجس. Cf. Wüstenfeld, *Gesch. der Copten*, texte arabe, p. 36; traduction, p. 86, n° 2; Evetts, *Churches* etc. (Aboû Ṣâliḥ), p. 305, n° 2.

[4] *Description de l'Égypte*, XVIII, 3e partie, p. 136; *Atlas*, feuille 21, carreau 2.

M. Amélineau (*Géogr.*, p. 132) remarque que le copte ⲟⲙⲓ signifie, exactement comme طين en arabe, «la boue». Mais il ne s'ensuit pas, comme il le croit probable, que le monastère ait été «construit avec de la boue séchée au soleil». Maḳrîzî nous explique que les Égyptiens appellent طين *ṭîn* l'humus fécondant déposé par le Nil et formant, après le retrait définitif des eaux, un sol particulier. Là où le sol est de *ṭîn*, nous dit-il, c'est que le Nil y passait jadis, et il nous informe que le *ṭîn* s'étend de Fosṭâṭ à 'Aïn Chams[1]. Daïr aṭ Ṭîn est tout près de Fosṭâṭ et le même auteur nous dit que c'est le point extrême vers le Sud où s'étendirent un moment les constructions de Fosṭâṭ[2]. On peut donc plus raisonnablement en inférer que ce couvent tirait son nom de ce qu'en cet endroit commençait le *ṭîn*. Je reviendrai sur cette question lorsque je parlerai des déplacements du Nil (deuxième partie, n° 18).

22° ϢⲀϨⲢⲈⲚ.

Manuscrit 53 de la Bibliothèque nationale, 173 v°.

ⲘⲀⲢⲔⲞⲨⲢⲒⲞⲤ ⲠⲒⲘⲞⲚⲀⲤⲦⲎⲢⲒⲞⲚ ⲚϢⲀϨⲢⲈⲚ	مرقوريوس بدير شهران

Manuscrit Crawford, 333 r°.

ⲘⲀⲢⲔⲞⲨⲢⲒⲞⲤ ⲠⲒⲘⲞⲚⲀⲤⲦⲎⲢⲒⲞⲚ ⲚϢⲀϨⲢⲈⲚ	مرقوريوس بدير شهران

J'avoue ne pas comprendre l'article de M. Amélineau consacré à cette localité (*Géogr.*, p. 135) : «le monastère est cité dans la liste des monastères célèbres de l'Égypte; il était dédié au martyr Mercure. C'est tout ce que l'on en saurait, si Abou Selah n'en indiquait la situation à l'Ouest du Caire, car il n'a pas encore commencé la description de la partie Est. Il en sera parlé plus loin». Malgré sa promesse, M. Amélineau s'en est tenu à ces quelques lignes, du moins je n'ai pu voir en quel autre endroit de son livre il a repris la question. Il est certain qu'Aboû Ṣâliḥ mentionne ce monastère, mais entre Ṭourâ el Aṭfîḥ, car il

[1] II, 132, l. 30 et seq. Aujourd'hui le mot *ṭîn*, au pluriel *aṭiân*, est l'expression courante en Égypte pour désigner un domaine rural. — [2] *Ibid*, l. 11.

mentionne «le *Khaṭṭ* connu sous le nom de Ṭourâ par où l'on va à Aṭfîḥ sur la route de Daïr Chahrân »[1]. Comme Ṭourâ et Aṭfîḥ ne sont pas précisément à l'Ouest du Caire, je ne m'explique pas la réflexion de M. Amélineau. De plus, il est étonnant que M. Amélineau n'ait pas vu dans Maḳrîzî le très intéressant article suivant qui a déjà permis à Wüstenfeld d'identifier exactement cette localité[2]. «Daïr Chaʿrân. Ce daïr est aux limites du district de Ṭourâ; il est construit en pierres et briques. Là sont des palmiers. Il s'y trouve beaucoup de moines. On dit que la véritable prononciation est daïr Chahrân par un *h* ه (au lieu du ʿع), et que Chahrân était un sage chrétien, ou, suivant d'autres, un roi. Ce daïr était connu autrefois sous le nom de Marḳoûrîoûs, autrement appelé Marḳoûrat et Aboû Marḳoûrat, puis quand y habita Barsoûmâ ibn At Tabbân il fut appelé Daïr Barsoûmâ etc.»[3]. D'après Assemani, *Bibliothèque orientale*, II, p. 10 (cité par Wüstenfeld), ce Barsoûma était connu sous le sobriquet de العريان *el ʿOurîân* «le nu»[4]. La carte de d'Anville indique bien au Sud de Tora : *Deir Bersum-il-erian.* L'*Atlas d'Égypte* mentionne à une petite distance de Torâ au Sud دير برسوم العريان *Deyr Barsoum el 'Aryân*[5]. Cette dernière indication, déjà relevée par Wüstenfeld, donne l'emplacement très précis du couvent de Chahrân. C'est aujourd'hui Deïr el Erian دير العريان[6] qui dépend du village de Maʿsara, station du chemin de fer de Hélouân.

[1] الخط المعروف بطرا المسلوك منه الى اطفيح على طريق شهران. Manuscrit, f° 47 r°: traduction Evetts, p. 141.

[2] M. Butler dans la note 4 de la page 141 de la traduction d'Aboû Ṣâliḥ dit à tort : «The site of Shahrân cannot be identified».

[3] دير شعران هذا الدير فى حدود ناحية طرا وهو مبنى بالحجر واللبن وبه نخل وبه عدة رهبان ويقال انما هو دير شهران بالها وان شهران كان من حكما النصارى وقيل بل كان ملكا وكان هذا الدير يعرف قديما بمرقوريوس الذى يقال له مرقورة وابو مرقورة ثم لما سكنه برصوما بن التبان عرف بدير برصوما. T. II, p. 501, l. 53; cf. Wüstenfeld, *Gesch. der Copten*, texte arabe, p. 36; traduction, p. 86, n° 3, note 2, où l'identification est bien établie. Evetts, *Churches and monasteries of Egypt* (Aboû Ṣaliḥ), p. 305, n° 3. Quatremère, *Mém.*, II, p. 500.

[4] Le manuscrit arabe 72 de la Bibliothèque nationale de Paris, contient à partir du f° 31 v° la vie «du saint homme Anba Barsoûmâ (برسوما) le nu, fils de Wadjih al-dîn, surnommé Ibn altebbân et secrétaire de Schadjar al-dorr. Il mourut en l'an 1033 des martyrs (1047 de J.-C.)». *Catalogue de Slane*, p. 17.

[5] *Description de l'Égypte*, XVIII, 3e partie, p. 136. *Atlas*, feuille 21, carreau, 34.

[6] Boinet-bey, *Dictionnaire Géographique*, p. 166.

23° ϹⲀⲠⲢⲞϨⲂⲰ.

Manuscrit 53 de la Bibliothèque nationale, folio 173 v°.

ⲀⲠⲀ ⲒⲰⲀ ⲠⲒⲢⲈⲘ ⲤⲈⲚϨⲞⲦⲤ ⲠⲢⲞϨⲂⲰ ابا يحنس السهتوتى (*sic*) بشبر ارجة

Manuscrit Crawford, 333 r°.

ⲀⲠⲀ ⲒⲰⲀ ⲠⲒⲢⲈⲘ ⲤⲈⲚϨⲞⲦ ⲤⲀⲠⲢⲞϨⲂⲰ ابا يحنس السهوتى (*sic*) بسبر ارجة

M. Amélineau (*Géogr.*, p. 457) dit : « il m'a été impossible de retrouver ce village; cependant je crois qu'il devait être dans les environs du Caire ».

Il n'est pas douteux qu'il s'agisse de Choubrâ, localité bien connue de tous les habitants du Caire, dont elle était jadis la promenade favorite, et qui dépend du gouvernorat du Caire[1]. Elle était célèbre par les reliques de Jean de Sanhoût et Maḳrîzî en parle dans un texte fort connu que je vais résumer rapidement.

« La fête du Martyre عيد الشهيد se célébrait le 8 de Pachons à Choubrâ dans la banlieue du Caire. On jetait dans le Nil le doigt d'un saint renfermé dans un coffret et les Coptes prétendaient que cette cérémonie était nécessaire pour que le Nil eût sa crue. En 755, le sultan envoya le wali du Caire à Choubrâ el Khiâm dans la banlieue du Caire, pour y détruire l'église des chrétiens, et enlever la relique qui fut brûlée »[2].

Choubrâ portait, je pense, ce nom de Choubrâ el Khiâm, parce que la foule immense qui y allait en ce jour y dressait les tentes *al Khiâm*: ينصبون الخيم dit Maḳrîzî (I, p. 69, l. 3); ينصبون الخيام dit Ibn Iyâs (I, p. 206, l. 18). Aujourd'hui encore la localité porte le nom de Choubrâ el Kheïmat شبرا الخيمة[3] et je propose de voir dans le شبرا رجة de la liste des églises une fausse lecture de شبرا الخيمة.

Le martyr dont la relique était à Choubrâ et dont la fête se célébrait le 8 de Pachons était bien Jean de Senhoût, car, dans le martyre de Jean de Phanidjoït, il est dit ⲈⲠϢⲀⲒ ⲘⲠⲒⲀⲄⲒⲞⲤ ⲒⲰⲀⲚⲚⲎⲤ ⲠⲒⲢⲈⲘ ⲯⲈⲚϨⲰⲞⲨⲦ ⲈⲦⲈ ⲤⲞⲨⲎ̅ ⲘⲠⲀϢⲞⲚⲤ « la fête de Saint Jean originaire de Psenhooût, le 8 de Pachons[4] ». Le ⲒⲰⲀⲚⲚⲎⲤ ⲠⲒⲢⲈⲘ ⲯⲈⲚϨⲰⲞⲨⲦ de ce texte est bien équivalent à celui de la liste

[1] *Ibid.*, p. 155.

[2] *Khiṭaṭ*, I, p. 68-70; traduction Bouriant, p. 194-197. Ibn Iyâs, *Histoire d'Égypte*, texte arabe, place cette destruction en 789 (I, p. 206). Cf. Renaudot, *Hist. patr. Alexandr.*, p. 610; S. de Sacy, *Not. et extr.*, t. IV, p. 7. Quatremère, *Hist. des Sultans Maml.*, II, 2e partie, p. 213.

[3] *Description de l'Égypte*, XVIII, 3e partie, p. 146. *Atlas*, feuille 24, carreau 10, شبرا الخيمة; *Carte des Domaines*, Shoubrâ el Keïmat. Boinet, *Dictionnaire géogr.*, Choubrâ el Khema شبرا الخيمة.

[4] Amélineau, dans *Journal Asiatique*, 1887, 8e série, IX, p. 185.

des églises ⲁⲡⲁ ⲓ̄ⲱ̄ⲁ̄ ⲡⲓⲣⲉⲙ ⲥⲉⲛϩⲱⲟⲩⲧ. Le ⳁ est pour ⲡⲥ dans lequel ⲡ est l'article. Le Synaxare cite au 8 Bachons la fête de Jean de Sanhoût يوحنا الذى من سنهوت [1].

Aboû Ṣâliḥ nous apprend que le corps de Saint Jean était dans l'église de Damanhoûr de la banlieue du Caire, et qu'il fut porté à al 'Adoûyat, dans l'église de la Vierge. Une voix sortit du coffre تابوت الشهيد pour demander son retour à l'ancienne église [2]. Ce Damanhoûr de la banlieue du Caire est évidemment Damanhoûr Choubrâ, qui existe encore : c'est la première station du chemin de fer du Caire à Alexandrie.

Dans un autre passage, que M. Evetts ne paraît pas avoir compris, le même Aboû Ṣâliḥ parle du corps de Saint Jean conservé dans une *dikkat* (sorte de coffre servant aussi de siège), comme étant à l'église d'Aboû Mînâ, d'où il fut transféré à l'église de Théodore à Damanhoûr puis à l'église de la Vierge à Choubrâ, suivant les déplacements du Nil [3].

(1) Cité par M. Amélineau, *Géogr.*, p. 417, à l'article Sanhoût.

(2) Man. de la Bibl. nat., 307, f° 45 v°; trad. Evetts, p. 139. Le traducteur n'a pas très exactement rendu, je crois, ce passage. Voici le texte arabe, tel que mon collègue M. Salmon a eu la grande obligeance de le copier pour moi à Paris :

كان الشيخ ابو اليمن وزير قد نقل جسد القديس ابو يحنس من البيعة بدمنهور من ضواحى القاهرة الى هذه البيعة (c'est-à-dire l'église d'al-'Adoûyat) لما ذكر انه تقرب (بقرب Evetts) منه ولما كان فى بعض الليالى سمع من تابوت الشهيد يقول فيه ما يمكن ان يبقا (sic) كنيسة السيدة وليس لى الا البيعة التى كنت فيها اولا وعند ذلك اعيد اليها (c-à-d. à celle de Damanhoûr).

Ce qui a entraîné le traducteur à une fausse interprétation est le passage لما ذكر انه تقرب منه qu'il rend ainsi «because, so it is said, *when* he was in the neighbourhood of it.» Le mot *when* n'est pas à sa place, il doit être employé après, avec la conjonction *and*, pour rendre : ولما. Il faudrait donc dire : «because, so it is said, he was in the neighbourhood of it, and when etc.». La phrase qui suit est donc indépendante de la première et ne doit pas être régie par «because».

(3) Trad. Evetts, p. 104, manuscrit arabe de la Bibl. nat., 307, f° 30 r°. Voici le texte arabe, tel que me le communique mon ami M. Blochet, conforme d'ailleurs au texte donné par M. Evetts

وكان بها ايضا بيعة ابو مينا الكبيرة جسد الشهيد انبا يحنس فى دكة خشب نقى وكان البحر قريب من هذه البيعة ثم بعد البحر من هناك فنقل الى بيعة تادرس بدمنهور على البحر فعدى البحر على هذه البيعة وانتقل الى كنيسة السيدة بشبرا وجدد عمارتها اعنى بيعة ابو يحنس بعد الحريق الشيخ الاكرم بن ابى الفضايل ابن ابو سعيد فى الخلافة العاضدية.

Le traducteur croit que فنقل الى s'applique au fleuve et il traduit فنقل الى بيعة par «changed its bed until it reached the church»; mais il faut lire : فَنُقِل «il fut transporté à l'église» ce qui ne peut s'entendre que du corps du martyr جسد الشهيد. La particule ف indique généralement le changement du sujet et comme le fleuve البحر est

Damanhoùr Choubrà portait aussi le nom de Damanhour ach chahìd (Damanhour du martyr) دمنهور الشهيد comme l'a déjà remarqué Quatremère [1]. Yàkoût mentionne un Damanhoùr appelé Damanhoùr ach chahìd séparé de Fosṭâṭ par quelques milles [2]. L'*État de l'Égypte* publié par Silvestre de Sacy donne les deux localités suivantes:

دمنهور شبرا Damanhour-Schobra
شبرا الخيمة وهي شبرا الشهيد Schobra al-Khimèh, ou Schobra al-Schéhid [3].

Ibn Doukmâk mentionne: Damanhoùr Choubrà دمنهور شبرا qui est à côté de Choubrà الى جانب شبرا et Choubrà al Khaïmat, شبرا الخيمة qui doit être l'équivalent de شبرا Choubrà [4]. Ce nom de «martyr» ajouté tantôt à Damanhoùr, tantôt à Choubrà, vient sans doute des transferts successifs du corps de Jean mentionnés par Aboû Ṣâliḥ.

L'identité de شبرا زخة avec شبرا الخيمة ou شبرا الشهيد ou شبرا n'étant pas douteuse, on peut se demander ce que représente le copte ⲥⲁⲡⲣⲟϩⲃⲱ.

M. Amélineau (*Géogr.* p. 457) ne considère comme équivalent de Schoubrà-Rahimeh que ⲡⲣⲟϩⲃⲱ, négligeant, j'ignore pourquoi, l'élément ⲥⲁ et «imagine que par زخة on a voulu transcrire ϩⲃⲱ et qu'au lieu de la lettre م il aurait fallu écrire ن». Il me semble bien plus rationnel de considérer ⲥⲁⲡⲣⲟ comme représentant Choubrà. On a deux autres exemples de la transcription copte de Choubrà : ϫⲉⲃⲣⲟ ⲙⲉⲛⲉⲥⲓⲛⲉ شبرا منسينا et ϫⲉⲃⲣⲟ ⲡⲁⲟⲛⲏⲓ شبرا تنى [5]. Comme la transcription du ب arabe est plutôt ⲡ [6] que ⲃ et celle de ⲥ pour ش qui, a pu être lu س, est aussi admissible que celle de ϫ, celle de ⲥⲁⲡⲣⲟ pour شبرا est des plus défendables.

sujet dans la phrase qui précède immédiatement, il ne peut l'être dans celle-ci. Par suite انتقل, qui vient après, devra s'appliquer au même sujet. Le fleuve se déplace deux fois, et deux fois le corps est transporté. La raison pour laquelle on le transporte successivement est évidemment qu'il devait être dans le voisinage immédiat du Nil pour la cérémonie susdite.

[1] *Mémoires Géographiques*, I, 360.

[2] ودمنهور ايضا قرية يقال لها دمنهور الشهيد بينها وبين الفسطاط اميال éd., Wüstenfeld, II, 601.

[3] *Abdellatif*, p. 598, n°s 17 et 18. Cf. l'édition arabe du même texte *Kitàb al tuhfa il saniya* dans les *Publ. de la Bibliothèque Khédiviale*, X, Le Caire, 1898, p. 7.

[4] *Description de l'Égypte*, V, 46, l. 10 et 47, l. 7.

[5] Quatremère, *Mémoires*, I, p. 502. Champollion, *L'Égypte sous les Pharaons*, II, 221. Amélineau, *Géographie*, p. 149-150. Akerblad, *Journ. Asiatique*, 2ᵉ série, XIII, p. 414, mentionne les formes ϫⲉⲡⲣⲟ, ϫⲉⲃⲣⲟ et ϫⲉⲫⲣⲟ.

[6] Cf. le tableau que j'ai dressé page 8.

Resterait le terme ϩⲃⲱ. Or Parthey donne à ce mot dans son dictionnaire les deux sens bien distincts de «vipera» et «tabernaculum»[1]; donc ϩⲃⲱ répond exactement à خيمة. M. O. von Lemm a très nettement établi ce deuxième sens de ϩⲃⲱ «*Zelt*, *σκηνή*»[2]. Mais il dit à tort «in den Lexicis fehlt ϩⲃⲱ» puisque, nous l'avons vu, il se trouve dans Parthey. La certitude de ce sens confirme mon hypothèse que رجة est une fausse lecture pour خيمة ou الخيمة, et apporte, par suite, une preuve décisive de l'équivalence ⲥⲁⲡⲣⲟ=شبرا.

24° ϯⲘⲞⲚⲀⲬⲀ ⲘⲠⲒⲤⲒⲤⲘⲈⲖⲰⲚ.

Manuscrit 53 de la Bibliothèque nationale, folio 174 r°.

ⲄⲈⲰⲢⲄⲒⲞⲤ ϯ ⲘⲞⲚⲀⲬⲀ ⲘⲠⲒⲤⲒⲤⲘⲈⲖⲰⲚ   مارى جرجس بمنية السيرج

Manuscrit Crawford, folio 333 r°.

ⲄⲈⲰⲢⲄⲒⲞⲤ ϯ ⲘⲞⲚⲞⲬⲀ ⲘⲠⲒⲤⲒⲤⲘⲈⲖⲰⲚ   مارى جرجس بمنية السيرج

M. Amélineau (*Géogr.*, p. 355) interprète ϯⲘⲞⲚⲀⲬⲀ comme indiquant un monastère de femmes; mais c'est évidemment une corruption de ⲘⲞⲚⲎ=منية que nous allons retrouver à l'article suivant.

Il conjecture que le nom copte de ⲥⲓⲥⲙⲉⲗⲱⲛ comme l'arabe correspondant سيرج signifie «huile de sésame». Je crois, en effet, qu'on peut le décomposer en ⲥⲓⲥⲙ, forme contractée du grec *σήσαμον* «sésame»[3] et ⲉⲗⲱⲛ (grec *ἔλαιον*) «huile»[4].

Miniat as siradj (ou ach chiradj) est exactement identifié par M. Amélineau. On le trouve marqué sur le plan de M. Ravaisse que j'ai reproduit.

Ibn Doukmâk nous apprend qu'il était même chose que Miniat al oumarâ منية الامرا[5]. L'*État de l'Égypte*, publié par S. de Sacy, le dit aussi[6]; l'illustre orientaliste ajoute: «suivant Yâkoût *Monyet al-Omara* est un lieu différent de *Monyet al-Schiradj* et ce dernier se nomme منية الامير *Monyet al emir*». Je ne m'ex-

[1] P. 222 et 463. Ni Tattam, ni Peyron ne donnent ce sens, et s'en tiennent à «vipera». Mais tous deux donnent pour «tabernaculum» ϧⲏⲓⲃⲓ équivalant au thébain ϩⲏⲓⲃⲓ.

[2] *Kleine koptische Studien*, X-XX, p. 160.

[3] Parthey donne ⲥⲓⲙ, forme encore plus contractée. *Vocabulaire*, p. 158 et 449.

[4] سيرج et سيراج ou شيراج et شيراج vient du persan شيره «huile de sésame». Lane, *Dictionnaire arabe, sub verbo.*

[5] V. 47, l. 10.

[6] *Abdellatif*, p. 599, n° 22: cf. édit. arabe du même texte (*Publ. de la Bibliothèque Khédiviale*, X), p. 7.

plique pas cette assertion de S. de Sacy. Dans le *Mou'adjam al bouldân*, Yâkoût dit simplement que منية الشيرج est une petite ville située à un farasange à peu près du Caire sur la route d'Alexandrie[1] et il n'y parle ni de منية الامير ni de منية الامرا. Dans le *Mouchtarik* il dit à deux reprises que منية الشيرج est appelée à la fois منية الامرا et منية الامير[2].

D'autre part, si Ibn Doukmâk a raison et que Miniat as Sirâdj et Miniat al Oumarâ sont identiques, ce dernier doit différer de Miniat al amîr où la liste des églises, comme nous allons le voir, mentionne une autre église.

25° ΠΙΜΟΝΗ ΜΠΑΜΕΡΕ.

Manuscrit 53 de la Bibliothèque nationale, 174 r°.

ΓΕѠΡΓΙΟϹ ΠΙΜΟΝΗ ΜΠΑΜΕΡΕ — جرجس مينا الامير

Manuscrit Crawford, 333, r°.

ΓΕѠΡΓΙΟϹ ΠΙΜΟΝΗ ΜΠΑΜΕΡΕ — مارى جرجس بمنا الامير

Je conjecture que منية الامير est même chose que الاميرية al Amîrîat que l'*Atlas d'Égypte* place dans le voisinage immédiat de Miniet el chirîdj (*sic*)[3] منية الشيرج et qui est mentionné par Ibn Doukmâk[4] et l'*État de l'Égypte*[5].

Toutefois, il est possible que M. Amélineau[6] ait raison d'y voir plutôt un village du même nom dans le district de Bedrechin. Je remarquerai seulement que la transcription ΑΜΕΡΕ répond plutôt à امرا qu'à امير et que par conséquent ΠΙΜΟΝΗ ΜΠΑΜΕΡΕ serait plutôt la transcription de منية الامرا que de منية الامير. Il semble donc qu'il y ait une certaine confusion chez les Coptes et chez les Arabes dans ces divers noms.

A mon avis, il faut distinguer منية الشيرج et منية الامير comme dans la liste des églises, et admettre que le nom de منية الامرا est donné aussi tantôt à l'un tantôt à l'autre, d'où la confusion. Mais je dois reconnaître que cette conclusion ne s'impose pas.

[1] Édition Wüstenfeld, IV, 675.

[2] Édition Wüstenfeld, 408 et 409.

[3] Voir *Description de l'Égypte*, t. XVIII, 3e partie, p. 145. *Atlas*, feuille 24, carreau 10.

[4] V. 45, l. 6.

[5] *Abdellatif*, p. 597, n° 5; *Publ. de la Bibliothèque Khédiviale*, X, p. 6, l. 3.

[6] *Géogr.*, p. 256.

DEUXIÈME PARTIE.

CONJECTURES SUR LES NOMS DE DIVERSES LOCALITÉS.

1° ⲬⲎⲘⲒ.

Ce mot a deux sens «Égypte» et «feu, foyer». Il est vrai que ce dernier sens n'est pas absolument établi car c'est un *ἅπαξ λεγόμενον*. M. l'abbé Hyvernat, que j'ai consulté à ce sujet, m'écrit: «Le mot ⲭⲏⲙⲓ dans le sens de foyer, ne se rencontre, à ma connaissance, que dans le panégyrique de ϣⲉⲛⲟⲩϯ par ⲃⲏⲥⲁ contenu dans le *Cod. Vatic.* LXVI et dans le *Cod. Borg. Memphit.* XXVI qui est la copie du *Cod. Vatic.* par Tuki. Zoega dans son *Catalogue*, p. 33 et suiv., en a publié et traduit des extraits. C'est là que Tattam a pris le mot. Vous le trouverez à la page 37, ligne 3, dans la phrase suivante : ⲛⲉ ϯⲫⲣⲱ ⲅⲁⲣ ⲧⲉ ⲟⲩⲟϩ ⲡⲁⲓⲣⲏϯ ⲉⲩϩⲉⲙⲥⲓ ϧⲁⲧⲉⲛ ϯⲭⲏⲙⲓ ⲉⲩⲧⲁⲟⲩⲉ. M. Amélineau, depuis, a publié ce panégyrique *in extenso*». Je lis, en effet, dans Zoega (*Catal.*, p. 40) «Hiberno tempore, sedebant juxta focum» et dans les *Mémoires de la Mission archéologique française du Caire,* t. IV, où M. Amélineau a publié le texte et la traduction de la Vie de Schnoudi, à la page 63 : «comme c'était l'hiver, ils étaient assis près d'un feu». Il semble bien résulter du contexte que le mot ϯⲭⲏⲙⲓ doit désigner soit «le foyer» soit «le brasero» soit «le fourneau» : l'expression «comme c'était l'hiver» nécessite ce sens. A ce sujet, mon collègue M. Lacau m'a rappelé l'hypothèse suivante présentée par MM. Borchardt et Schäfer. Le signe 𓆎 *kem*, employé pour désigner l'Égypte, et dont provient le ⲕⲏⲙⲉ thébain et le ⲭⲏⲙⲓ memphitique, représente non pas, comme on le croit communément, une queue de crocodile ou de quelque poisson, mais un amas de charbon d'où sortent les flammes. M. Griffith, qui mentionne cette hypothèse[1], dit qu'elle ne concorde pas avec ses fac-simile; mais si l'on veut bien se reporter à la publication récente de M. Percy E. Newberry sur le tombeau de Rekhmara, on verra des fourneaux dont la flamme s'échappe représentés d'une façon presque identique au signe hiéroglyphique 𓆎[2]. Les auteurs de cette hypothèse

[1] *A collection of hiéroglyphs*, 1898, p. 23.

[2] *The life of Rekhmara,* planches XVII-XVIII (surtout dans le registre inférieur de droite). Cf. Virey, *Tombeau de Rekhmara* (*Mémoires de la*

ont pensé au sens du thème *km* « noir », mais elle concorderait bien mieux avec le sens de « brasier » de ⲭⲏⲙⲓ qui résulte de la Vie de Schnoudi. J'ajouterai que l'idée primitive de *feu* rend fort bien compte des deux sens ordinaires de la racine 1° noircir 2° consumer (le temps, la vie, etc.).

M. Amélineau a signalé un curieux texte thébain d'après lequel l'Égypte aurait été appelée ⲕⲏⲙⲉ « soit parce qu'elle est noire, soit parce qu'elle était une ⲕⲏⲙⲉ » ⲉⲧⲃⲉ ⲡⲁⲓ ⲛⲧⲁⲩϯ ⲣⲓⲛⲉϥ ϫⲉ ⲕⲏⲙⲉ ⲏ ⲉⲑⲃⲉ ϫⲉ ⲥⲕⲏⲙ ⲏ ϫⲉ ⲟⲩⲕⲏⲙⲉ ⲧⲉ[1]. M. Amélineau déclare ignorer ce qu'est une ⲕⲏⲙⲉ; il me semble que c'est la même chose que ⲭⲏⲙⲓ, et, qu'on peut fort bien dire de l'Égypte qu'elle a été un « foyer » de lumière et de civilisation, « un phare lumineux »[2] dans l'histoire.

Je serais fort porté à croire que la *χημια* des Grecs الكيميا des Arabes, l'alchimie dérive de ce sens de ⲭⲏⲙⲓ. La chimie n'a-t-elle pas toujours été la science du feu? Jusqu'à Lavoisier elle n'était pas autre chose que l'étude de l'action du feu sur les corps, et la théorie du phlogistique semblait être, avant lui, le dernier mot de cette science.

Peut-être, aussi, le thème égyptien *km* est-il le même que celui du grec *κάμινος* et du latin *caminus*.

Hamaker a supposé, avec raison, je crois, que le mot chamʿ qui entre en composition du fameux Ḳaṣr ach chamʿ venait non pas de l'arabe شمع « cire, bougie » mais du ⲭⲏⲙⲓ égyptien[3] et M. Butler, sans connaître cette hypothèse de Hamaker, a émis la même idée[4]. Cette rencontre de deux savants auteurs est une présomption en faveur de la thèse, et cependant ni l'un ni l'autre ne pensaient au sens de ⲭⲏⲙⲓ feu, et n'y voyaient que le nom de l'Égypte.

Or le Ḳaṣr ach chamʿ, était, d'après la tradition conservée par les auteurs arabes, un temple du feu, et Maḳrîzî nous donne comme explication du mot *chamʿ*, qu'on y allumait, à certaines époques, les cires الشمع[5].

Cette étymologie est forgée à plaisir. Ibn Iyâs (*Hist.*, I, p. 15, l. 26) l'attribue

Mission arch. française du Caire, V, fasc. 1, pl. XIII).

(1) *Géographie*, p. 225.

(2) C'est, si mes souvenirs sont exacts, l'expression dont s'est servi Renan quelque part en parlant de l'Égypte et de la Chaldée.

(3) Dans le *Liber de expugnatione Memphidis*, cité par Reinaud, *Géographie* d'Aboulfida, II, 163, note.

(4) *Aboû Ṣâliḥ*, trad. Evetts, p. 72, n. 4.

(5) *Khiṭaṭ*, I, p. 287 وكان هذا القصر يوقد عليه الشمع ڨ راس كل شهر الخ.

à al Wâkidî. Al Wâkidî ou l'ouvrage qu'on a sous son nom, donne de l'Égypte et de sa conquête le récit le plus romanesque [1]. Il a été édité, récemment, au Caire en 1316 de l'Hégire. Le texte (II 28, l. 30) n'est pas aussi explicite que celui que lui attribue Ibn Iyâs; il se contente de cette phrase assez peu claire d'ailleurs : وانما سمى قصر الشمع لانه لا يخلو من شمع الملوك mot à mot : «on l'appelait Ḳaṣr ach cham' parce qu'il n'était jamais vide du *cham'* des rois». Qu'est ce que le *cham'* des rois شمع الملوك ? c'est ce que je ne puis décider. Yâḳoût avoue qu'il ignore la raison de cette appellation [2], et il dit ailleurs que le château portait aussi le nom de Ḳaṣr ach châm قصر الشام [3]. Ces deux formes شام et شمع trahissent un mot d'origine étrangère, capricieusement transcrit par les Arabes, et la seconde est évidemment sous l'influence de cette tradition du feu. Par hasard, le mot *cham'* «cire» évoquait l'idée de flambeau. Il n'en fallait pas tant pour créer une étymologie arabe. La forme شام *châm* ou *chèm* est probablement la plus ancienne. Maḳrîzî l'ignore. La transcription du χ grec en ش arabe n'est pas rare [4]. Je me rallie donc à l'opinion de Hamaker et de M. Butler, avec cette nuance cependant, que le mot ϫⲏⲙⲓ d'où est dérivé شمع signifiait «feu» et non «Égypte».

La forteresse de Babylone étant un poste d'observation, il devait y avoir toutes les nuits un feu permanent [5], et on la désignait sous le nom de ⲃⲁⲃⲩ-

[1] Voir Hamaker, *Liber de expugnatione Memphidis.*

[2] Éd. Wüstenfeld, IV, 112, l. 17. ولا ادرى لم سمى بالشمع.

[3] *Ibid*, p. 551 l. 6. سموه قصر اليون وقصر الشام وقصر الشمع.

[4] Cf. شرطونية, χειροτονία (Aboû Ṣâliḥ, traduction Evetts, p. 106, n° 4). Inversement le ش arabe initial est rendu par *x* en espagnol. Dans l'orthographe moderne cet *x* est remplacé par *j* (Engelmann et Dozy, *Glossaire des mots dérivés de l'arabe*, Leyde, 1869, p. 17).

[5] Istakhri nous rapporte que lorsque le Pharaon se rendait de Memphis à Héliopolis, des feux s'allumaient sur le Moukaṭṭam pour avertir les populations de son départ et de son retour. De Goëje, *Bibl. Géogr.*, I, p. 106, l. 2 : وعين شمس ومنف هما قريبان قد خربنا كل واحدة منهما من الفسطاط على نحو اربعة اميال وعين شمس من شمالى الفسطاط ومنف من جنوبيه ويقال انهما كانا مسكنين لفرعون وعلى راس جبل المقطم فى قلته مكان يعرف بتنور فرعون يقال انه كان اذا خرج من احد هذين الموضعين يوقد فيه فيعد فى المكان الاخر ما يعد له. Cf. Yâḳoût, *Géog. Wört.*, IV, p. 668, l. 21. Cette tradition paraît être empruntée à Ibn Abd al Ḥakam qui dit, en parlant du Moukaṭṭam : ويقال بل كان موقدا يوقد فيه لفرعون اذا هو ركب من منف الى عين شمس وكان على المقطم موقد اخر فاذا راوا النار علموا بركوبه فاعدوا له ما يريد وكذلك اذا ركب منصرفا من عين شمس. Bibliothèque nationale de Paris, manuscrit 1687, p. 217. Cf. Al Ḳouḍâ'î cité par Maḳrîzî, *Khiṭaṭ*, II, 255, l. 21. J'en reparlerai à l'article Moukaṭṭam (n° 17).

ⲗⲱⲛ ⲛⲭⲏⲙⲓ ou ⲛⲧⲉ ⲭⲏⲙⲓ, c'est-à-dire la Babylone du feu, plus couramment ⲭⲏⲙⲓ. Les Arabes qui connaissaient déjà l'équivalence dans leur langue de مصر avec ⲭⲏⲙⲓ Égypte, ont donné à la localité le nom de مصر. De là vient que le nom de Fosṭâṭ et celui de Miṣr sont absolument synonymes chez tous les auteurs anciens. Le mot arabe *miṣr* مصر pluriel *amṣâr* امصار a encore un autre sens, celui de «capitale, grande ville». C'est en ce sens que nous verrons al Moukaddasî dire que al Fousṭâṭ est le *miṣr* المصر et même le *miṣr* de Miṣr مصر مصر [1]. C'est ainsi qu'il faut entendre d'autres passages d'auteurs arabes où il est dit que Memphis était Miṣr l'ancienne مصر القديمة [2]. De là probablement est venue l'erreur que j'ai déjà indiquée assimilant Fosṭâṭ (à cause de son nom مصر القديمة) à Memphis [3].

2° ⲭⲁⲙⲁⲓⲁⲛ.

Une conjecture plus risquée m'amène à croire que ce mot vient de la même racine par l'intermédiaire d'un mot grec comme *τὸ χημεῖον* ou *χαμαῖον* le (canal) de ⲭⲏⲙⲓ. Nous avons vu plus haut (p. 166) que le Khalîdj appelé ainsi en copte longeait le pied du Babloùn moderne. Si le mot copte n'est pas une déformation du mot arabe khalîdj, ce qui, après tout, serait possible, on peut hasarder cette hypothèse, avec toutes réserves cependant. Elle aurait aussi l'avantage d'expliquer le mot ⲭⲁⲙⲉⲟⲥ signalé dans le martyre de Jean de Phanidjoït (voir plus haut p. 136).

3° ⲕⲉⲡⲓⲧⲱ ⲃⲁⲃⲩⲗⲱⲛ.

L'équivalence de ces mots avec Ḳaṣr ach chamʿ étant établie, ⲕⲉⲡⲓⲧⲱ doit être considéré comme l'équivalent du Ḳaṣr arabe.

La première hypothèse qui se présente à l'esprit c'est que ⲕⲉⲡⲓⲧⲱ est une déformation de ⲕⲉϣⲣⲱ que nous avons vu entrer dans la formation de ⲕⲉϣⲣⲱⲙⲓ. Cependant, comme l'altération est un peu forte, je proposerais une autre hypothèse.

Maḳrîzî nous dit qu'on montrait encore au Ḳaṣr ach chamʿ une ḳoubbat

(1) Éd. de Goëje, 194, l. 6; 197, l. 10.

(2) Par exemple dans Ḳalḳachandî (éd. Wüstenfeld, p. 41, «Alt Micr»; ms. 18 r°, مصر القديمة).

(3) Voir plus haut, page 152, note.— Cette erreur est signalée et combattue fort judicieusement par Guillaume de Tyr, *Hist. or. des Croisades* (*Acad. des Inscr.*), I, 206; cf. éd. P. Paris, II, 273.

(coupole) قبة reste de l'ancien temple du feu érigé là par les Perses et en face de laquelle était un masdjid. Elle portait le nom de Ḳoubbat ad doukhân «la coupole de la fumée [1]». C'est ce que Fourmont appelle : «Koubbet-il-fars ou le dôme des Perses [2]».

Ibn Douḳmâk confirme ces détails et nous dit qu'il y avait là un masdjid appelé Masdjid al Ḳoubbat, près d'une Ḳoubbat romaine رومانية ; ce masdjid donnait son nom à tout un quartier important du Ḳaṣr ar Roûm : *Khaṭṭ masdjid al Ḳoubbat* [3] qui comprenait tout la partie Est du Ḳaṣr comme je l'établirai dans ma topographie de Fosṭâṭ.

Il est possible, — mais, faute de textes, on ne peut que le supposer, — que le Ḳaṣr ach chamʿ ait été désigné dans son entier par cette Ḳoubbat caractéristique. Dans ce cas, ⲕⲉⲡⲓⲧⲱ ⲃⲁⲃⲩⲗⲱⲛ serait la transcription exacte de l'arabe قبة بابلون ; toutefois, la syllabe ⲧⲱ serait superflue, semble-t-il [4]. La conjecture est donc assez attaquable et je ne la présente que parce qu'elle me paraît l'être moins que la première.

4° Tendoûnyâs.

La chronique de Jean de Nikiou nous apprend qu'il y avait entre Babylone et Héliopolis une ville appelée Ṭendoûnyâs [5]. Je résume, à ce sujet, le récit qu'il fait et qu'on peut parfaitement suivre sur le plan.

ʿAmrou, campé à Héliopolis, est attaqué par les Romains qui sortent de Babylone. Dans la prévision de cette attaque, ʿAmrou qui a reçu des renforts [6], a dissimulé deux corps sur le passage des Romains «l'un près de Ṭendoûnyâs, un autre au Nord de Babylone». Conformément aux ordres qu'il a donnés, ces

[1] I, 287, l. 25 ; cf. Yâkoût, *Dictionnaire*, IV, 112, l. 15.

[2] P. 118.

[3] IV, 15, l. 37; 81, l. 14 et 16; V, 24, ligne 4.

[4] A moins qu'on n'y voie un préfixe de ⲃⲁⲃⲩⲗⲱⲛ analogue au ⲟ qui précède ce nom (voir plus haut, p. 152).

[5] Zotenberg, *Not. et extr. des manuscrits*, XXIV, 1re partie, p. 557 et 558.

[6] Ces renforts devaient être constitués par l'armée de Zoubaïr ibn al ʿAwwâm dont le rôle d'avant-garde est signalé maintes fois par les auteurs arabes. L'avant-garde portait le nom de «ceux du drapeau» *ahl arrâyat* اهل الراية ou simplement *arrâyat* الراية (Ibn ʿAbd al Ḥakam, manuscrit de la Bibliothèque nationale de Paris, n° 1687, page 140; Ibn Khallikân, traduction de Slane, II, page 87; Maḳrîzî, *Khiṭaṭ*, II, page 297, l. 4, etc.) Leur chef s'appelait sans doute *wâli arrâyat* والى الراية d'où le nom à peine déformé de Walwârya que lui donne Jean de Nikiou.

deux corps prennent à revers les Romains engagés contre ʿAmrou. Leur défaite livre la ville de Ṭendoûnyâs aux Arabes.

Il est évident qu'il y a trois villes distinctes : Babylone, Tendoûnyas et Héliopolis. Bien avant la conquête, il y avait dans la plaine, précisément entre Babylone et Héliopolis, une localité que les Arabes appellaient Oumm Douneïn ام دنين [1]. Cette forme arabisée vient évidemment de quelque nom copte du type ⲟⲩⲙⲗⲟⲩⲛⲁⲓⲛ qui joint à l'article devient ⲧⲟⲩⲙⲗⲟⲩⲛⲁⲓⲛ et présente ainsi suffisamment de ressemblance avec Tendoûnyâs pour autoriser l'identification des deux noms que je propose. M. Amélineau propose l'étymologie : ϯⲁⲛⲧⲱⲛⲓⲁⲥ [2], qui est certainement très acceptable, et à laquelle je me rallierai volontiers, en proposant seulement ϯⲁⲛⲧⲱⲛⲓⲛⲁⲥ pour mieux expliquer la forme arabe, dont la vocalisation, donnée par Yâḳoût dans son grand dictionnaire, est, d'ailleurs, sujette à caution.

Je ne puis admettre avec M. Amélineau que « la ville de Ṭendoûnyâs dont la garnison avait péri et dont il n'était resté que trois cents hommes » (chronique, *loc. cit.*), fût une simple tour de la forteresse de Babylone. Une telle hypothèse non seulement ne concorde avec aucun passage, mais encore contredit visiblement celui que je viens de citer lequel suppose certainement à la ville une garnison de quelques milliers d'hommes.

M. Zotenberg place cette localité « d'après notre texte » au Sud de la Citadelle de Babylone, et y voit, en fin de compte, le quartier méridional de la ville. C'est sans doute parce que l'un des corps était au Nord de Babylone et l'autre près de Ṭendoûnyâs, que ce savant en conclut que Ṭendoûnyâs était au Sud; mais une telle conclusion est-elle si légitime? Tout au plus pourrait-on dire que le corps placé près de Ṭendoûnyâs se trouvait ailleurs qu'au Nord de Babylone, et, encore, il est tout aussi admissible que les indications topographiques de Jean de Nikiou n'aient rien d'exclusif. La position des troupes est déterminée ici uniquement par le voisinage des localités, et nous ne contredisons nullement le texte en échelonnant les deux corps sur la route de Babylone à Héliopolis, l'un au Nord [et proche] de Babylone, l'autre [également au Nord et] proche de Oumm Douneïn (= Ṭendoûnyâs), et très vraisemblablement assez rapproché du corps principal qui était du côté d'Héliopolis. Il me semble, le plan sous les yeux, que la tactique du général arabe est d'une lumineuse clarté. Quelle que

[1] Ravaisse, *op. laud.*, p. 416. — [2] *Géographie*, p. 491.

soit la position des corps qui sont chargés de prendre les Romains à revers, il est inadmissible qu'ils ne soient pas sur leur route, donc *entre Héliopolis et Babylone*, donc au Nord de Babylone. Puisque l'un des corps est dit positivement être au Nord de Babylone, j'en conclus que le second est encore un peu plus au Nord et dans la direction d'Héliopolis. «La distance entre Héliopolis et Babylone est trop grande — comme le remarque très justement M. Zotenberg lui-même — pour que le champ de bataille ait pu embrasser toute la surface du triangle formé par les positions des Musulmans». Cette objection est insurmontable si l'on admet que le corps le plus éloigné est au Sud de Babylone, elle est facilement levée si on le place à peu de distance au Nord de Babylone, si on place le corps de ʿAmrou un peu au Sud d'Héliopolis et si on assigne à celui qui occupe le voisinage de Ṭendoûnyâs la région intermédiaire [1]. L'armée romaine, une fois en contact avec le corps d'Héliopolis, est attaquée par le corps de Ṭendoûnyâs en flanc, et au moment où elle essaie de se dégager et de reprendre la communication avec Babylone, elle se voit coupée par le troisième corps; elle s'enfuit alors «sur des bateaux», le Nil restant en effet la seule voie pour rentrer dans la forteresse si imprudemment quittée. La ville de Ṭendoûnyâs se trouve isolée, la garnison est massacrée sauf trois cents hommes qui s'enferment dans la forteresse, puis s'enfuient et laissent le terrain libre aux Musulmans qui s'emparent de cette ville. Je crois qu'on trouverait chez peu d'historiens anciens un récit de bataille aussi précis et aussi facile à suivre sur une carte.

Un passage très précis de Yâḳoût confirme point par point ce que je viens de dire. Je le traduis en entier : «Al Maḳs..... est devant le Caire sur le Nil; avant l'islam il s'appelait Oumm Dounaïn et il s'y trouvait une *forteresse* et une *ville* avant la construction de Fosṭâṭ. ʿAmrou ibn al ʿAṣi l'assiégea et ses habitants lui livrèrent de rudes combats jusqu'à ce qu'il la conquît en l'an 20 de l'hégire. Je pense que c'est différent du Ḳaṣr ach chamʿ, dont j'ai parlé à son article et à

[1] La distance d'Héliopolis (Matarieh actuel) à Babylone (Kasr ach chamʿ actuel) est de 12 kilomètres environ; Oum Douneïn ou Ṭendoûnyâs (Le Caire actuel, région de l'Ezbekyeh) est à 7 kilomètres du premier et 5 kilomètres du second. Plaçons par exemple ʿAmrou à 3 kilomètres d'Héliopolis au Sud, un corps à 3 kilomètres au Sud (donc à 1 kilomètre de Ṭendoûnyâs) et un autre corps à 3 kilomètres toujours au Sud, donc à 3 kilomètres au Nord de Babylone. Les trois corps ne sont plus séparés les uns des autres que par 3 kilomètres de distance, et tous leurs mouvements peuvent se faire en moins d'une heure.

Babilioûn » [1]. Comme nous connaissons la position exacte de Oumm Dounaïn, la réflexion de Yâḳoût est pour nous superflue : elle est cependant intéressante parce qu'elle prévient la confusion qui pouvait se produire.

Je pose donc comme certain que Ṭendoùnyàs et sa forteresse étaient même chose que Oum Dounaïn et sa forteresse, et je propose de voir dans les deux mots une déformation d'un primitif ϯⲁⲛⲧⲱⲛⲓⲁⲥ, ou mieux ϯⲁⲛⲧⲱⲛⲓⲛⲁⲥ.

5° ياق.

Une légende arabe place la naissance d'Agar mère d'Isma'il, dans le voisinage d'Oumm Dounaïn en une localité appelée Yâḳ ياق [2]. On doit, suivant toute vraisemblance, rapprocher ce nom du pays de Yakou ou Yaoukou, situé à l'Ouest de la Montagne rouge, comme il semble bien résulter de l'itinéraire suivi par un égyptien fuyant de Memphis vers les déserts de la Mer Rouge [3]. Je remarquerai avec M. Maspero que ce nom, suivant Brugsch, désigne « les tailleurs de pierre ». Or le Mouḳaṭṭam au dire des Arabes, est la montagne qui se termine par « l'endroit où l'on coupe les pierres » مقطع الحجارة et après cela va jusqu'à Al Yaḥmoûm [4]. Al Yaḥmoûm est la même chose que la Montagne Rouge [5]. Cet endroit n'est pas Tourah, comme le croit M. Bouriant dans sa traduction de Maḳrîzi. Il répond à un point placé plus au Nord du côté de Fosṭâṭ, au pied de la Mosquée de Ṭoûloûn dans la région dite d'al Ḳarâfat, comme je le montrerai dans ma topographie de Fosṭâṭ [6]. Il est ainsi peu éloigné de Oumm

[1] المقس ..... وهو بين يدى القاهرة على النيل وكان قبل الاسلام يسمى ام دنين وكان فيه حصن ومدينة قبل بنا الفسطاط وحاصرها عمرو بن العاصى وقاتله اهلها قتالا شديدا حتى افتتحها فى سنة ٢٠ للهجرة واظنه غير قصر الشمع المذكور فى بابه وفى بابليون. Edition Wüstenfeld, IV, 606. Cf. III, 894, l. 8 et Maḳrîzî, *Khiṭaṭ*, I, 289, l. 24; c'est après de longs combats à Oumm Dounaïn que 'Amrou, ayant reçu les renforts, assiège le fort de Babylone. وابطا عليه الفتح فكتب الى عمر يستمده فامده .....ثم احاط المسلمون بالحصن.

Il y a donc, sur ce point, entier accord entre Jean de Nikiou et les auteurs arabes.

[2] *Marâṣid al iṭṭilâ'*. éd. ar., Juynboll, 1854, III, p. 332. Yâḳoût, *Dictionnaire*, I, 356, l. 9; IV, 1004, l. 3; Maḳrîzî, *Khiṭaṭ*, I. 25, l. 21 : lire ياق au lieu de باق.

[3] Maspero, *Voyage de Sinouhit* dans *Mém. de l'Institut égyptien*, II, p. 20.

[4] Yâḳoût, IV, p. 127, l. 2 : المقطم ما بين القصير الى مقطع الحجارة وما بعد ذلك من اليحموم. Cf. Maḳrîzî, *Khiṭaṭ*, I, p. 125, l. 1; traduction Bouriant, p. 359.

[5] Ravaisse, p. 415, note 2.

[6] Maḳrîzî parmi les *kiosques* de Ḳarâfat en mentionne un sur le côté de مقطع الحجارة : II, 453, l. 22.

Dounaïn, 3 à 4 kilomètres environ. La légende de Agar, en arabe Hâdjar, est peut-être venue du mot «pierre» en arabe *ḥadjar.* Bien des récits populaires naissent de plus vagues ressemblances de mots.

En tous cas, Oumm Dounaïn étant placé très exactement à l'Ouest de la Montagne rouge, le village de Yâḳ devait y être également; or, le pays de Yâkou répond, d'après le texte égyptien, à cet emplacement.

6° فسطاط.

La ville fondée par ʿAmrou près de la forteresse de Babylone porte le nom de Fosṭâṭ. Les Arabes écrivent généralement الفسطاط al Fousṭâṭ et le font dériver d'un mot arabe ou prétendu tel signifiant la tente. D'après eux, c'est là que ʿAmrou avait dressé ses tentes, et le nom en est resté [1].

Je crois cette étymologie fantaisiste, et je me fonde sur ces passages de Maḳrîzî et de Ḳalḳachandî : «Ibn al Bakrî signale les variantes al Fousṭâṭ et al Fisṭâṭ et aussi Fousṭâṭ et Bousṭâṭ; al Moutarrizî indique Fousṭâd et Foustâd, chacune de ces formes aussi avec un *i* au lieu d'un *ou*» [2]. «On prononce Foustâṭ, Foussâṭ ou d'après al Djoûharî : Fistâṭ, Fissâṭ [3]». Rossi a déjà suggéré comme étymologie le latin *fossatum* et le byzantin *φόσσατον* [4] qui répond bien à la forme Foussâṭ. Si l'on admet la forme Fistâd, et que l'on se souvienne que l'article copte ⲡⲓ est souvent transcrit par le ف arabe, on pensera immédiatement au copte ⲡⲓⲥⲧⲁⲗⲓⲟⲛ «le stade, l'hippodrome» [5]. La terminaison *ιον* disparaît le plus souvent dans les mots grecs transportés en arabe[6]. Si la forme primitive est Fisṭâṭ, on pourrait encore penser au mot byzantin *σλάτιον* (latin *statio*), car une région très voisine de la mosquée de ʿAmrou s'appelait en arabe الموقف al Maouḳif «la station» [7]. De toute façon, je crois à une étymologie copte ou byzantine et non arabe.

[1] Voir dans Maḳrîzî, *Khiṭaṭ*, I, p. 926, le chapitre où il traite de l'origine de ce nom.

[2] *Ibid*, l. 30.

[3] *Ḳalḳachandi* (édition Wüstenfeld, p. 50, manuscrit, f° 22 v°).

[4] *Etymologiae ægyptiacae*, p. 240.

[5] Kircher, *Ling. aeg.*, p. 154, ⲡⲓⲥⲧⲁⲗⲓⲟⲛ ميدان.

[6] Cf. ديمس δημόσιον (Dozy, *Suppl. aux dict. arabes*, sub verbo).

[7] Maḳrîzî, I, 437, l. 32 et passim. Ibn Doukmâḳ, IV, 34, l. 13 ; 56, l. 8 ; 106, l. 24; etc. J'en parlerai avec détails dans ma reconstitution de Fosṭâṭ. Il était exactement situé entre la Mosquée de Ṭoûloûn et celle d'Aboû Souʿoûd (voir les plans du Caire).

7° العسكر.

Sous la dynastie des Abbasides, les gouverneurs de l'Égypte, au lieu de résider à Fosṭâṭ même, s'installèrent vers le Nord-Est dans la région appelée al ʿAskar. Les auteurs arabes semblent dire que le nom vient de l'arabe al ʿAskar « l'armée », parce que c'était là qu'avait campé l'armée envoyée par les Abbasides[1]. Je crois peu, je l'avoue, à cette étymologie. Comme la région immédiatement voisine est celle d'une nécropole (Ḳarâfat), je me demande si la vraie origine, ne serait pas égyptienne et ne se rattacherait pas au Dieu des morts *Sokar*, dont on retrouve le nom à Saqqara. Avec l'alif prosthétique les Arabes ont fait Askar اسكر qu'ils ont ramené à un mot de leur langue, suivant le procédé qui leur est coutumier[2]. Peut-être est-ce du même vocable que vient le nom de Yachkour يشكر donné à la montagne qui domine la plaine de al ʿAskar.

8° القطايع.

Une autre région qui devint la résidence des dynasties Toulounide et Ikhchidite, et où Aḥmad ibn Ṭoûloûn édifia sa mosquée, portait le nom d'al Ḳaṭâʿî. Le nom est arabe à n'en pas douter. Je propose simplement de le rapprocher du مقطع الحجارة signalé à l'article باق et d'écarter l'opinion générale qui y voit le mot « fiefs militaires »[3]. Je me fonde sur ce que l'historien Ibn ʿAbd al Ḥakam qui écrivait à l'époque même d'Aḥmad ibn Ṭoûloûn ignore ce nom (comme celui d'al ʿAskar d'ailleurs), ou du moins applique ce terme de al Ḳaṭâʿî — avec son véritable sens de « coupures » c'est-à-dire de terres détachées (du domaine public pour être attribuées à un particulier) — à une toute autre région au centre même de

(1) Maḳrîzî, I, p. 304, chapitre d'al ʿAskar. Cf. *Aboû Maḥâsin,* édition Juynboll, I, p. 362; Quatremère, *Mém. Géog.*, II, p. 452. seq.

(2) Le nom de اسكر est donné à une ville de la province de Aṭfîḥ, cf. Yâkoût, *Diction. Géographique,* I. 253, Makrîzî, *Khiṭaṭ,* II, 517; Ibn Doukmâḳ, IV, p. 133, cités par le traducteur d'Aboû Ṣâliḥ (page 58, note 3). Le nom de Daïr al ʿAskar دير العسكر dans le district salé est difficile à expliquer par l'arabe, car on ne voit pas de quelle armée il pourrait être question (Makrîzî, II, 508, l. 14; Cf. Wüstenfeld, *Gesch. der Copten,* texte arabe, p. 45; traduction, p. 109, n° 64; Evetts, *Churches and Monasteries* (Aboû Ṣâliḥ), p. 320, n° 64.

(3) Voir dans Makrîzî, I, 313, le chapitre consacré à cette résidence. Cf. Quatremère, *Mém.*, II, 458 et *Aboûl Maḥâsin,* éd. Juynboll, II, p. 14.

Fostât [1]. Je reviendrai sur cette question ailleurs. Je me contente ici d'énoncer mon opinion.

9° القاهرة.

Ce nom parait être incontestablement arabe. C'est le féminin de القاهر «le dompteur». Les uns disent que c'est l'épithète de la planète Mars, sous l'ascendant de laquelle fut fondée la ville; d'autres, que la ville prit ce nom parce que sa fondation consacrait la victoire des Fatimides [2]. Mais je ne puis m'empêcher de remarquer que la plaine où fut fondée le Caire peut être considérée comme une dépendance de ʿAïn Chams : la ville de Ra ⲫⲣⲏ. Or le copte ⲕⲁϩⲓ ⲣⲏ ou ⲕⲁϩⲓⲣⲁ «la terre de Râ» répond rigoureusement au mot arabe Ḳâhirat. Si Quatremère a pu légitimement supposer que ⲕⲁϩⲓⲟⲣ est «la terre de Hor» [3], on peut également croire que l'arabe *Ḳâhira* répond à un nom copte de même type. Les Fatimides ont-ils emprunté un tel nom aux Coptes? C'est ce que nous ignorons. Mais le rapprochement m'a paru bon à signaler, à titre de pure conjecture, bien entendu [4].

10° ⲘⲒⲤⲦⲢⲀⲘ.

Il est dit, dans le martyre de Jean de Phanidjoït, que le bruit de la démarche du saint se répandit «dans les deux villes de ⲭⲏⲙⲓ et de ⲙⲓⲥⲧⲣⲁⲙ» [5]. Quatremère estime que «ⲙⲓⲥⲧⲣⲁⲙ désigne la ville du vieux Caire, appelée par les Arabes Misr ou Fostat». Mais nous avons vu que le Miṣr arabe مصر répond au copte ⲭⲏⲙⲓ. M. Amélineau émet une hypothèse plus hasardée en lisant ⲙⲓⲥⲧⲣⲁⲙ et en voyant dans l'élément ⲥⲧⲣⲁⲙ une corruption du grec *στράτευμα* d'où l'équivalence ⲛⲓⲥⲧⲣⲁⲙ العسكر al ʿAskar [6]. Outre que ⲛⲓⲥⲧⲣⲁⲙ est une fausse

[1] Bibliothèque nationale, manuscrit arabe 1687, p. 183 et seq. ذكر القطايع. Ce texte est cité par Souyoûṭi, *Ḥousn al Mouḥâḍirat*, I, 90.

[2] Voir Ravaisse, *loc. cit.*, p. 420. — A titre de curiosité je mentionnerai l'étymologie proposée par Curzon, *The monasteries in the Levant*, p. 23; pour lui Masr al Kahira signifie : «the unlucky (city of) Egypt», et il le rapproche du mot الكريهة (*sic*) «al kariha the unlucky».

[3] *Mém. Géogr.*, I. 145. M. Amélineau, *Géogr.*, page 208, remarque qu'il faudrait ⲕⲁϩⲓϩⲟⲣ.

[4] Ce rapprochement a déjà été suggéré par M. de Vaujany, *Le Caire et ses environs*, p. 102.

[5] *Journal Asiatique*, 8e série, IX, p. 160. La copie de Tuki publiée par M. Amélineau, porte ⲛⲓⲥⲧⲣⲁⲙ. Quatremère, *Mémoires*, I, p. 50, lit ⲙⲓⲥⲧⲣⲁⲙ et M. l'abbé Hyvernat m'écrit que c'est bien la lecture du *cod. vatic.*

[6] *Journal Asiatique; ibid*, p. 131; *Géographie de l'Égypte*, p. 543.

lecture de Tuki, il convient de remarquer que le nom d'al ʿAskar disparut lors de la fondation d'al Ḳaṭâʾi[1]; d'ailleurs, depuis les désastres d'al Moustanṣir, l'incendie de Fosṭâṭ par Chavar etc., toute cette région n'était que ruines et n'a jamais été autre chose. Il est bien plus rationnel d'admettre que le groupe des *deux* villes répond au groupe bien connu des auteurs arabes مصر والقاهرة et comme مصر = ⲭⲏⲙⲓ on a forcément ⲙⲓⲥⲧⲣⲁⲙ = القاهرة.

J'avoue que je ne puis m'expliquer cette forme : ⲙⲓⲥⲧⲣⲁⲙ qui n'aurait gardé de la transcription ⲕⲁϩⲓⲣⲁϩ ou ϯⲕⲁϩⲓⲣⲁϩ que l'élément ⲣⲁ. On ne peut supposer une fausse lecture du traducteur copte qui ne pouvait ignorer le nom du Caire ni lire un mot arabe comme مسترم là où il y avait القاهرة.

Bien que je sois convaincu de l'identification de ⲙⲓⲥⲧⲣⲁⲙ avec le Caire, j'ai renvoyé cet article aux conjectures, parce que le groupe ⲭⲏⲙⲓ et ⲙⲓⲥⲧⲣⲁⲙ peut, à la rigueur, représenter un autre groupe que Miṣr et le Caire. Ainsi on pourrait voir dans ⲙⲓⲥⲧⲣⲁⲙ une autre forme de ⲕⲉϣⲣⲱⲙⲓ et se souvenir que pour les Coptes il y a le groupe Fostât (Miṣr) et Babylone (Ḳaṣr ach chamʿ). Ce serait peut-être hasardé. De toutes façons, je ne crois pas soutenable l'opinion de Quatremère et encore moins celle de M. Amélineau.

11° المطرية.

Le nom d'al Maṭarieh est bien connu aujourd'hui de tous les voyageurs. Il est célèbre de tout temps par sa source, l'arbre de la Vierge, etc.[2]. L'origine en paraît arabe, mais le mot مطر « pluie » dont il dériverait est bien étrange et aussi peu justifié que possible. D'autre part, il serait surprenant qu'un lieu si légendaire n'ait pas gardé dans son appellation quelque trace des traditions qui s'y rattachent. M. Maspero a déjà suggéré, avec beaucoup d'à-propos, que l'Arbre de la Vierge a du succéder à quelque arbre sacré d'Héliopolis où une déesse, Hathor, Isis, Nit ou Selkit, se faisait adorer[3]. Ne pourrait-on rapprocher le nom de la localité du grec *μήτηρ*, et y voir un souvenir du culte rendu à la Mère, c'est-à-dire l'Isis[4] des païens et plus tard la Vierge des chrétiens?

[1] Maḳrîzî, I, 305, l. 17. والعسكر عامر الا انه منذ بنيت القطائع هجر اسم العسكر.

[2] Voir, *Guide Joanne. — Égypte*. 1900, p. 315 et généralement toutes les descriptions de l'Égypte.

[3] *Mémoires de Mythologie et d'archéologie égyptienne*, II, p. 226-227. Cf. *Histoire de l'Orient. — Origines*, p. 122, note.

[4] Notez qu'un des noms d'Isis, au dire du Plutarque (ch. LVI) est Μεθύερ qui est, peut-être, l'étymologie réelle de Maṭarieh.

Je remarque en passant que le grec μετρητής « mesure de liquide » a donné naissance à un mot arabe مطر, ce qui justifierait, s'il en était besoin, la transformation d'un mot grec tel que μητρεῖον, μητρεῖα en مطرية. Il est vrai que nous n'avons nulle preuve qu'un tel mot ait existé et qu'il ait été appliqué à la région.

Matarieh s'appelait aussi Minîat Maṭar [1]; ce qui prouve que le mot Maṭar, privé de l'article, ne répond pas à un substantif arabe et également que cette région était originairement sur le Nil [2].

12° مقدونية.

Le nom de *Maḳadoûnîat* appliqué par les Arabes à la Macédoine était aussi, au témoignage de quelques auteurs, un des noms de l'Égypte. Voici ce qu'en dit Maḳrizî. « Ibn Khalaweïh dans le livre de *Laïsa* [3] dit : nul ne nous a expliqué pourquoi l'Égypte s'appelait autrefois Maḳadoûnîat si ce n'est..... [4] par la langue hébraïque. Il dit : Maḳadoûniat est un refuge, et l'Égypte ne fut appelée ainsi que parce que Banṣar ibn Hâm s'y réfugia. Les Grecs prétendent que le pays de Maḳadoûnîat tout entier est un *wakf* (bien de mainmorte) de l'Église cathédrale qui est à Constantinople et ils appellent le pays de Maḳadoûnîat : al Aoûṣoufîat. C'est, d'après eux, Alexandrie et toutes ses dépendances, c'est-à-dire l'Égypte toute entière moins la Haute-Égypte (litt. le haut Ṣa'îd) » [5].

(1) Maḳrizî, I, 301, l. 16; II, 110, l. 37 : Aboul Maḥâsin, I, 625, l. 12. Cf. QUATREMÈRE, *Recherches sur l'Égypte*, p. 190.

(2) On fait dériver le mot *miniat* ou *mît* du copte ⲘⲞⲚⲎ « port », cf. QUATREMÈRE, *Recherches sur l'Égypte*, p. 190 : *Mém. géogr.*, I, p. 244 « Le verbe memphitique μονι et en saïdique μοονε ou μανε signifie aborder, ou faire aborder ». La prononciation primitive paraît bien avoir été *Mounia* ; mais on peut objecter la présence du *t* qui semble bien inhérent au mot puisqu'il subsiste dans l'abréviation *mît*. — Je n'oserais donc pas me fonder uniquement sur ce mot de *miniat* pour affirmer que Matarieh était sur le Nil, à une époque donnée. — Je crois seulement qu'on ne peut mettre en doute qu'Héliopolis l'a été : voyez plus bas, à l'article 18.

(3) Ibn Khalaweïh a écrit un ouvrage sur les exceptions de la langue arabe, où chaque article débute par ليس *laïsa* « il n'y a pas » : d'où le titre de l'ouvrage (dans le texte arabe de Maḳrizî il faut lire deux fois ليس).

Mon savant professeur M. Hartwig Derenbourg le publie en ce moment.

(4) Il y avait probablement le nom d'un auteur, sujet du verbe قال « il dit : », comme me le suggère M. Hartwig Derenbourg.

(5) وقال ابن خالويه فى كتاب ليس [ليس] احد فسر لنا لما سميت مصر مقدونية قديما الا ... فى اللسان العبرانى قال مقدونية مغيث وانما سميت مصر لما سكنها بنصر بن حام وتزعم الروم ان بلاد مقدونية جميعا وقف على الكنيسة العظمى التى بالقسطنطنية ويسمون بلاد مقدونية الاوصفية وهى عندهم الاسكندرية وما يضاف اليها وهى مصر كلها باسرها الا الصعيد الاعلى. *Khiṭaṭ*, I, p. 22, l. 6. Traduction Bouriant, p. 58.

Cette étymologie hébraïque est de haute fantaisie[1]. Quant à la dépendance établie entre l'Égypte et l'église de Constantinople, Sainte Sophie, elle est de plus haute fantaisie encore. J'ai demandé à mon ami M. Diehl, le savant byzantiniste, ce qu'il pouvait y avoir de fondé dans cette étrange assertion, et il m'a répondu que rien de semblable n'existait, à sa connaissance, dans les documents byzantins. Faut-il rapprocher ce nom d'Aoûṣoufiat de celui de Sofia, capitale de la Bulgarie moderne, confondue avec la Macédoine? Faut-il voir l'origine de cette bizarre confusion dans ce fait qu'une église d'Agia Sofia existait, d'après Aboû Ṣâliḥ, à Fosṭâṭ[2]?

Yâḳoût est plus raisonnable : «Maḳadhoûnîat… c'est le nom de *Miṣr*[3] dans le grec ancien. Ainsi l'a rapporté Ibn al Faḳîh (al Hamdanî, cf. édition de Goëje p. 57). Ibn al Bachchârî (al Mouḳaddasi, voir plus loin) dit : Maḳadoûnîat à Miṣr; sa capitale est al Fousṭâṭ et c'est le *Miṣr* (dans le sens de la ville principale مصر pl. امصار) et en dehors d'elle[4] est al Gharbîat[5] (*sic*) et al Djîzîat (*sic*) et ʿAïn Chams. Ibn Khordadbeh dit : Miṣr était le séjour des Pharaons, parmi eux un roi portait le nom de Maḳadoûnîat»[6].

Al Mouḳaddasî restreint le nom de Maḳadoûnîat à la région qui va de ʿAïn Chams à Memphis rive droite et rive gauche.

Il divise l'Égypte en sept *Koûr* : le premier à partir de la Syrie est le Djifâr; le second est le Ḥauf; le troisième le Rîf; puis Alexandrie, puis Maḳadoûnîat, puis le Ṣaʿîd et enfin les Oasis (le Ḥauf et le Rîf représentent le Delta actuel). «Quant à Maḳadoûnîat sa capitale est al Fousṭâṭ et c'est le *Miṣr;* parmi ses villes est Al ʿAzîzîat, al Djîzat, ʿAïn Chams»[7]. Auparavant il avait dit que

[1] A moins qu'on n'y voie le *migdol* מגדל de la Bible, bien déformé d'ailleurs.

[2] Traduction Evetts, p. 125.

[3] Je transcris Miṣr, parce que, comme on le verra plus loin, il est probable que cela désigne spécialement la région de Fosṭâṭ et non l'Égypte toute entière.

[4] ومن دونها. Il faut probablement lire ومن مدُنها «et de ses villes». Cf. le texte suivant d'al Mouḳaddasî (qui est le même que Ibn al Bachchârî de Yâḳoût).

[5] الغربية. Il faut probablement lire العزيزية «al ʿAzîzîat» cf. le texte suivant d'al Mouḳaddasî.

[6] مَقَدونية بفتح اوله وثانيه وضم الذال المعجمة وسكون الواو وكسر النون ويا خفيفة وهو اسم لمصر باليونانية القديمة هكذا ذكره ابن الفقيه وقال ابن البشارى مقدونية بمصر وقصبتها الفسطاط وهو المصر ومن دونها الغربية والجيزية وعين شمس وقال ابن خرداذبه وكانت مصر منازل الفراعنة ومن جملتهم ملك كان اسمه مقدونية (Éd. Wüstenfeld, IV, p. 602).

[7] Éd. de Goëje (*Bibl. géogr.* III, p. 193-194). وقد جعلنا اقليم مصر على سبع كور .... فاولها من نحو الشام الجفار ثم الحوف ثم الريف ثم اسكندرية

le Nil parti de Nubie « va à Maķadoûnìat puis atteint al Fousṭâṭ, puis se divise en sept branches »[1].

Al ʿAzìzìat représente Memphis car le même auteur dit plus loin : « elle est abandonnée et entièrement ruinée; c'était jadis le Miṣr; là résidait le Pharaon; là est son château et le masdjid de Yaʿķoûb et de Yoûsouf »[2]. El Azizieh est encore aujourd'hui le nom d'un petit village de la province de Ghizeh (al Djìzat)[3]. Alì Pacha Moubarek nous apprend que cet endroit est appelé Al-ʿAzìzìat العزيزية et aussi Al-ʿAguizìat الجيزية[4]. L'Atlas de l'Égypte l'appelle Kafr el Azìzieh كفر العزيزية et le place à une très petite distance au Nord de Bedrechin, Mit Rahineh et Sakkarah qui, on le sait, sont sur l'emplacement de Memphis[5]. La carte des Domaines le place au même point sous le nom de El Agizieh.

Donc Maķadoûnìat comprend Memphis et Djìzat sur la rive gauche. Fosṭâṭ et ʿAïn Chams (Héliopolis) sur la rive droite. C'est le territoire sacré que nous voyons parcourir par Piankhi lors de son intronisation, et dont nous aurons à parler plus loin. C'est dans toute sa partie orientale la région dont j'ai ici dressé la carte.

Je laisse aux égyptologues le soin de découvrir l'origine de ce nom. A titre d'indication, je signalerai la fréquence de l'élément MK dans cette région : Mouķattam, Maķtaʿ, Maķs; peut-être est-ce celui qui figure dans [Har]makhis (le Sphinx de Ghizeh), Peut-être Maķadoûnìat est-il l'un des noms de Memphis: — *Makha-to-ui* « la balance des deux pays » c'est-à-dire le point de

ثم مقدونية ثم الصعيد والسابعة الواحات . . . . . واما مقدونية فقصبتها الفسطاط وهو المصر ومن مدنها العزيزية الجيزة عين شمس.

(1) *Ibid*, p. 20 *b*. ثم يرجع الى مقدونية فيلصق بالفسطاط ثم ينقسم سبعة اقسام.

(2) *Ibid*, page 200 والعزيزية قد اختلت وخربت عامتها وكانت المصر فى القديم وبها كان ينزل فرعون وثم قصره ومسجد يعقوب ويوسف.

Le nom vient évidemment du personnage appelé par les Arabes al ʿAzìz, l'époux de Zoulaïkhat. Zoulaïkhat répond à la femme de Putiphar de la Bible. D'après Maķrìzì, Atfìn, surnommé al ʿAzìz, était le vizir du Pharaon du temps que Joseph vint en Égypte (*Khiṭaṭ*, I, 241 et seq. traduction Bouriant, p. 718 et seq). Il y avait, dans les ruines de Memphis, une idole qu'on appelait idole de al ʿAzìz صنم العزيز (I, p. 135, l. 9: trad., p. 389). On peut croire que cette idole devait se trouver sur l'emplacement actuel de el ʿAzìzìat. Cf. Ķalķachandì qui nous dit que, tout auprès, un autre endroit portait le nom de Zoulaïkhat. (Édition Wüstenfeld, p. 42; ms. fº 18 vº.)

(3) Boinet-Bey, *Dict. géogr.*, p. 101.

(4) *Al Khiṭaṭ al djadìdat*, IV, 51, l. 3.

(5) *Description de l'Égypte*, XVIII, 3e partie, p. 140. *Atlas*, feuille 21, carreau 26.

partage de la Haute et de la Basse-Égypte (*Inscr. de Piankhi*, l. 96; Dümichen, *Geogr. Inschr.*, III, 27)[1].

Si cette conjecture est la vraie, on pourra, en effet, croire que ce nom de Memphis ait été étendu à toute l'Égypte. Un autre nom symbolique de Memphis *Ha Ka Ptah* n'est-il pas l'origine du grec Αἴγυπτος[2].

Toutefois, en examinant de près le texte de l'inscription de Piankhi, il semble que *Makha-to-ui* est bien la région de Memphis, mais n'est pas Memphis même. « Nous avons fermé le midi; nous avons abordé au nord; nous nous sommes reposés sur Makhito-ui. Voici qu'il prit Memphis »[3]. Pris à la lettre, ce texte donne le nom de Makhitoui à une région située entre le nord et le midi, c'est-à-dire entre la Haute et la Basse-Égypte, et cette région répond à la partie du Nil comprise entre Héliopolis et Memphis, par conséquent à la Maḳadoûnîat d'al Mouḳaddasî. D'ailleurs, la prise de Memphis suit l'établissement de Piankhi dans la dite région.

Ainsi l'élément MK, dont j'ai signalé la fréquence dans cette région, pourrait dériver de l'égyptien *Makha* ou *Makhi* « balance »[4].

L'élément *doûnîat* rend-il *to-ui*? C'est bien possible, l'adjonction d'un *n* étant venue du rapprochement factice fait avec le nom bien connu de la Macédoine, patrie d'Alexandre le Grand.

Cet élément est-il le même que celui qu'on retrouve dans Ṭendounîas et Oumm Dounaïn? Dans ce cas, il faudrait supposer une autre origine que *to-ui*. Il faudrait également renoncer pour les mots précédents au prototype ⲦⲀⲚⲦⲰⲚⲒⲚⲀ qu'a proposé M. Amélineau.

Ce qui est hors conteste, c'est que les Arabes ont gardé nettement le souvenir de l'importance toute spéciale attribuée à la région qui va de Memphis à Hélio-

(1) J. de Rougé, *Géographie ancienne de la Basse-Égypte*, p. 3.

A 10 kilomètres, environ, au Sud de Bedrechin une localité porte le nom de Megdouneh مجدونة (*Description de l'Égypte*, XVIII, 3e partie, p. 139, *Atlas*, feuille 21, carreau 18, où le nom arabe est transcrit par inadvertance Medgouneh). Est-ce un souvenir du mot مقدونية?

(2) *Ibid.*, page 3.

(3) E. de Rougé, *Chrest.*, IVe fasc., page 54, note 4 : « *maχi* « balance », copte ⲘⲀϢⲒ. C'est évidemment un nom symbolique de Memphis, situé au point de passage de la Haute et de la Basse-Égypte » dit l'éditeur. J'avoue que je ne m'explique pas très bien qu'après s'être reposé à Memphis, Piankhi prenne Memphis.

(4) J'ai signalé en passant la possibilité de le rattacher à la seconde partie du nom d'Harmachis. Si cela était, on pourrait voir dans le nom du dieu du nome d'Héliopolis, , [Hor]-m-akhou-Toum l'origine du *Mouḳaṭṭam* arabe. J'en reparlerai au n° 17.

polis en comprenant Djîzat et Fosṭâṭ, et que ce souvenir remonte au moins jusqu'à Piankhi.

13° Babylone d'Égypte.

Les égyptologues, après avoir proposé pour l'ancien nom de Babylone le Benben de l'inscription de Piankhi, adoptent aujourd'hui Kherau[1], également mentionné dans cette inscription. Mais je crois pouvoir rejeter cette hypothèse pour les raisons que je développerai dans le paragraphe suivant, et que je résume ici : 1° pour aller de Memphis à Kherau Piankhi va à l'Est, or Babylone est au Nord; 2° pour aller de Kherau à On (Héliopolis) il franchit la montagne de Kherau; or de Babylone à Héliopolis, il n'y a pas de montagne à franchir. Le texte de Piankhi, pris à la lettre, est donc opposé à cette identification.

Voici ce que je propose. Il y avait à On une «ville du Nil» Pi-Hapi. Elle est mentionnée incidemment dans l'inscription de Piankhi et associée à Kherau, mais sans indication topographique[2]. Dans le voyage d'un Apis, commenté par E. de Rougé[3], il est dit qu'elle est *là* c'est-à-dire à On. Cette ville pouvait donc s'appeler Pi-Hapi-n-On. C'était le port sur le Nil de On[4], et On s'étendait jusque là, ce qui explique la tradition déjà signalée que On et Babylone formaient une seule ville : ⲱⲛ ⲛⲉⲙ ⲃⲁⲃⲩⲗⲱⲛ.

Pi-Hapi-n-On a pu donner par contraction un nom comme Papinon ou Babinon rappelant aux Grecs celui de Babylone.

Il y avait jadis un temple à Babylone d'Égypte, comme nous l'apprend la

[1] J. de Rougé, *Géogr. de la Basse-Égypte*, p. 87. Cf. la carte du voyage de Sinouhit dressée par M. Maspero dans les *Mémoires de l'Institut Égyptien*, II, p. 21 — et p. 20, Khri-Ahou, [hiéroglyphes], Babylone d'Égypte.

[2] E. de Rougé, *Chrestomathie*, IV, p. 70.

[3] *Revue Égyptol.*, IV, p. 116. C'est la même sans doute, que la Νιλοπόλις de Diodore de Sicile, I, 85, où allait l'Apis avant de s'embarquer sur le vaisseau Talamège pour Memphis.

[4] L'Apis étant à On, va à «Pi-Hapi de cet endroit» puis de là à Memphis. Il y a toute apparence qu'il devait naviguer le plus possible sur le Nil, dont il était la personnification et que l'espace entre Pi-Hapi et On était la seule partie terrestre de son voyage. On s'explique très bien que Piankhi n'ait pas passé par cet endroit, qui n'est pas nommé dans l'itinéraire, s'il a traversé le Nil en un autre point et franchi la montagne. Ce silence, au contraire, serait peu explicable, si Kherau était Babylone, car Pi-Hapi étant «de cet endroit» [hiéroglyphes] c'est-à-dire de On se serait trouvé forcément sur le passage du Pharaon entre Babylone et Héliopolis.

lettre de Picendi, évêque de Keft : بربا بابلون مصر [1]. C'est, suivant toute apparence, de ce temple que dépendait la fameuse idole dont les auteurs arabes nous parlent en termes fort curieux que je crois intéressant de reproduire [2].

«En face de lui (le Sphinx de Ghizeh) sur le rivage de Miṣr (Fosṭaṭ) près de *Dâr al Moulk* il y avait une idole colossale en sa nature et en son aspect, aux membres bien proportionnés suivant la description (qui en a été faite) : dans son giron était un nouveau-né, sur sa tête un mâdjoûr (grande jarre dont la forme rappelle en effet la couronne 𓋑), toute en *ṣawân* (syénite) rouge. On dit que c'était une femme, que c'était la Concubine de Aboû l'Hoûl (le Sphinx) sus-mentionné. Cette idole était dans la rue qui tirait son nom d'elle (la rue de la Concubine). On dit qu'en plaçant un fil depuis la tête d'Aboû l'Hoûl et en le tirant jusqu'à sa Concubine il viendrait en droite ligne sur la tête de cette

[1] Quatremère, *Recherches sur l'Égypte*, page 279. L'auteur rappelle que بربا en arabe désigne un temple égyptien : ⲡⲣⲡⲉ en saïdique. Ce passage se trouve dans le manuscrit arabe 150 de la Bibliothèque nationale (Catalogue de Slane), f° 11 v°, où mon collègue M. Salmon a bien voulu le copier pour moi.

[2] Makrîzî, *Khiṭaṭ*, I, p. 122/3 ; trad. Bouriant, p. 251 : ويقابله فى بر مصر قريبا من دارالملك صنم عظيم الخلقة والهية متناسب الاعضا كما وصف وفى حجره مولود وعلى راسه ماجور الجميع من صوان ماتع يزعم الناس انه امراة وانها سرية ابى الهول المذكور وهى بدرب منسوب اليها ويقال لو وقع على راس ابى الهول خيط ومد الى سريته لكان على راسها مستقيما ويقال ان ابا الهول طلسم الرمل يمنعه عن النيل وان السرية طلسم الما يمنعه عن مصر وقال ابن المتوج زقاق الصنم هو الزقاق الشارع اوله باول السوق الكبير بجوار درب عمار ويعرف الصنم بسرية فرعون وذكر انه طلسم النيل لئلا يغلب على البلد وقيل ان بلهيب الذى عند الاهرام يقابله وان ظهر بلهيب الى الرمل وظهر هذا الى لنيل وكل منهما مستقبل الشرق وقد نزل فى سنة احدى عشرة وسبعماية امير يعرف ببلاط فى نفر من الحجارين والقطاعين وكسروا الصنم المعروف بالسرية وقطعوه اعتابا وقواعد ظنا ان يكون تحته مال فلم يوجد سوى اعتاب من حجر عظيمة فحفر تحتها الى الما فلم يوجد شى وجعل من حجره قواعد تحتانية للعمد الصوان التى بالجامع المستجد بظاهر مصر المعروف بالجامع الجديد الناصرى وازيل عين هذا الصنم من مكانه والله اعلم. Cf. Ibn Doukmâk, IV, 21, l. 21, art. قاق الصنم ; Ibn Iyâs, I, 158, l. 5.

Al Moukaddasi en parle dans ces termes : « à Fosṭâṭ près du Kaṣr ach cham' est une femme enchantée (cf. les personnages enchantés que l'on découvre dans les Mille et une nuits) qui a sur sa tête un pot de pierre. On prétend que c'était une lavandière au service de la famille du Pharaon et, qu'ayant offensé Moïse, elle fut enchantée ». وفى الفسطاط عند قصر الشمع امراة ممسوخة على راسها سفرة (var. سفل) يقال انها كانت غسالة لآل فرعون وانها اذت موسى فمسخت. De Goëje, *Bibliothèque géographique,* III, 211, l. 2. Sur le terme سفل voir Dozy, *supplément*, c'est l'équivalent du ماجور de Makrîzî. — Fourmont (p. 126) parle aussi d'un talisman, situé dans cette région, qui servait à contenir le Nil, et qui fut détruit autrefois par un pacha qui croyait « trouver sous cette masse des trésors ».

dernière. On dit qu'Aboû l'Hoûl est un talisman contre le sable qu'il éloigne du Nil et que la Concubine est un talisman contre l'eau qu'elle éloigne de Miṣr. Ibn al Moutawwadj dit : *zouḳâḳ aṣ ṣanam* (rue de l'idole) est la voie qui commence au commencement de *as soûḳ al kabîr* (le grand marché) près de *Darb ʿAmmâr.* L'idole est connue sous le nom de Concubine de Pharaon. On rapporte que c'était un talisman du Nil l'empêchant de couvrir le pays, et l'on dit que Balhîb (ou Balhît, autre nom du Sphinx) qui est près des Pyramides lui fait face. Le dos de Balhîb est (tourné) vers le sable, celui de cette idole vers le Nil; tous deux font face à l'Orient. En l'an 711, un émir appelé Balâṭ arriva avec une troupe de carriers et tailleurs de pierre, qui brisèrent l'idole appelée la Concubine et la dépecèrent jusqu'en ses fondations et assises. Il pensait qu'il y avait dessous un trésor. Mais on ne trouva rien que des fondations énormes en pierre. On fouilla dessous jusqu'à la nappe d'eau et on ne trouva rien. De ses pierres on fit les assises inférieures des piliers de syénite qui sont dans la Mosquée récemment construite, hors de Miṣr, appelée la Mosquée neuve An Nâṣiri. Toute trace de cette idole disparut de l'emplacement qu'elle occupait ».

Dans ma topographie de Fosṭâṭ, j'assignerai à cette idole un emplacement certain à 200 mètres environ au Sud de la grande porte de Ḳaṣr ach chamʿ qui est surmontée de l'église al Mouʿallaḳat, et que le Comité de conservation des monuments arabes a fait entièrement dégager en 1900; — par suite dans le voisinage immédiat de la hauteur de Babloûn.

Je crois que la tradition conservée par les Arabes a quelque fondement et que cette idole ou plutôt le temple dont elle devait faire partie avait un certain rapport avec le Nil. C'est pour cela que je serais tenté de placer là le temple où séjournait l'Apis à son retour de Héliopolis vers Memphis et le point où il s'embarquait sur le vaisseau sacré; par suite, la Νιλόπολις [1] de Diodore de Sicile, le Pi-Hapi (d'On) des anciens Égyptiens.

[1] Cette identité de Nilopolis avec l'emplacement de Fosṭâṭ paraît avoir été entrevue autrefois si j'en crois Kicher, (*Ling. æg.*, p. 612) : « Nilopolis. Hanc confundunt multi cum Phesdada perperam ». — J'ignore à quels auteurs Kircher fait allusion.

Etienne de Byzance mentionne à l'article Νεῖλος un temple du Nil : καὶ ἱερὸν Νείλου ποταμοῦ, mais comme il y avait une autre Nilopolis dans le nome Heracléopolite (Ptolémée, IV, 5, § 56) on ne peut dire si ce temple était dans l'une ou dans l'autre.

14° ϩⲁⲗⲃⲁⲛ.

La ville de Hélouan, حلوان, toujours existante et aujourd'hui station thermale fréquentée est mentionnée dans les auteurs coptes antérieurement à l'islamisme comme l'ont remarqué Quatremère[1] et M. Amélineau[2], et comme le confirme Makrîzî qui en attribue la fondation à Ḥaloûân, fils de Babilioûn, roi mythique de l'ancienne Égypte[3]. Elle est à la latitude de Memphis (à laquelle elle fait face sur la rive droite) et à la longitude d'Héliopolis. Elle répond donc à la seconde Héliopolis de Ptolémée qui lui assigne comme à Memphis la latitude de 29°50′ et comme à l'autre Héliopolis, la longitude de 62°30′. J'en conclus que le second nom d'Ἡλιουπόλις dans Ptolémée est la corruption de Ἡλοάνπολις ou Ἡλϐανπόλις ou quelque autre nom semblable, répondant au ϩⲁⲗⲃⲁⲛ copte et au حلوان arabe. Je m'étonne que personne n'y ait encore songé, tant une pareille correction me paraît évidente.

Il se peut, cependant, que l'élément αν fît défaut dans le nom grec et qu'il y eût en réalité Ἡλουπόλις facilement devenu Ἡλιούπολις, et, dans ce cas, Ἡλου répondait au Kherau [hiéroglyphes] des Égyptiens.

Cet élément αν représente la région de An [hiéroglyphe] dont Kherau était le chef-lieu[4]. Ce pays de An était précisément celui où se réunissaient le Nord et le Midi, le pays de Set et celui d'Horus : « l'Égypte étant partagée entre Horus et Set ils joignirent les deux pays à l'endroit de An [hiéroglyphes] la frontière des deux pays »[5]. Il est remarquable que Ptolémée fasse également de cette région un territoire à part, en dehors des nomes : c'est ce qu'il appelle *μεθορίοι Ἀραϐίας καὶ Ἀφροδιτοπόλεως* (IV, 5, § 54). Ce terme de *μεθορίοι* répond exactement à « la frontière des deux pays ». Cela ne rappelle-t-il pas le Makhatoui « la balance des deux pays » le point de partage du Nord et du Midi, qui, si mon identification avec Makadoûnîat etait admise, deviendrait un autre nom de la région de An.

(1) *Mémoires*, I, p. 25.

(2) *Géographie*, p. 585.

(3) *Khiṭaṭ*, I, p. 209; trad. Bouriant, p. 617.

(4) J. de Rougé, *Géogr.*, p. 87.

(5) Piehl, *Aegypt. Zeits.*, 1886, page 16. Cf. Brugsch, *Dict. géogr.*, art. [hiéroglyphe], p. 117 et seq. — Kherau paraît avoir été une possession commune des deux dieux, car, « les seigneurs de Kherau sont Horus et Set, d'après le calendrier Sallier (26 Thot) ». Guieysse et Lefébure, *Papyrus funéraire de Soutimès*, p. 5, note 2. Je dois cette dernière indication à M. Lacau.

Il suffit de combiner les deux éléments Kherau et An pour avoir le prototype du ϩⲁⲗⲃⲁⲛ copte [1].

Makrîzî nous apprend, dans un passage curieux, que Hélouan était le point de passage d'une rive à l'autre du Nil. « Il y avait à Hélouan un bac (fait de pierre) de syénite qu'on passait au moyen de cordes, pour transporter les gens ou autres objets du bord oriental qui est à Hélouan au bord occidental et quand fut... » [2]. Ici une lacune regrettable qui ne nous permet pas de dire si la tradition est ancienne, ce que je croirais volontiers.

Or, dans un passage, malheureusement mutilé lui aussi, il est dit que Sinouhit voulant passer d'une rive à l'autre du Nil à l'endroit de Kherau prend un « chaland sans gouvernail » [3]. On imagine difficilement la traversée d'un fleuve comme le Nil sans gouvernail, à moins que le chaland en question ne soit tiré par des cordes d'une rive à l'autre procédé toujours usité, d'ailleurs, même de nos jours.

Le premier point de l'itinéraire de Piankhi, parti du temple de Phtah, est Kherau à l'*Orient* et de là vers On, par les montagnes de Kherau [4]. Il semble ici que Kherau est bien à l'Orient de Memphis, et répond par conséquent à Hélouan.

Il m'est impossible de discuter des textes égyptologiques, mais il me sera permis, je crois, de considérer les traductions de M. Maspero et de M. de Rougé comme définitives et de les interpréter comme telles. Je vais donc examiner de très près les parties des deux itinéraires qui intéressent la région de Kherau et d'Héliopolis.

Voici d'abord ce que dit l'inscription de Piankhi :

« Voici qu'il distribua le trésor et les greniers de Memphis (pour) faire les divines offrandes à Amon, à Ptah, aux dieux (qui sont) dans *Ptaḥ-ḥa-ka*. Lors-

[1] Brugsch avait déjà proposé une combinaison semblable pour identifier Hor-àn avec Ἡρωωνπόλις. *Dictionnaire géographique*, page 120.

[2] *Khiṭaṭ*, I, 210, l. 24 : trad. Bouriant, p. 621. وكان بحلوان فى النيل معدية من صوان تعدى بالخيل (lire بالحبل) تحمل فيها الناس وغيرهم من البر الشرق بحلوان الى البر الغربى. M. Bouriant n'a pas entendu ce passage. Ce bac en syénite rappelle la cuve merveilleuse en pierre sur laquelle on pouvait passer également d'un bord à l'autre du Nil (*Ibid*, 32, l. 3; trad., p. 88). Quatremère cite ce passage comme exemple du mot معدية « bac » (*Hist. des Sultans mamlouks*, II, 1re partie, p. 156). Il dit qu'on le tirait « à l'aide de chevaux » بالخيل. Je crois préférable la lecture بالحبل « avec le câble ».

[3] Maspero, *Mém. de l'Inst. Égypt.*, II, p. 14.

[4] E. de Rougé, *Chrestomathie*, IV, p. 57 et 58.

qu'eut lieu le second jour passa S. M. vers l'Orient; il fit une purification à Tum dans *Kherau*, aux dieux dans le temple des dieux, dans *Amah*, aux dieux (qui sont) dedans, en bœufs, veaux, oies; (pour) qu'ils donnent vie, santé, force, au roi *Piankhi*, vivant à toujours. Passa S. M. vers Héliopolis par la montagne de Kher, par le chemin du dieu Sap vers Kher; passa S. M. vers le camp qui était à l'occident de Merti; il fit sa purification; il se purifia dans le bassin froid; il lava son visage dans (le lait?) de Nu, (où) lave le soleil son visage. Il passa vers Saiûkaman (la hauteur des sables à Héliopolis) ».

Donc : 1° Piankhi passe en Orient, donc il traverse le fleuve. Le texte ne le dit pas, mais si Piankhi avait *descendu* le fleuve sur un certain parcours, je crois que ce texte si minutieux n'aurait pas manqué de le dire. L'interprétation la plus naturelle est que Piankhi passe directement sur la rive orientale et se trouve par conséquent vers l'emplacement actuel de Hélouan. 2° il n'a pas encore pris la direction d'Héliopolis, c'est-à-dire du Nord, puis qu'il ne la prend qu'après sa purification à Kherau et à Amah; donc Kherau ne peut se trouver entre Hélouan moderne (le point de débarquement sur la rive droite), et Héliopolis, donc Kherau coïncide avec ce point même, donc avec Hélouan moderne; 3° la montagne de Kher est la montagne de Hélouan qu'il faut traverser pour aller à Héliopolis; le chemin du dieu Sap vers Kher est la route sacrée qui reliait Kher et On et qui, je le répète, devait traverser la montagne de Hélouan. Donc, Kher ou Kherau est la même chose que Hélouan. Comme je l'ai remarqué au numéro précédent, il n'est pas parlé ici de Pi-Hapi. Piankhi, en effet, n'a pas pu passer par l'emplacement de Babylone que j'identifie avec Pi-Hapi.

Sinouhît dit :

« Alors, je me dirigeai vers le Sud, non dans le désir d'arriver au Palais, car, j'ignorais si la guerre avait éclaté; et, sans même prononcer un souhait de vie après ce souverain, je tournai le dos au Sycomore, j'atteignis SHI-SNOFROU, et j'y passai la nuit sur le sol de la campagne. Je repartis au jour... Vers le temps du souper, j'approchai de la ville de Khri-Ahou et je traversai l'eau sur un chaland sans gouvernail ».

Donc 1° Sinouhît va vers le Sud, c'est-à-dire vers Memphis, et jusqu'au voisinage du Palais, puisqu'il prend bien soin de nous dire : ce n'était pas que je voulusse aller au Palais; loin d'y entrer je tournai le dos au Sycomore. M. Maspero, dans son commentaire de ce texte, p. 20, considère le Palais, comme la rési-

dence du roi, Thèbes ou Memphis, et le Sycomore comme le nom d'un quartier de Memphis. Il me semble que le Palais ne peut désigner ici Thèbes, car, Sinouhît répond visiblement à cette objection : « vous vous dirigiez donc vers le Palais que vous alliez au Sud ? » et il est peu rationnel qu'une telle réflexion vise Thèbes si considérablement éloignée. Quoi qu'il en soit, Sinouhît doit aller vers le Sud jusqu'au Sycomore; là, *au lieu d'aller au Palais,* il tourne le dos au Sycomore, donc à Memphis, et passe la nuit à Shi-Snofrou. Parti le lendemain il arrive à Kherau. Comme plus loin, il est parlé d'Occident et d'Orient, il est naturel de penser, en l'absence de toute mention, qu'il n'a pas jusqu'ici changé de direction, donc, qu'il a toujours été vers le Sud, que Shi-Snofrou est au Sud du Sycomore et Kherau au Sud de Shi-Snofrou. Dans ce cas, le Sycomore ne serait pas un quartier de Memphis, comme le suppose M. Maspero, mais un point intermédiaire entre l'endroit d'où est parti notre voyageur et le Palais ou Memphis[1]. L'emplacement de Shi-Snofrou ne peut être déterminé, comme le reconnaît M. Maspero; mais, comme je viens de le dire, il faut qu'il soit au Sud du Sycomore, puisque Sinouhît, allant vers le Sud, passe successivement 1° à quelque distance du Sycomore, 2° à Shi-Snofrou, 3° à Kherau. Je reprends le récit du voyageur :

« [Je quittai le pays] d'Occident et je passai sur le territoire oriental d'Iaoukou du domaine de la déesse Hirit, maîtresse de la Montagne Rouge, puis, je fis route à pied, droit vers le Nord ».

Donc, Kherau est sur la rive gauche, et Iaoukou sur la rive droite. La Montagne Rouge est connue; si Iaoukou est Yâḳ, au voisinage d'Oumm Dounaïn, comme je l'ai suggéré au n° 5, Sinouhît se trouve transporté de Kherau à la région correspondante aux hauteurs du Mouḳattam, à l'Est à la fois de la Montagne Rouge et du Caire moderne (Oumm Dounaïn qui est proche de Yâḳ). Que s'est-il passé dans l'intervalle? C'est ce que le texte mutilé ne nous apprend pas.

[1] Le nom de *Pays du Sycomore* était donné aux nomes de Létopolis et de Memphis (Maspero, *Hist. de l'Orient. — Origines*, p. 122). Je placerais volontiers le Sycomore aux environs de Létopolis (moderne Aousim). Si la lecture de Shi-Snofrou était certaine (Brugsch proposait Aï-Snofrou cf. Maspero, *Mémoires de l'Institut Égyptien*, II, page 20), on pourrait y voir la localité appelée Menîal *Chîh* منيال شيه à 12 kilomètres environ au Nord de Bedrechin (*Description de l'Égypte*, XVIII, 3e partie, p. 141; *Atlas*, feuille 21, carreau 34).

Nous ne pouvons, en définitive, affirmer qu'une chose, c'est que Kherau est le point où Sinouhît passe le fleuve, et en conclure que, de l'époque de Sinouhît à celle de Piankhi, le fleuve s'était déplacé d'Orient en Occident, en sorte que Kherau, d'abord sur la rive gauche, se trouve plus tard sur la rive droite.

Dans un récent article sur un papyrus de la Bibliothèque nationale de Paris, M. Wiedeman qui admet l'équivalence Babylone Kherau, dit que, d'après ce papyrus, Héliopolis représente le Sud, Memphis l'Ouest, Busiris le Nord, Babylone l'Est [1]. La position assignée à Héliopolis [2] est certainement bizarre, mais celle qui est assignée à Memphis et à Kherau est exacte. Dès lors, Kherau est à l'Est de Memphis et répond à Hélouan.

Le même auteur établit que, d'après les idées des Égyptiens, le cours du Nil, jusqu'alors uni, se divise à Babylone (lire Kherau) et que là commençait le Delta [3]. Or, le Delta commençait jadis en amont de Memphis, ou, au moins, à la hauteur de Memphis, puisque, dans les plus anciennes listes, *Memphis fait partie de la Basse Égypte* [4]. Raison de plus pour que Kherau soit à la même latitude que Memphis, donc à Hélouan.

On comprend fort bien, dès lors, que Hélouan fût le point du passage d'une rive à l'autre, et surtout que Sinouhît, voulant fuir de l'Ouest à l'Est, allât si loin vers le Sud. Pour éviter le labyrinthe des canaux du Delta, il allait jusqu'au point où le Nil ne présentait qu'un tronc unique et où se faisait régulièrement le passage.

Je crois avoir ainsi établi que l'emplacement de Kherau est dans la région d'Hélouan, en face de celui de Memphis, et, je propose, comme très vraisemblable, le groupement Kherau-an qui présente une réelle analogie avec le nom de Hélouan.

[1] *Proceedings of the soc. of. bibl. arch.*, année 1900, p. 160.

[2] C'est sans doute une distraction de l'auteur qui lisant : *An* l'a interprété par Héliopolis; mais, par la position même qui lui est assignée, cet *An* serait celui du Sud, donc Hermonthis et non Héliopolis. Bousiris est au centre du delta, ἐν μέσῳ τῷ Δέλτᾳ (*Hérodote*, II, p. 19): Hermonthis (Erment), tout près de Thèbes, est au centre de la Haute-Égypte; les deux villes de Memphis et de Kherau, face à face, dans la région intermédiaire. Les positions respectives de ces villes sont donc bien conformes aux indications du papyrus.

P. 156, « » *The name of Heliopolis, with the epithet ornans « the venerable »* est, je crois, le nom d'Hermonthis.

[3] *Loc. cit.*, p. 157.

[4] Je reviendrai sur cette question au numéro 18 qui traite des déplacements du Nil.

15° Al ʿAdawieh.

Je propose, sous toutes réserves, de rapprocher ce mot de l'égyptien *Atef-uer* . Cette localité paraît bien faire partie de la région héliopolitaine, comme le fait remarguer Brugsch[1], se fondant sur la liste de localités d'un papyrus du Louvre, où ce nom se trouve nommé entre Ôn (Matarieh) et Kherau (Helouan d'après mon hypothèse). La seule objection à l'identification des deux noms est l'absence de l'*r* final dans la forme moderne. Mais elle n'est pas insurmontable. Les exemples n'en manquent pas et le nom de Memphis (Men nefer) en est le plus caractéristique.

16° Κερκεσουρα.

La position actuelle de Damanhour Choubrâ répond assez à celle de Κερκεσουρα de Strabon (XVII, 1, § 30)[2]. Il faut, en effet, que cette ville soit en face d'Héliopolis, à l'Ouest, et séparée d'elle par le fleuve. Le passage de Strabon prouve surabondamment que la pointe du delta commençait exactement entre Héliopolis et Kerkesoura, de façon que le nome arabique commençait à la première, le nome lybique à la seconde. Hérodote nous dit aussi que c'est à la ville de Κερκασωρος que commence la division du Nil en deux branches principales (II, 15). La pointe du delta s'est déplacée depuis vers le Nord; des régions situées jadis sur la rive occidentale se sont trouvées portées sur la rive orientale: la région de Boûlâḳ, nous le savons, a subi cette transformation; il a dû en être de même de la région de Choubrâ qui lui est si voisine. D'autre part, quand Héliopolis était sur le Nil, il fallait bien que Choubrâ fût sur la rive occidentale.

Strabon nous dit que Kerkesoura était située auprès κατά des observatoires d'Eudoxe et que ces observatoires étaient devant πρός Héliopolis. Quelle que soit la signification exacte des prépositions κατά et πρός, il ne peut faire de doute qu'elles indiquent une réelle proximité.

La question ainsi posée, on peut se demander si Κερκεσουρα ne se décompo-

(1) *Dictionnaire géographique*, p. 1064, l. 75 et 1071.

(2) M. Maspero (*Hist. anc. — Origines*, p. 6, note 1) place avec raison Kerkesoura dans le voisinage d'Embabeh, qui est, en effet, presqu'en face de Choubrâ.

serait pas en deux éléments, Κερχε et σουρα dont le second présente une entière analogie avec Choubrâ, que le grec ne pouvait transcrire que σοϬρα, aussi voisin que possible de σουρα par l'identité des sons ου et οϬ.

Pour ce qui est de l'élément Κερχε, il me semble tout naturel de l'identifier avec le port de ⲕⲉⲣⲕⲏ mentionné sur deux tablettes de la collection de l'archiduc Rainer [1]. M. Wessely qui les publie remarque que l'on connaît différents noms de lieux de ce type : Κερχεσηφις, Κερχεσουχα, Κερχευσιρις. Celui-ci est un port du nome memphite : ΟΡΜΟϹ ΚЄΡΚΗ ΤΟΥ ΜЄΜΦЄΙΤΟΥ, ce qui répond fort bien à l'emplacement de Choubrâ (quand il était sur la rive gauche) et à celui du Κερχεσουρα de Strabon. Ni M. Wessely, ni M. Amélineau n'ont songé à faire ce dernier rapprochement qui me paraît cependant tout indiqué.

Quant à l'élément σουρα, Choubra, il est également égyptien, et ce que je viens de dire permettra peut-être aux égyptologues d'en établir l'étymologie. Ce nom, qui n'a rien d'arabe, est donné à une quantité considérable de localités en Égypte [2] et il doit y avoir une raison.

17. Le mont Moukaṭṭam.

Le nom de Moukaṭṭam s'applique aujourd'hui aux hauteurs qui dominent la Citadelle à l'Est ; mais, à l'origine, il paraît désigner l'ensemble de la chaine Arabique et, spécialement, la partie comprise entre Hélouan et Matarieh. Du moins cette partie, au témoignage des auteurs arabes, avait-elle un caractère sacré. J'ai dit, à l'article Maḳadoùnîat, que ce nom de Moukaṭṭam me paraissait une déformation soit de Makhatoui, soit de (Hor) em akhu Tum. Cette dernière hypothèse semble concorder avec la légende arabe d'un alchimiste appelé Mouḳaïṭâm مقيطام الحكيم qui aurait donné son nom à la montagne [3] et de ce disciple d'Hermès, dont le laboratoire était sur le Moukaṭṭam à l'endroit appelé : le Four التنور [4].

[1] *Mittheil. aus der Samml. der Papyri Erzherzog Rainer*, t. V, p. 14 ⲟⲣⲙⲱ ⲕⲉⲣⲕⲏ ⲧⲟⲩ ⲙⲉⲙⲫⲉⲓⲧⲟⲩ et 16 ⲟⲣⲙⲟⲛ ⲕⲉⲣⲕⲏ ⲧⲟⲩ ⲙⲉⲙⲫⲉⲓⲧⲟⲩ ; cf. Amélineau, *Géogr.*, p. 219.

[2] Le *Dictionnaire géographique* de Boinet 1899, en énumère quarante-cinq. Le *Ḳâmoûs* parle de cinquante-trois, tous en Égypte. Cf. Quatremère, *Recherches sur l'Égypte*, p. 199 : Akerblad, *Journal Asiatique*, 2me série, t. XIII, p. 414 ; Ali Pacha Moubarek, *Al Khiṭaṭ al djadîdat* XII, p. 115, l. 31.

[3] Maḳrîzi, *Khiṭaṭ*, I, p. 124. l. 9 : traduction Bouriant, p. 357.

[4] Aboû Ṣâliḥ (traduction angl., p. 153).

Comme je me suis proposé surtout, dans cette étude, les identifications topographiques, je n'entrerai pas dans le détail de toutes les légendes relatives au Moukaṭṭam car elles méritent une monographie spéciale que je me réserve de faire ailleurs. Je rappelle simplement que cette région est celle de l'itinéraire de Piankhi, itinéraire dont le caractère solennel et sacré est évident; que, d'après les auteurs arabes, les Pharaons faisaient allumer deux feux sur les hauteurs, lors de leur marche de Memphis à Héliopolis [1]; que là était le petit château القصير où se retirait le ʿAzîz d'Égypte, lors de la crue du Nil [2]; que le Moukaukis voulait se réserver, comme territoire sacré, la plaine située au pied du Moukaṭṭam, car, disait-il, cette montagne renfermait les plantes du Paradis [3]; enfin que le Khalife al Ḥâkim biamr Allah faisait du Caire à Hélouan des promenades solitaires et mystérieuses qui semblent se rattacher à ses étranges doctrines. Les livres des Druzes renferment sous le nom de السيرة المستقيمة une curieuse explication mystique de ces promenades [4].

Tout cela, à mon avis, semble attester la survivance de croyances très anciennes attribuant un caractère sacré à cette région.

Il me reste à dire quelques mots de deux localités intéressantes situées sur la montagne.

D'après Ibn ʿAbd al Ḥakam, dont le texte a été reproduit par tous les auteurs qui parlent de l'Égypte « le Moukaṭṭam est (compris) entre al Ḳouṣaïr et Maḳṭaʿ al ḥadjârat, ce qui est après fait partie de (la montagne) Yaḥmoûm [5] ». J'ai déjà parlé de Maḳṭaʿ al ḥadjârat (2e partie, nº 5). Al Ḳouṣaïr « le petit château » me paraît désigner le point où était un magnifique couvent, détruit par le khalife al Ḥâkim, mais dont il reste des traces encore aujourd'hui [6]. Cela résulte, en effet, du rapprochement fait par Maḳrîzî, à l'article « Couvent d'al Ḳouṣaïr » d'un texte d'Ibn ʿAbd al Ḥakam relatif à la signification du mot al

[1] Voir plus haut, page 183. Je vais y revenir.

[2] Voir ce que j'en dis plus loin.

[3] Ibn ʿAbd al Ḥakam, ms. arabe de la Bibliothèque nationale de Paris, nº 1687, p. 216; cf. Maḳrîzî, *Khiṭaṭ*, I, 124, l. 16, Yâḳoût (édit. Wüstenfeld) IV, 612, p. 12, etc.

[4] S. de Sacy, *Exposé de la religion des Druzes*, p. ccccLXIX et 170 à 183.

[5] قال ابن لهيعة والمقطم ما بين القصير الى مقطع الحجارة وما بعد ذلك فن يحموم. (Manuscrit arabe de la Bibliothèque nationale de Paris, 1687, p. 516). Cf. Maḳrîzî, *Khiṭaṭ*, I, 124, l. 39; Yâḳoût (éd. Wüstenfeld), IV, 127, l. 2, etc.

[6] Père Julien, *l'Égypte*, p. 239. Cf. la carte des couvents d'Égypte, dans Evetts *Churches and Monasteries*.

Ḳouṣaïr [1]. Ce texte est précisément la suite et le commentaire de celui que je viens de citer. Il est ainsi conçu : « On n'est pas d'accord sur le petit Château. ʿAbd ar Raḥman nous rapporte d'après ʿOuthmân ibn Ṣâliḥ d'après Ibn Lahiʿat que ce n'est pas le petit château de Moïse le Prophète, mais de Moïse le sorcier... Kaʿb al Aḥbâr nous dit : d'où êtes-vous ? — des pays d'Égypte. — Que dites-vous du petit Château ? — Nous disons (que c'est) le petit château de Moïse. — Ce n'est pas le petit château de Moïse ; mais c'est le petit château du ʿAzîz d'Égypte. Au moment de la crue du Nil il y montait. Voilà pourquoi c'est sacré depuis la montagne jusqu'au fleuve [2]. Il ajouta : On dit que c'était seulement un fanal موقد où l'on allumait (des feux) pour le Pharaon quand il chevauchait de Memphis à ʿAïn Chams. Il y avait encore sur le Moukaṭṭam un autre fanal. Quand on voyait le feu, on savait qu'il se mettait en marche et on préparait ce dont il avait besoin ; de même lorsqu'il chevauchait au retour de ʿAïn Chams. Dieu est le plus savant [3] ».

Nous savons que sur l'autre rive, presqu'en face du point occupé par le couvent du Petit Château, était la ville du ʿAzîz : al ʿAzîzîat. Il me paraît donc certain que l'emplacement du Ḳouṣaïr ou Petit Château mentionné par Ibn ʿAbd al Ḥakam est bien celui du couvent. C'est un point culminant au-dessus de Tora, et qui a été longtemps fortifié. L'*Atlas* de la *Description de l'Égypte* ne mentionne pas le nom du Daïr al Kouṣaïr (Deïr el Kassir ou Kousseyer d'après le Père Julien) mais y marque le château de Torah et une ligne de fortifications qui le relie à la ville de Torah. Ce point répond admirablement à la situation d'un fanal tel que nous le dépeint Ibn ʿAbd al Ḥakam. Il faut donc bien se garder de le confondre avec la ville d'Al Ḳouṣaïr, sur la Mer Rouge, comme l'a fait Yâḳoût dans son dictionnaire géographique, où il cite ces passages d'Ibn ʿAbd al-Ḥakam après avoir parlé de cette ville [4] au lieu de

[1] *Khiṭaṭ*, II, 502, l. 19, et seq.

[2] Ou jusqu'à la mer. Il y a ambiguité, le mot بحر pouvant s'appliquer à la mer ou au Nil.

[3] وقد اختلف فى القصير حدثنا عبد الرحمن قال حدثنا عثمان بن صالح عن ابن لهيعة قال ليس بقصير موسى صلى الله عليه وسلم ولكن موسى الساحر ...... كعب الاحبار فقال لنا ممن انتم قالوا فقلنا من اهل مصر قال ما تقولون فى القصير قال نقول قصير موسى قال ليس بقصير موسى ولكن قصير عزيز مصر كان اذا جرى النيل يترفع فيه وعلى ذلك انه لمقدس من الجبل الى البحر قال ويقال بل كان موقدا يوقد فيه لفرعون اذا هو ركب من منف الى عين شمس وكان على المقطم موقد اخر فاذا راوا النار علموا بركوبه فاعدوا له ما يريد وكذلك اذا ركب منصرفا من عين شمس والله اعلم ms. 1687, p. 217.

[4] Édition Wüstenfeld, IV, 126-127.

le faire à l'article Daïr al Ḳouṣaïr, comme l'a fait plus justement Maḳrìzì.

Le nom de Ḳouṣaïr est-il arabe, ou n'est-il, comme tant d'autres, qu'un mot égyptien déformé? J'inclinerais vers la seconde hypothèse et y verrais volontiers quelque composé du nom d'Osiris par exemple : (le taureau Osiris[1]), ou encore, si l'on veut tenir compte de la tradition arabe, (la hauteur d'Osiris).

L'autre fanal devait être sur un point également culminant. D'après al Ḳouḍâʿì, cité par Maḳrìzì, il était sur le Mouḳaṭṭam derrière la Citadelle et à l'Est, à l'endroit appelé le Four de Pharaon تنور فرعون, où Ibn Ṭoûloûn éleva plus tard un *masdjid*[2].

Il existe encore aujourd'hui une mosquée appelée mosquée al gouyoûchì laquelle a donné à cette partie de la montagne le nom de *gouyoûchì* et dont l'emplacement me paraît répondre assez exactement a ce *masdjid* d'Ibn Ṭoûloûn. Cette mosquée qui a fait l'objet d'un très intéressant mémoire de M. Max van Berchem[3] contient, à vrai dire, une inscription qui l'attribue à al Afḍal *amîr al djouyoûch* (d'où le nom de *djouyoûchì* ou *gouyoûchì* suivant la prononciation égyptienne). Mais le style de cette mosquée rappelle un peu celui d'Ibn Ṭoûloûn et je soupçonne que, suivant une habitude assez fréquente des constructeurs arabes, al Afḍal s'est attribué entièrement le mérite de l'œuvre, alors qu'il l'avait seulement restaurée. Il est remarquable que dans le chapitre consacré aux mosquées qui sont sur le Mouḳaṭṭam, Maḳrìzì ne fait aucune allusion à une mosquée construite par al Afḍal, et il me paraît bien extraordinaire qu'il ait ignoré l'existence de celle-ci, dont il y a encore des restes imposants. J'en conclus qu'elle doit être identifiée avec une de celles qui sont mentionnées dans le chapitre et, de préférence, avec la plus considérable qui est dénommée masdjid Ibn Ṭoûloûn.

L'identification de la mosquée djouyoûchì avec la mosquée du Four me

(1) Sur Osiris, considéré comme taureau (fécondateur), cf. Grébaut, *Hymne à Ammon*, p. 39 et seq.

(2) مسجد التنور هذا المسجد فى اعلى جبل المقطم من ورا قلعة الجبل فى شرقيها ... قال القضاعى المسجد المعروف بالتنور بالجبل هو موضع تنور فرعون كان يوقد له عليه فاذا راوا النار علموا بركوبه فاتخذوا له ما يريد وكذلك اذا ركب منصرفا من عين شمس ثم بناه احمد بن طولون مسجدا. *Khiṭaṭ*, II, 455, l. 21. Cf. Istakhrì (éd. de Goëje), 54, l. 5; Ibn Ḥauḳal (éd. de Goëje), 106, l. 5 : et ce que j'en ai dit plus haut page 183.

(3) *Mémoires de l'Institut égyptien*, II, p. 605 et seq.

paraît encore résulter de ce fait que al Afḍal, voulant construire un observatoire, songea à l'édifier dans la mosquée du Four et y renonça pour l'installer dans la mosquée de l'Éléphant, puis dans celle qui est appelée mosquée djouyoûchî, située à l'endroit appelé ar Raṣad (l'Observatoire)[1]. Cette dernière, comme le montre péremptoirement M. Van Berchem, ne peut être identifiée avec celle qui existe encore sur le Mouḳaṭṭam. Il est vraisemblable que l'inscription relevée par M. Van Berchem fut apposée dans la mosquée du Four, lors des travaux exécutés par al Afḍal pour y installer l'observatoire. Le texte de Maḳrîzî est un peu vague : اختاروا للرصد مسجد التنور فوق المقطم فوجدوه بعيدا عن الحوائج «Ils choisirent pour l'observatoire la mosquée du Four sur le Mouḳaṭṭam, mais ils trouvèrent qu'elle était éloignée de ce qui était nécessaire». Il semble bien toutefois qu'il dut y avoir un commencement d'installation et qu'on n'y renonça qu'après avoir constaté la difficulté de s'approvisionner. Le commencement d'installation répondrait à la réfection de l'édifice par al Afḍal, et c'est alors qu'il aurait fait placer l'inscription relevée par M. Van Berchem.

Pour toutes ces raisons, je propose comme emplacement du second fanal, où s'allumaient les feux lors du passage du Pharaon, celui de la mosquée gouyoûchî moderne. Non loin de là est un fort qui domine toute la vallée. C'est un point culminant, un poste d'observation, tel qu'il en existait au temps des Pharaons. Peut-être était-ce là qu'était la forteresse dont parle Sinouhit, à l'Est de Yaoukou, dans la région de la Montagne rouge[2].

Le mot *tannoûr* que je traduis par «four» a aussi le sens de «réservoir d'eau», D'ailleurs, je soupçonne qu'ici encore nous avons affaire à un nom égyptien déformé et ramené à une forme arabe. ϯⲛⲟⲩⲣⲓ désigne le vautour; or cette région du Mouḳaṭṭam est peuplée de vautours. Peut-être est-ce là l'origine du mot. D'autre part, je trouve dans les dictionnaires de Parthey et de Tattam (appendice) ⲛⲟⲩⲏⲣⲁ *techna, prestigiæ magicæ,* ce qui offre quelque analogie avec ce que nous dit Aboû Ṣâliḥ des opérations alchimiques pratiquées dans le *tannoûr.*

[1] Maḳrîzî, *Khiṭaṭ*, I, p. 125-127, traduction Bouriant, p. 363 à 370; cf. Caussin de Perceval *Notices et extraits des mss. de la Bibliothèque nationale*, t. VII; Van Berchem, *loc. laud.*, p. 612.

[2] Maspero, *Les Mémoires de Sinouhit* (*Mém. de l'Institut égyptien*, II, p. 15).

18° Les déplacements du Nil.

Je terminerai par quelques considérations sommaires sur les déplacements du Nil dans la région que j'étudie.

Nous avons une preuve certaine que la pointe du Delta s'est transportée du voisinage de Memphis, où elle était à l'époque pharaonique, jusqu'au point beaucoup plus septentrional du barrage actuel à une petite distance de Ḳalioûb. Elle réside dans la simple comparaison des listes de nomes à l'époque pharaonique et ptolémaïque et des provinces à l'époque Arabe. Dans les listes pharaoniques les nomes de Memphis et de Latopolis (Aousim moderne) sont dans la Basse-Égypte [1], dans les listes ptolémaïques, le nome de Memphis est dans la Haute-Égypte et celui de Latopolis est dans la Basse [2]; enfin, à l'époque byzantine et arabe, ce dernier passe à son tour dans la Haute-Égypte [3]. D'ailleurs, Diodore de Sicile dit positivement que Uchorius fondant Memphis « avait choisi l'emplacement le plus convenable de tout le pays, l'endroit où le Nil se partage en plusieurs branches pour former ce qui, d'après sa figure, a reçu le nom de Delta » [4].

La tradition paraît en être restée chez les Coptes qui, dans leur liste d'évêchés, nomme Dalâs et Atfiḥ les premiers de ceux du Ṣaʿîd [5].

A l'époque de Sinouhit, comme à celle de Piankhi, la pointe du delta devait être au Nord de Kherau, car, le premier surtout devait chercher à éviter de traverser deux branches du Nil, et préférer la branche unique. Déjà, cette région était soumise à divers changements, puisque Kherau, d'abord à l'Est, passe à l'Ouest du fleuve. Le bras oriental du fleuve, suivant la loi générale des parcours fluviaux qui en allant du Sud au Nord sont déviés par la rotation de la terre, se portait de plus en plus vers l'Ouest, occupant successivement des positions parallèles à lui-même, entre lesquelles se créaient des bandes longitudinales de terres nouvelles. Le khalîdj moderne, successeur du canal de Trajan, qui était lui-même le successeur ou plutôt la prolongation d'un ancien canal.

(1) Brugsch, *Dict. géog.*, en tête (non paginé).

(2) *Ibid.*

(3) Hieroclès (*Synecdemos* apud Const. Porphyr., édition de Bonn, III, p. 399) place dans l'Arcadie (Moyenne Égypte) Μέμφις et Ἀητοῦς. Pour l'époque arabe voir Makrîzî, *Khiṭaṭ*, I, 72, p. 32 : Yâḳoût, *Géogr. Wört.*, IV, 549, l. 7, etc.

(4) I, 50, traduction Hœfer, p. 59.

(5) Amélineau, *Géogr.*, p. 572 et 576. ϯⲗⲟϫ ⲕⲉ ⲡⲉⲧⲡⲉϩ دلاص واطفيح وهما اول الكراسى الصعيدية.

le khalîdj d'Aboû Mounadjâ, l'Ismaïlieh actuel représentent ces branches successives, que les populations, voyant les cultures disparaître et le désert gagner, s'efforçaient de reconstituer artificiellement. Le canal des anciens Pharaons, par suite de ce déplacement, cessant de communiquer avec le Nil, Trajan l'y rattacha par son canal dit Τραιάνος ποταμός. ʿAmrou le recreusa. Tour à ṭour abandonné puis repris il a été définitivement comblé en 1899.

Makrîzî, dans un passage auquel j'ai déjà fait allusion (§ I, n° 20), remarque que le séjour ancien du Nil est caractérisé par un sol spécial appelé le *ṭîn* الطين ou iblîz ابليز πήλος[1], et comme, ajoute-t-il, ce tîn s'étend jusqu'à Héliopolis ʿAïn Chams, il en conclut que le Nil passait dans cette région.

Je traduis en entier ce passage, parce qu'il soulève incidemment une autre question : «Si on y réfléchit, il apparaît que le grand Khalîdj, quand on commença de le creuser, débutait soit auprès de ʿAïn Chams soit vers le Nord, car la partie du sol qui est sur le bord du Khalîdj à l'Occident comme celle qui est à l'Orient entre ʿAin Chams et Maouradat al ḥoulafâ [2], hors de la ville de Fousṭâṭ Miṣr, est entièrement de *ṭîn iblîz*, et ce tîn n'existe que là où l'eau du Nil passe; d'où il est clair que l'eau du Nil était autrefois sur ce sol [3] ».

Al Mouḳaddasî dit que, de son temps, le barrage comme l'ouverture du Khalîdj se faisait à ʿAïn Chams. «Il y deux barrages (*sadd*) : l'un à ʿAïn Chams, c'est un canal qu'on barre avec des herbes et du sable avant la crue; quand l'eau arrive, elle est refoulée par le barrage, elle s'élève au-dessus du djarf (hauteur) au plus haut point de la Ḳaṣabat(?) et ainsi sont arrosés les villages tels que Bahtît, les deux Miniat et Choubrâ et Damanhoûr. C'est le barrage du Khalîdj amîr al mouminîn, et quand arrive la fête du Ṣalîb (arrêt de la crue) époque où se termine l'adoucissement du raisin, le Sultan sort vers ʿAïn

(1) Sur ce mot voir S. de Sacy, *Observations sur le nom des Pyramides* (*Mélanges*, p. 221 et *Abdellatif*, p. 3 et 8).

(2) Ce point était immédiatement au voisinage de la bouche du Khalîdj. (Ibn Doukmâk, I, 40, l. 20 et Makrîzî, *passim; cf. Mémoires de la Mission arch. franç.*, VI, 4me fasc., pl. III). Le nom de Foum el Khalîg subsiste encore et est donné à une station du chemin de fer du Caire à Hélouan.

(3) *Khiṭaṭ*, II, 133, l. 15. وعند التامل يظهر ان الخليج الكبير عند ابتدا حفره كان اوله اما عند مدينة عين شمس او من بحريها لاجل ان القطعة التى بجانب هذا الخليج من غربيه والقطعة التى هى بشرقيه فيما بين عين شمس وموردة الخلفا خارج مدينة فسطاط مصر جميعهما طين ابليز والطين المذكور لا يكون الا من حيث يمر ما النيل فتعين ان ما النيل كان فى القديم على هذه الارض.

Chams et ordonne d'ouvrir ce canal... quant à l'autre canal... il est à Sardoûs[1] ».

Al Moukaddasî écrivait vers 378[2]. Or, Nassiri Khosrau, qui voyageait en Égypte vers 439, assista à l'ouverture du canal et dit en propres termes : « Le Sultan monte à cheval pour assister en personne à la rupture de la digue du Khalîdj qui, ayant sa prise d'eau à Miṣr, passe par le Caire »[3]. Donc, dans l'intervalle, la prise d'eau avait été portée de ʿAïn Chams à Miṣr. Ce fut, apparemment, sous le khalife al Ḥâkim de 386 à 411, car Makrîzî nous apprend qu'on attribuait la création du Khalîdj à al Ḥâkim, d'où le nom de Khalîdj Ḥâkimî qu'il avait quelquefois[4]. Il combat cette opinion, mais on voit qu'il n'a pas absolument raison, et que le nom d'al Ḥâkimî méritait d'être donné au moins à la partie du canal comprise entre ʿAïn Chams et Miṣr.

Si le Khalîdj Amîr al Moûminin (nom qui fut donné, nous dit Makrîzî[5], parce que le khalife ʿOumar en ordonna la réfection) commençait au temps d'al Moukaddasî à ʿAïn Chams, il est vraisemblable d'admettre que c'est aussi là qu'il commençait au temps du khalife ʿOumar.

Cependant la chronique de Jean de Nikiou nous dit que les Musulmans firent creuser « le canal de Trajan qui était détruit depuis longtemps, afin de conduire l'eau depuis Babylone d'Égypte jusqu'à la Mer Rouge »[6]. D'autre part, nous savons par Ptolémée, que le canal de Trajan Τραιάνος ποταμός passait par Babylone[7].

Il me paraît probable que ce que Trajan a fait, c'est le recreusement du canal ancien de Nectanebo depuis Héliopolis ou un point plus au Nord (cf. l'opinion de Makrîzî), que cette partie comblée depuis, a été recreusée par l'ordre de ʿOumar; que, comblée encore, elle a été recreusée par al Ḥâkim, d'où ces noms successifs de canal de Trajan, canal du chef des croyants (ʿOumar), canal d'al Ḥâkim.

(1) سدان احدها بعين شمس ترعة تسد بالحلفا والتراب قبل زيادته فاذا اقبل الما رده السد على الجرف اعلى القصبة فيستى تلك الضياع مثل بهتيت والمنيتين وشبرو (*sic*) ودمنهور وهو سد خليج امير المومنين فاذا كان يوم عيد الصليب وقت انتها حلاوة العنب خرج السلطان الى عين شمس فامر بفتح هذه الترعة .... والترعة الاخرى .... في بسردوس. De Goeje, *Bibl. géogr.*, III, 206, l. 5.

(2) *Ibid*, IV, praefatio, p. VI.

(3) Trad. Schefer, p. 136 (*Sefer nameh, Publ. de l'École des langues orientales*, IIe série; vol. I).

(4) *Khitat*, II, 140, l. 3.

(5) *Ibid*, l. 2.

(6) Trad. Zotenberg, *Not. et ext. des mss.*, XXIV, 1re partie, p. 77.

(7) Livre IV, § 5.

Dans mon travail sur la topographie de Fosṭaṭ, je reviendrai sur cette histoire du Khalîdj, qui a déjà été traitée par plusieurs auteurs mais avec des documents insuffisants [1]. Je me contente ici de signaler ces comblements successifs du canal entre Babylone et Héliopolis, qui attestent la retrait continu du Nil vers l'Ouest et, par suite, le déplacement de la pointe du Delta.

Le Nil passait certainement, à une époque historique relativement récente au pied du Mouḳaṭṭam actuel, car, au dire de Maḳrîzî, en creusant un puits dans le cimetière de Ḳaràfat, près du tombeau de l'Imam Chafâʿî, on trouva la quille اسطام d'un vaisseau [2]. Il rappelle, à ce propos, l'opinion d'Aristote qui disait que l'Égypte avait été jadis toute entière dans la mer. Je crois, qu'il n'y a pas à remonter si loin, et que, si une pièce de bois a été retrouvée dans un état de conservation suffisant pour qu'on y reconnût une quille, il faut que les eaux aient quitté ce lieu depuis un temps peu éloigné. D'ailleurs, les traces de ce séjour du Nil sont indéniables, le lac appelé Birket el Fil qui apparaît très nettement sur le plan du Caire de 1798 est à une très petite distance du même point.

Maḳrîzî nous apprend encore que le Nil, au moment de la conquête arabe, passait le long de Ḳaṣr ach chamʿ et de la Mosquée de ʿAmrou et au pied de la région de Kabch [3]. Plus anciennement encore il devait couler plus à l'Est et j'ai des raisons de croire que la région du Babloun actuel formait une île. C'est dans cette île qu'était le temple dont il restait une statue tournée vers l'Est [4]. Or il est bien invraisemblable, en effet, que la statue tournât *primitivement* le dos au fleuve; c'est ce qui m'autorise à dire que quand le temple fut élevé, le fleuve coulait à l'Est. Depuis Daïr aṭ Ṭîn [5] jusqu'à Héliopolis le fleuve devait couler en ligne droite.

[1] Voir Langlès, *Not. et extr. des mss.*, VI, 318 et seq; Lepère, dans *Description de l'Égypte*, XI, p. 163, 352 et seq; Letronne, *Oeuvres choisies*, (édition Fagnan, *Égypte ancienne*, I) p. 327 et seq.

[2] *Khiṭaṭ*, II, p. 457, l. 1 (voir aussi p. 85, l. 18). Le mot اسطام que je ne trouve pas dans les dictionnaires est précisément défini ici par Maḳrîzî : «c'est la pièce de bois sur laquelle est construite le vaisseau وهو الخشبة التى تبنى عليها السفينة» c'est évidemment le grec *σταμίν* ou *σταμίς* sur lequel les dictionnaires grecs ne sont pas d'accord. (Cf. J. Vars, *L'art nautique dans l'antiquité*, p. 41).

[3] *Khiṭaṭ*, I, 343: chapitre du rivage du Nil. (La question des déplacements du Nil dans cette région et d'autres a déjà été traitée avec détails par Quatremère, *Mém. géogr.*, I, p. 73 et seq.

M. Ravaisse n'a pas indiqué ce plus ancien cours du Nil sur sa carte. Je le représente approximativement par un gros trait bleu.

[4] Voir plus haut, § II, p. 199, n° 13.

[5] Voir plus haut, § I, p. 175, n° 20.

Plus anciennement la masse rocheuse où est aujourd'hui la Mosquée d'Ibn Ṭoûloûn et le quartier d'al Kabch, d'une part; la hauteur de Babloun et la région appelée par Maḳrîzî ar Raṣad (l'Observatoire), d'autre part, devaient former deux îles.

La région comprise entre la première et le mont Moukaṭṭam s'appelait à l'époque arabe, nous l'avons vu, l'endroit où l'on coupe la pierre et devait répondre au Yâḳ des Arabes, au pays des Yakou du voyage de Sinouhit. Le nom de Moukaṭṭam lui-même semble signifier l'endroit coupé. Le Nil passait-il par cette brèche? Est-ce lui qui l'a faite? S'il n'y passait pas, le quartier d'al Kabch devait former dans le fleuve un promontoire très avancé comme on peut le voir sur la carte.

Depuis la conquête arabe jusqu'à nos jours, le Nil a continué dans toute cette région de se déplacer vers l'Ouest; les quartiers où se développe aujourd'hui la ville européenne, où sont élevés notre Institut et le nouveau Musée des Antiquités étaient, il y peu de siècles, recouverts par le Nil et plus anciennement situés sur la rive gauche.

Ces considérations un peu rapides, que j'aurai l'occasion de développer plus complètement ailleurs, suffiront, je crois, pour faire comprendre la possibilité des déplacements d'une rive à l'autre de Kherau (Hélouan) et de Kerkesoura (Choubrâ).

Le Caire, 15 Mars 1901.

APPENDICE.

La liste des évêques qui prirent part au Concile d'Éphèse nomme vers la fin un grand nombre de diocèses d'Égypte et de Libye, dans un certain désordre. Après Rhinocoroura est nommée Ptolémaïs de la Pentapole[1] puis des villes de Basse-Égypte mêlées à d'autres de la Haute-Égypte; après le siège de Kasios il y a un groupe de sept noms fort énigmatiques, sauf deux qui appartiennent à la Libye : Barka et Teuchira. Des noms qui suivent les cinq premiers sont de la Haute-Égypte; les autres, jusqu'à Panephysis, sont de la Basse-Égypte.

C'est ce groupe de sept évêchés que je voudrais étudier, parce que je soupçonne que quelques-uns appartiennent à la région qui a fait le sujet de cet article.

Je donne le tableau des évêchés d'après la double liste copte publiée par M. Bouriant[2] d'une part et la liste gréco-romaine publiée par Mansi[3].

LISTE COPTE.		LISTE GRÉCO-ROMAINE.	
ⲭⲁⲓⲱⲛ	ⲁⲭⲁⲓⲱⲛ	Achæorum	Ἀχαιῶν
ⲁⲁⲃⲓⲁ	ⲁⲁⲃⲓⲁ	Olbiæ	Ὀλϐίας (ou Οὐλϐίας)
ⲇⲩⲥⲑⲉⲱⲥ	ⲧⲁⲓⲥⲑⲉⲱⲥ	Dysthensi	Δυθέως
ⲃⲁⲣⲕⲏ	ⲑⲣⲁⲕⲏ	Barcæ	Βάρκης
ⲧⲁⲛⲭⲓⲣⲟⲥ	ⲧⲁⲭⲉⲓⲣⲓⲥ	Teuchirorum (ou Teucrorum)	Τουχείρων
ⲧⲁⲣⲛⲉⲱⲥ	ⲧⲁⲣⲛⲉⲱⲥ	Darnensi (ou Dardanorum)	Δάρνεως
ⲛ̄ⲥⲩⲙⲃⲟⲩⲗⲟⲥ			
ⲡⲧⲉⲙⲓⲁⲕⲏ	ⲥⲉⲡⲧⲓⲙⲓⲁⲕⲏ	Septimiacæ	Σεπτιμιακῆς

[1] M. Amélineau veut y voir Ptolémaïs de Syrie, Saint Jean d'Acre actuel et en conclut que ce siège dépendait du patriarchat d'Alexandrie (*Géogr.*, p. 387); mais la Pentapole est le nom bien connu de la province située à l'Occident de l'Égypte, l'ancienne Cyrénaïque. Je ne puis donc accepter cette opinion.

[2] *Mém. de la Mission archéologique française*, VIII, p. 70.

[3] *Sacrorum conciliorum collectio*, IV, col. 1127. Voir aussi VI, 874, etc. Les noms des évêques et de leur diocèses se retrouvent encore dans les listes de souscription aux différents actes. J'en utiliserai les variantes.

Le premier nom est certainement corrompu et il ne peut s'agir de l'Achaïe. Une liste de souscription donnée par Mansi (IV, col. 1220) porte Ἀρχαΐως. Je crois que la vraie leçon est Ἀραβίας. Ἀραβία est le nom donné par tous les auteurs grecs au nome dont la capitale était Φακοῦσα. La liste copte des évêchés nous donne : ⲁⲣⲁⲃⲓⲁ فاقوس[1]. La liste des anciennes provinces que Makrîzî, Ibn Doukmak et Kalkachandî nous ont transmises d'après al Koudâ'î mentionne طرابية *Tarâbîat*[2]. La variante Αρχαιως se rapproche le plus de la forme primitive, dont elle a gardé le même nombre de lettres, et n'en a altéré que trois.

Cette forme Ἀραβίας a entraîné le copiste à écrire le mot suivant Ὀλβίας dans lequel je propose de lire Αλβαν ou Ηλβαν répondant au copte ϩⲁⲗⲃⲁⲛ qui, nous l'avons vu, est Hélouan moderne حلوان. M. Amélineau nous a fait connaître un fragment de texte copte où il est parlé de « Pilihiu évêque d'Halouan ⲡⲓⲗⲓϩⲏⲩ ⲡⲉⲡⲓⲥⲕⲟⲡⲟⲥ ⲛϩⲁⲗⲟⲩⲁⲛ » au temps du patriarche Benjamin[3]. Olbia, située sur la Mer Noire, ne saurait être à sa place dans cette énumération, et en Égypte je ne vois guère de nom se rapprochant mieux du copte ⲁⲗⲃⲓⲁ que ϩⲁⲗⲃⲁⲛ.

Du troisième nom j'adopte comme la forme la moins corrompue, celle de la liste copte ⲧⲁⲩⲥⲑⲉⲱⲥ dans laquelle je considère le ⲁ comme fautif pour ⲗ confusion extrêmement fréquente. J'y vois donc le nom bien connu de ⲕⲗⲩⲥⲙⲁ القلزم des Arabes, où il devait y avoir un évêché, car Aboû Şâliḥ emploie l'expression كرسى القلزم[4]. La liste de souscription donnée par Mansi (VI, col. 1222) met la ville de Δύσθεως dans la Pentapole. Mais cette mention de la Pentapole est une glose marginale que je considère comme suspecte. Aucune ville d'un nom semblable ne paraît avoir existé dans la Pentapole. La *Notitia dignitatum* mentionne un poste militaire à Sosteos. Ce nom me paraît être le même que le ⲁⲩⲥⲑⲉⲱⲥ de la liste copte. Je lève ainsi une difficulté qu'Otto Seeck a très justement signalée dans son édition[5], en remarquant qu'il n'y a pas de mention d'un poste militaire sur la Mer Rouge, ce

[1] Man. 53 de la Bibl. nat., 172 r°; man. Crawford, 331 r°.

[2] Makrîzî, *Khiṭaṭ*, I, 73, l. 28; Ibn Doukmâk, *Égypte*, V, p. 42, l. 24; Kalkachandî (édit. Wüstenfeld, page 96; man., fol. 48 r°).

Dans une liste différente donnée par Makrîzî (*ibid.*, l. 4) il est dit que cette province comprend as-Sadîr, al Hâmat et Fâkoûs السدير والهامة وفاقوس.

[3] *Journal Asiatique*, 8me série, XII, p. 372.

[4] Trad. Evetts, p. 173 (Ms., f° 58 *b*.).

[5] *Notitia dignitatum*, p. 59, note 2.

qui est peu admissible. Klysma devait en avoir un, car Hiéroclès l'appelle Κλύσμα κάσῖρον. Son nom doit donc se retrouver dans la *Notitia*, et si mon hypothèse est exacte, c'est sous la forme corrompue de Sosteos qu'il se cache.

Je passe sur les quatrième et cinquième noms qui appartiennent sans conteste à la Libye et j'arrive au sixième qui présente des formes si variées.

En principe, je crois que la forme primitive doit se rapprocher de celle qui contient le plus de lettres, car il est peu admissible que les copistes en aient ajouté, et il est, au contraire, très vraisemblable qu'ils aient pu en sauter. C'est pourquoi je n'accepte pas comme primitive la forme δαρνεως. Mansi (IV, col. 2127, note 6) propose Δρανίεων μητρόπολις [1] qui est en Libye, mais il reconnaît lui-même l'existence d'une forme Δαρδανίτης dans d'autres documents, et les listes de souscription donnent très souvent en latin Dardaneorum. La liste de la col. 1222 met cette ville en Libye, mais le texte copte dit, ailleurs, que cette ville est en Égypte [2]. De plus l'adjonction ⲛ̄ⲥⲩⲙⲃⲟⲩⲗⲟⲥ n'est pas négligeable et elle me paraît difficile à expliquer par Libye.

La forme primitive devait, à mon avis, se rapprocher du copte ⲧⲁⲣ[ⲧⲁ]ⲛⲉⲱⲥ ⲛ̄ⲥⲩⲙⲃⲟⲩⲗⲟⲥ et je propose, comme conjecture un peu hardie peut-être ⲧⲁⲛⲧⲁⲛⲉⲱⲥ ⲛⲉⲙ ⲃⲁⲃⲩⲗⲱⲛ qui réunirait ainsi en un seul groupe les villes de Ṭendoûnyas [3] et de Babylone. Ce serait un équivalent du groupe ⲱⲛ ⲛⲉⲙ ⲃⲁⲃⲩⲗⲱⲛ dont nous avons déjà longuement parlé. Il est vrai que ⲛ̄ⲥⲩⲙⲃⲟⲩⲗⲟⲥ est bien éloigné de ⲛⲉⲙ ⲃⲁⲃⲩⲗⲱⲛ, mais il est évident que le copiste a été victime d'une sorte de suggestion, en écrivant ce mot grec συμβουλος (pour σύμβολος) qui ne peut rien avoir à faire ici. D'autre part, nous avons vu combien le mot ⲃⲁⲃⲩⲗⲱⲛ paraît déformé en plusieurs circonstances : ⲃⲁⲥⲟⲩⲗⲱⲛ, ⲧⲁⲃⲃⲩⲗⲱⲛ, etc.

Il est bien entendu que c'est là une pure hypothèse, car il est impossible de démêler avec certitude les formes primitives de mots si évidemment corrompus, mais j'explique ainsi, je crois, beaucoup mieux les variantes qu'en acceptant la ville de Δάρνις de Libye.

Pour le dernier nom, j'aurai à proposer une hypothèse plus hardie encore, car elle repose elle-même sur une autre hypothèse, et, par conséquent, je ne la soumets au lecteur que sous toutes réserves.

(1) Hiéroclès donne Δάρνις comme ville de Libye (*apud Constantin, Porphyrog.* édition de Bonn, III, 400).

(2) Bouriant, page 127, ⲛ̄ⲧⲁⲣⲛⲉⲟⲥ ⲉⲧⲏⲡ ⲉ̀ⲕⲏⲙⲉ.

(3) Cf. plus haut, pages 185 et seq.

La ville de Σεπτιμιακή est tout-à-fait inconnue. La liste de souscription y ajoute la mention de Libye [1], mais, malgré le principe que j'ai posé de considérer la forme la plus compliquée comme la plus voisine de la primitive, j'avoue que les mentions géographiques des textes grecs et latins me paraissent être sujettes à caution, puisque nous en avons déjà vu une contredite par le texte copte. L'itinéraire d'Antonin donne bien une ville de Septiminicia, dont le nom est presque identique, dans le voisinage de Carthage [2]. Mais Carthage n'est pas en Libye et, d'autre part, notre Septimiacé se trouvant comprise dans le milieu d'une énumération de villes égyptiennes, comme je l'ai déjà remarqué, ne peut être cherchée à une aussi grande distance de l'Égypte.

Je propose donc pour forme primitive du mot le latin *Septem vici* qui serait lui-même la traduction d'une forme grecque plus ancienne, perdue à l'époque du concile : ἑπτακῶμαι. Ce nom ἑπτακῶμαι est inconnu des auteurs, mais il apparaît sur des monnaies d'Adrien, comme si c'était une ville ou un nome. Tôchon d'Annecy considérait comme fausses les monnaies décrites par Zoega avec cette légende [3], mais M. J de Rougé les admet comme authentiques et propose, d'après M. Robiou, de voir dans la légende ЄΠΤΑΚѠΜ la transcription du nom égyptien Supt-Akhom du XXme nome de la Basse-Égypte [4]. Rien ne me paraît plus vraisemblable que cette transformation : ramenée à un type grec, la ville de Suptakhom est devenue ἑπτακῶμαι «les sept villages» ce que les Romains ont pu traduire par *Septem vici.* Le nome dont l'existence nous est attestée par les monnaies répond à cette région intermédiaire entre les nomes Arabique et Aphroditopolite dont j'ai déjà eu l'occasion de parler [5] et qui, suivant Strabon, s'appelle Phagroriopolis; suivant Pline, Arsinoïte et, plus tard, Héroonpolite; suivant Ptolémée, n'a pas de nom spécial. C'est la région située le long du canal du Nil à la Mer Rouge, qui disparaissait ou reparaissait suivant que le canal abandonné ou restauré la faisait dépérir ou revivre; de là cette variation des noms.

La ville de Saft el Henneh صفط الحنا doit certainement son nom au dieu

(1) Mansi, IV, col. 1221 : Λιβύης Σεπτιμιακῆς; IV, col. 1222; V, col. 615 et 714 : Libyæ Septimiacæ; IV, col. 1367 : Septimiacæ Libyæ; V, col. 590 : Σεμνύνης Λιβύης; V, col. 589 : Semnyæ Libyæ.

(2) Éd. Parthey, p. 21 et 22.

(3) *Médailles des nomes d'Égypte*, p. 43.

(4) *Monnaies des nomes de l'Égypte*, p. 40.

(5) Voir plus haut, page 200.

Sopet, comme l'a suggéré Brugsch. Le naos de Nectanebo qui y a été découvert le démontre surabondamment. Le nom de la capitale du XXme nome est Pi-Sopet, c'est le Pi-Saptu de l'inscription d'Assurbanipal [1]. Il est évident que le XXme nome, s'il répond au nome Arabia des auteurs grecs comprend également la région dont nous parlons, au moins pour la partie Nord. Pour former le nome Heptakom, Heroonpolis ou Phagroriopolis, suivant les cas, on prenait une partie du nome Arabia et une partie du nome Aphroditopolis, d'où le nom que lui donne Ptolémée *μεθορίοι Ἀραϐίας καὶ Ἀφροδιτοπόλεως*. Le nome grec d'*Ἀραϐία*, capitale *Φακοῦσα*, se trouvait formé par ce qui restait du XXme nome des listes égyptiennes, et il n'y a pas besoin de recourir à l'hypothèse de M. Naville que la ville grecque de *Φακοῦσα* est représentée, non par la ville moderne de Fâḳoûs, mais par Saft el Henneh [2].

Le nom de Septemvici me paraît être celui qu'on voit au Nord-Est de Babylonia sur la carte de Peutinger, sous la forme énigmatique de Stratonicidi [3]. Toutefois il y a là une déformation bien considérable et j'hésiterais fort à l'admettre si l'on pouvait proposer une lecture quelconque pour ce nom si inattendu. Le Stratonicidi placé à trente six milles de Babylonia répond assez à la position de Saft el Henneh, et, par suite, si je ne me trompe, à la capitale du nome *ἐπτακωμ*. Si cela est vrai, il ne manque plus que la certitude d'une traduction latine de *ἐπτακωμ(αι)* en Septemvici pour justifier mon identification de Septimiacæ avec un évêché égyptien de la Basse-Égypte.

La liste des évêchés coptes mentionne un certain nombre de noms que le rédacteur n'a pu identifier [4]. Quelques-uns de ces noms sont manifestement corrompus. Ainsi ⲉⲥⲭⲉⲧⲡⲁ répond à Scété (ⲥⲕⲏⲑⲓⲁ, *Schedia* du Concile de

[1] J. de Rougé, *Géogr. de la Basse-Égypte*, p. 139. A moins d'un kilomètre à l'Est est le village de Kafr el Komi كفر الكومى (v. Boinet, *Dict. géogr.*, et la Carte des Domaines; le nom manque dans l'Atlas de 1798). El Komi n'est-il pas l'élément égyptien *akhom* ou grec *κώμαι*?

[2] *Goshen and the shrine of Saft-el-Henneh*, p. 15. M. J. de Rougé (*loc. cit.*, p. 138) fait de sages réserves sur cette opinion de M. Naville.

[3] Jomard dans la carte annexée au t. XVIII, 3e partie, de la *Description de l'Égypte*, l'identifie à Belbeïs qui, en effet, n'est pas très éloigné. Il est à remarquer qu'il y voit également le *Vico Judæorum* de l'Itinéraire d'Antonin, que d'Anville identifie, de son côté, à Tell Yahoudieh moderne. Mais les distances données par l'Itinéraire (12 milles de Babylonia à Héliu, 22 milles de Heliu à Scenas Veteranorum, 12 milles de Scenas Veteranorum à Vico Judæorum) sont incompatibles avec la position de Tell Yahoudieh, trop voisin d'Héliopolis. Je crois donc que Jomard a raison; par suite je propose de voir dans l'élément *vico* un reste de la forme primitive Septemvici.

[4] Amélineau, *Géogr.*, p. 47, 572 et 576.

Nicée[1]); les deux noms de ⲛⲉⲛⲙⲁⲥ et ⲭⲓⲟⲩⲛⲟⲩ répondent sûrement à un seul : ⲡⲉⲛⲧⲁⲥⲭⲟⲓⲛⲟⲩ[2]; ⲁⲗⲫⲟⲕⲣⲁⲛⲱⲛ emprunté à la liste copte des évêques ayant assisté au Concile de Nicée est, comme l'a suggéré déjà Lenormant, le résultat d'une bizarre méprise[3]. Cela m'autorise à chercher parmi ces noms un équivalent plus ou moins déformé du ⲥⲉⲡⲧⲓⲙⲓⲁⲕⲏ copte et je serais fort tenté de l'y trouver dans ⲁⲛⲧⲉⲩⲙⲓⲕⲣⲁⲥ.

On pourra trouver étranges de telles déformations, mais je ferai remarquer que la variante Σεμνύνης est une preuve du degré de la corruption que ce mot a subie. Cela s'explique par le caractère éphémère de ce siège épiscopal.

Je me résume en donnant le tableau des principales variantes.

Ancien égyptien : [hiéroglyphes] Pi-Sept-Akhom.

1re forme grecque : ἑπτακώμ(αι)		Arabe : صنفا (الحنا) (كفر) الـكوى

Latin : *Septemvici* (traduction du grec ἑπτακώμαι).

Latin : Stratonicidi Vico (Indœorum).	Grec : Σεπτιμιακή Σεμνύνη	Copte : ⲥⲉⲡⲧⲓⲙⲓⲁⲕⲏ ⲁⲛⲧⲉⲩⲙⲓⲕⲣⲁ

(1) La forme copte est ϣⲓⲏⲧ, d'où les Latins ont fait *Scythiaca regio*, les Grecs Σκιάθις etc. Les traducteurs coptes du Concile de Nicée n'ont pas reconnu le mot de leur propre langue sous ce travestissement. M. Améliseau (*Géogr.*, p. 172) n'a pu identifier ⲉⲥⲭⲉⲧⲓⲁ.

(2) Sur cette ville voir d'Anville, p. 10 et 98. M. Amélineau n'a pu expliquer ⲛⲉⲛⲙⲁⲥ (*Géogr.*, p. 274) et n'a pas consacré d'article à ⲭⲓⲟⲩⲛⲟⲩ.

(3) *Fragmenta versionis copticæ... de primo concilio œcumenico Nicæno*, p. 26, note : cf. *Mémoire sur les fragments du concile de Nicée*, p. 60. M. Amélineau (*Géogr.*, p. 46) paraît ignorer cette remarque de Lenormant. Je crois avec ce dernier que ⲁⲗⲫⲟⲕⲣⲁⲛⲱⲛ est le nom de l'évêque de Naucratis et non d'un diocèse. Mais il ne me paraît pas avoir suffisamment expliqué l'erreur. Voici ce que je suppose. Il y avait dans le texte copte primitif une glose marginale ainsi conçue : « (on lit) Arpocrator ou Alphocranon ⲁⲣⲡⲟⲕⲣⲁⲧⲱⲣ ϫⲛ ⲁⲗⲫⲟⲕⲣⲁⲛⲱⲛ » En effet, le nom de l'évêque de Naucratis est écrit tantôt Arpocrator, tantôt Alphocranon. ϫⲛ « ou » ayant été lu ϩⲛ « de », la glose a été prise pour la mention d'un nouvel évêque et d'un nouveau diocèse et mêlée ensuite au texte.

ADDITIONS ET CORRECTIONS.

P. 145, l. 19, *au lieu de :* ⲃⲁⲃⲩⲗⲱⲛ; *lire:* ⲃⲁⲃⲩⲗⲱⲛ.

P. 153, milieu. M. O. von Lemm (*Kleine koptische studien*, X-XX, p. 61) croit que ⲡⲉⲧⲫⲣⲏ est une méprise de l'auteur copte qui a confondu le nom du prêtre d'Héliopolis ⲡⲉⲧⲉⲫⲣⲏ (*Genèse*, XLI, 45) avec celui de la ville elle-même.

P. 155, l. ult., *au lieu de :* ⲥⲉⲣ; *lire:* ⲥⲉⲩⲉ.

P. 163, note 1. Makrîzî parle également de cette église et du séjour de Jésus dans la grotte (*Khiṭaṭ*, I, p. 231, l. 17; trad. Bouriant, p. 681).

P. 168, note 1. Au moment où commençait l'impression de mon article, j'avais sous les yeux un exemplaire de la traduction d'Aboû Ṣâliḥ sans le texte, c'est ce qui explique que j'ai dû recourir à la complaisance de M. Salmon pour copier le texte sur le manuscrit de Paris. Plus tard, j'ai pu consulter un autre exemplaire où, à la traduction, est joint le texte.

P. 169, l. 1. Le mot شنودة doit être échangé avec le mot خوخة de la ligne 2.

P. 175, note 1, *au lieu de:* الخظا; *lire:* الخط.

P. 179, note 4, *au lieu de:* شيراج et شيراج; *lire:* شيرج et شيراج.

P. 182, note 2. Le passage de Renan, auquel je fais allusion, se trouve dans l'*Histoire du peuple d'Israël*, I, p. 67. «Babylone, depuis des siècles, était un phare plus brillant encore que l'Égypte, au milieu d'une profonde nuit».

P. 189, note 1, *au lieu de:* 926; *lire :* 296.

P. 191, l. antepen, *au lieu de:* ⲙⲓⲥⲧⲣⲁⲙ; *lire:* ⲛⲓⲥⲧⲣⲁⲙ.

P. 196, note 4. Le nom de Makadoûnîat rappelle la légende de ce fils d'Osiris, appelé Macédon par Diodore de Sicile et qui donna son nom à la Macédoine grecque (I, 18 et 20). Ce fils d'Osiris est évidemment un Horus dont le titre ou l'épithète honorifique présentait quelque analogie avec le nom de Μακεδών, et a été adopté avec empressement par les Grecs, comme les noms de Canope, de Ménélas, de Troie, etc. Or le titre de l'Horus, dieu du nome d'Héliopolis est *m-akhu-Tum*, d'où peuvent provenir Μακεδών, مقدونية, مقطم. مقيطم, etc.

P. 205, l. 3, *au lieu de :* [hieroglyph]; *lire :* [hieroglyph].

P. 217, note 4. Κλυσμα est mentionné comme évêché dans la liste donnée par Parthey à la fin de son dictionnaire.

P. 219, milieu. M. Chassinat me fait remarquer que la lecture Supt-Akhom proposée par M. Robiou et acceptée par M. J. de Rougé n'est pas admissible. Dans le nom [hieroglyph] [hieroglyph], le second signe n'est qu'un déterminatif et, suivant un principe élémentaire de l'égyptologie, ne doit pas être prononcé. Il faut donc abandonner cette étymologie du grec επ7αχωμ.

Mais, comme je ne l'avais énoncée que sur la foi de MM. Robiou et J. de Rougé, et que, d'ailleurs, elle est indépendante de l'hypothèse que j'ai faite d'une traduction de επ7αχωμ (αι) en Septemvici, les considérations que j'ai développées restent entières.

P. 221, note 2. Πεντασχοινον est dans la liste des évêchés du dictionnaire de Parthey.

INDEX.

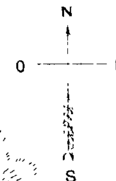
NOTA. Les astérisques indiquent les titres de paragraphes.

PLAINE
DE
FOUSTÂT MISR

Les noms postérieurs à la fondation de Misr el Kâhirah sont écrits entre parenthèses.

N
O E
S

Ruines d'Héliopolis
Obélisque
AIN-CHEMS ou EL-MATARIYEH
Route de Syrie
des terres cultivées
DAMANHOÛR
CHOUBRÂ
MINÎET ES-SIRADJ
Limite du Désert
Canal du Prince des Croyants
Rive Est du Nil avant la conquête Arabe
Canton d'El Ba'al
Mosquée de Tabr el-Ikhchîdi
Déplacement du Nil après la conquête Arabe
BOÛLÂK
FL.
MINÎET EL-ASBAGH
(Canton de la Timbalière)
Oumm Douseïn
Couvent des Ossements
Jardin de Kâfoûr
Kouseir ech Chaûk



El Djabal el Ahmar ou Yahmoum
Île de Boûlak formée au 18e Siècle
(Étang de Beth el Bakarah)
Étang de l'Éléphant
NIL
Île de Raudah
DÉSERT
Mokattam
DJÎZEH
Kasr ech Cham (Empl.t de Babylone)
Birket el-Habach
Chaîne du
Mosquée d'Âçar en Nabi
DEÏR AT-TÎN
EL-BASÂTÎN
DEÏR EL-ADOUYEH
TOURAH
Montagne de Tourah
El Masarah
Deir el Frian (Chahran)
HELOUAN moderne
HÉLOUÂN
Abousir
Badrechin
Ruines de Memphis
Sakkarah

LÉGENDE

LIMITES DU CAIRE

------------ sous les Khalifes Fatimites
———— „ Sultans Mamlouks
------------ Itinéraire de PIANKHI

LITH DALMET & MOURAFETI' LE CAIRE

UNE

TOMBE INVIOLÉE DE LA XVIIIE DYNASTIE

DÉCOUVERTE

AUX ENVIRONS DE MÉDINET EL-GORAB

DANS LE FAYOÛM

PAR

M. ÉMILE CHASSINAT.

Dans le courant du mois de mai 1900, je fus informé qu'une trouvaille d'objets antiques des plus remarquables venait d'être faite dans le Fayoûm. Il s'agissait, disait-on, de cinq statuettes de femmes, en bois, dont la plus grande pouvait mesurer o m. 60 cent. de haut. Une récente affaire, encore mal éclaircie, d'exploitation clandestine d'une butte renfermant un dépôt de papyrus de la XIIe dynastie, qui avait failli tourner fort mal pour ses auteurs, avait rendu les habitants de la région fort soupçonneux à l'égard des Européens, qu'ils prenaient volontiers pour des émissaires du Service des antiquités chargés de les surprendre en flagrant délit de trafic illicite; aussi les antiquités étaient-elles soigneusement tenues à l'abri d'une enquête indiscrète, et fallait-il montrer patte blanche pour être admis — non à les admirer, mais à en débattre le prix. Un marchand du Caire, qui avait été prévenu en même temps que moi de l'aubaine survenue aux fellahs, très expérimenté pour ces sortes de transactions, avait envoyé immédiatement sur les lieux, un de ses agents, en vue de leur acquisition. Le marché fut conclu, et les statuettes furent apportées au Caire. De là, elles passèrent immédiatement à Paris, où leur propriétaire les confia à un courtier arménien, pourvoyeur ordinaire de plusieurs musées d'Europe. Celui-ci les offrit au Musée de Berlin, pour la somme de 75.000 francs — en pure perte, cela se conçoit. Après avoir vainement fait appel à la générosité de plusieurs amateurs de Londres, il se rabatit sur le Louvre, où il ne fut pas plus heureux, par suite de ses prétentions vraiment hors de raison — bien qu'il affirmât alors, pour donner sans doute, à son jugement, une importance plus

grande aux objets proposés, qu'ils provenaient de la grande nécropole thébaine, d'où il venait d'aller les quérir [1].

Mis en éveil par cette importante trouvaille qui révélait, dans une contrée constamment exploitée par les fouilleurs, mais qui, jusqu'alors n'avait rien fourni d'approchant, la présence de sépultures fort riches et pourvues abondamment de documents archéologiques particulièrement intéressants; pressentant en outre que, suivant leur coutume habituelle, les Arabes n'avaient vraisemblablement fait connaître qu'une partie seulement du produit de leurs fouilles, je m'appliquai à recueillir tous les renseignements qui pouvaient avoir trait à cette affaire, afin de reconstituer, dans la mesure du possible, l'ensemble de la découverte. Je ne tardai pas, du reste, à voir mes suppositions confirmées en ce qui concernait la division des objets en plusieurs lots. Un marchand me montra, à peu de temps de là, un fragment de statuette en bois d'une exécution parfaite, représentant une fillette, qui, par sa facture délicate, rappelait les meilleures d'entre les figurines de la XVIIIe dynastie conservées à Paris et à Turin; il ne fit aucune difficulté pour reconnaître que ce débris avait été trouvé dans la même tombe que les autres statuettes. Puis, quatre mois après, ce fut le tour d'un *oushebti* de femme, malheureusement à demi rongé par les vers, auquel on attribuait la même origine. Il portait encore, par bonheur, le nom de la dame , qui se lisait gravé au milieu des formules du Chapitre VII du *Livre des morts :*

Enfin, en même temps qu'on me fournissait quelques détails relatifs à la position même de la sépulture d'où on les avait extraits, j'eus connaissance de l'existence d'une dernière série d'objets formant le complément de la trouvaille, qui se composait presque uniquement d'ustensiles de toilette : miroir, épingles en bois, boîtes à fard et à onguents, étuis à *stibium*, etc., dont quelques-uns

[1] Depuis l'interruption des pourparlers engagés entre la Direction des Musées nationaux et ce marchand, deux des statues sont entrées dans une collection privée de Paris.

portaient les cartouches d'Amenothès III, , de sa femme Tii, et de leur fils Amenothès IV, . Cette partie du mobilier funéraire de se trouve maintenant en la possession de M. Constantin Sinadino, d'Alexandrie, qui, avec sa bonne grâce habituelle, a bien voulu me la confier et m'autoriser à la publier. Je suis heureux de lui en témoigner ici toute ma gratitude.

La trouvaille fut faite, paraît-il, dans les environs de Médinet el-Gorab, où les paysans mirent au jour un puits inviolé, dont la chambre funéraire leur fournit le riche butin dont on verra plus loin le relevé complet. Les reproductions que donnent les trois planches jointes à cette notice, permettent de se faire une idée de son importance. La découverte similaire, faite en novembre 1900 par M. Daninos pacha, à Haouârah el-Gurob[1], autorise à penser que les renseignements qui m'ont été donnés sont exacts.

Voici, tel que j'ai pu l'établir, le catalogue des antiquités provenant de la chambre funéraire de Touti:

1. Statuette de femme (pl. I, 1);
2. Statuette de femme (pl. I, 2);
3. Statuette de femme (pl. I, 3);
4. Statuette de femme (pl. II, 1);
5. Statuette de jeune fille nue (pl. II, 2);
6. Fragment de statuette de jeune fille nue;
7. Miroir (collection C. Sinadino);
8. Poignard (pl. II, 3; coll. C. Sinadino);
9. Cuiller à parfum en forme de gazelle couchée (coll. C. Sinadino);
10. Boîte à onguent de forme cylindrique (pl. II, 5; coll. C. Sinadino);
11. Boîte à onguent de forme circulaire (pl. II, 4 *a-b*; coll. C. Sinadino);
12. Boîte à onguent circulaire, à oreillettes en forme de tête de femme (pl. III; 1, 2, 3, coll. C. Sinadino);
13. Vase en albâtre;

14-19. Six épingles à cheveux en bois (coll. C. Sinadino);

20-25. Six étuis à kohol, en roseau (coll. C. Sinadino);

[1] J. E. Quibell, *A tomb at Hawaret el Gurob*, dans les *Annales du Service des Antiquités*, t. II, p. 141.

26. Œil en porcelaine émaillée bleu;

27. *Oushebti* en bois.

Ces documents, réunis à ceux que les fouilles de M. Daninos ont fait entrer au Musée de Gizéh, et auxquelles je faisais allusion précédemment, nous obligent à revenir d'une idée préconçue, qu'on trouve enregistrée un peu partout, dans les ouvrages traitant de l'art égyptien. On admet généralement, et cela presque sans restrictions, que les statuettes et les menus ustensiles à l'usage de la toilette féminine, du style de ceux qui nous occupent ici, sortent des nécropoles thébaines de la XVIIIe-XXe dynasties et sont de fabrication locale [1]. Cette opinion, fort mal fondée, ainsi qu'il est permis d'en juger maintenant, n'a d'autre base que les rapports, erronés à dessein, des marchands et surtout ce fait que la plupart des sculptures sur bois de ce type qui font partie des grandes collections européennes ont été surtout recueillies par des fouilleurs dont le champ d'exploration était particulièrement limité aux grands cimetières de Thèbes. Elle disparaît sans difficulté devant les trouvailles récentes. Il est moins facile, toutefois, de se montrer aussi affirmatif en ce qui concerne l'origine et le centre de production des artisans, qui se livraient à la délicate industrie qui a fait éclore ces charmants bibelots. Rien, dans la forme et dans la décoration de ceux qui sont sortis de la tombe de Touti n'est de nature à nous renseigner. Je ne pense pas, néanmoins, qu'ils sortent d'un atelier du Fayoum, pas plus que des mains d'un ouvrier de Thèbes. Il est plus probable, mais ceci n'est qu'une hypothèse que je propose sans pourtant trop insister, qu'ils sont l'œuvre d'un sculpteur faisant partie de ces ateliers qui furent ouverts à Tell el-Amarna, lorsque Khouniatonou fonda cette ville pour y installer le siège de la puissance pharaonique, et qui ont produit ces œuvres curieuses et pleines d'originalité dans leur forme singulière, dont on retrouve précisément l'influence flagrante dans l'une des figurines (pl. II, fig. 2).

Les statues présentent entre elles un air de parenté assez prononcé, mais il est toutefois hors de doute qu'elles reproduisent les traits de personnes différentes; je n'ai pas pu, malheureusement, prendre copie des inscriptions qui ornent les socles, ce qui m'eût permis d'être plus affirmatif encore. Elles ont, comme caractère commun, une lourdeur de formes inconnue chez les délicates

[1] Perrot et Chipiez, *Histoire de l'art dans l'antiquité*, t. I, p. 844 et seq.

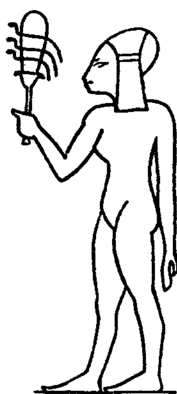
figurines de Touï, de Naï, du Louvre, de Nahaï, du musée de Berlin, et de tant d'autres du musée de Turin, ce qui les distingue bien nettement des productions de l'industrie thébaine. Deux d'entre elles (pl. I, 1-2), toutefois, — peut-être trois, — ont été exécutées d'après le même original. Leur face, également plate et large, montre les mêmes yeux largement ouverts et un peu bestiaux, le même nez retroussé aux narines épatées, la même bouche aux lèvres lippues, qui accusent la présence du sang nègre dans les veines de la dame portraicturée. Leur costume est presque identique : un jupon collant, serré à la taille par une ceinture à trois plis, qui tombe jusqu'aux chevilles, sans autre ornement qu'une bordure très simple et une frange qui descend du haut en bas, simulée par des entailles faites dans le bois et remplies d'une matière colorée. L'épaule gauche se dissimule sous un mantelet d'étoffe plissée; le bras et le sein droits sont à nu. Le cou se dissimule sous un quadruple rang de perles, dont le fil inférieur se termine par trois pendeloques en forme de poires. La tête, comme d'habitude, disparaît presque toute entière sous une volumineuse perruque formées de fines cadenettes séparées sur le front. La main gauche, qui ramène sur la poitrine une des extrémités du mantelet, tenait, en outre, une fleur ou un objet dont il ne reste plus trace. De ces deux statuettes, l'une est en fort mauvais état dans sa partie supérieure : la perruque a disparu, la poitrine et tous les ornements qui la décoraient ont perdu leur forme première. Le nettoyage indiscret que lui ont fait subir les Arabes, qui ont raclé le bois attaqué par les vers jusqu'à ce qu'ils en eussent rencontré la partie saine, lui a causé un dommage irréparable (pl. I, fig. 2).

La troisième statuette, reproduite sur la même planche que les précédentes, est d'un aspect moins original : elle montre la morte dans son grand costume d'apparat, telle qu'elle devait se présenter dans l'autre monde à la divinité infernale chargée de l'accueillir. C'est la figure banale qu'on trouve dessinée à profusion sur les cercueils et les papyrus thébains. Un détail, cependant, doit être signalé. La perruque supporte le « cône funéraire » qui figure très rarement, à ma connaissance, sur la tête des statues trouvées dans les tombes, et ne se voit régulièrement que dans les bas-reliefs.

La figure suivante (pl. II, fig. 1) offre un intérêt plus complet. C'est une femme d'un âge déjà mûr. Par une savante coquetterie, que son costume dévoile, elle cherche à regagner l'attrait que l'âge lui a fait perdre. Pour poser

devant l'artiste, la dame a revêtu ses plus beaux atours : le ventre et les jambes se modèlent avec une vérité indiscrète, dans un relief prononcé, sous une jupe d'étoffe souple à gros plis, qui, dans la réalité, était transparente; une mantille de même tissu, croisée pudiquement sur le buste, enveloppe une poitrine un peu lourde et affaissée. La traditionnelle perruque encombrante encadre son visage plat. Le nez, la bouche et les yeux sont dessinés avec l'exagération qu'on remarque dans les deux premières statues précédemment décrites; ses yeux, toutefois, sont obliques, ce qui lui donne une physionomie différente.

La dernière statuette est, sans nul doute, la plus intéressante de la série (pl. II, fig. 2). Elle offre toutes les caractéristiques du style qui fut mis à la mode par Aménothès IV, et dont la conception part d'un principe qui nous échappe encore. Elle n'aurait pas été datée par les autres objets inscrits trouvés avec elle, qu'il nous eût été facile de lui assigner, sans la moindre hésitation, la place qu'elle doit occuper parmi les œuvres des diverses écoles artistiques qui se sont succédées pendant la XVIIIe dynastie. Elle représente une jeune femme complètement nue, dont les formes disproportionnées suivant une convention en honneur, sous Khouniatonou, rappellent, dans leurs moindres détails, les figures sculptées sur les parois des tombes de Tell el-Amarna. L'illusion est complète : même exagération dans la proéminence du ventre et dans la rondeur des cuisses, que terminent des jambes grêles aux mollets à peine accusés; même poitrine aux seins pointus, saillant hardiment et plantés bas. L'agencement de sa coiffure, composée d'une calotte sphérique de petites boucles imbriquées qui recouvre les oreilles, et d'une frange de nattilles, liée au sommet par un large ruban, qui retombe sur l'épaule droite qu'elle recouvre en partie, est celle qu'affectionnaient les jeunes princesses filles d'Aménothès IV. Le geste, enfin, qui diffère de celui des quatre autres figurines, fait penser au portrait d'une des filles de Khoniatonou, la princesse , de la tombe de (fig. 1). Alors qu'elle était encore intacte, notre statuette tenait sans doute en main un sistre.


Fig. 1.

Les objets de toilette, dont la morte avait été munie par ceux qui avaient pris soin d'assurer son bien-être dans l'autre monde, sont, pour quelques-uns,

d'un intérêt égal à celui des statues. A côté des tubes en roseau contenant le « vrai *stibium* trois fois bon » ([hieroglyphs]) (fig. 2), des aiguilles à fard, en bois, agréablement ornées (fig. 3), des boîtes à onguents incisées (pl. II, fig. 4 *a*, 4 *b* et 5), de formes diverses, et d'une très belle cuiller à parfum en forme de biche couchée, les pattes liées, prête pour le sacrifice (fig. 4), se trouvait une superbe boîte à fard, dont le couvercle manque, malheureusement (pl. III, fig. 1-3). C'est, à mon sens, la pièce la plus curieuse de la trouvaille avec la figurine que je viens de décrire.

Elle affecte la forme, très commune sous la XVIII[e] dynastie, d'une coupelle ornée de deux oreillettes. Rien ne la distinguerait de celles qu'on remarque dans presque toutes les collections, si les sculptures qui la décorent n'attiraient l'attention par leur singularité et par leur conception qui semble, au premier abord, étrangère à l'Égypte et empruntée aux arts d'Asie. Le motif principal de cette décoration, qui se répète deux fois dans le champ compris entre les oreillettes, est formé de deux quadrupèdes ailés à tête humaine, coiffés d'un *klaft* et portant l'uræus au front, affrontés et faisant face à un ornement qui rappelle la palmette des monuments découverts dans la vallée du Tigre et de l'Euphrate [(1)]. L'emploi de cette palmette était répandu en Égypte sous la XVIII[e] dynastie. On trouve en très grand nombre dans les *koms* de Tell el-Amarna, en porcelaine émaillée bleu turquin [(2)]. Ce groupement, que les peintres et les sculpteurs ont rendu classique en Babylonie et en Assyrie, et quelques autres détails d'une origine indéniable, accusent une influence asiatique qui se rencontre rarement à un degré aussi prononcé dans les produits de la toreutique égyptienne.



Fig. 2.

MM. Perrot et Chipiez, dans leur *Hist. de l'art dans l'antiquité*, ont signalé plusieurs objets, principalement en ivoire [(3)], trouvés en Assyrie, et conservés au British

(1) C'est une variante du motif décoratif très répandu en Assyrie des deux taureaux ou des deux bouquetins affrontés devant une palmette. LAYARD, *Monuments of Niniveh*, 1[re] série, pl. XLIII. Cf. PERROT ET CHIPIEZ, *Histoire de l'art dans l'antiquité*, II, p. 321-323.

(2) FL. PETRIE, *Tell el-Amarna*, pl. XVIII, n[os] 377, 385, etc. Elle est aussi gravée sur des scarabées, *loc. cit.*, pl. XVI, n° 197 et seq.

(3) PERROT ET CHIPIEZ, *op. cit.*, II, p. 533, fig. 247; p. 534, fig. 248; p. 535, fig. 249.

Museum, d'un style analogue à celui qui nous occupe, où la technique égyptienne se révèle par la forme et l'habileté professionnelle, bien que le sujet soit toujours traité avec le but bien évident de satisfaire un goût différent de celui des Égyptiens. L'un d'eux, une plaquette d'ivoire [1], reproduit fidèlement, trait pour trait, les quadrupèdes androcéphales et ailés de la boîte à parfum. Un détail, cependant, a été omis dans l'ivoire : l'animal représenté sur la boîte de la collection de M. Sinadino a les reins ceints d'un lien noué sur le côté et qui paraît être mis là pour fixer la housse qui lui recouvre le dos. Or, ce lien se retrouve sur une sculpture publiée par Layard [2], où deux griffons se précipitent sur un bouquetin dont ils veulent faire leur proie; dans les deux cas, il présente les mêmes particularités; il est donc hors de doute que le praticien qui a sculpté le bois trouvé dans la tombe de Touti a eu sous les yeux un dessin assyrien qu'il a reproduit scrupuleusement. Cette ceinture, qui ne figure jamais sur les monuments égyptiens, est très fréquente au contraire, en Assyrie. On la voit constamment autour du corps des griffons et des taureaux ailés à tête humaine [3]. S'il me fallait renforcer par un nouvel argument ceux que je viens d'exposer, et qui dénoncent une influence asiatique prononcée, j'ajouterais que les quadrupèdes ailés ont été surtout créés et employés dans la décoration par les artistes assyriens et qu'ils sont d'une occurence plutôt rare en Égypte.


Fig. 3.

La tête qui orne les deux oreillettes, dont l'une servait de support au pivot sur lequel le couvercle de la boîte roulait, présente elle-même, bien que visiblement égyptienne, des caractéristiques assez curieuses. C'est une tête imberbe, coiffée de la couffiéh et de l'uræus, semblable à celle des sphinx ailés décrits plus haut. Les yeux, grands ouverts, sont taillés dans un fragment d'os

(1) Perrot et Chipiez, *op. cit.*, II, p. 534, fig. 248.

(2) Layard, *op. cit.*, pl. XLVI. Cf. Perrot et Chipiez, *op. cit.*, II, p. 583, fig. 280.

(3) Voir Perrot et Chipiez, *op. cit.*, II, p. 619, fig. 6; p. 772, fig. 444; p. 774, fig. 446 et 447, d'après Layard, *op. cit.*, pl. VI, XLIII, XLVIII.

portant au centre une pupille d'ébène. Mais les pans de la coufliéh, au lieu de tomber carrément le long des joues, comme d'ordinaire, se terminent, comme il est facile de le voir sur la planche, par une volute qui rappelle la coiffure de certaines Hathors. L'uræus a pris, elle aussi, une forme ornementale inusitée. Enfin, le fond de la boîte, ordinairement nu, est incisé d'un cercle de lignes brisées enveloppant une sorte de rosace à seize pétales; sur la partie supérieure, entourant le méplat sur lequel la face interne du couvercle — qui a disparu — reposait, on a gravé une bordure de godrons et de méandres.

La présence d'un objet de cette nature dans un tombeau égyptien soulève

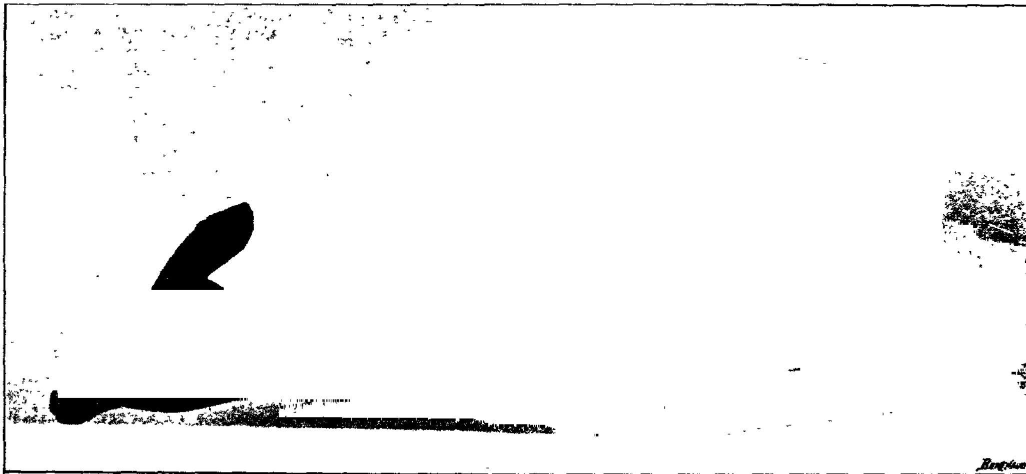


Fig. 4.

plus d'un problème. Je n'entreprendrai pas de les résoudre ici; je me contenterai d'en poser les points principaux, laissant à d'autres le soin de conclure.

On a dit, pour expliquer la présence dans les ruines des palais assyriens des ivoires du type de la coupelle à onguent de Touti, dont je me suis servi comme points de comparaison, et où la main égyptienne se révèle complètement, qu'ils étaient d'origine étrangère et avaient peut-être été fabriqués en Égypte ou en Phénicie, d'après des modèles égyptiens [1]. Il me paraît maintenant indubitable qu'ils ont été exécutés en Égypte, à une époque qu'il serait facile

[1] Perrot et Chipiez, *op. cit.*, II, p. 534.

de préciser. La Phénicie, que l'on met toujours en cause, lorsqu'il s'agit d'attribuer une origine à des produits de l'industrie orientale dont l'origine est peu distincte, doit être, je pense, ici comme dans d'autres très nombreux cas, mise hors de jeu. Si elle a parfois servi d'intermédiaire entre des peuples éloignés les uns des autres, elle n'a pas eu, comme on le suppose à tort, d'initiative propre dans la production des marchandises qu'elle répandait un peu partout. Son développement artistique fut presque toujours nul ou fut, tout au moins, entravé par les préoccupations commerciales qui l'occupaient tout entière. Même dans la verrerie, où on se plait à lui attribuer le premier rang, elle fut tributaire de l'Égypte, comme il est facile de s'en rendre compte par les dernières découvertes faites à Biban el-Molouk [1]. La trouvaille de la tombe de Touti, à Médinet el-Gorab, permet d'admettre qu'il en fut de même pour le reste. Quoi qu'il en soit, il est facile de comprendre que les relations très suivies entretenues sous la XVIIIe dynastie entre les pharaons d'Égypte et les puissants potentats d'Assyrie eurent leur contre-coup obligé dans la vie intime des deux grands empires. Il est probable que l'Assyrie, goûtant l'exotisme des choses qu'elle tenait de l'Égypte, et dont le charme venait de lui être révélé, demanda aux artisans de sa nouvelle amie de satisfaire son caprice, et ceux-ci, — n'en est-il pas de même dans les temps modernes? — heureux de trouver un nouveau et riche débouché aux mille bibelots d'un luxe raffiné dont leur pays était le grand marché, combinèrent les éléments que l'art décoratif des deux pays mettait à leur disposition. Je ne verrai donc pas, comme on a coutume de le faire, dans ces quelques objets que le hasard a épargnés, des vestiges d'une influence étrangère pénétrante et durable, capable de bouleverser et de transformer les règles établies depuis des siècles, mais bien les témoins d'une de ces fantaisies fugitives que la mode crée et qu'elle brise le lendemain sans espoir de retour.

Bawit, le 27 mars 1902.

E. Chassinat.

[1] De nombreux et très curieux spécimens de verrerie égyptienne ont été découverts par M. Loret, en 1899, dans le tombeau d'Amenothès II, à Biban el-Molouk. Ils viennent d'être catalogués par M. Daressy.

LE NOM DE LIEU BABÎDJ

DANS LA GÉOGRAPHIE ÉGYPTIENNE

PAR

M. GEORGES SALMON.

Dans notre *Répertoire géographique de la province du Fayyoûm*, nous avons indiqué cinq localités du nom de Babîdj[1], ببيج, conformément aux données d'An-Nâboulsî et de Yâkoût (I, p. 487).

Ce sont : ببيج اندير (p. 68) Babîdj Andîr
ببيج انشو (p. 57) Babîdj Anchoû
ببيج انقاش (p. 59) Babîdj Ankâch
ببيج غيلان (p. 40) Babîdj Gaîlân
ببيج فرح (p. 64) Babîdj Faraḥ

Nous avons assimilé la première à Aboû Gandir, كندر ou جندير, la deuxième à Aboû Ganchoû, ابو جنشو, la troisième à Aboû Dankâch, دنقاش ou دنجاش, la dernière à ججيج, Beguig, de la *Description de l'Égypte*, Abguig, اججيج, du *Dictionnaire géographique* de Boinet-bey.

Ces assimilations sont données déjà par M. Ahmed Zéki.

M. Casanova ayant appelé notre attention sur les transformations subies par le nom ببيج, nous avons été amené à en rechercher les étapes successives. Il est évident que les causes qui ont fait, de Babîdj Andîr, Aboû Djandîr, ne sont pas perceptibles.

Nous dirons en premier lieu que le nom de ببيج, Babîdj, est assez fréquent en Égypte. En citant dans l'ordre chronologique les auteurs qui ont parlé de ces localités, nous invoquerons d'abord le témoignage d'Ibn Ḥaukal[2], qui

[1] Cf. *Bulletin de l'Institut français d'archéologie orientale*, I, p. 40, 57, 59, 64, 68.

[2] Cf. *Bibliotheca geographorum arabicorum*, II, p. 92 et 93.

écrivait en 367 de l'hégire (978 ap. J.-C.). Ibn Ḥaukal ne parle pas des ببيج du Fayyoûm, mais il cite un ببيج dans le Delta. Il dit en effet : «De Ḳoulaïb al-'Oummâl on va à Babîdj, grande ville renfermant une grande mosquée, جامع, et de nombreuses églises, etc.», et plus loin : «de Babîdj et de Maḥallat Babîdj, le canal qui part des environs de Châboûr et de Maḥallat Naḳîdat — et ce sont deux villages riverains aussi — se divise en deux branches, l'une qui va à Farnawat à l'Ouest du district de Babîdj et de Maḥallat Babîdj et l'autre, à l'Est, vers Ṣâ[1]». Il est clair qu'Ibn Ḥaukal désigne ici un Babîdj situé sur la branche du Nil qui va à Rosette, dans la province de Baḥryat.

Il est intéressant de connaître l'opinion du célèbre géographe Yâḳoût, dont l'œuvre peut être attribuée au premier quart du septième siècle de l'hégire (653 = 1223). Yâḳoût donne dans son *Dictionnaire géographique*[2] sept endroits portant le nom de Babîdj en Égypte : un dans l'île des Banoû Naṣr, جزيرة بنى نصر, un Babîdj Ḳiman, ببيج قِمَن, dans la province de Boûsîryat et cinq au Fayyoûm. La même notice se retrouve dans l'ouvrage intitulé *Marâṣid al-Iṭṭila*[3]. Le *Mochtarik* de Yâḳoût[4] vocalise قِمَن et dit que c'est le nom d'un village qui a été annexé à Babîdj pour la perception dans le district de Boûṣîr.

Ibn Doukmâḳ (environ 793 de l'hégire) connaît ببيج غيلان[5] voisin de ببيج قمن qui lui-même est voisin de Badjâdj, بجاج. Remarquons la similitude de ce dernier nom avec le Beguîg moderne; il en est de même de ابشيش, Abchîch, cité par Ibn Doukmâḳ dans la province de Garbyat (V, p. 82). Le même géographe donne encore Miniat Babîdj, منية ببيج (V, p. 112), et dit que c'est la même ville qu'Adh-Dhâhiryat, الظاهرية, dans la province de Baḥryat. Enfin il donne ببيج القهرمان voisine de بجوره[6] dans la province de Koûṣyat (p. 31,

(1) ومن قليب العّمال الي ببيج مدينة كبيرة فيها جامع وبيع كثيرة وبها جامع وحاكم وسلطان وبرسمها ضياع كثيرة ١٠ سقسات ومن ببيج ومحلّة ببيج ينفصل الخليج الآخذ من نحو شابور ومحلة نقيدة وهما جانبان ايضًا قطعتين فتشرع احداهما الى فَرْنَوَة مغرّبة من ناحية ببيج ومحلّة ببيج والاخرى مشرّقة الى صاء (p. 92 et 93).

(2) *Moudjam*, I, p. 487.

(3) *Lexicon geographicum*, éd. Juynboll, I, p. 124.

(4) *Yakut's mochtarik*, éd. Wüstenfeld, p. 36.

(5) Ibn Doukmâḳ, *Description de l'Égypte*, V, p. 6.

(6) On pourrait rapprocher de ce nom celui de منشاة بجو plus souvent appelée منشاة ببيج النيلة au Fayyoûm (Cf. notre *Répertoire*, p. 62).

l. 14). On ne trouve aucune trace de ce dernier nom dans les documents modernes.

L'*État de l'Égypte*[1], document de l'époque mamelouke, mentionne ببيج اندر, ببيج فرج, qu'il place dans la province de Bahnasâ, ببيج غيلان, ببيج انقاش, ببيج انشو et ببيج قمن dans la province de Bahnasâ.

Les deux villages d'Ibn Haukal, Babîdj et Mahallat Babîdj, situés à l'endroit où se divise la branche du Nil qui va, d'une part à Farnawat, d'autre part à Sâ, répondent parfaitement au Babîdj de Yâkoût situé dans l'île des Banoû Nasr et aux deux villages d'Ibn Doukmâk, Babîdj et Mahallat al-Laban, محلّة اللبن. Ce dernier nom est resté; quant au premier, Ibn Doukmâk l'a identifié avec Adh-Dhâhiryat, الظاهرية. Or, l'atlas de la *Description de l'Égypte* (f° 36) donne en ce point ابجيج, Abguìg. Le *Dictionnaire* de Boinet donne ابيج, Abîg, et la Carte de l'Administration des Domaines, Abiq.

Babîdj Kiman, ببيج قمن, est indiqué par Yâkoût dans le district de Boûsîryat. L'*Atlas* donne en effet un village nommé بجيج, Beguig, dans le voisinage immédiat de قمن العروس (f° 38), au Nord-Est d'Aboûsîr, près de la frontière de Ghizeh. Le *Dictionnaire* de Boinet indique dans le district de Beni-Soueïf كفر ابجيج et قمن العروس, dans lesquels nous reconnaissons facilement le ببيج قمن de Yâkoût.

Après avoir présenté ces quelques observations, nous nous résumerons en examinant ce que sont devenus les sept ببيج de Yakoût.

منية ببيج, dans le district de جزيرة بنى نصر, est devenu ابجيج, Abguig, dans l'*Atlas* et ابيج, Abîg, dans Boinet.

ببيج قمن, dans le district de Boûsîryat, est devenu بجيج, Beguig, dans l'*Atlas* et ابجيج, Abguig, dans Boinet.

ببيج اندير du Fayyoûm est devenu ابو جندير;

ببيج انشو du Fayyoûm est devenu ابو جنشو;

ببيج انقاش du Fayyoûm est devenu ابو دنقاش;

ببيج غيلان n'existe plus sur les cartes, mais le village avec lequel il était toujours cité, كوم الرمل, existe encore.

ببيج فرج est devenu Bebig sur la carte de d'Anville (p. 218), بجيج Béguig, dans l'*Atlas* et ابجيج, Abguig, dans Boinet.

[1] *Touhfa*, p. 153.

Enfin nous ferons remarquer qu'on trouve actuellement un Abguig près de Chatanoûf, qui paraît répondre à Abchich de l'*Atlas d'Égypte* et à un ببيج omis par les géographes. La carte des Domaines indique d'autre part un Abguig dans la province de Menoûfieh, un peu à l'ouest de Benhâ. Ce nom ne se trouve pas sur l'*Atlas d'Égypte*, mais un peu au Sud, à peu près au lieu dit Telbanah de la carte des Domaines, on lit Abchîch, ابشيش, qui paraît être une altération du même nom [1].

Ces exemples nous montrent qu'en tous les points de l'Égypte le nom ببيج s'est transformé d'après la même règle en ابجيج. Parfois l'*alif* est tombé et il est resté بجيج, Béguig, parfois le *djîm* s'est transformé en *chîn* et on a eu ابشيش. Abchîch.

Comment expliquer maintenant la formation des noms ابو جندير, ابو دنقاش et ابو جنشو ? Il faut admettre que la même déformation du nom ببيج en ابجيج ou بجيج s'est exercée ici. On a ajouté un *alif* au commencement, le premier ج est tombé et on a eu ابيجندير, ابيدنقاش et ابيجنشو, de même que le ببيج de la جزيرة بنى نصر s'est trouvé transformé en ابي ابيج. a été pris alors pour le génitif de ابو et l'on a pris l'habitude de dire au nominatif ابو جندير, ابو دنقاش et ابو جنشو. Quant aux formes ابو كندير et ابو دنجاش, elles sont venues du défaut de prononciation particulier aux Égyptiens et qui leur fait donner le son *g* dur au ج.

En retournant la discussion, on pourrait induire que toutes ces dérivations indiquent l'existence d'une forme primitive بجيج qui aurait subsisté dans ابجيج moderne et dont ببيج ne serait qu'une altération produite par le redoublement du ب initial. Cette hypothèse paraît confirmée par l'étude de la forme copte de ce nom géographique ⲡϫⲉϫ avec un seul *b* initial. La transcription arabe de ce nom est بجيج.

Ce nom copte ⲡϫⲉϫ nous fournira peut-être une indication sur le sens du nom Babîdj ou Abdjîdj. ϫⲉϫ signifie : «division, embranchement [2]». Or منية ببيج autrement dit الظاهرية d'après Ibn Doukmâk (*loc. cit.*) est située au point de départ du canal dans l'île des B. Naṣr, comme l'indique aussi la *Devise des Che-*

[1] On trouve de même dans Amélineau (p. 203) ابشيشيا من اعال مصر qu'il ne peut identifier. Le *Synaxare* place la fête d'Anba Beschai, originaire de ce village, le 8 de Abib. Citons en dernier lieu un ابجوج, Abgoûg, dans la province de Charkieh.

[2] PEYRON, *Lexicon Copticæ*, p. 401.

mins de Babiloine [1]. D'autre part, il faut remarquer que ببيج, dans la géographie égyptienne tient la place d'un nom commun tel que Miniat, Mounchât, etc., puisqu'il est toujours suivi d'un nom de lieu. Un nouvel exemple nous est fourni par le nom copte Pedjidjbîr, ⲡϫⲓϫⲃⲏⲣ, village situé sur le Nil et indiqué par M. Amélineau comme la patrie de Macaire [2].

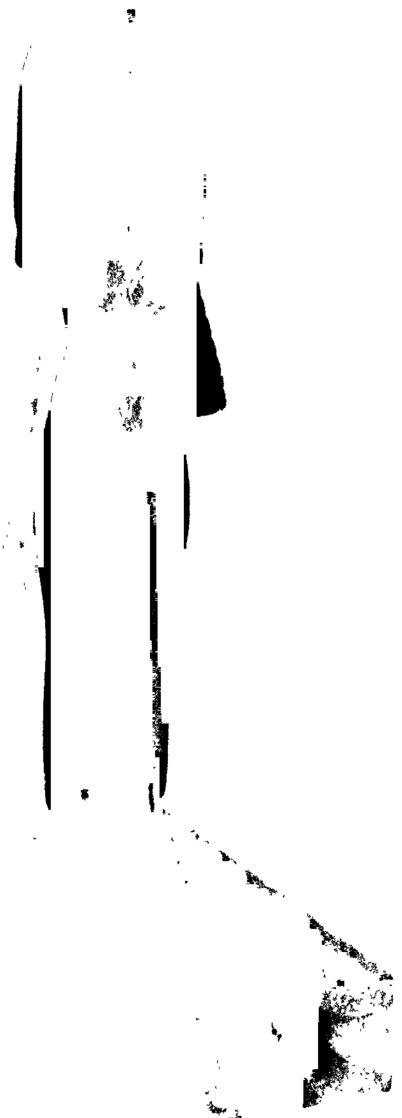
Si cette hypothèse était admise, le grand nombre des Babîdj du Fayyoûm s'expliquerait, dans une province sillonnée de canaux qui s'entrecroisent et se ramifient en branches innombrables. Le mot اكجيج ou ببيج répondrait à peu près à l'arabe مقسم.

G. Salmon.

[1] «Item d'El Mehallet Sa iusques à la Vaherie qui est au chief dou braz qui vait en Alixandre liues V.» *Itinéraires à Jérusalem*, I, p. 247.

[2] *Géographie de l'Égypte à l'époque copte*, p. 187.

TABLE DES MATIÈRES.



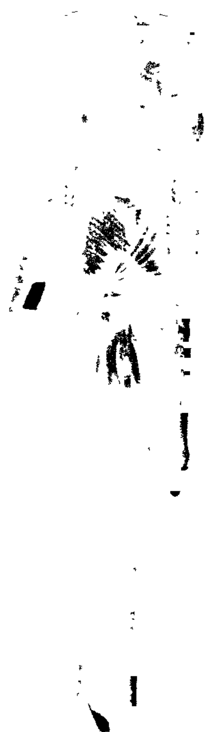
1



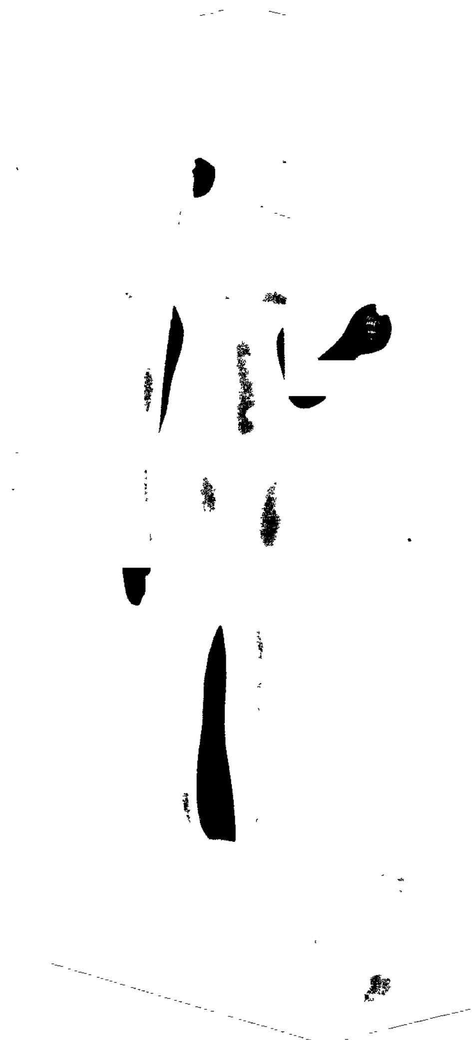
3



2



1



2



3



4 *a*



5



4 *b*

Phototypie Berthaud, Paris



1



2



3

Phototypie Berthaud Paris

عدد (٢٢)



